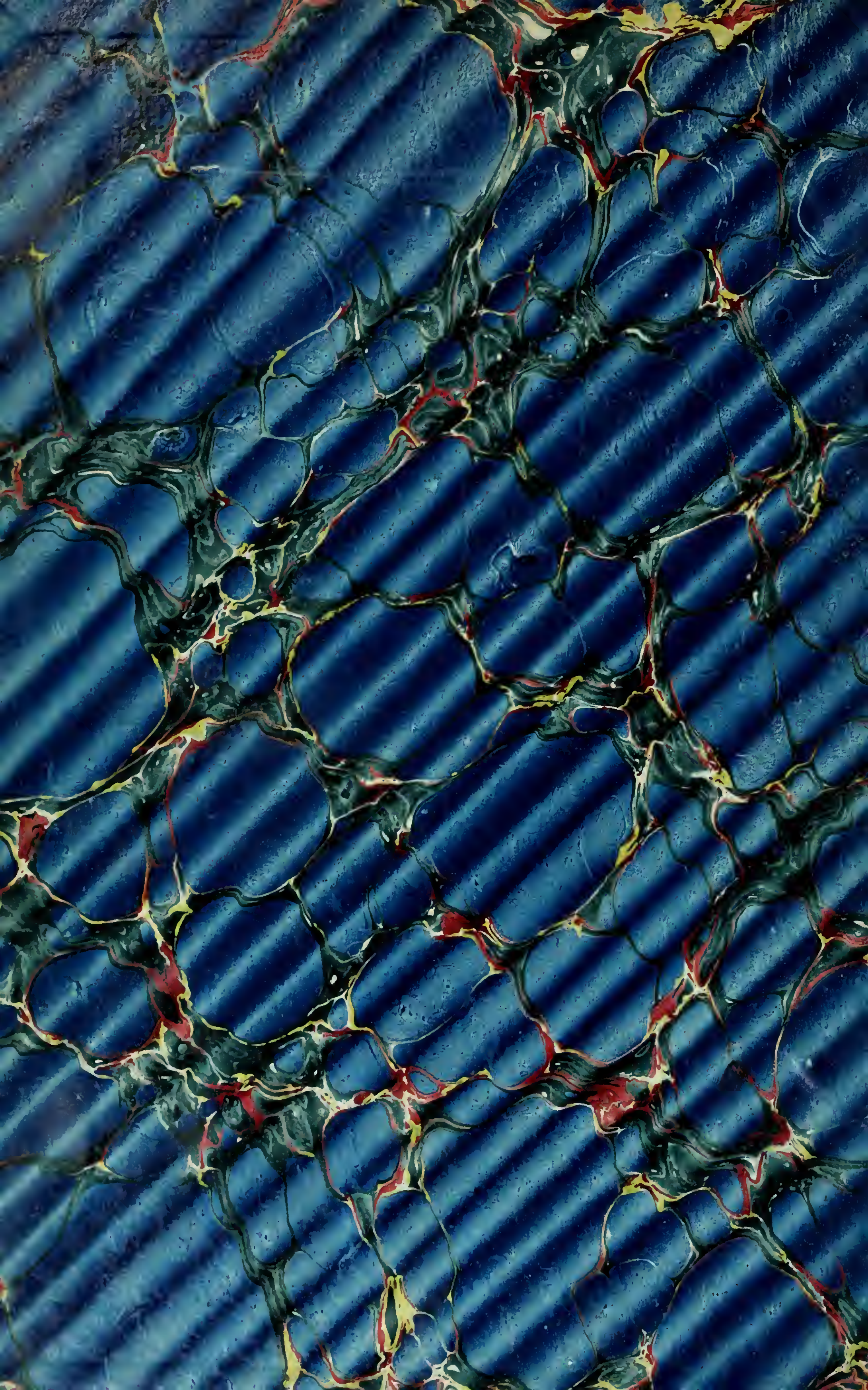
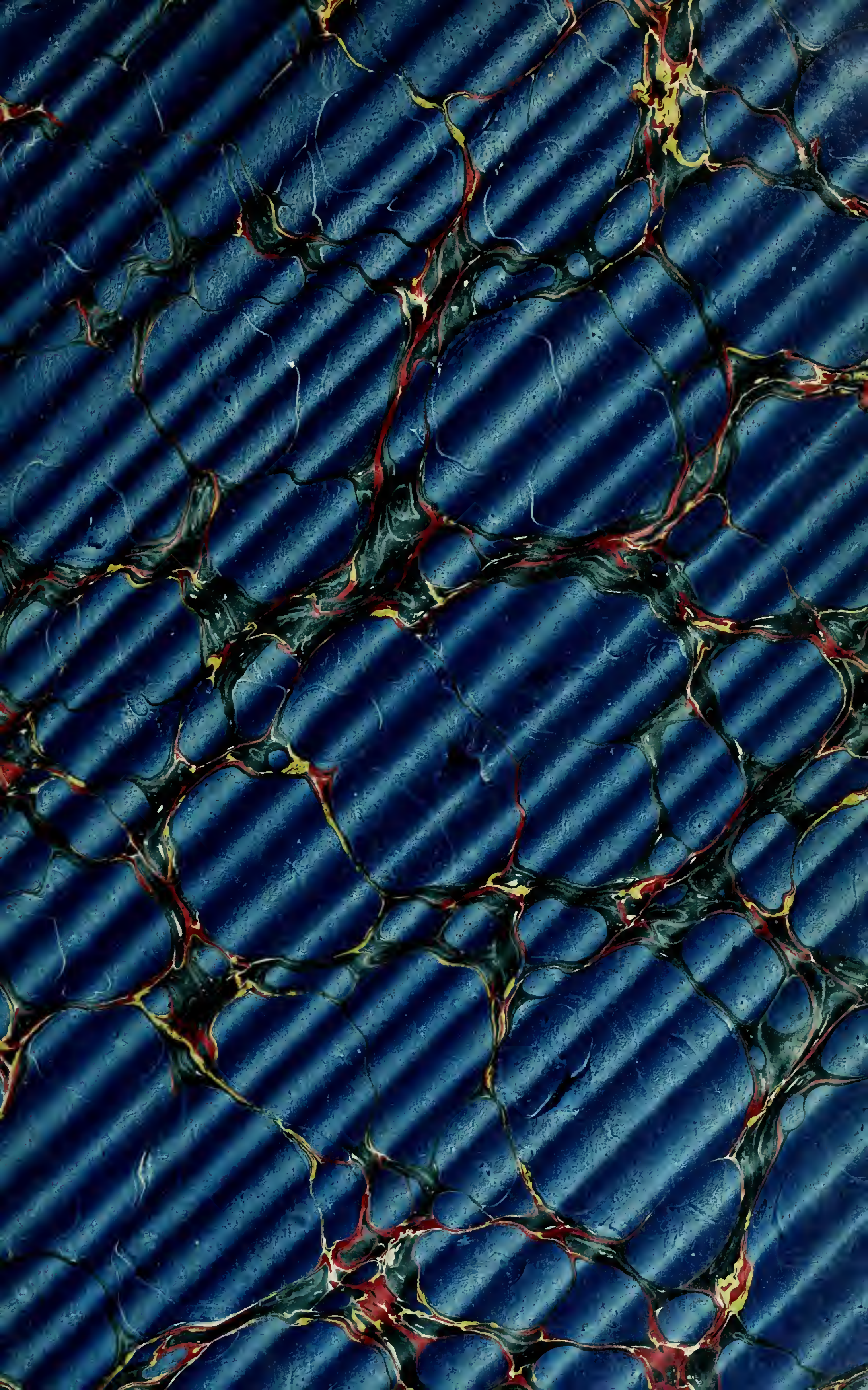






CHRONIQUE

Paris, 10 mai 1884.

« Dites-lui ce que vous voudrez, mais que ça marche, » disait M. Coquelin aîné, dans sa préface qu'il a écrite pour *Les Contes d'à-présent* de M. Paul Delair. Cette phrase me paraît être le seul conseil qu'on puisse donner à un romancier; un écrivain ne parviendra jamais à se faire lire si « ça ne marche pas ».

M. Edmond de Goncourt a essayé, en créant la fabulation de Chérie, son dernier ouvrage, de supprimer incidents, péripéties et intrigue; il pense que cette nouvelle méthode d'écrire la vie d'une jeune fille, intéressera vivement le public. A mon avis, il se trompe profondément, et tellement, que le lecteur ahuri, cherchant à se rattraper à quelque branche, s'attache à tout ce qui est en dehors du sujet traité.

J'ai lu avec une attention soutenue ce livre d'un auteur qui veut créer un genre nouveau et qui, pour remplir son volume, va chercher des détails qui ne touchent en rien l'intérêt que peut présenter le portrait de son héroïne.

Le tour de force que vient d'accomplir M. Edmond de Goncourt est permis à un homme arrivé, riche, et qui, comme il le dit lui-même, ne veut plus écrire ; mais supposez qu'un nouveau-venu se soit présenté devant le public avec une étude de femme comme celle que vient de mettre au jour cet écrivain, jamais il n'eût rencontré deux fois un lecteur.

M. de Goncourt prend une jeune fille du grand monde, la montre se développant peu à peu, reproduit avec tous les détails naturalistes que M. Zola a dépeint déjà dans son dernier roman, *La Joie de vivre*, le passage de la jeune fille de l'enfance à la puberté ; il l'amène au moment où, devenue femme, elle eût dû se marier. — Malheureusement pour elle, le seul mariage qu'elle aurait pu faire est manqué, et voilà *Chérie* prise d'hystérie.

Une gageure seule peut avoir fait éclore le chapitre suivant :

Chérie (Mlle Haudancourt) veut aller au théâtre, elle prie une de ses anciennes amies de l'accompagner.

N° 85.

« Le domestique qui avait ouvert à Mlle Suzange la mena au fond du jardin de l'hôtel, et l'introduisit dans un kiosque tout délabré, servant de réserve aux instruments de jardinage.

« Un mannequin de femme, à la gorge rudimentairement modelée dans le coutil gris, à la tête remplacée par un champignon en bois verni, aux bras coupés et bouchés à la place des aisselles par des ronds de métal noir ressemblant à des bouches de poële, mais un mannequin dont le bas renferme la vie d'une personne vivante, d'une femme vivante, d'une femme de chambre travaillant dissimulée sous l'ondoiement et les froufrous cassants d'une jupe de satin blanc, — Mlle de Suzange ne vit que cela d'abord, dans la lumière crépusculaire de la fin du jour. »

Que vient faire ici ce mannequin ? — remplissage !

Et ensuite :

« Toutefois, presque aussitôt, en pleine ombre portée du mannequin sur un tapis turc, jeté parmi la terre battue, elle aperçut Mlle Haudancourt se tortillant comme un ver coupé.

« Chérie levait la tête qu'elle tenait appuyée sur la paume de la main, et sans rien dire, avec des yeux de fièvre dans le masque d'une figure cadavérique, longuement contemplait la santé, l'animation, la fraîcheur rose, qui riaient sur le visage de son amie, puis brusquement lui disait en jetant un regard de côté sur la robe de satin :

« Nous allons aux Italiens, tu sais ?

— Ah ! faisait Mlle de Luzange, cachant mal sa stupéfaction.

— Ça t'étonne, hein ? Et Chérie, retournée et aplatie sur le ventre, les coudes appuyés à terre, se mettait à mordre à même un morceau de fromage, dans le creux de ses deux mains rapprochées contre sa bouche, et où il paraissait à la visiteuse voir grouiller l'animalité de la pourriture. »

« Et tout en donnant, de temps en temps, un coup de dent dans le vert de son morceau de fromage, et sans répondre aux questions que lui adressait Mlle de Luzange, la petite-fille du maréchal continuait, de ses yeux caves, à regarder presque méchamment sa bien portante amie. »

Que penser d'écrivains qui se plaisent à brosser de pareilles tableaux ?

J'estime qu'il faut autre chose pour enlever le lecteur : de l'action, du mouvement, de la vie, et non pas un type cherché à plaisir dans la clientèle d'un médecin traitant les névroses.

Je dois signaler aussi un nouveau genre de roman, dont M. Gustave Ambo peut à juste titre revendiquer la paternité : le roman-réclame.

Sous un titre attrayant, Un voyage de noces, et au milieu d'une intrigue

vive, légère et non dénuée d'intérêt, l'auteur place un boniment en faveur du café Durand, du champagne signé Albert's, du café Tortoni, au Hâvre, de l'Égalisateur automatique Cadot, de l'Eau parisienne Roqueblave, de Chazalet, le maître d'armes, de la Foncière-Accidents, compagnie d'assurances, des bourrelets Jaccoux, des perruques de Mme Loisel, de l'agence matrimoniale André, de l'hôtel Collet, à Lyon, etc., etc.

Ce nouveau système de réclames littéraires me paraît des plus ingénieux. — Dans le fait, l'intrigue de ce roman est amusante.

*
* *

Peut-être, dans un rêve, avez-vous éprouvé la douce joie d'assister à l'agonie de l'un de vos plus cruels ennemis ? peut-être l'avez-vous vu se traînant à vos genoux, abattu, suppliant, terrassé, et tâchant d'adoucir votre ressentiment ? peut-être vous êtes-vous repu cruellement de sa douleur, et vous êtes-vous plu à retourner avec rage le fer homicide que vous aviez plongé tout entier dans son sein. Eh bien, cette joie cruelle, de la vengeance... en rêve, si vous ne l'avez goûtée, je connais un écrivain de talent qui en a éprouvé tous les bonheurs, qui, tout éveillé, a prolongé les délices dont il s'est énivré, en prenant pour vrai ce qui n'était qu'un songe fallacieux.

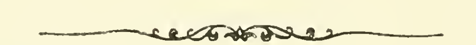
M. Camille Debans, l'auteur de tant d'ouvrages charmants, parmi lesquels je citerai l'un des plus agréables, son *Histoire de dix-huit prétendus*, est un homme qui ne me paraît pas être tendre pour ses ennemis, surtout quand cet ennemi intime est envahissant au possible, s'introduit partout, se mêle de tout, et se rit de vous, jusque dans l'étoffe de vos habits Cet ennemi de M. Camille Debans est encombrant ; il s'occupe sans cesse de ce qui ne le regarde pas du tout ; une fois sur le sol d'un pays qui ne lui appartient pas, il le traite comme terre conquise. Il s'empare des meilleures places en chemin de fer ou en bateau à vapeur. Avec lui, les employés de l'administration française sont gracieux et complaisants. Il passe partout avec aplomb et ne tient compte ni des usages, ni des règlements, ni même des lois. Il s'installe dans les musées, dans les monuments, partout, et prend des airs goguenards avec les gardiens qui veulent lui inspirer une tenue. Il va en veston à l'Opéra, en veston et en chapeau mou... Mais, cet ennemi, vous l'avez reconnu ; ce tyran qui horripile M. Camille Debans, c'est John Bull !

Aussi, cet écrivain ayant soif de vengeance, a-t-il rêvé l'anéantissement complet de la puissance de son bourreau, et dans un livre tout empreint de la haine qui torture son âme, LES MALHEURS DE JOHN BULL, il se plaît à raconter le songe béni qui lui montrait l'Anglais dépossédé de toutes ses colonies, privé de la marine dont il est si fier, et enfermé dans son île, pris comme un rat dans un piège.

Cette fantaisie d'un anglophobe réjouira le cœur de bien des gens, mais je crains bien que ce genre de livres ne nous attire pas beaucoup de sympathies de l'autre côté du détroit, où l'on prend tout au sérieux.

J'en dirai autant d'un autre volume, LA FEMME D'UN PRUSSIEN, de M. Jean Bruno. On devine facilement que ce roman d'un Allemand qui a épousé, avant la guerre de 1870, une jeune fille française, afin de remplir plus facilement un rôle d'espion, est destiné à perpétuer la haine entre les deux nations ; seulement je crois que ces questions-là demanderaient à être examinées plus froidement, ou du moins traitées dans un style tout autre, plus large, et dans lequel on sente moins la pointe d'aiguille. J'aimerais que des écrivains de grand style, comme M. Léon Cladel, par exemple, rappelassent, en leur langage qui frappe droit au cœur du peuple, les malheurs de la patrie. Car je puis être d'une opinion très éloignée de celle de M. Léon Cladel, mais je lisais dernièrement son KERKADEC, et je regrettais que les socialistes seuls sachent trouver de tels accents pour parler aux masses. Les théories développées au milieu du récit de la vie du garde-barrière Kerkadee, sont la négation de notre état social et, par conséquent, nous touchent peu ; mais quelle énergie dans les tableaux ! comme le mot porte bien ! et comme je comprends que le peuple, enflammé par ce style à l'emporte-pièce, suive ceux qui lui parlent ainsi, sans s'inquiéter de ce qui arrivera : Le soldat qui écoute les cuivres faisant éclater le chant de *la Marseillaise*, s'inquiète-t-il des projectiles qui fauchent ses frères autour de lui ? Faites-le donc grimper à l'assaut au son d'un *Partant pour la Syrie* quelconque ?

GASTON D'HAILLY.



REVUE DE LA QUINZAINE

De toutes les formes de composition musicale crées par le génie des maîtres, la plus spiritualiste, la plus abstraite, la plus propre à réaliser l'idéal élevé du beau musical pur, est assurément la symphonie. N'empruntant sa beauté qu'à la musique seule, sans le secours d'aucun art étranger, d'aucune fiction poétique, d'aucune parole humaine, d'aucune réalité palpable, la symphonie n'a pas d'équivalent dans les autres arts. Si la peinture, la sculpture nous dévoilent les régions du beau idéal, c'est à l'aide des séductions du beau physique. Si la poésie, l'éloquence nous émeuvent fortement, nous ouvrent des horizons grandioses, c'est en s'appuyant sur les faits de la vie réelle, sur les aspirations ou les combats de l'âme humaine. Plus complet et plus émouvant que le drame, l'opéra traduit et commente les sentiments cachés, les pensées intimes du cœur humain, dont il exprime aussi les plus violentes passions ; mais la prédominance de l'expression dramatique sur le beau musical pur est constante, et la première condition de la beauté d'un opéra est la vérité. Assujettie aux paroles fixées par l'Église, la musique religieuse se meut dans un domaine plus borné que celui de l'opéra. Tous ses efforts tendent à l'expression du sentiment religieux, son unique base.

L'espace dont dispose la musique instrumentale est sans bornes ; pur esprit, délivré des biens terrestres, elle plane dans des régions inaccessibles aux autres arts, indescriptible par la parole. Si son domaine est immense, combien sont puissants et nombreux les moyens dont elle dispose pour les conquérir !

Le matériel avec lequel le musicien crée, et dont on ne saurait trop méditer l'incomparable richesse, ce sont les sons, avec la possibilité de leur modification à l'infini dans la mélodie, l'harmonie et le rythme. Inépuisée et inépuisable, la mélodie se présente d'abord dans son noble rôle de principal élément musical; ensuite vient l'harmonie, avec ses mille ressources, dont on ne connaît pas encore la fin; puis le rythme, artère de la vie musicale, qui les réunit l'un à l'autre dans le mouvement, et enfin les nuances qui les colorent de la manière la plus diverse et la plus attrayante.

C'est avec ces divers éléments de beauté que sont constitués par les maîtres la sonate, le quatuor, formes nobles et abstraites de l'art. Mais le matériel de la symphonie est plus riche encore; un élément puissant, admirable, fécond en beautés toujours nouvelles, s'ajoute à la mélodie, à l'harmonie, au rythme, c'est l'instrumentation. Dans l'histoire, la mélodie et le rythme se présentent les premiers dans les âges primitifs, comme les rudiments d'un art encore à sa naissance. L'harmonie, nouveau monde de la musique, est découverte et réglementée par le génie de quelques hommes puissants. Enfin, l'instrumentation ajoute à la musique, déjà si belle, les charmes si variés de ses innombrables combinaisons. Les instruments se perfectionnent, l'orchestre moderne se forme; son maniement devient une science particulière, une des quatre branches de la musique. Alors naît la symphonie, forme parfaite, apogée de la science et de l'art musical.

L'histoire de la symphonie, « cette forme de composition musicale, la plus ritualiste, la plus abstraite, la plus propre à réaliser l'idéal élevé du beau musical pur, » devait évidemment tenter un homme ayant un profond amour de la musique, et cherchant par une consciencieuse recherche de l'exactitude historique à faire éprouver au lecteur une partie du plaisir qu'il trouvait lui-même à vivre, pour un temps, au milieu des grands génies de l'art et de leurs immortels ouvrages. Cette Histoire de la symphonie a orchestre a été écrite par M. Michel Brenet, non seulement avec une connaissance profonde de la science qu'il traite, mais aussi avec un réel talent d'écrivain.

Dans la première partie de son ouvrage, l'auteur prend son point de départ dans le moyen âge occidental.

La musique à plusieurs voix sans accompagnement, adoptée par l'Église catholique qui lui donnait dans ses cérémonies une place considérable, avait déjà atteint une certaine perfection, que le jeu des instruments étaient encore dans l'enfance, mais peu à peu les seigneurs féodaux s'entourèrent d'instrumentistes, des sociétés se formèrent, mais la véritable symphonie ne trouva pas encore sa forme, son genre, son nom.

C'est au xviiie siècle, dit M. Michel Brenet, dans la seconde partie de son Histoire de la symphonie, qu'ayant eu le point de départ le plus grossier, la danse populaire, la musique instrumentale a, par degrés, franchi un espace immense ; tous les petits princes de l'Allemagne voulaient avoir leur orchestre, et dans un pays disposé à comprendre la musique instrumentale, le succès d'Haydn et de Mozart, auxquels Emmanuel Bach avait d'ailleurs préparé la voie, ne pouvait être douteux.

Tandis qu'Haydn écrivait sa première symphonie, Gossec — aujourd'hui

bien oublié — mettait à profit les efforts fructueux de Rameau pour améliorer l'instrumentation des orchestres français. Les œuvres de Gossec ont bien vieilli, aussi M. Michel Brenet se contente-t-il d'étudier les principales, tandis qu'il analyse toutes les symphonies d'Haydn et qu'il abonde en détails curieux sur les condititions dans lesquelles elles furent composées et sur les programmes littéraires ou psychologiques que bon nombre de commentateurs ont voulu y voir développés. — Mozart, son œuvre, le séjour qu'il fit en France, les impressions qu'il en rapporta, font aussi l'objet d'une étude approfondie.

L'auteur a consacré toute la troisième partie de son si intéressant ouvrage à Beethoven, musicien de génie qui, dans un cycle magnifique de neuf compositions, fit franchir à la symphonie un espace presque aussi grand que celui qui avait séparé des modestes conceptions d'Agrell et de Sammartini les beaux ouvrages de Haydn et de Mozart.

M. Michel Brenet a entrepris, dans cette étude si approfondie de la symphonie, un travail qui nécessitait une grande science musicale et des recherches difficiles; de plus, il avait à lutter contre l'aridité de son sujet, qui s'expose mieux par des instruments que par des mots, mais il a si bien su émailler son livre de détails curieux, instructifs, gais parfois, que le volume se lit avec facilité, même par des hommes qui n'ont pas la prétention d'être des musiciens consommés.

*
* *

A. Sayous, dans ses *Mémoires et correspondances de Mallet du Pan, pour servir à l'histoire de la Révolution française*, a raconté comment, vers la fin de 1794, un officier suisse, attaché à l'état-major autrichien, fut chargé de demander à Mallet du Pan s'il lui conviendrait de fournir directement à l'empereur une correspondance politique sous le couvert du comte de Colloredo. Presque en même temps, le baron de Hardenberg, ministre du roi de Prusse, et l'ambassadeur portugais à la cours de Turin, M. de Souza-Cotinho, plus tard comte de Linarès, lui adressaient, au nom de leurs souverains, une demande semblable.

Ainsi, voici un homme qui, de tous côtés, était sollicité par les cours européennes, de dire son opinion sur le caractère et la portée de la Révolution française. Comment se fait-il que chaque souverain voulût savoir, par la plume de Mallet du Pan, ce qu'était ce grand mouvement qui les surprit tout à coup, et dont ils n'étaient pas absolument aptes à juger la portée ?

M. André Michel, dans l'avant-propos de son ouvrage : Correspondance

INÉDITE DE MALLET DU PAN AVEC LA COUR DE VIENNE (1794-1798), explique et donne une réponse à la question que nous venons de poser.

« Mallet du Pan venait à ce moment de s'établir en Suisse, centre d'intrigues et de négociations de toutes sortes, laboratoire où se préparaient les projets de restauration, les combinaisons politiques et les traités de paix, rendez-vous des émissaires et des espions de tous les partis, des émigrés et des diplomates qui recueillaient ou fabriquaient de toutes mains les renseignements et les nouvelles, pour les répandre aussitôt dans les chancelleries et dans les cours.

« Mallet y arrivait précédé d'une réputation européenne et d'une autorité exceptionnelle pour un simple publiciste, mais due à son caractère autant qu'à son talent. Ancien rédacteur du *Mercure de France*, chargé par Louis XVI, au moment où il quitta Paris, d'une double mission à Coblentz, près de Monsieur et du comte d'Artois, à Francfort, près de l'empereur et du roi de Prusse, il venait de publier une retentissante brochure : *Considérations sur la nature de la Révolution et les causes qui en prolongent la durée;* dans le désarroi de la politique européenne, il était recherché par les ministres dirigeants pour son ferme bon sens et sa hauteur de vues. »

A. Sayous avait signalé l'importance des lettres à l'empereur d'Autriche, dans l'œuvre politique de Mallet du Pan ; mais il n'en avait trouvé qu'un petit nombre de copies, M. André Michel a pu réunir cent vingt-huit de ces lettres qui, de décembre 1794 à mars 1798 — du lendemain du 9 thermidor au lendemain du 18 fructidor — présentent une histoire, au jour le jour, de la Révolution française dans un esprit que M. Taine expose d'une façon exquise, dans la préface qu'il a écrite pour l'ouvrage de M. André Michel.

« A présent, dit M. Taine, nous comprenons pourquoi les jugements de Mallet sont si durs. Non seulement il voyait les faits à travers les mots et la pratique sous la théorie, mais encore par principe, réflexion et caractère, il était libéral. Libéralisme signifie respect d'autrui. Que chaque particulier soit respecté par l'État et par les autres particuliers, que l'individu, comme la communauté, ait son domaine, domaine limité, assuré, fixé par la loi et la coutume : dans cette enceinte inviolable qui comprend sa personne, sa propriété. sa conscience, ses croyances et ses opinions, son for intérieur. sa vie privée et ses offices domestiques. quiconque pénètre est un intrus ; si l'Etat existe, c'est pour empêcher les intrusions ; tant qu'il les empêche, il est le le premier des bienfaiteurs ; quand il les commet, il est le dernier des malfaiteurs. — Une pareille conception convient à une âme fière et probe ; effectivement, ce que Mallet de Pan enseignait, il le pratiquait. Sans fortune, ayant

une famille à nourrir, vivant de sa plume, il n'a jamais subordonné à aucun de ses intérêts aucune de ses opinions. En toute occasion, il pensait par lui-même : nulle sollicitation, promesse ou menace, n'avait prise sur son indépendance. Avant 1789, parfois le ministre et les bureaux supprimaient ou mutilaient ses articles ; mais ils n'obtenaient de lui ni une complaisance ni une réticence, et, faute d'être agréable, il demeurait pauvre parmi tant d'écrivains à gages qui se disputaient les pensions payées par son propre journal. Après 1789, il était en butte aux fureurs des clubs et de la rue. «Trois décrets de prise de corps, cent quinze dénonciations, quatre assauts civiques dans sa propre maison, la confiscation de toutes ses propriétés en France, » voilà sa part dans la Révolution ; il a passé quarante mois « sans être assuré, en se couchant, de se réveiller libre ou vivant le lendemain ».

Voici une lettre curieuse, datée du 21 juin 1795, intéressante surtout, parce qu'elle a été écrite sous l'impression même de la mort de Louis XVII.

« La mort du jeune roi Louis XVII est en ce moment l'événement le plus funeste. Il a consterné et découragé les monarchistes, assuré le triomphe des républicains et décidé le succès du nouveau galimatias qu'ils vont décréter sous le nom de Constitution. Ce malheureux enfant était l'objet de l'intérêt national, de la pitié et de l'attachement publics, des espérances des gens de bien et même de beaucoup d'hommes qui ne le sont pas. Son autorité, exercée dans les premiers moments par un conseil de régence, n'effrayait ni les républicains mitigés, ni les monarchistes qui ont participé aux écarts de la Révolution : il pouvait servir de transition entre la République et la monarchie ; transition à laquelle il fallait réduire les espérances pour le moment.

« La frivolité et l'insouciance des Parisiens ne leur ont pas permis de s'arrêter sur cet événement : à peine les papiers publics lui ont-ils consacré quelques lignes. L'opinion assez générale l'a attribué à un poison lent, opinion qui repose essentiellement sur le caractère et les premiers forfaits de la Convention, ainsi que sur l'intérêt qu'ont les républicains à se défaire d'un prince innocent, sur qui les vœux se reportaient, et que sa présence à Paris donnait la facilité de proclamer d'un instant à l'autre. D'autres accusent de cette mort la faction d'Orléans ; mais cette imputation n'a aucune vraisemblance. Le duc d'Orléans actuel a quelques partisans peu nombreux, et point de parti : il n'est pas assez pervers, tant s'en faut, pour chercher à ressusciter les projets de son père, dont la faction éteinte n'était qu'un ramassis de scélérats soldés, la plupart guillotinés, enfermés ou sans influence aucune.

« Cependant, la mort prématurée du jeune roi n'est pas naturelle : il était encore plein de force et de santé et l'image de son auguste père en 1793.

Exposé, sous le régime de Robespierre, aux traitements les plus barbares, ses facultés intellectuelles s'en ressentirent; il est très probable qu'on accéléra même son dépérissement par des moyens violents : il passait des journées entières sur sa chaise, muet et immobile. Le mois dernier, j'eus l'honneur d'annoncer à Sa Majesté l'Empereur et Roi que ce prince donnait de vives inquiétudes : on le croyait attaqué de rachitisme, maladie dont son frère, le Dauphin, était mort, après quatre années de souffrances; mais la promptitude de sa fin paraît incompatible avec le caractère de cette incommodité, et encore plus avec un épanchement de sérosités, occasionné par les humeurs froides, auquel des gens de l'art, préposés par la Convention, ont eu la mauvaise foi d'attribuer la mort du Roi.

« Depuis trois mois, il avait été confié au chirurgien Desault, homme aussi intègre qu'habile, enfermé sous Robespierre. On a remarqué que Desault a précédé de huit jours Louis XVII au tombeau, et qu'il avait été remplacé par un nommé Pelletan, anatomiste, révolutionnaire féroce, et qui servait d'espion au Comité de salut public dans la prison de Saint-Lazare, pour y former des listes de victimes à guillotiner. De ces circonstances, on a conclu que la Convention n'avait voulu de témoin de la mort du Roi qu'un scélérat, payé pour en déguiser le genre. Le procès-verbal d'ouverture du cadavre, que l'on a publié, n'indique aucune lésion léthifère, et, par conséquent, a paru une fiction. — Il est très difficile de constater encore le poids que méritent ces diverses conjectures.

« La santé de Madame Royale est également affectée, et probablement par les mêmes causes. Fidèle à son inhumanité féroce, la Convention *tout entière* n'a pas daigné donner la moindre attention aux réclamations qu'on lui a faites sur la situation de cette princesse infortunée, pour la remettre en liberté ou pour adoucir sa captivité. Plus on étudie cette assemblée dans les moindres détails, plus on en trouve la très grande pluralité enfoncée dans l'habitude de la plus incorrigible perversité.

« Elle est maintenant moins gênée pour consolider le système républicain. Le découragement du petit nombre d'honnêtes gens qu'elle renferme, le désir de beaucoup d'autres de sortir du théâtre sains et saufs, et l'ambition des girondins qui se sont déjà partagé les premières places de la République, conduisent par des motifs différents à la constitution projetée.....

« La disette est toujours la même; on s'y est habitué comme aux autres calamités. Le 14, le louis d'or valait à Paris jusqu'à mille livres en assignats; il retomba le 16 à sept cents livres. Un agiotage effréné, des fortunes immenses en papier élevées en un clin d'œil, la corruption la plus vile, le brigandage et

l'effronterie des mœurs publiques, un million de familles plongées de l'aisance dans la misère, le luxe le plus impudent contrastant avec l'indigence, et les mots de vertu, de morale, d'humanité, de sagesse dans la bouche de tous les fripons et de tous les imbéciles qui composent les trois quarts de Paris, voilà la situation de cette capitale.

« On peut prendre une autre idée de sa profonde dépravation, en observant un fait qui a scandalisé et navré tous les honnêtes gens. Le jour même qu'on avait appris la mort du jeune roi, l'envoyé d'un prince, neveu de l'archiduchesse, mère de ce malheureux enfant, le comte Carletti, a eu le courage de donner à la campagne une fête somptueuse, où des femmes, aussi viles par l'infamie de leurs mœurs que par leurs principes, étalèrent le luxe des voitures, des pierreries, de la parure la plus recherchée. Un grand nombre de députés encore souillés du sang de Louis XVI, de son auguste épouse et de sa sœur, projetant d'incendier l'Europe et de détrôner tous les souverains, étaient réunis à ces prostituées, la plupart leurs concubines. La femme de Tallien reçut les adorations d'une reine ; madame de Staël y prodigua son impudence et son immoralité ; la joie la plus bruyante distingua cette orgie, où un gredin de Genève nommé Reybas, envoyé des brigands de cette république, le baron de Staël, vrai sans-culotte qui a secoué toute pudeur, le secrétaire de la légation prussienne Gervinus, et le méprisable envoyé des États-Unis, formaient ce que M. Carletti nomme le *corps diplomatique*. Tous les étrangers révolutionnaires, chassés de leur pays et réfugiés à Paris, étaient invités. C'est ainsi que l'on a pleuré le Roi. A la vue de semblables scènes, il est peu de gens qui ne soient dégoûtés de demeurer attachés à ce gouvernement. »

La lecture de cette lettre, qui peint si bien ce que pensaient les étrangers du nouveau gouvernement établi en France, donnera, à nos lecteurs, une idée de l'intérêt qu'offrent les autres, et le plaisir des lecteurs sera la juste récompense du travail de M. André Michel.

*
* *

Citer la préface de l'ouvrage de M. Paul Thureau-Dangin, Histoire de la Monarchie de Juillet, c'est dire dans quel esprit il a été écrit, mais elle est un peu longue pour être insérée ici tout entière, et je dois me contenter d'en donner quelques extraits. Tout d'abord, l'auteur est demeuré étranger aux ressentiments de la politique ancienne, il n'a pas moins tenu à se dégager des préoccupations de la politique actuelle, et loin de vouloir écrire un livre de circonstance, encore moins un livre de polémique, il s'est attaché à présenter des faits historiques seulement, lesquels faits, bien que contemporains pour

la plupart d'entre nous, ont été oubliés par beaucoup, et sont presque inconnus de la génération nouvelle. Il a voulu raconter les évènements avec vérité, les juger avec justice, sans jamais les altérer ou les voiler par souci des conclusions qu'on en pourrait tirer dans les querelles du moment.

« Toutefois, il n'a pu empêcher qu'un grave événement, survenu bien après qu'il avait commencé ce travail, ne soit venu y donner une nouvelle et particulière opportunité. Aujourd'hui que, par un décret de la Providence, le droit royal héréditaire repose sur la tête du petit-fils de Louis-Philippe, il pourra paraître plus important encore de connaître ce que fut le gouvernement de son aïeul, non qu'à notre avis ce passé doive être aveuglément copié. La monarchie de demain, comparée à celle d'hier, aura une faiblesse en moins et une difficulté en plus. Elle ne souffrira pas d'une origine révolutionnaire et de la division des forces conservatrices, mais elle rencontrera, singulièrement aggravé et compliqué, le problème de cette démocratie dont la brutalité d'allures, la mobilité ignorante et violente, semble fausser tous les rouages, pervertir toutes les doctrines du gouvernement libre. »

Ce volume arrive absolument à point pour que les esprits soucieux de la recherche de la véritable prospérité de notre chère patrie, puissent juger, en connaissance de causes, des bienfaits des différents régimes qui se sont succédé depuis cinquante années, se rendre compte des fautes commises et des malheurs qu'elles ont amenés. Ces fautes et ces malheurs, l'historien ne doit pas les voiler, et M. Paul Thureau-Dangin s'en est bien gardé, puis, jugeant la monarchie, en comparaison avec l'empire et la république, il conclut ainsi :

«...Car après tout, de notre temps, quel est le régime, — république ou empire, — qui ait apporté à la France autant de prospérité et d'honneur, ou même qui ait autant duré que les trente-quatre années de la monarchie constitutionnelle ? Et puis, qu'est-ce qui importe le plus, aujourd'hui : dissimuler aux autres ce qu'il a pu se mêler de faiblesses aux bienfaits de la monarchie, ou bien armer notre propre expérience contre des rechutes possibles ? Le second parti est le plus viril et le plus profitable. »

Puis, l'auteur de l'*Histoire de la Monarchie de Juillet* ne dissimule pas le fond de sa pensée, ses préférences, disons ses espérances.

«...Tout indique que Dieu réserve à la France la chance inestimable de recommencer l'épreuve, malheureusemet troublée en 1830, violemment interrompue en 1848. Eh bien, sera-t-il alors inutile, pour ne pas se briser aux mêmes écueils, d'avoir la carte exacte des précédentes navigations et des premiers naufrages ? D'ailleurs, plus on aura constaté de fautes commises,

plus, en chargeant les hommes, on aura déchargé les institutions. Aussi, à ceux qui croiraient trouver dans le souvenir des échecs passés un prétexte pour leur découragement et leur défaillance, serait-on tenté d'adresser, sauf à atténuer l'exagération un peu oratoire du reproche, cette apostrophe de Démosthène : « Athéniens, si vous aviez toujours fait ce qu'il y avait de « mieux à faire, et si pourtant vous aviez été vaincus, je désespérerais de la « chose publique; mais comme, au contraire, vous n'avez rien fait de ce qu'il « fallait faire, j'ai bon espoir, persuadé que, si vous faites tout l'opposé de ce « que vous avez fait jusqu'ici, les événements tourneront aussi d'une manière « toute différente, que vous réussirez là où vous avez échoué; que vous vaincrez « là où vous avez été vaincus. Ne vous en prenez donc pas de votre défaite, ni « aux dieux ni à vos institutions : prenez-vous en à vous-mêmes, réparez vos « fautes, et vous réparerez du même coup votre malheur. »

Il est vrai de dire, pour être absolument impartial, entre toutes les formes quelconques de gouvernement, que les paroles que vient de citer M. Pierre Thureau-Dangin pourraient exactement s'appliquer et indifféremment à chacune d'elles.

*
* *

S'il est un homme dont la vie se soit trouvé mêlée à la politique des cinquante années de notre histoire politique, c'est bien Monsieur Thiers, et, M. de Mazade, en peignant l'homme qui eût beaucoup de défauts, mais qui les rachetait par son patriotisme, a bien senti que Thiers fut pour ainsi dire le portrait vivant de notre société moderne, un peu « brouillonne ».

M. de Mazade dit : « Retracer cette carrière avec tout ce qu'elle a de séduisant et d'instructif, c'eût été toujours une œuvre digne d'être tentée. S'il y a un moment où cette œuvre puisse être particulièrement utile et opportune c'est bien en vérité ce moment présent où ne règnent ni la prévoyance, ni le bon sens, où tout semble se réunir pour relever la mémoire de celui qui a couvert sa vie d'une illustration dernière, en ranimant cette France vaincue, qu'il appelait « la grande blessée ! » On ne juge quelquefois bien les hommes supérieurs que par ce qui les a suivis et par ceux qui prétendent les remplacer. Il est certain que les événements ont marché et singulièrement dévié depuis que M. Thiers a quitté le monde, — qu'on a vu d'autres hommes, d'autres spectacles, d'autres systèmes ou d'autres procédés politiques ! Tout ce qu'on voit ne sert qu'à remettre l'image de M. Thiers dans sa vraie lumière, et j'ajouterai à sa vraie hauteur. Le souvenir toujours vivant de celui qui a montré comment on répare les désastres d'une grande nation est le jugement,

c'est-à-dire la condamnation de ceux qui passent leur temps à aggraver ces désastres, à défaire ce qu'un généreux esprit de patriotisme a fait, — en préparant peut-être à leur pays de nouvelles et plus redoutables crises. »

Evidemment, M. de Mazade est un ami de M. Thiers, mais celui-ci a aussi nombre de détracteurs, et l'histoire dira un jour si, « les nouvelles et plus redoutables crises » dont le panégyriste craint les effets prochains, ne sont pas un peu l'œuvre de celui qui a accepté la terrible responsabilité du pouvoir après nos défaites.

*
* *

M. Joseph Reinach a entrepris pour M. Gambetta un travail analogue à celui que M. de Mazade a fait pour M. Thiers, et son ouvrage, LE MINISTÈRE GAMBETTA — histoire et doctrine — contient l'historique du ministère qui fut dénommé « Grand », mais qui ne dura que du 14 novembre 1881 au 26 janvier 1882.

Dans le livre premier, l'auteur rappelle les origines et la formation du ministère du 14 novembre : l'ordre du jour sur les interpellations tunisiennes ; cherche à jeter un peu de lumière sur l'arrivée au pouvoir de M. Gambetta, et raconte la légende du « Grand Ministère ». — On sait que c'est le *Figaro* qui, vers le mois de janvier 1881, imagina de le qualifier ainsi.

La presse intransigeante s'empara aussitôt de ce mot, l'exploita avec succès, et, dit M. Reinach, l'on fut bientôt persuadé que c'était à la *République française* qu'il avait été inventé.

Le livre II — contient le développement de la pensée qui a présidé à la formation et à la composition de ce ministère ;

Le livre III — traite des questions de politique étrangère ;

Le livre IV — raconte comment est tombé le ministère Gambetta.

M. Reinach apprécie ainsi les conséquences de cette chute :

« La journée du 26 janvier marqua la fin de la période heureuse de la troisième République, et l'origine funeste d'une période troublée, de l'ère des discordes et des fautes. Désormais, du moins pour un temps, l'astre de la République pâlit, et si le nombre des républicains ne diminue pas encore, leur enthousiasme faiblit et leur foi dans l'avenir est ébranlée. »

La réaction, comme la démagogie, poussa des cris d'allégresse.

L'Angleterre, dès le soir du 26 janvier, était maîtresse de l'Égypte.

Ce fut à Berlin que le contentement fut le plus vif. Le vote de la Chambre y fut salué, par tous les journaux officieux, en langage diplomatique, comme

une nouvelle garantie de paix, — en bon allemand, comme une nouvelle victoire de la Prusse.

Ce plaidoyer *pro domo sua* est intéressant à lire, et comme, en somme, c'est de l'histoire absolument contemporaine, chacun y puisera des appréciations suivant son sentiment personnel.

* * *

M. Léon Say a publié sous se titre : LE SOCIALISME D'ÉTAT, les conférences qu'il a faites, avec sa grande compétence en ces matières, au cercle Saint-Simon.

L'idée maîtresse du livre est celle-ci :

« L'État ne peut pas faire la fortune de tout le monde, c'est une vérité qui heureusement n'a pas besoin d'être démontrée dans nos Chambres françaises. Ce qu'il faut espérer, c'est que le plus grand nombre possible de personnes arrivent peu à peu à se former un petit capital. C'est du côté de la formation des capitaux que l'on doit porter toute son attention. Dans un pays démocratique comme le nôtre, on ne peut pas soutenir que l'État doit s'occuper uniquement de la sécurité des personnes. On doit lui prêter un autre souci sans le faire sortir plus qu'il ne convient du rôle qu'il est appelé à jouer dans la société. Le souci des gouvernements doit être d'encourager l'épargne, c'est le seul moyen pratique d'élever la condition des masses populaires. Laissons à l'Allemagne et à quelques autres peuples l'initiative qu'ils prennent en se chargeant d'organiser, pour ainsi dire, l'épargne forcée ; les conditions dans lesquels nous nous trouvons sont tout à fait différentes. »

Bien des gens parlent du socialisme sans le bien comprendre, la lecture de l'ouvrage de M. Léon Say ouvrira des horizons tout nouveaux pour ceux qui voudront bien le parcourir.

* * *

Voici la conclusion d'un volume intitulé : LES DÉCOUVERTES DE LA SCIENCE SANS DIEU, écrit par M. Eugène Lourdun, l'auteur d'un livre apprécié ; *Les ignorances de la science moderne.*

« Les *savants* adoptent un système, celui de Laplace, celui de Darwin, etc. Une nébuleuse, une loi qui « sans doute, dérive de la nature même de la matière », un mouvement circulaire, etc., ont formé les planètes, les étoiles, tous les mondes. Peu à peu, les mondes se sont solidifiés, la vie y est apparue : les plantes, les animaux en sont sortis, petits d'abord, informes, puis plus complets, puis se perfectionnant d'échelon en échelon, jusqu'à l'homme, etc. Dans ce système, pas de trace de Dieu, de *puissance extérieure à la matière*,

comme ils disent. Des *lois*, lois *éternelles de la nature* (comment la nature *inconnue* peut-elle avoir des *lois?*) Aussi Laplace les appelle-t-il de leur vrai nom, des *faits*, des *globules*, qu'autrefois on appelait des *atomes*, et cela suffit. Dieu est inutile, on l'élimine, on se passe de lui : « Je n'ai pas eu besoin de cette *hypothèse!* » disait Laplace à Napoléon. Si l'on en a plus besoin, il n'existe pas : plus de Dieu! »

Cette simple citation suffit pour comprendre le but de l'ouvrage : affirmer ce que certains savants veulent détruire, et prouver que rien ne peut se créer sans la volonté divine.

*
* *

Voici quelques volumes que l'on pourrait mettre entre les mains des jeunes gens, et même des grandes personnes : Les Récréations mathématiques, par M. Edouard Lucas, comme les Problèmes plaisants et délectables, par Claude Gaspar Bachet, édition revue par M. Labome, professeur de mathématiques.

Le premier de ces ouvrages démontre qu'un grand nombre de jeux : *Les Traversées*, — les Ponts, — les Labyrinthes, — les Reines, — le Solitaire, — la Numération, — le Baguenaudier, — Qui perd gagne, — les Dominos, — les Marelles, — le Parquet, — le Casse-Tête, — les Jeux de Demoiselles, — le Jeu icosien d'Hamilton, etc., etc., et même le Taquin, le fameux Taquin qui est le dernier inventé, sont des jeux mathématiques et dont la démonstration peut se faire comme celle d'un théorème quelconque.

C'est de la science aimable, et le second ouvrage, *les Problèmes plaisants et délectables*, offre aux amateurs des problèmes dont la solution n'est pas des plus commodes, tant que l'on n'en a pas la clé.

*
* *

Mais revenons à un ouvrage plus profond, et c'est par celui-là que je terminerai cette longue revue : Essai sur le Génie dans l'Art, par M. Gabriel Séailles.

Suivant M. Séailles, le problème du génie n'est un problème aussi redoutable que parce qu'il est mal posé. « Le génie n'est inaccessible que parce que les regards fixés à son sommet ne voient plus ce qui élève jusqu'à lui, le génie humain; il est une différence de degré, non une différence de nature. » Le génie continue la vie : la vie n'est-elle pas soumise à des lois générales, et sous sa forme la plus haute n'aboutit-elle pas à ce quelque chose de complexe, de singulier, d'irréductible, qu'on appelle l'individu?

Rattaché à la vie, le génie peut devenir l'objet d'une étude scientifique, sans rien perdre de ce qu'il a de rare et d'imprévu. C'est ainsi qu'il y a des êtres exquis, des formes vivantes, types achevés, que leur beauté fait immortelles (*Hélène*).

L'idée maîtresse de l'auteur c'est que l'esprit tend sans cesse vers l'harmonie, vers la beauté, par cela même qu'il tend à vivre d'une vie complète. La réalité oppose à l'esprit ses contradictions. Mais dans l'image il trouve une matière docile, *spirituelle*, qui vit de la vie intérieure, d'elle-même s'organise sous l'action d'une idée, d'un sentiment impérieux. Le rapport de l'image au mouvement relie l'œuvre connue à l'œuvre exécutée.

L'auteur étudie dans le détail ce développement spontané de l'œuvre d'art, cette végétation de la beauté dans l'esprit de l'artiste.

Nous ne pouvons ici que signaler les chapitres sur la *conception*, sur l'exécution, sur les rapports intimes qui relient ces deux moments du génie artistique (le procédé et le sentiment — la question de style, etc.) et dans la conclusion des pages sur le dilettantisme de l'esprit et du cœur.

L'ouvrage se recommande non seulement par l'intérêt du sujet, mais aussi par la richesse des exemples empruntés à tous les arts : par l'éclat d'un style vivant et coloré qui, sans enlever à l'idée sa précision, la rend accessible à tous ceux que préoccupe ce grand problème de la beauté.

Gaston d'Hailly.

POÉSIES.

J'ai lu, sans en passer une ligne, le poème de Mistral, Nerto ; quelle adorable chose! et comme j'aurais voulu le comprendre en langue provençale! Hélas! je me suis contenté d'en lire la traduction en vers français, ne connaissant pas le langage du poète, lorsqu'il emploie son idiome maternel.

Mais Mistral a eu soin de faire des vers, compréhensibles pour nous autres du Nord, et il les écrit de la bonne façon, même lorsqu'il se traduit lui-même.

La petite église romane
De Saint-Gabriel, non loin de là,
Semble, pauvrette, s'ennuyer,
Abandonnée par les chrétiens
Depuis nombre et nombre d'années.
Entre les touffes d'oliviers,
A sa façade, saint Gabriel,
Sous une arcade creuse,
Y salue la sainte Vierge
En disant : Ave, Maria!

La pichouneto baselico
De Sant-Gabrié, pas liuen d'aqui,
Semblo, pecaire, se langui,
Pèr li Crestian abandounado,
Despièi d'annado emai d'annado.
Entre li tousco d'oulivié,
A sa façado, sant Gabrié,
Souto uno arcado crouseloudo,
La santo Vierge ié saludo
En disènt : Ave, Maria!

A TIRE D'AILES, le joli volume de poésies de M. Jacques Normand vous emporte jusqu'aux plus hauts sommets poétiques, aux pays des songes où l'on rêve à l'amour. — Une perle cueillie dans le recueil *Mea culpa.*

Mea culpa ! J'ai commis envers vous,
Sans y penser, un crime épouvantable.
« Un sonnet seul peut sauver le coupable ! »
M'avez-vous dit : soit ! exécutons-nous !

Je prends la plume et tire les verrous...
Mais aussitôt votre image adorable
— Rêve charmant ! — vient s'asseoir à ma table,
Et votre robe a frôlé mes genoux !

Auprès de moi votre tête se penche :
Et cependant, couvrant la page blanche,
Le sonnet va, trotte à pas résolus...

En l'écrivant, c'est à vous que je pense :
Trouvez-moi donc une autre pénitence
Si vous voulez que je ne pèche plus.

*
* *

Les poèmes publiés par M. Delair sous le titre de CONTES D'A-PRÉSENT, sont des récits tendres, animés, dramatiques et remplis d'une douce tristesse parfois. Ce sont des morceaux qui demandent à être dits, et M. Coquelin aîné, qui s'est chargé d'en écrire la préface, est bon juge pour apprécier l'effet que ces histoires en vers feraient sur le public.

*
* *

Dernièrement nous annoncions la traduction en vers de L'ATLANTIDE de Don Jacinto Verdaguer, par M. Albert Savine; ce magnifique poème a tenté aussi un autre poète, M. Justin Pépratx, et ce que nous avons dit dans notre VIIe volume, page 297, à propos de la traduction de M. Savine, nous pouvons le répéter ici pour celle de M. Pépratx.

ROMANS.

Le volume que publient MM. Gaston d'Hailly et Paul Tenissey est une œuvre sur laquelle nous ne pouvons trop insister ; ces messieurs étant de nos amis, on pourrait nous accuser de partialité, si nous disions tout le bien que

nous pensons de leur Claudia Vernon. C'est une étude faite avec un soin minutieux de détails, sur la condition de la femme, de la mère particulièrement. Au lieu d'une lecture banale, comme celle offerte bien souvent par le roman, celle-ci laisse une bonne pensée et un sujet de mûres réflexions.

Chez ces auteurs, il y a un parti pris de faire dévier les caractères à un moment donné, et tel personnage peu sympathique s'empare bientôt de la faveur du lecteur. Jusqu'à la fin du roman, il est impossible de savoir ce qui arrivera, de sorte que l'intérêt se soutient jusqu'au bout.

Les tableaux de Paris sont touchés de main de maître; certaines scènes sont d'une puissance étonnante, particulièrement celle où une chiffonnière trouve un cadavre d'enfant dans une boîte à ordures ; et je ne crois pas qu'il soit possible d'écrire quelque chose de plus amusant que le tableau de la vie au château de Nayris.

Maintenant, il faut le dire, ce roman ne doit pas être lu par les jeunes filles; il n'est pas écrit pour elles. Il faut avoir l'esprit déjà mûri pour lire certains passages qui montrent dans quelle fange Claudia Vernon avait mis le pied au début de la vie.

Voici la première page très dramatique de ce livre, auquel nous souhaitons tout le succès qu'il mérite.

« Une femme du peuple porte un paquet de linge tordu, à peine essoré. Elle est jeune encore, mais son visage tiré et jaunâtre lui donne plus d'années qu'elle n'en a réellement. L'eau qui s'égoutte de son fardeau pesant et glacial tombe sur sa robe de toile, formant des sillons noirâtres qui, descendant le long des épaules, coulent jusqu'au bas de la jupe effiloquée. La main rouge, aux longs doigts amaigris, s'appuie sur la hanche, son bras nu jusqu'au coude, pointu, forme un arc-boutant qui soutient le poids trop lourd pour ses forces débilitées. Tout son corps avachi, courbé en deux sous le faix, est porté en avant. Sa face congestionnée ruisselle de sueur tandis que les épaules sont glacées.

« Accrochée à la jupe de la mère, une enfant, une fillette de treize ans, à la mine éveillée, tient un battoir et un restant de savon veiné de bleu.

« Cette femme qui longe un des plus riches magasins de la rue du Bac, est enceinte d'au moins sept mois. Tout en elle montre les traces d'une misère profonde et d'une fatigue tuante. Elle marche vite, essoufflée, ayant hâte d'être débarrassée de l'énorme paquet de haillons exhalant l'odeur chlorée du lavoir.

« Il est huit heures du soir, son mari doit avoir terminé sa journée : « Ne va-t-il pas venir au devant d'elle, et prendre sur ses robustes épaules le fardeau écrasant qu'elle craint de ne pouvoir porter jusqu'au bout ! »

« L'homme, le mâle, le fort ! — il est là, derrière les vitres humides de la buée chaude du cabaret du coin. L'œil atone, la moustache et la barbe rougies de vin : il a bu, il boit, il boira encore jusqu'à l'heure où, inconscient, battant les murailles, il retrouvera par une sorte d'habitude bestiale le chemin du logis.

« La femme s'enfonce sous une voûte sombre précédant une cour puante, et gravit péniblement les marches d'un escalier suintant, par chaque fente de la pierre usée par le frottement des semelles enclouées, une boue noire, glissante et nauséabonde.

« Elle pousse la porte vermoulue de l'unique chambre qui sert de refuge à la famille.

« Sans se reposer, elle suspend les hardes mouillées aux cordes tendues qui traversent en tous sens ce triste réduit. L'enfant passe à sa mère, qui est grimpée sur une chaise branlante, chaque pièce l'une après l'autre.

« L'homme entre. — Se sentant coupable, il injurie la femme vaillante qui, depuis l'aube, a peiné sans murmurer. Cependant à ces grossièretés, elle a répondu. Il se retourne et *envoie* un coup de pied dans le ventre de celle qui porte un enfant dans son sein ; — la femme tombe — la fillette terrifiée a crié : « oh ! père ! » — il lui *allonge* un soufflet.

« Les voisins accourent ; l'homme les regarde bêtement, et de son pas chancelant descend l'escalier dont les tournants augmentent son ivresse ; il sent le sol lui manquer sous les pieds, il veut se retenir à la rampe humide : le poids de son corps l'entraîne... On entend un bruit sourd, et au pied de la dernière marche, on voit un amas sanglant : c'est l'homme qui n'est plus qu'un tas de chair pantelante, qu'un brancard va porter à l'hôpital le plus voisin.

« La femme, les voisins l'ont couchée sur le grabat dont les couvertures trouées pourraient à peine la préserver du froid — hélas ! les plus chaudes ne sauraient ranimer ce corps glacé — l'homme, la brute a frappé juste : il l'a tuée, anéantissant du même coup la mère et l'enfant qu'elle porte dans son sein ; celui-ci au moins échappera ainsi à la vie !

« Les ivrognes sont prolifiques. — Les baisers puant le vin que la femme était obligée d'accepter, lui donnaient un enfant chaque année. La misère en a tué six. Une seule reste : celle qui vient d'être souffletée pour un cri d'indignation. Elle s'appelle Claudia.

« Deux hommes correctement vêtus se présentent : l'un est commissaire de police. Le chapeau sur la tête, d'un ton brusque, il prend des informations et va dresser procès-verbal. L'autre est le médecin, requis par le premier. Celui-ci a l'air profondément ennuyé de la besogne qu'il vient faire en ce taudis — les gens qui logent en des endroits aussi misérables n'appartiennent point à sa

riche clientèle.— Il relève avec dégoût les loques qui servent de couverture, et met à nu les membres déjà rigides de la morte. — On voit alors ce que deviennent les formes si adorables des jeunes filles, lorsque la misère, le travail, les coups, et surtout la procréation, sont venus détruire peu à peu l'œuvre gracieuse de la nature.

« Au moment où le commissaire de police signe avec onction le procès-verbal qu'il vient de rédiger, une goutte d'eau tombe des linges suspendus aux cordes qui traversent la chambre, et vient maculer le document... « C'est dégoûtant! » et il entraîne le docteur, heureux tous deux d'avoir terminé leur triste mission.

« L'enfant, Claudia, elle a tout vu, sans trop comprendre, mais quel travail se fera dans ce jeune cerveau? »

* * *

Mademoiselle Vestris, par M. Ernest Daudet, est un récit très ému que tout le monde peut lire et qui contient cette morale : que jamais les parents ne doivent abandonner aux hasards de la vie une jeune fille devenue orpheline, surtout si elle les touche d'aussi près que Thérèse (devenue danseuse sous le pseudonyme de Mlle Vestris), et M. et Mme de Liria, qui ne se sont pas préoccupés de leur-petite fille lorsque son père vint à mourir dramatiquement, au moment où, monté sur le marchepied d'un wagon, il allait embrasser sa fille, de retour d'un voyage.

M. et Mme de Liria perdent leur fils et, dans leur douleur, se rappellent qu'ils ont quelque part la fille de leur fille qui s'était mariée contre leur gré. — Thèrèse ne veut d'abord pas quitter ceux qui se sont intéressés à elle; mais, devant la douleur de ses grands parents, elle leur ouvre les bras et renonce à son art.

* * *

Voici une série de volumes contenant des historiettes de toutes sortes et qu'il est nécessaire de classer par genre.

Les Bas de Monseigneur servent de titre à une très jolie réunion de récits fort piquants, dans lesquels, cependant, on ne rencontre rien d'outré, c'est vif, mais d'une gauloiserie convenable. Je recommande surtout la seconde partie du volume, intitulée : *d'Après les Maîtres*, c'est un essai de critique en action, plein d'esprit, et d'un genre absolument nouveau : une surprise agréable pour nous qui lisons tant de choses toujours à peu près les mêmes.

L'Enfant de 36 pères n'en a que 33, c'est un volume dans lequel chacun

raconte son histoire, et les conteurs se nomment : Edmond About, — Eugène d'Auriac, — André de Bellecombe, — A. Borel d'Hauterive. — Henri de Bornier, — Augustin Challamel, — Victor Cherbuliez, — G. de Cherville, — François Coppée, — Louis Collas, — Oscar Comettant, — Théophile Denis. — Ferdinand Fabre, — Paul Féval, — Élie Frébault, — H. Gourdon de Genouillac, — Emmanuel Gonzalès, — Édouard Grimblot, — Marcel Guay, — C. Gueullette, — Arsène Houssaye, — Félix Jalyer, — Gabriel Marc, — Edouard Montagne, — Georges Ohnet, — Armand Renaud, — Félix Ribeyre, — Émile Richebourg, — Victor Rozier, — Jules Simon, — André Theuriet, — Édouard Thierry et Louis Vian.

— Les Tablettes d'Umbrano sont de petits drames historiques, des symboles philosophiques et moraux tirés des œuvres d'Auguste Barbier, revues et mises en ordre par MM. A. Lacaussade et E. Grenier. La forme de ces récits est presque celle de la poésie, mais l'auteur s'est contenté d'un langage moins rythmé que le vers, quoique plus serré et plus coloré que la prose.

— M. Charles Baissac, dans ses Récits créoles, est un fils de l'*île Maurice*, il parle de cette petite île, rien que d'elle; de ses tempêtes, de ses fièvres et de ses naufrages, de ses champs de cannes et de ses forêts, de ses bons nègres et de ses planteurs, sans parler de ses types féminins si renommés et si dignes de l'être, soit à l'état de petites filles, soit à l'état d'ingénues. M. Charles Baissac eût pu écrire un long roman dans lequel il aurait peint les aspects, les mœurs, les coutumes et le monde de son pays, il a préféré la méthode analytique, et c'est par petits récits qu'il procède, récits pleins de bonne humeur discrète, qui amène d'autant mieux le sourire qu'il semble n'avoir rien fait pour la provoquer. C'est un livre très fin et qui n'offre aucun danger dans une famille.

J'aurais peut-être dû placer plus haut les lignes que je consacre au volume de M. Ch. Lexpert, Les Mélancolies animales, puisque les plaintes proférées par les animaux contre l'homme le sont en vers, mais je dois plutôt considérer ce volume comme un ouvrage fantaisiste que comme une œuvre poétique, sans compter que Ch. Clérice, à l'aide de son fin crayon, est venu donner encore plus de haut goût à ce charmant volume... Oyez, quel terrible drame !... et dites-moi, si pour un lapin il y a moyen de n'être pas mélancolique.

Pourquoi m'ont-ils tiré de ma chaude retraite ?
Que veulent-ils de moi ? — Je m'interroge en vain ;
Avec le cuisinier, madame, ce matin,
M'a regardé longtemps, approuvant de la tête.

Creusons nos souvenirs : hier, en me changeant,
On m'a tâté les reins : était-ce une caresse ?
Ma foi, je l'ai bien cru... pourtant en y songeant,
Le cas étant fortuit, un doute amer m'oppresse.

Oui, depuis quelques jours on me donnait du pain ;
Pourquoi donc, à moi seul, ce surcroît de bien-être ?...
Oh ! ciel, qu'ai-je entendu ? Là-bas, sous la fenêtre...
Cet effroyable cri : chant de peaux de lapins !

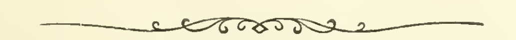
Que voulez-vous me faire ? Eperdu, je frissonne ;
Pourquoi me tenez-vous ainsi la tête en bas ?...
J'en aurai mal au cœur... Je ne nuis à personne...
Au secours ! Lâchez-moi... Tant pis, je me débats...

Ah ! quel coup ! c'est ma mort ! expirant je gigotte...
Et pour doubler l'horreur... de cet... affreux moment...
Madame... et mon bourreau... se parlent froidement...
Je ne crains... qu'un mot... mais quel mot... gibelotte !

Les nouvelles publiées par M. Henry Cauvain sous le titre de la première d'entr'elles, MADAME GOBERT, sont écrites avec le talent et la distinction de style qui caractérise l'auteur de la *Mort d'Eva*. C'est un drame d'une puissance étrange dans sa simplicité que ce récit intitulé Madame Gobert. On y trouve une opposition superbe entre l'honneur et la fortune. — C'est un bon et excellent livre.

— PARIS TEL QU'IL EST, un volume de récits posthumes de notre regretté Jules Noriac, est une gerbe de petites nouvelles ayant paru dans des recueils littéraires, de saynètes qui n'ont été jouées que dans quelques salon, est de ces esquisses de mœurs parisiennes dont il faisait le tissu de ses chroniques. On y retrouve l'ironie parisienne de la *Bètise humaine* et la verve si amusante du *Cent-et-unième*.

ALEXANDRE LE CLEC.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

— Il vient de paraître chez les éditeurs L. Baillère et H. Messager, une brochure LA DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME. C'est le rêve d'une imagination éprise de justice. M. Lardenoys suppose que, dans quelques années, les travaux des mandataires de l'Humanité ont pris fin, et qu'ils se concentrent dans une *Déclaration des Droits de l'homme* qui satisferait rigoureusement à la justice et restituerait chacun de ses titres à chacun des fils des hommes. Je crains bien que ces idées égalitaires ne soient qu'un rêve en effet.

— Signalons une étude fort intéressante de M. Jean Psichari, parue dans la *Nouvelle Revue :* LA SCIENCE ET LES DESTINÉES NOUVELLES DE LA POÉSIE, étude dans laquelle l'auteur se demande si, en présence des merveilles de la science moderne, la poésie doit rester indifférente à la science ; en un mot, la science ouvre-t-elle des horizons à l'inspiration poétique ?

Une autre brochure du même auteur établit un parallèle entre LA BALLADE DE LÉONORE de Burger et la ballade grecque : *La Chevauchée funèbre.*

— M. Ferdinand Dreyfous, publie dans la BIBLIOTHÈQUE PARLEMENTAIRE de la maison A. Quantin, un MANUEL POPULAIRE DU CONSEILLER MUNICIPAL, avec le texte et les commentaires pratiques de la loi du 5 avril 1884. Voilà un livre qui arrive à propos !

— Chez Asselin et Cie paraît une brochure du docteur Jules Socquet, préparateur au laboratoire de toxicologie, CONTRIBUTION A L'ÉTUDE STATISTIQUE DE LA CRIMINALITÉ EN FRANCE DE 1826 A 1880, avec une préface par le professeur Brouardel. D'après ce travail, les crimes contre les adultes sont tous en diminution, tandis que les crimes contre l'enfance vont en augmentant.

HENRI LITOU.

Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 25 mai 1884.

Un écrivain de talent, un chroniqueur de haut mérite, qui cache sa personnalité sympathique sous le pseudonyme de Jean de Nivelle, écrivait, il y a quelques jours, dans le journal *Le Soleil,* un article dont les littérateurs français doivent lui être reconnaissants, et, au nom de tous nos confrères, nous lui adressons toutes nos félicitations pour la vigueur avec laquelle il a défendu l'honneur des lettres françaises, ainsi que nos plus sincères remerciements pour la spirituelle et concluante « volée de bois vert » qu'il a si énergiquement administrée à l'un des sénateurs de la Belgique, qui s'est permis de nous traiter d'empoisonneurs.

Or, cet excellent sénateur, « une fois, savez-vous, » ne sachant quoi dire à la tribune pour se faire remarquer, ne s'est-il pas avisé, *risum teneatis,* de raconter à ses honorables collègues, que la littérature française était la pire chose qui fût au monde, et que, franchissant la frontière, elle venait empoisonner l'esprit et le cœur du pudibond peuple belge.

Ah! comme les honorables collègues devaient se tenir les côtes, et vraiment je m'étonne que l'un deux n'ait pas tiré, des basques de son habit brodé, un petit exemplaire... avec gravures, des œuvres... ? du marquis de Sade, œuvres éditées... en France ? jamais de la vie ! — mais bien dans ce pays de Bruxelles, en Brabant, célèbre par le passage du Juif-Errant et le *faro* que des dames, aux sourires provoquants, débitent pour un prix beaucoup moins élevé que celui de leurs faveurs.

La vertu est une belle chose! et nous autres Français, qui avions cru apprendre la vie bruxelloise dans *Bruxelles rigole* de M. Henri Nizet, ne sommes que des mécréants bons à jeter aux Gémonies.

On ne peut se figurer ici, ce qu'un sénateur, aussi belge que peu renseigné, peut entasser d'absurdités, lorsqu'il veut parler de choses qu'il ne connaît pas: et, pour n'avoir pas bien regardé l'adresse de l'éditeur du livre qui venait de le scandaliser au point qu'il en arrivait tout rouge sur son banc, il a flétri sans

le vouloir les ouvrages publiés en Belgique... peut-être bien fait monter le chiffre de la vente ce jour-là.

Les lettres françaises doivent, — comme dit Béranger, — à ce sénateur prude :

Un ami bien précieux
. . . .
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Nous lui devons, en plus, la fine critique suivante, que Jean de Nivelle lui adresse sous ce titre : Un peu plus de circonspection.

« Décidément c'est un parti-pris contre nous, un peu partout. Nous sommes la plaie de l'Europe, littérairement et artistiquement. Il s'est trouvé, au Sénat belge, un sénateur belge pour dire que nous compromettions la vertu de la Belgique, et que les lettres françaises faisaient le trottoir à Bruxelles. Or, un sénateur qui dit cela à la tribune, ce n'est pas le premier venu. Son assertion a un certain retentissement, et il peut se trouver, en Belgique, des patriotes pour croire, sur la foi d'un sénateur mal renseigné, que nous empoisonnons leur pays.

« Les Australiens font, en ce moment, tout le possible pour croire que nous les menaçons dans leur honnêteté et dans leur vertu légendaires, autant qu'il peut y avoir de légende dans un peuple tout neuf et qui n'a pas encore usé ses premiers pantalons. Ceci se passe aux antipodes et ne pèse pas beaucoup dans la balance. Mais voilà qu'à nos portes des hommes bien posés se lèvent, dans une assemblée nationale, et nous signalent comme des colporteurs de choses dangereuses. De toute façon, c'est charmant. On trouve, dans cette manière de procéder, un fonds de naïveté touchante mêlée à une conviction des plus faciles.

« Du plus loin qu'il me souvienne, je mets une trentaine d'années, tout ce qui devait ne pas se lire, en France, nous venait par la Belgique. Des gens malins, faits pour exploiter la bêtise humaine en même temps que les passions mauvaises, faisaient leur fortune, ou tout au moins gagnaient leur vie, à l'aide de réimpressions peu recommandables ; et cela franchissait la frontière bien plus aisément que de la dentelle ou du tabac. Rien n'a changé depuis, et il en est de même encore aujourd'hui. C'est à Bruxelles que sont les arsenaux de la littérature pornographique ; il en est sorti des choses abracadabrantes, et je pense bien que le sénateur belge, si fortement prévenu à notre égard, ne s'est pas

donné la peine de s'enquérir de ce qui se publie couramment à Bruxelles.

« Je suis de ceux qui pensent qu'en littérature les choses les plus mauvaises ne sont pas extrêmement dangereuses. Le bon sens public a bientôt fait bonne justice de toutes ces exagérations-là. Mais enfin, à quoi bon assumer la responsabilité dont le sénateur belge nous accable? A quoi bon laisser croire que c'est nous qui pourrissons la Belgique de notre littérature, tandis que c'est précisément le contraire qui a lieu, et que les nombreuses petites et grosses saletés qui se publient à Bruxelles franchissent notre frontière et ne s'en cachent pas : la marque de fabrique est là pour en faire foi. On a dit au sénateur belge que des livres, écrits en langue plus ou moins française, circulent dans toute la Belgique, et que c'était encore une manifestation de notre action néfaste. En bon Don Quichotte, il est parti en campagne; mais il lui est arrivé ce qui arrive généralement à tous ceux qui crachent en l'air : cela lui retombe, en pluie, sur le nez.

« Il y a quelques années, une pareille énormité eût peut-être été acceptée. Il n'arrivait rien de fâcheux, en Europe, sans qu'un bras tendu, même plusieurs, ne fussent dirigés contre nous; et le chœur généreux des voisins entonnait aussitôt les fameuses paroles du *Maître de Chapelle :*

« Ce sont les Français, je gage,
« Qui profitent de la nuit..... »

« En avons-nous avalé de ces couleuvres? Et nous a-t-on assez traités en pelés, en galeux, en gaillards d'où vient tout le mal! Aussitôt qu'un petit incendie était signalé, c'étaient ces brouillons de Français! Et l'on criait haro, aux quatre points cardinaux. A l'heure qu'il est, ces petites facéties, d'un goût douteux, d'ailleurs, ont trouvé leur terme. Nous ne compromettons plus la sécurité et la paix de l'Europe; mais c'est dans l'ordre moral que notre action devient néfaste; c'est du moins un sénateur belge qui affirme et qui, sérieusement, avec toutes les apparences de la bonne foi, signale nos mauvais livres, notre mauvaise littérature, notre mauvaise langue, et bientôt nos mauvaises intentions.

« Or, tout ce qu'il y a de pire, de plus intentionnellement mauvais, en fait de littérature, sort de Bruxelles même. Non seulement les pornographes contemporains y trouvent toutes les portes grandes ouvertes, mais les éditeurs cherchent soigneusement, dans les littératures précédentes, tout ce qu'il y a de pire et de plus gaveux, colligent, recueillent et finissent par faire des volumes qu'ils répandent partout, et même en France, sans doute avec l'ignorance naïve

des petits chérubins belges qui ne savent pas ce qu'ils font. L'usine littéraire pornographique n'est pas à Paris. Il n'y a pas un éditeur à Paris pour oser réclamer cette spécialité et s'en faire honneur. C'est à Bruxelles qu'il faut aller pour rencontrer une maison ou plusieurs, dans ce genre spécial, et pour y faire sa commande. Laissons dire, et nous verrons bientôt que c'est la bière française qui fait le malheur de la Belgique et provoque les lamentables constations de M. Cauderlier, dont j'ai parlé il y a quelque temps.

« Ces choses-là ne tirent pas précisément à conséquence ; on en prend et on en laisse, et cette nouvelle et d'ailleurs peu inquiétante manifestation de la gallophobie doit nous laisser extrêmement froids. D'autant plus que, même en faisant tout le possible pour cela, on n'est pas plus bête en Belgique qu'ailleurs, et qu'en sortant du Parlement, un sénateur, plus au fait de ce qui se passe chez lui, peut prendre l'autre par le bras et lui démontrer, aussi amicalement que possible, qu'il s'est mis, comme on dit vulgairement, le doigt dans l'œil, en parlant publiquement de choses qu'il ne connaît guère. Car, ce n'est point à Paris qu'est la maison spéciale, celle qui met comme devise sur la couverture de ses livres trois mots auxquels il est impossible de se méprendre : *In naturalibus veritas*. Je ne dis pas que tout y est mauvais ; mais il est certain, cependant, que c'est une grande légèreté, de la part d'un sénateur belge, de s'en aller parler de corde dans la maison d'un pendu. »

Il n'y a rien à ajouter à une réponse si catégorique, et M. le sénateur n'aura qu'à recommencer son discours : ses honorables collègues y gagneront un bon moment d'hilarité, ou peut-être bien aussi quelques instants de douce sommolence.

Oh! je ne veux pas dire que tout ce que nous écrivons soit d'une moralité incontestable, et LES BOUDOIRS DE VERRE, LES MONSTRES PARISIENS, de M. Catulle Mendes, L'ARRÉTIN MODERNE, de l'abbé Dulaurens, LES NOUVELLES AMOUREUSES, de M. Charles Aubert, JEANNE N'AIMAIT PAS ÇA, de M. Jean Penhoët, pas plus que L'AMOUR SANS PHRASE, de M. A. Leroy, sont des ouvrages immoraux, et que le sénateur belge s'abstiendra de lire ; mais il est bien certain que ces livres ne se fourrent pas tout seul dans la poche des costumes sénatoriaux, et qu'en somme un volume, plus « raide » encore que ceux-ci, trouvera plutôt un éditeur en Belgique qu'il n'en rencontrera ici.

Je veux cependant faire une petite observation à M. A. Leroy. Il est écrivain de mérite, et, parmi les récits qui composent son volume, *l'Amour sans phrase*, il en est d'une puissance étonnante : mais pourquoi ne consacre-t-il pas son talent à peindre des choses moins brutales ? L'amour sans phrase, à mon avis, c'est la bestialité, et j'avoue que certains tableaux me choquent ; non pas que

je sois aussi prude que le bon sénateur dont nous disions les exploits plus haut, mais je n'aime pas que l'on fourre le clergé dans certaines ignominies. Si, parmi ses membres, quelques brebis galeuses ont pu se glisser, ce n'est pas une raison pour lui attribuer des choses aussi épouvantables que celles qui se passent dans le chapitre ayant pour titre : *Musique sacrée.*

Peut-être, M. A. Leroy va-t-il croire que je suis un homme très confit en dévotion? Mais, je me révolte lorsque l'on écrit des choses comme celles-ci :

« Un bruit monotone vint rompre le charme. On récitait les litanies de la Vierge. Les filles répondaient par des *ora pro nobis* à ces *impudicités sacrées* qu'elles ne comprenaient pas. »

Pourquoi « Impudicités »?

J'ai voulu m'en rendre compte, et, ma foi, j'ai lu ces litanies que je ne connaissais pas, ou dont je ne me souvenais plus, et je n'y ai absolument trouvé que l'expression la plus poétique d'un enthousiasme mystique pour celle qui est la représentante de ce qu'il y a de plus pur au monde : la Virginité.

Que l'on croie ou que l'on ne croie pas, ceci est affaire de conscience; mais jamais on ne doit jeter l'opprobre sur une religion quelconque. J'estime qu'il faut respecter les croyances de chacun, et si ces croyances sont fausses, c'est par le raisonnement qu'il faut les combattre et non par des injures.

Je n'aime guère à parler de ma personnalité, et si j'avais été seul à écrire le roman qui est signé de mon nom et de celui de l'un de mes amis, Paul Tenissey, j'aurais laissé à mes collaborateurs le soin de dire leur pensée sur l'idée qui nous a amenés à écrire les *Etapes féminines*, dont le premier volume de la série : Claudia Vernon, vient de paraître.

Ce n'est pas à moi de juger le mérite de l'ouvrage. En a-t-il? nous craignons qu'il ne soit bien mince; cependant, comme il ne m'a jamais plu d'écrire pour ne rien dire et faire perdre son temps au lecteur, sous les yeux duquel un article signé de moi a eu le malheur de tomber, je dois dire que, ce que nous avons cherché à mettre en lumière, dans *Claudia Vernon*, c'est l'idée funeste qu'ont aujourd'hui les femmes d'échapper à la maternité, et aussi l'abandon déplorable dans lequel notre pays, qui a tant besoin de bras pour la défense de son territoire, laisse la mère qui, malheureusement, souvent dans une profonde misère, ne peut se préparer, par un régime substantiel et hygiénique, à l'accomplissement de la haute mission que le créateur lui a dévolue : la perpétuation de la race.

D'autres pensées nous ont guidés dans ce roman, celle-ci, entr'autres : N'est-il pas curieux de voir avec quelle facilité la femme, de quelque basse extraction qu'elle soit, s'assimile les manières, le goût, presque la distinction des

milieux dans lesquels le sort la jette, et, tandis que l'homme garde presque toujours la marque de sa basse extraction, la femme, sortie des bas-fonds de la société, prend, avec une facilité surprenante, la forme du moule dans lequel le hasard la jette.

Dans un nouveau volume, auquel nous travaillons aujourd'hui et qui aura pour titre : LUCIE RAYMOND, nous étudierons le rôle des femmes vis-à-vis de celles qui se sont laissées séduire, et nous nous demanderons si ce ne sont pas les premières qui, par leur méchanceté à honnir la pauvre fille trompée, ne sont pas les vraies coupables des nombreux infanticides que les cours d'assises essayent en vain de réprimer, ou des abandons qui sont presque des arrêts de mort pour la mignonne créature.

Toutes ces questions ardues, nous les avons enveloppées dans une fabulation que nous avons essayé de rendre aussi intéressante que notre faible mérite nous l'a permis ; mais nous espérons que, sous l'intrigue, nos lecteurs trouveront notre pensée, et que les volumes qui formeront ce que nous avons dénommé : LES ÉTAPES FÉMININES, seront accueillis avec quelque faveur, au moins quelque indulgence.

GASTON D'HAILLY.



HISTOIRE, SCIENCES, SOCIOLOGIE

M. Antonin Lefèvre-Pontalis, sous ce titre : Vingt années de république parlementaire au dix-septième siècle. a écrit la vie de l'un des hommes politiques les plus remarquables de cette époque.

Jean de Witt, grand Pensionnaire de Hollande, offre en lui, dit l'auteur, plus qu'un homme d'État, un homme de bien, et mieux que le talent, le caractère.

Investi du gouvernement de la Hollande en qualité de grand Pensionnaire, pendant vingt ans, de 1652 à 1672, il a laissé un nom qui est inséparable de l'histoire du dix-septième siècle. Au dehors, son ministère assure à la république des Provinces-Unies l'un des premiers rôles dans la politique européenne, en la faisant entrer dans le concert des grandes puissances, la France, l'Angleterre, l'Espagne. A l'intérieur, Jean de Witt donne et maintient au parti républicain la victoire sur le parti orangiste, pendant la minorité du prince d'Orange.

M. Lefèvre-Pontalis a dû faire des recherches, qui lui ont pris un nombre d'années assez important, pour arriver à faire revivre cette figure si intéressante d'un siècle si fécond en hommes d'État. Il a fallu fouiller les dépôts de La Haye, ceux de Londres et de Paris, notamment celui des affaires étrangères, dont les inépuisables richesses ont été largement mises à profit. L'auteur a eu aussi l'heureuse fortune de pouvoir y ajouter les archives de Chantilly, qui lui ont été ouvertes par la haute bienveillance de M. le duc d'Aumale, et qui lui ont permis d'étudier, dans la correspondance du grand Condé, la préparation et la conduite de la guerre de Hollande en 1672.

« Ce n'est pas seulement, dit l'auteur de ce remarquable travail, un intérêt historique qu'on pourra trouver dans cet ouvrage : il y aura peut-être aussi un enseignement politique à en tirer. Pendant les laborieuses années de son ministère, Jean de Witt a réussi dans la tâche difficile qu'il avait entreprise, et il a fini par y succomber. Le succès et l'échec de son œuvre sont également instructifs. Les services qu'il a glorieusement rendus à son pays suffisent à prouver que la longue durée d'un pouvoir honnêtement exercé par un grand ministre, est la meilleure garantie de la liberté et de la prospérité d'une répu-

publique. D'autre part, les malheurs publics, sous le poids desquels il a succombé, démontrent avec la même évidence qu'une nation dont l'indépendance est menacée par la conquête, ne peut mieux la défendre qu'en la mettant sous la garde d'une dynastie séculaire. »

La mort épouvantable des frères de Witt et les excès qui furent commis par la populace, sur les cadavres des victimes, ne furent pas moins horribles que ceux qui ensanglantèrent nos révolutions.

« Au milieu d'une foule altérée de sang, les deux victimes furent livrées après leur mort aux traitements les plus barbares. Les deux premiers doigts de la main droite de Jean de Witt furent d'abord coupés, comme pour lui faire expier l'usage qu'il en avait fait, en signant et jurant *l'Édit perpétuel* (édit qui portait un adjectif qui ne devrait jamais être en usage pour les choses de la politique). Ce fut ensuite comme un défi que les plus fanatiques se portèrent, par les mutilations les plus révoltantes et les plus obscènes. Pour atteindre aux derniers excès d'une sauvage férocité, l'un de ceux qui dépeçaient ainsi les cadavres leur enleva un morceau de chair, en se vantant de vouloir le manger. Les dépouilles de leurs membres furent mises à l'encan. « J'achetai », dit un témoin oculaire, « pour deux sous et un pot de bière, un « doigt de la main de Jean de Witt. » — « On aurait dit, » ajoute-t-il, « des « loups affamés qui, ayant trouvé un cadavre, se le disputaient pour assouvir « leur faim vorace. »

Et que faisaient les troupes, pendant que ces horreurs avaient lieu? Hélas! comme toujours en temps de révolution : elles laissaient faire.

En même temps que cet ouvrage est une histoire de la Hollande, au XVIIe siècle, il jette un jour nouveau sur le règne de Louis XIV, que l'on ne connaît généralement que très superficiellement.

*
* *

Madame de Witt, née Guizot, dont nous lisions hier un charmant volume de nouvelles, paru sous le titre de l'une d'elles? REINE ET MAITRESSE, volume écrit avec le talent bien connu de cet écrivain distingué et moral, publie aujourd'hui la collection bien curieuse des LETTRES DE M. GUIZOT A SA FAMILLE ET A SES AMIS.

Ces lettres sont le recueil des pensées intimes d'un homme qui fut mêlé à notre politique pendant de longues années, qui commit de grandes erreurs, et qui me paraît s'être bercé de graves illusions à l'égard des gouvernements étrangers, témoin cette lettre écrite, au moment de nos désastres, à l'évêque de Winchester.

« Val-Richer, le 17 septembre 1870.

« My dear lord,

« Tout malade que j'ai été depuis que nous nous sommes séparés, j'ai eu bien souvent envie de vous écrire au milieu de notre tremblement de terre. Mais à quoi bon ? Je déteste les paroles vaines. La question était sur le champ de bataille. Hors de là, il n'y avait rien à faire ni rien à dire.

« La situation est changée. La guerre continue, mais on parle de paix. L'avenir de l'Europe dépend du choix qui se fera. Non pas un avenir d'un an, mais d'un siècle peut-être. Et, quoique inégalement, nous sommes tous grandement intéressés dans cet avenir, gouvernements et nations, grands et petits, belligérants et neutres, acteurs et spectateurs. Quels maux ou quels biens, quels bouleversements ou quels progrès sont contenus dans cette alternative obscure entre la guerre ou la paix? Nul de nous ne peut le mesurer, Dieu seul en a le secret. Mais j'ai à cœur de vous dire ce que je vois et ce que je pense.

« Je vis depuis vingt-deux ans dans la retraite où vous m'avez vu et où je compte bien mourir. Je ne vois donc que de loin : mais, au milieu des événements, j'ai des amis éclairés et expérimentés qui me tiennent au courant de toutes choses. J'ai à Paris, en ce moment, mon fils Guillaume et mon gendre Cornelis de Witt, tous deux gardes nationaux, tous deux hommes de sens et d'esprit, et bons juges de ce qui se passe et de ce qui se fait autour d'eux. Tous deux me disent que Paris se défendra sérieusement, qu'il le peut et qu'il le veut; et parmi mes plus prudents amis, ceux qui en doutaient d'abord le croient aujourd'hui, comme mes fils. Ai-je besoin de vous dire ce que c'est que Paris se défendant sérieusement? C'est Paris avec les 300,000 soldats, anciens ou nouveaux, qui y sont maintenant réunis, et toute sa population, se battant d'abord autour de ses fortifications, de ses remparts, puis sur ses remparts, puis dans ses rues; d'abord les forts détachés et l'enceinte continue; puis les barricades. A côté des forces organisées, le *mob* libre est lancé. Le *mob* de Paris est hardi, il aime les barricades, il s'y amuse, Je n'ai nul goût pour les prédictions et descriptions sinistres ; mais tenez pour certain que les souffrances et les désastres dépasseront ce que l'imagination peut prévoir : ce sera quelque chose comme le siège de Sarragosse et la guerre d'Espagne entre deux des nations les plus puissantes et les plus civilisées du monde. Quelle honte pour la civilisation, chrétiens ou libres-penseurs !

« Si Paris résiste efficacement et si le succès de sa résistance amène une paix sérieuse et durable, c'est-à-dire acceptable pour la France, je n'ai plus rien à dire. Ce résultat aura été chèrement acheté, mais la compensation sera grande. Si Paris succombait dans la lutte, soyez assuré que la guerre se pour-

*

suivrait et renaîtrait bientôt dans toute la France, avec un redoublement d'acharnement comme de désastres.

« A coup sûr, de telles calamités valent la peine qu'on fasse un effort pour les prévenir.

« Voilà pour la question du moment et bien urgente. Il y en a une autre, plus générale et plus lointaine, sur laquelle je tiens à appeler toute votre attention. Permettez-moi de vous redire ici ce que j'écrivais il y quelques jours à l'un de mes amis, en Angleterre. Je ne saurais pas en dire plus ni moins sur ce que je pense à ce sujet.

« On peut regretter bien des choses dans la politique générale européenne depuis 1815. Bien des fautes ont été commises qui auraient pu être évitées ; bien des progrès qui auraient pu être accomplis sont restés des mécomptes ou des rêves. Mais au-dessus des erreurs et des fautes de cette époque, fautes royales ou populaires, diplomatiques ou parlementaires, un fait grand et nouveau a dominé et s'est maintenu dans la politique européenne pendant plus d'un demi-siècle : il n'a plus été question de guerres d'ambition et de conquête ; aucun État n'a tenté de s'agrandir, par la force seule, aux dépens des autres États : le respect du droit des gens et de la paix était devenu une sérieuse maxime de la politique internationale. Lorsque des révolutions intérieures, dans tel ou tel État, ont provoqué des changements de territoires, ces changements n'ont été reconnus et acceptés qu'après examen et consentement européen. La Belgique, la Grèce n'ont pris rang d'États d'Europe qu'en passant par ces épreuves et en écartant toute velléité d'ambition française, russe ou anglaise. Et lorsque, en 1844 et 1848, l'empereur Nicolas, dans ses entretiens familiers avec notre ministre à Saint-Pétersbourg, lui proposa le concert entre la Russie et l'Angleterre, pour mettre fin, disait-il, par une conquête commune, à la décadence de l'Empire ottoman, deux ministres anglais, à leur grand honneur, lord Aberdeen et lord John Russell, écartèrent toute idée semblable comme un attentat au droit des gens et à l'ordre européen.

« C'est là, je n'hésite pas à l'affirmer, my dear lord, le plus grand et le plus salutaire des faits qui ont marqué la première moitié de ce siècle. C'est le fait qui a le plus puissamment contribué au retour des principes de droit et de justice dans les relations des gouvernements et des peuples, au développement de la prospérité chez les nations diverses et au progrès de la civilisation dans le monde. Et quelque nouveau que fût encore son empire, ce fait a été assez efficace pour arrêter, pour atténuer, du moins dans leur action, les mauvais germes de politique ambitieuse et contraire au droit des gens qu'ont ramenés en Europe les crises révolutionnaires soulevées depuis 1848. A coup sûr, les

tendances n'ont pas manqué aux gouvernements et aux partis depuis cette époque. Mais la république française de 1848 s'est arrêtée devant la paix et le droit des gens européens. Et l'empire français de 1852 s'est hâté de proclamer qu'il était la paix; et quand il en est sorti, quand il s'est jeté dans la guerre d'Italie, croit-on que, s'il n'eût pas été contenu par le bon principe de la politique européenne, la réprobation de l'esprit d'ambition et de conquête, il se fût contenté de la Savoie et du comté de Nice pour prix de l'appui qu'il avait donné aux Italiens?

« C'est ce légitime et tutélaire principe qui est en ce moment méconnu, attaqué et en grand danger. Je n'ai garde de toucher ni à la question de l'unité allemande, ni de rechercher quel a été, dans le grand événement de Sadowa et dans ses conséquences, la part vraie et spontanée des sentiments allemands, de tous les Allemands, et celle de l'ambition prussienne. Je laisse là les faits allemands et accomplis. Qu'ont de commun avec ces faits les prétentions prussiennes, maintenant élevées sur l'Alsace et la Lorraine? Ces provinces ne sont-elles pas, depuis deux siècles, intimement incorporées à la France et reconnues telles par tous les traités à la suite de toutes les guerres? Est-il sorti de ces provinces quelque manifestation, quelque apparence de désir pour entrer dans l'unité allemande? La politique prussienne n'est-elle pas ici, ouvertement, exclusivement, une politique d'ambition et de conquête? N'est-ce pas la politique qu'avec des motifs plus ou moins spécieux d'égoïsme royal ou national, ont pratiqué Louis XIV au XVIIe siècle, Fréderic II au XVIIIe, Napoléon Ier au XIXe siècle? La politique que les publicistes et les moralistes modernes éminents ont si souvent condamnés et combattue, la politique enfin, dont à toutes les époques les peuples et, de nos jours en particulier, l'Europe entière, ont si cruellement ressenti les funestes effets? Je m'arrête, j'aurais honte d'insister sur l'évidence.

« Je ne fais nul cas des utopies. Je ne crois pas à la paix perpétuelle, ni au complet empire du droit des gens dans les relations des gouvernements et dans les évènements de l'histoire. Je sais que les combinaisons de l'ambition et les entreprises de la force auront toujours leur place et leur part dans les destinées des nations. Tout ce que je demande, c'est qu'on ne laisse pas l'ambition et la force se faire elles-mêmes, sans objection et sans gène, la part et la place dont elles auront envie. Il faut d'abord les reconnaître pour ce qu'elles sont et les appeler par leurs vrais noms; il faut ensuite mettre toujours. en regard de leurs prétentions et de leurs actes, les maximes de la politique du droit des gens et de la paix; il faut enfin ne jamais oublier que cette dernière politique, la seule *durablement* bonne, prévaut en Europe depuis un demi-siècle, et qu'il

serait aussi honteux que déplorable de la laisser tomber sans défense devant les premiers retours de la vieille politique d'ambition et de conquête.

Dans la rude et périlleuse épreuve qu'elle traverse, la France a cette pensée fortifiante que sa politique actuelle et personnelle est parfaitement d'accord avec la politique européenne du respect du droit des gens et de la paix. Délivrée du régime qui la compromettait chaque jour, tantôt par ses mauvais desseins, tantôt par ses indécisions et ses faiblesses, la France rendue à elle-même n'a point d'ambition, point de lointain ni arrière dessein ; elle ne demande rien à personne ; elle défend son droit, son sol et son honneur.

« Les puissances qui, jusqu'ici, ont proclamé leur neutralité, lui viendront-elles en aide en venant en aide à la politique européenne ? Je serais surpris qu'elles ne le fissent pas, d'autant plus surpris qu'elles peuvent le faire sans se compromettre gravement. Si leur intervention par la force était nécessaire, elle serait, à coup sûr, immédiatement efficace ; mais aucune nécessité semblable n'est possible : les puissances neutres sont plus fortes qu'elles ne le croient peut-être, car la force morale leur suffit pleinement ; qu'elles manifestent hautement leur improbation de toute atteinte à l'intégrité territoriale de la France ; qu'à l'appui de cette improbation elles déclarent qu'en aucun cas elle ne reconnaîtront, dans l'état territorial de la France, aucun changement qui leur paraîtrait incompatible avec la paix durable de l'Europe, et que n'accepterait pas la France elle-même. Dans ma profonde conviction, ce serait assez pour arrêter toute tentative semblable, et pour mettre à la politique d'ambition et de conquête le frein sans lequel la paix européenne ne saurait se rétablir. La France sera-t-elle seule à soutenir, à tout risque, cette grande et bonne cause, ou bien les puissances neutres lui apporteront-elles, sans grand risque pour elles-mêmes, l'appui qui en assurerait le triomphe ? C'est à ces puissances qu'il appartient de résoudre cette question. Je suis bien vieux pour m'étonner de quelque chose ; pourtant je m'étonnerais, my dear lord, que, dans cette grande circonstance, l'Angleterre ne fût pas frappée de la grandeur du rôle qui lui appartient. Pendant de longues années elle a soutenu la guerre en Europe, contre Napoléon Ier, pour réprimer l'esprit d'ambition et de conquête et ramener le respect du droit des gens et de la paix. Ne fera-t-elle pas aujourd'hui, après la chute de Napoléon III, un sérieux et décisif effort pour rétablir en Europe la paix et ne pas laisser reprendre l'ascendant à l'esprit d'ambition et de conquête ? *That is the question*, my dear lord, pour l'Angleterre, pour la France et pour l'Europe. J'entends dire que les sentiments personnels de la reine font quelque obstacle à cette politique. Je m'élève contre ces bruits chaque fois que je les entends, personne, même parmi son peuple,

ne respecte plus que moi votre reine ; elle a été constamment, elle est un modèle comme épouse et comme mère, et aussi comme reine constitutionnelle d'un pays libre. Je suis convaincu qu'en dernière analyse, la politique du droit des gens et de la paix aura toujours son assentiment, et que ses conseillers responsables sont et seront toujours parfaitement libres de la pratiquer.

« Il faut finir, my dear lord, quoique j'eusse encore beaucoup à vous dire. Pardonnez-moi cette longue effusion d'un vieillard malade. Plus on approche du terme de la vie, plus on se croit prêt d'entrevoir la vérité et en droit de la dire. Je suis cordialement.

« Tout à vous. »

..... Ah ! quelles illusions se faisait l'auteur de cette lettre, sur la pensée intime du peuple anglais et de ses gouvernants... Hélas ! plus tard, et peut-être même déjà, on reconnaîtra la faute énorme qui a été faite en laissant écraser et mutiler la nation qui a toujours prodigué son or et le sang de ses enfants sans arrière-pensée de profit personnel.

Nous estimons que la publication des lettres de M. Guizot est une bonne fortune pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des trois quarts de notre siècle et aussi pour les délicats, qui y trouveront des modèles de style d'une grâce inimaginable.

⁂

Nous recevons de Madrid un ouvrage, écrit en langue espagnole, qui intéressera vivement les savants qui se livrent à l'étude de la philologie. Ce travail, signé du nom d'un chercheur infatigable, don Estanislao Sanchez Calvo, est intitulé : Los Nombres de los dioses ; il a pour but d'étudier scientifiquement le nom des dieux comme origine du langage et des religions.

C'est un livre d'une grande érudition, à la lecture duquel on aime à applaudir l'habileté, on devrait presque dire la dextérité avec laquelle l'auteur se joue des difficultés de l'entreprise à laquelle il a voué ses longues veilles et arrive à réduire l'immense variété des noms mystiques à l'unité verbale.

Nous aurions aimé à citer quelques passages de ce volume si curieux ; malheureusement nous craignons que peu de nos lecteurs ne connaissent la langue espagnole. Cependant, quelques-uns se livrent aux études philologiques, c'est pourquoi nous avons tenu à signaler un ouvrage dont est sorti pour nous cette pensée, que les religions, comme les hommes, ont la même origine. Dès son apparition sur la terre, l'homme a senti le besoin de louer le Créateur, d'implorer sa clémence contre les maux qui sont venus le frapper. L'homme a

nommé Dieu, il l'a imploré sous une désignation se rapportant aux manifestations les plus tangibles pour son esprit. Sitôt qu'il put voir que les forces de la nature étaient mues par un pouvoir supérieur, qu'il reconnaissait dans l'eau, le feu, l'air, la religion fut créée, et à ceux qui croient qu'elle a été une cause de retard dans l'émancipation de l'esprit humain, il faut dire ces paroles, que je trouve à la page 11 du livre si intéressant de M. Calvo :

« Les religions furent, quoi qu'on en dise, les grands auxiliaires du progrès, dominant les fureurs barbares et sauvages des hommes. Cette bienheureuse influence s'explique par l'idéal qui est toujours très élevé dans chacune d'elles, pour pauvre qu'elle soit, à la réalité du temps, *Haoma, Ahoura-Madzà, Pardjanià, Belo*, et même *Jupiter*, avec tous leurs défauts, valaient mieux que les peuples qui les adoraient. L'homme, par esprit d'imitation, s'assimile autant que possible cet idéal, et arrive parfois à le surpasser: alors, quand le peuple s'est fait plus juste, meilleur, plus moral en un mot que son dieu, cet idéal déprécié tombe, entraînant avec lui la religion à laquelle il présidait (*arrastrando consigo la religion que presidià*). Voilà ce qui doit arriver à un dieu ou à un idéal quand la société lui est supérieure. C'est là le secret de la durée de certaines religions. L'idéal que nous présente l'Évangile en la personne du Christ n'a pu encore se réaliser dans la vie sociale. Pour cela, les plus sceptiques penseurs modernes, lors même qu'ils ont abandonné les pratiques extérieures du christianisme et cessent de croire à ses dogmes religieux, ne peuvent renier de même le fond de sa morale. »

En dehors de l'étude philologique que contient ce volume, on peut dire qu'il est pour ainsi dire l'histoire complète de la formation de toutes les religions.

*
* *

Nous connaissons nombre de personnes qui charment les longues journées qu'elles passent loin de la ville, pendant l'été, en pratiquant, en amateurs, l'art de la photographie ; nous avons même vu parfois de charmantes dames ne pas craindre de tacher leurs ongles roses par le nitrate d'argent.

Au moment où chacun prend ses dispositions pour s'installer à la campagne, nous voulons signaler un ouvrage écrit par le capitaine Joseph Pizzighelli et le baron Hubl, et traduit de l'allemand en français par M. Gauthier-Villars, traitant d'un procédé photographique aux sels de platine, que les inventeurs ont dénommé la Platynotypie. Cet ouvrage a été honoré de la médaille d'or Voigtlander et édité par les soins de la Société photographique de Vienne.

Les principaux avantages de ce procédé sont les suivants :

1° L'extrême simplicité des manipulations, qui sont plus faciles et plus rapides que celles de tous les autres procédés :

2° Sa grande sensibilité ;

3° L'inaltérabilité absolue des épreuves :

4° Le caractère particulier de ces épreuves qui, au point de vue artistique, ont plus de valeur que les épreuves à l'argent.

L'extrême sensibilité du procédé au platine permet d'obtenir trois ou quatre fois plus d'épreuves que le procédé à l'argent dans le même laps de temps. Cet avantage est surtout précieux lorsque le temps est couvert, alors qu'il est impossible de faire des tirages à l'argent.

Les épreuves, une fois tirées, il suffit d'une demi-heure pour les terminer, et le châtelain qui aura invité quelques amis à son château, qui aura pris en leur compagnie quelque site les ayant charmés, pourra, lorsque ceux-ci boucleront leurs valises, remettre à chacun d'eux un souvenir inaltérable d'une excursion à laquelle ils auront pris part, ou l'épreuve d'un groupe parfait, réunissant les personnes avec lesquelles ils auront passé des heures agréables.

Et cela se comprendra facilement, si l'on sait que, par le procédé nouveau, les épreuves, une fois tirées, il suffit d'une demi-heure pour les terminer complètement et pour les coller sur carton. Les épreuves à l'argent ont besoin de subir, comme on sait, un lavage prolongé, un virage, d'être fixées, puis lavées encore ; elles exigent, de la part de l'opérateur, beaucoup de soins, d'attention, sous peine de n'obtenir que des résultats inacceptables ; au contraire, il ne faut qu'un peu d'attention pour arriver à produire, avec le procédé au platine, d'excellentes épreuves.

Le ton obtenu est d'un beau noir ou d'un brun sépia, selon que le papier a été préparé avec de la gélatine ou de l'arrowroot. Les ombres sont veloutées, les nuances très fondues, les parties lumineuses très claires, comme on pourra s'en convaincre en jetant les yeux sur l'adorable portrait de femme qui accompagne le volume dont nous parlons.

Nous croyons ce procédé appelé à réussir, pour les raisons que l'on trouvera exposées dans l'ouvrage. Les amateurs remercieront M. Gauthier-Villars de le leur avoir fait connaître, car il est appelé à leur rendre d'inappréciables services par sa simplicité, sa rapidité, et par le petit nombre d'instruments que nécessite son emploi.

*
* *

Voici un volume scientifique, mais celui-là n'a pas la forme sévère des ou-

vrages de ce genre, c'est un beau volume in-8, orné de nombreuses et belles gravures; HISTOIRE ET APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ, signé du nom de Mme J. Le Breton.

Après avoir révélé son indiscutable talent de vulgarisatrice dans son beau livre : *A travers champs*, Mme Le Breton a entrepris d'expliquer aux gens du monde les merveilles de l'électricité. Son œuvre est admirable de science, de simplicité et de netteté dans l'exposition. Elle a tout l'intérêt du roman le plus attachant.

Le commandant de Braine reçoit dans son salon une lettre du Préfet maritime, qui lui ordonne de partir pour les Antilles avec l'*Inflexible*. Son fils Jacques part avec lui. Le père fait à l'enfant les honneurs du vaisseau, qui est de première ligne et pourvu de machines électriques les plus perfectionnées ; à mesure qu'il les lui montre, il décrit les machines anciennes et les usages auxquels servent les uns et les autres. Au port, à propos du phare, il résume les généralités sur l'électricité, les projections, le magnétisme, la boussole, l'aimantation ; puis, à l'occasion d'un orage, il décrit tous les phénomènes célesto-terrestres. Le sujet devient plein d'intérêt. Jacques veut tout savoir. Alors le commandant aborde l'histoire de l'électricité et apprend à son fils comment s'est constituée cette science nouvelle, comment elle s'est développée, quelles sont ses applications, quelle rôle elle joue de nos jours. Aucun point curieux n'est laissé dans l'ombre.

Le livre se termine par trois chapitres qui fixent les résultats acquis : l'un est l'explication de l'exposition internationale d'électricité à Paris, en 1881 ; l'autre rend compte du congrès des électriciens ouvert dans cette ville la même année ; le troisième est un tableau grandiose, je dirais presque féerique, de l'état actuel de forces électriques mises au service de l'homme.

* * *

Mais quittons la science pure pour entrer dans les études sociales. Là, j'avoue que j'y éprouve un moindre plaisir, aimant peu à mettre le nez dans les questions sociales, questions qui se posent toujours et qui ne se résolvent jamais. Lorsque je me trouve en face d'un problème de mathématiques, je sais que sa résolution est certaine ; l'arithmétique, l'algèbre, le trigonométrie et toutes les sciences exactes sont là pour me démontrer que 2 et 2 font 4, c'est fixé, pas de discussion. Mais, lorsqu'il s'agit de résoudre cette question : « Quels sont les éléments moraux nécessaires au développement régulier de la démocratie dans les sociétés modernes ? » — j'ai quelque peine à croire que

l'on en trouve jamais la solution exacte, parce que, dans tout problème, il faut au moins deux nombres : l'un servant de point de départ, et l'autre étant à trouver. Or, pour démontrer les éléments moraux d'une démocratie, le nombre connu manque... hélas ! celui-ci est encore, à mon avis, dans l'état du mouvement perpétuel : on en parle beaucoup, on ne le voit jamais.

Si j'ouvre un dictionnaire au mot Démocratie, je lis ceci :

« Gouvernement où le peuple exerce la souveraineté. »

Mais au mot Démocrate, on peut voir :

« Homme attaché aux principes de la Démocratie. »

Hum !... attaché à des principes !... que diable cela peut-il bien vouloir dire?... je vois mal le lien, et c'est lui que je voudrais entrevoir.

Donc, l'Académie des sciences morales et politiques avait proposé, pour le prix Stassart, au concours de l'année 1881, le sujet que nous avons exposé plus haut :

« Quels sont les éléments moraux nécessaires au développement régulier de la démocratie dans les sociétés modernes. »

Je crois que j'aurais pu concourir, mais je pense que je n'aurais pas obtenu le prix, mon intention étant de n'écrire qu'un seul mot pour réponse, et l'on sait que les académiciens aiment peu les gens qui disent en un seul mot ce que d'autres écrivent en un nombre de pages considérable. Ce mot, le lien que je cherche, que j'entrevois, le seul, l'unique élément moral nécessaire aux démocraties passées, présentes et futures, c'est : l'*Abnégation*.

Ah ! qu'ils auraient bien ri de moi, ces excellents académiciens, et mon manuscrit, écrit sur une simple carte de visite eût été délicatement jeté au panier, car je n'aurais pas répondu à la question : *les* éléments, puisque je n'en aurais trouvé qu'un seul. Il est vrai qu'il les contient tous, mais c'est trop simple, et un in-folio ne suffit pas toujours pour expliquer un mot.

M. le vicomte Philibert d'Ussel a compris admirablement la question posée par l'Académie des sciences morales et politiques ; il a obtenu le prix Stassart, et nous y avons gagné un travail très bien fait, d'une pureté de style fort rare par le temps qui court, et si l'on pouvait employer une telle expression pour un livre aussi sérieux, il faudrait dire : que les idées émises par l'auteur du mémoire couronné sont exprimées d'une façon charmante.

« Que les démocraties travaillent donc, dit M. le vicomte d'Ussel, et surtout réussissent à former, dans tous les rangs de la société, des hommes qui, magistrats ou citoyens, se *montrent* animés d'un plus profond sentiment de la morale et de la justice, allié à un plus ardent amour de la patrie, et tout le reste leur sera donné par surcroît. »

Et justement, Monsieur le vicomte, c'est là où est le grand mal, mal que vous conseillez, et que moi je réprouve, vous dites : se *montrent animés*, tandis que je dis, moi : *soient* animés.

Les démocrates se *montrent* toujours quelque chose, mais leur *abnégation*, on ne la voit jamais.

Je pense cependant que le point qui nous divise, M. le vicomte d'Ussel et moi, n'est qu'apparent, et qu'au fond, l'un et l'autre sommes très sceptiques vis-à-vis des bienfaits d'un gouvernement démocratique.

Sisyphe roulait une grosse pierre au sommet d'une montagne : la démocratie est cette pierre même, mais hélas! elle glisse sans cesse sur cette pente raide qui s'appelait, ou que l'on aurait pu dénommer la montagne de la Démagogie!

* * *

La Démocratie inscrit ses principes un peu partout sur les murs, moins dans les cœurs, et à quelqu'un qui s'indignait de voir écrit sur le portail d'une église ces trois mots : *Liberté, Egalité, Fraternité*, je montrai un passage du roman de Mme la comtesse Marie, MONSIEUR LE CURÉ, roman qui a une grande portée morale.

Le curé, nouveau venu dans la commune, a affaire à des démocrates.

« L'église était pleine, ce qui ne s'était pas vu depuis trois ans. Il fallait bien connaître le nouveau curé. De plus, on était à Villers comme on est partout; on tenait à y avoir ce qu'on a ailleurs. On avait fait mourir à la peine le dernier curé; on était décidé à faire enrager le nouveau comme l'ancien; mais on en voulait un, puisque les autres en avaient.

« Nous nous moquons des curés, mais nous en voulons un comme les autres « paroisses, disait-on au cabaret, puisque nous payons comme les autres « paroisses. »

« Quand l'abbé Bernard monta en chaire, on toussa, on se moucha, puis il y eut un grand silence.

« La prière achevée, le curé dit :

« Liberté, Égalité, Fraternité! Voilà les premiers mots que m'a criés « Villers; je les ai lus, en lettres blanches, sur le fronton noirci de notre « église. »

« Le prêtre fit une pause, les conseillers s'agitèrent, le maire desserra sa cravate, l'adjoint avança sa tête de lézard, un homme dissimula un calepin derrière son chapeau, les hommes chuchotèrent vers la porte, et les femmes, les yeux écarquillés, regardèrent.

« Le curé reprit :

« Les lettres de ces mots étaient toutes fraîches: je les ai saluées comme « on salue, au printemps, les fleurs aimées que l'on voit sortir de la neige. Je « m'inclinai; j'étais bien devant la maison du Seigneur, puisque son immor- « telle devise flamboyait devant la porte. »

« La foudre, frappant le clocher de Villers, n'aurait pas causé plus d'émoi dans l'église. Chacun leva instinctivement la tête, pour voir si la voûte ne se fendait pas.

« Oui, mes frères, continua le prêtre, en regardant le Christ dont la tête « saignante se penchait sur l'autel; Dieu aveugle les révoltés et les pousse, « malgré eux, sur son chemin. Ceux qui clouent sur nos murs ces mots, « comme un défi, ne font que répéter les trois mots tombés de la croix. Ren- « dons à chacun ce qui lui appartient, ces trois mots sont au Christ, c'est lui « qui les a prononcés le premier. Avant lui, ils n'étaient pas; si on oubliait « sa loi, ils ne seraient plus. Je vais vous les expliquer, et si vous les com- « prenez bien, vous ne les graverez plus sur les murs, mais dans vos cœurs. « Lorsque Jésus annonçait la bonne nouvelle, il n'y avait sur la terre qu'une « loi : la loi du plus fort. Il n'y avait que des maîtres sans pitié et des « esclaves sans espérance. Il dit : « l'homme n'a pas été fait pour la terre, « mais pour le ciel; chacun est libre de suivre la route qui y mène, car rien « ne peut toucher à l'âme humaine; quand on veut lui mettre des entraves, « on lui donne des ailes. Sur ce chemin, les esclaves marcheront plus vite que « leurs maîtres, car je les prendrai par la main. » Il n'y avait que des maîtres « sans pitié et des esclaves sans espérance, il dit : « Dans le royaume de mon « Père tous les hommes seront également heureux, mais, comme le temps « compte dans l'éternité, les derniers d'ici-bas seront les premiers là-haut. » « Il n'y avait que des maîtres sans pitié et des esclaves sans espérance, il « dit : « Vous êtes tous frères, puisque vous êtes tous enfants de Dieu, aimez- « vous les uns les autres. »

« Le curé s'arrêta un instant, on aurait entendu voler une mouche. — « Hélas! mes frères, reprit-il, ces trois mots tombés du ciel ne peuvent rien « dire à ceux qui croient que l'homme en mourant, meurt corps et âme; à « ceux qui croient qu'ils ne sont pas sur la terre pour y passer, mais pour y « rester; à ceux qui croient qu'ils sont ici dans leur patrie au lieu d'être en « exil. Êtes-vous libres de vous lever lorsque la fièvre vous cloue sur vos lits? « Êtes-vous libres de parler quand un plus fort vous ferme la bouche? Êtes- « vous libres, enfin, de ne pas entendre lorsque la mort vous appelle? Vous « qui serez égaux au ciel, êtes-vous égaux sur la terre? L'un n'est-il pas

« bossu et l'autre droit? L'un n'a-t-il pas un fils dont il est fier, l'autre une fille « dont il a honte? L'un ne meurt-il pas à vingt ans et l'autre à quatre-vingts? « Vous traitez-vous en frères, vous qui ne vivez que pour la terre, vous qui « voulez être heureux tout de suite, parce qu'après, il n'y a plus rien ?... « Non, puisque les uns veulent tout garder et les autres tout prendre. Si « vous n'êtes pas chrétiens, n'écrivez donc pas ces trois mots sur votre dra- « peau, la vie les déclare menteurs. Mais si vous êtes chrétiens, gravez-les « au fond de vos cœurs, ils veulent dire : ne fais pas à autrui ce que tu ne « voudrais pas qu'il te fasse ; aime ton prochain comme toi-même et souffre « sans te plaindre ; plus tu souffriras ici, plus tu seras heureux là-haut. Si « vous êtes chrétiens et si vous prenez ces trois mots pour devise, vous aurez « ici-bas le pain et là-haut le bonheur éternel. »

Les hommes chuchotaient près de la porte :

« Il n'y a rien à dire à cela. »

*
* *

A côté de ce livre, et dans un sens contraire, je dois signaler LE MANUSCRIT DE L'ABBÉ N***, le premier ouvrage littéraire du peintre P.-L. Couturier, qui se révèle comme romancier et penseur.

Le grand combat de la foi et de l'esprit, dans une âme de prêtre, y est peint dans ses déchirements, ses désespoirs et dans le triomphe de la pensée sur la conception théologique.

Ce livre se recommande, quoique le fond soit très discutable, par de grandes qualités de style, des idées réfléchies, des sentiments dignes, et surtout par la convenance avec laquelle M. Couturier dirige sa discussion. Il est un de ces hommes avec lesquels on aime à discuter ; que l'on peut regretter d'avoir comme adversaires, mais qui enlève toujours la sympathie de son partenaire, s'il ne le convainct pas.

*
* *

AVENTURES D'UNE FEMME GALANTE AU XVIIIe SIÈCLE. On sera peut-être bien étonné de rencontrer ce titre au milieu de cette partie de notre Revue, partie plus particulièrement consacrée aux ouvrages scientifiques et historiques ; cependant, lorsque je dirai que ce volume est signé du nom de l'auteur des *Belles amies de M. de Talleyrand* et des *Amoureuses du colonel*, on comprendra que c'est bien plus ici que doivent se placer les ouvrages de Mme Mary Summer, que dans la partie plus spécialement consacrée à l'analyse des romans.

Nous n'avons rien à retrancher des éloges mérités que l'un de nos collabo-

rateurs a adressés à l'auteur des *Amoureuses du colonel*, lorsqu'il rendit compte de cet ouvrage, et nous n'avons qu'à renvoyer nos lecteurs à la page 305 de notre troisième volume, mais nous avons la bonne fortune de pouvoir y ajouter une page de la préface que M. Jules Claretie a écrite pour ce nouveau travail, et nous applaudissons aux louanges qu'il adresse à l'auteur de l'ouvrage qu'il veut bien présenter au public.

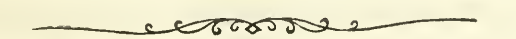
« L'école naturaliste, dit M. Claretie, qui prétend avoir inventé *le document*, ne sait-elle pas que, pour mener à bien un ouvrage d'histoire, — fût-ce un roman écrit en marge de l'histoire, — il est nécessaire de fouiller et de chercher bien des « documents »? aussi, le moindre détail de costume, le plus petit fait, une scène de mœurs, la promenade d'un personnage dans une rue ou son entrée dans un café, exigent aussitôt une recherche, une étude, une découverte. Je sais tels romans historiques écrits avec une collection de vieilles estampes et un plan de Paris d'autrefois sous les yeux. Les romans de Mme Summer ont dû être ainsi composés. Elle a le respect de la science, et c'est aux *Mémoires* du passé qu'elle va demander le secret de ses demi-fictions. ..... Il était évident qu'un esprit aussi curieux, un talent doué à un tel degré de cette faculté si rare de l'évocation, serait attiré, quelque jour, par l'existence romanesque, bizarre, tout à fait spéciale de cette Morency qui fut à son heure une des reines de Paris, précisément en un temps où Paris ne voulait plus ni rois ni reines. »

Il y a, dans le livre de Mme Summer, des portraits charmants et de vrais tableaux des mœurs de ce temps-là : par exemple, je cite un simple paragraphe, comme c'est touché!

« Petit, laid, ridicule, Garat faisait des ravages inouïs; il avait un sécrétaire uniquement occupé à répondre aux billets sans orthographe, mais non sans passion, qu'écrivaient, au tenorino, duchesses, grisetttes. Lorsque, dans Orphée, Garat lançait le fameux recitatif: « Laissez-vous toucher par mes pleurs, » la salle, obéissante, éclatait en sanglots; et si, à la fin d'un concert, il daignait chanter le «troubadour en prison», on emportait généralement plusieurs femmes évanouies..... »

La Morency est bien la fille d'un siècle d'aventures qui avait débuté par l'hypocrisie et finissait par le scepticisme !

GASTON D'HAILLY.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

ROMANS

Voici un fort joli roman de M. André Mouezy : VIC-EN-SÈCHE, écrit avec talent, d'un style charmant et qui, s'il a un défaut, ne pourrait se laisser reprocher que de mener le lecteur un peu trop dans « le bleu », tout en laissant, dès le début, deviner le dénouement.

Le récit commence par la description du pays au milieu duquel va se dérouler l'action :

« Vic-en-Sèche est un bourg fort gai, avec des fleurs et des rideaux blancs à toutes les fenêtres.

« Les couturières et les repasseuses chantent tant que le jour dure, tirant l'aiguille, glissant le fer d'une main leste. Trois frères menuisiers rabotent et varlopent des armoires et des lits pour mettre les fermiers en ménage. En face, un charron dans le progrès expose une fameuse mécanique, et explique aux métayers encroûtés le nouveau système pour battre les grains.

« Toute cette population d'ouvriers met la poule au pot toutes les semaines, boit du vin blanc doré qui pétille dans le verre. L'homme exhibe le dimanche une redingotte de drap fin. La femme, jalouse des chapeaux bourgeois, met des rubans et des fleurs sur ses bonnets qui deviennent, de coquets qu'ils étaient, disgracieux et ridicules.

« Au milieu du bourg, les panonceaux du notaire brillent d'un éclat fulgurant entre l'huissier et le commis des indirectes, — deux jeunes coqs de village qui trouvent la notairesse très belle, mais rentreraient sous terre avant d'oser le lui dire. Par un hasard malheureux, le médecin perche sur le coteau tout proche du cimetière. *Honni soit qui mal y pense !*. Le docteur Melchior est bien un peu casseur d'assiettes, — surtout après un copieux dîner, — mais il a le cœur sur la main et n'assassine pas plus de clients que ses confrères à dix lieues à la ronde ; les paysans l'adorent parce que c'est un bon homme, pas fier du tout, qui les saigne et les purge à volonté, leur arrache la mâchoire sans sourciller, et donne en passant un petit conseil pour les bêtes malades.

« Depuis que les habitants de Vic-en-Sèche ont un télégraphe à l'usage des gros bonnets de l'endroit, un chemin de fer qui n'a encore écrasé personne, un comice agricole et une compagnie de pompiers, ils se croient d'une essence supérieure à celle de leurs voisins, et affectent volontiers des airs méprisants. Mais qu'ils prennent garde !... Cette outrecuidance pourrait offenser le conseiller général..., un pur, celui-là, bien en cour, républicain jusqu'aux moelles, riche propriétaire au bourg voisin ; qu'ils prennent garde !...

« Quatre heures sonnent au clocher dont la flèche de pierre blanche s'élance droite et gaie à travers les rayonnements d'un jour de juillet. Aussitôt, deux bâtiments posés l'un près de l'autre comme deux frères jumeaux, sur la route qui tourne au pied de l'église, sortent du calme où la lourdeur d'une après-midi d'été les avait plongés.

« C'est d'abord un bourdonnement indistinct, un bruit de voix en sourdine, puis des piétinements sur place, des pupitres violemment fermés, et, par-dessus tout cela, des coups de signal se répétant à intervalles égaux.

« Dans leurs cages, au-dessus des toits, deux cloches grêles, criardes, de timbres absolument différents, s'élancent de-ci de-là, comme des folles, sonnant, avec une sorte de fureur, l'heure de la liberté pour les cent cinquante petites filles élevées chez les sœurs de la Providence, et les deux cents garçons confiés aux soins pieux des frères des Écoles chrétiennes, Ange-Aristide et Hilarion.

« La grande porte, à laquelle une glycine tordue formait un fronton de feuilles vertes et de grappes embaumées, s'ouvre largement. Frère Aristide paraît d'abord, se pose en statue sur la première marche, et, devant lui, la bande grouillante défile, gardant jusqu'au détour une apparence de discipline.

« Les petits continuent leur marche tranquille entre les deux rangées de maisons, et, par les portes entre-baillées, font une brusque irruption au foyer paternel. Pour les plus grands, dont les poumons ont besoin de fonctionner, les membres de se détirer, c'est autre chose : les uns engagent de formidables parties de saut-de-mouton, d'autres roulent des billes d'agate, qui se perdent dans l'épaisse poussière ou dans l'herbe uniformément grise des banquettes. Les plus effrontés criblent de pierres, — tout en coulant des regards soupçonneux du nord au sud, de l'est à l'ouest, — les grands marronniers qui dominent la propriété du notaire, et crient de joie lorsqu'un marron brun et doré, brusquement détaché de son enveloppe, tombe au milieu des maraudeurs. Le notaire est bon garçon et donnerait ses marrons par douzaine si on les lui demandait ; mais quoi ! l'homme est un homme dès le maillot, et le bien défendu, coquins, — disons le mot, volé ! — n'a-t-il pas toujours une valeur inappréciable ?

« Dans un coin, près d'une barrière, les plus grands, ceux qui ont de vieilles rancunes à liquider, se mesurent de l'œil, « puis s'empoignent » avec la justice expéditive de leur âge. Une première claque s'allonge, franche, en pleine figure; le battu, la joue empourprée, riposte avec fureur; les deux corps souples s'enlacent, qui dessus, qui dessous, trop essoufflés, trop attentifs pour perdre leur haleine en gros mots; la galerie se forme et se passionne pour Pierre ou pour Jean : « il a raison ! il a tort ! hardi ! oh le grand lâche ! bien tapé! » Et flic! et flac! Et voilà la mêlée qui devient générale, sans qu'on sache pourquoi. Et de tous les points de l'horizon les mamans accourent, lançant des exclamations désolées et des coups d'œil piteux aux genoux emportés, aux collets de veste retombant sur l'épaule. Les pères arrivent à la rescousse; le cordonnier, les mains noires de poix; l'épicier, en tablier blanc; le boulanger, tout poudré de farine. Ils crient très haut en ramenant le gamin par l'oreille. Au fond de l'âme, ils ne sont pas fâchés de le voir rageur et vigoureux, pas du tout poule mouillée !... »

Ce roman, qui commence par un tableau si vrai, que tous nous connaissons, raconte l'histoire d'un amour contrarié par des situations de fortune et ne manque pas d'intérêt.

Lorsque nous ajouterons qu'il fait partie de la *Bibliothèque des mères de famille*, nous aurons dit qu'il peut être lu par tout le monde, sans danger pour la moralité.

*
* *

Voici un joli volume, LES COUDES SUR LA TABLE, par M. O'Bennt, collection de nouvelles absolument divertissantes, auxquelles il manque peut-être la finesse, mais qui, sans grand danger pour la moralité, sont drôles au possible, témoin celle-ci, intitulée *Procès-Verbal*; nous avons tellement causé de choses sérieuses dans ce numéro, que nous voulons y introduire une pointe de gaieté :

« Nous, Myrtill Dieulafait, gendarme de première classe, assermenté au vœu de la loi, nous trouvant en tournée de correspondance avec le brigadier Huppé, chef de notre brigade de gendarmerie, en résidence à Saint-Plat (Haute-Somme); nous étant trouvé sur le bord de la rivière, au lieu dit l'Aulnaie, et à 743 mètres du bureau du péager municipal de ladite ville de Saint-Plat, le dix-neuf juillet mil huit cent quatre-vingt-un, à six heures quarante-cinq minutes du soir, avons demandé au dit brigadier Huppé de prendre un bain froid dans la dite rivière, ce que le brigadier Huppé nous a accordé, vu que la chaleur avait été presque tropicale et, comme étant hors de service, il

était loisible aux simples gendarmes de gérer leurs soins de propreté et bains extraordinaires.

« Ce fut sur cette autorisation verbale que nous demeurâmes au dit lieu dit, et, qu'après avoir attaché avec soin notre cheval Rubicon à la maîtresse branche d'un saule marsault, nous nous sommes déshabillé sous les arbres.

« Qu'ayant placé nos armes, uniforme, bottes et insignes sur le dit cheval Rubicon, nous avons revêtu en manière de caleçon, notre mouchoir bleu à carreaux, selon le vœu de la pudeur décente, et sommes descendu dans la rivière, en nous tournant vers le courant, vu que l'on entendait plus bas, sous la ramée, un murmure de voix et le clap-clap du battoir des lavandières.

« Cinq minutes à peine que nous étions en natation, nous avons entendu comme un bruit de cheval qui piaffait du sabot, et nous en étant rapproché pour éclaircir, nous avons reconnu que, fectivement, Rubicon était entouré d'un homme vêtu en civil qui examinait le fourniment, bottes et insignes placés par nous sous la garde dudit cheval Rubicon.

« Cet individu détacha le cheval et voulut se mettre en selle, nonobstant les interpellations légales que nous lui avons sommé de laisser cet animal.

Le délinquant ne tint aucun compte de nos appels réitérés et, malgré la résistance du cheval Rubicon, il parvint à monter dessus et se trouvait en selle lorsque nous sommes arrivé sur les lieux.

« A ce moment, le dit cheval Rubicon reconnut que le dit individu délinquant n'était pas son cavalier et gendarme légitime et continua à se cabrer vivement: tel que nous apercevant, vêtu seulement d'un mouchoir bleu à carraux, en observation de la pudeur décente, le dit cheval Rubicon méconnut même notre voix verbale et s'élança avec vitesse et rapidité.

« C'est alors que n'écoutant que la voix du devoir, nous parvînmes à saisir le malfaiteur délinquant par le devant de son habit et que, l'ayant renversé sur la croupe, nous avons réussi à nous mettre en selle, sans étriers ou autres.

« Le cheval Rubicond, naïvement effrayé des hypothèses actuelles, partit au triple galop, ne sentant plus ni le mors ni la bride, et sourd à la voix, courant ventre à terre vers la ville, pendant que le dit délinquant se débattait sous nous en poussant des clameurs sauvages que nous nous efforcions d'étouffer.

« C'est à ce moment que nous avons cru reconnaître le grand criminel Walder, dont le signalement a été communiqué à la brigade, par son pantalon gris-de-fer, ses bottines à élastiques et ses chaussettes à raies bleues.

« Tant qu'au surplus de l'assassin, tel que physionomie, barbe ou autres, il n'était pas possible de reconnaître, vu qu'étant placé sur lui-même, n'ayant

pas d'étriers et réjeté vers la croupe à chaque soubresaut du dit Rubicond, nous cachions le signalement du dit soupçonné Walder, lequel nous entendions crier à chaque temps de galop : mi... sé... ra... ble... va... je... t'é... tran... gle... rai...; propos confirmatifs de sa profession d'assassin contumax; même qu'il nous ensanglanta les flancs, cuisses ou autres avec ses ongles acérés.

« C'est ainsi que nous arrivâmes, en traversant la ville, où Rubicond se précipita dans la cour de la caserne de la gendarmerie, que le délinquant fut remis au brigadier Huppé qui nous afiligea quatre jours de prison pour tenue non conforme à l'ordonnance.

« Notre collègue de gendarme Mahut interrogea le délinquant prévenu du vol d'un cheval, armes et bagages à l'intérieur, avec sévices, violences, injures et attentat aux dépositaires de l'autorité; qu'il déclara, en s'essuyant la figure avec notre mouchoir bleu à carreaux, être monsieur le sous-préfet de l'arrondissement et avoir voulu rétrograder le gendarme abandonnant ses fourniment, armes, insignes et autres.

« Nous n'avons pu faire le constat de l'identité du dit, vu que le signalement de cet individu n'avait pas été signalé à la brigade, tels que ceux des autres assassins contumax, nommés Walder, Jud et autres; mais qu'il a été reconnu avoir dit la vérité dans sa base par M. Lanoti, agent-voyer cantonal.

« Et qu'à ses clameurs et assertions que nous n'aurions pas voulu être à sa place, nous avons seulement répondu en réplique légitime que nous n'aurions pas voulu qu'il soit à la nôtre.

« En foi de quoi nous avons dressé le présent procès-verbal, affirmé au vœu de la loi et transmis dans le délais aux autorités compétentes. »

« Entendez-vous des histoires comme celle-ci, dites, les coudes sur la table, entre garçons ?... quels éclats de rire !

*
* *

A côté des nouvelles si franchement gaies de l'auteur qui signe O'Bennt, celles contenues dans le 108e UHLANS, par M. Alphonse Labitte, me paraissent bien pâles. L'auteur écrit avec talent, presque poétiquement même, mais ses récits et surtout son 108e frisent presque la farce.

M. Alphonse Labitte raconte qu'au milieu de la nuit un régiment de uhlans, le 108e, accompagné d'une demi-batterie d'artillerie, fut envoyé pour surprendre un gros de francs-tireurs, qui avait été aperçu par des coureurs allemands. Les soldats en reconnaissance s'étaient trompés, et la masse noire

qui les avait si fort inquiétés n'était qu'un escadron de dindons, contre lesquels on ordonne de lancer quelques projectiles.

J'avoue que cette farce, au gros sel, ne me plaît que très médiocrement.

Le meilleur de l'ouvrage, à mon avis, est son titre, celui-ci forcera un peu le succès du volume.

* * *

Ah ! que j'aime mieux les fins récits d'Alfred Delvau, comme cela pétille. d'esprit ! et LES COCOTTES DE MON GRAND-PÈRE que les éditeurs Marpon et Flammarion viennent de réimprimer pour leur bibliothèque illustrée, en seront, pour ainsi dire, le premier soldat.

On sait que l'ouvrage original avait pour titre « le Fumier d'Ennius » Alfred Delvau a mis, dans ces Nouvelles parisiennes, tout son talent descriptif, et certaines d'entre elles, telles que Miss Fauvette, la Première Maîtresse, sont d'une forme adorable et touchent la réalité.

De nomdreux dessins de Marais et une belle eau forte représentant l'intérieur d'un cabaret dans lequel deux fillettes implorent la charité, donnent au livre l'aspect artistique recherché par les bibliophiles.

* * *

LES GAIETÉS DU SABRE, signé Louis d'Or, est un petit volume comme on en voit tant, dans lequel on fait défiler sous les yeux des Français, qui en comprennent l'esprit, et des étrangers, qui n'en voient que la lettre, une armée fantaisiste, et s'occupant de tout autre chose que de ce qui devrait l'intéresser.

En mélangeant beaucoup d'esprit, de jolies femmes et quelques pantalons rouges, on obtient *les Gaietés du Sabre,* et l'auteur, des louis d'or.

* * *

M. Hector Malot, en écrivant son nouveau roman, MARICHETTE, a cédé au désir de dire son mot dans la question chère à M. Vitet, et à M. Alexandre Dumas : la recherche de la paternité.

Marichette est orpheline, elle ne sait qui la recueillera, mais sa mère, en mourant, lui a dit : « Ton cousin est riche, il prendra soin de toi. » Le cousin prend soin de la jeune fille, en effet, mais aussi il la viole. (Cela est un peu raide et ne me paraît pas absolument utile au développement de la thèse.)

Marichette a un enfant et, bien entendu, le cousin ne reconnaît pas le petit.

Procès : la mère est déboutée, et le père lui jette une aumône dérisoire que celle-ci refuse.

Ce roman, très joliment écrit. — M. Hector Malot ne peut moins faire. — est un peu brutal, et cela se comprend, l'auteur ayant voulu forcer la note pour donner plus de puissance au développement de sa pensée.

On écrira encore beaucoup sur cette question, mais nos députés, saisis de la proposition Vitet, ne s'en occuperont jamais que pour la forme, — ils n'y ont aucun intérêt électoral !

*
* *

Le roman de M. Pierre Sales, ABANDONNÉES, est très bien écrit, très attachant, ému et dramatique. Ce volume est un des bons ouvrages qui me soient passés sous les yeux depuis longtemps.

Impossible de trouver quelque chose de plus frais, que cette idylle qui se passe rue Alain-Chartier.

*
* *

Un volume qui me paraît soulever une question des plus urgentes à résoudre, celle de la médecine légale dans les maisons d'aliénés, vient d'être traitée sous forme de roman, et d'une manière des plus dramatiques, par M. Yves Guyot, sous ce titre : UN FOU.

Il y a dans ce volume des figures de médecins aliénistes que je recommande à l'étude de nos lecteurs, c'est de la physiologie préparée par une longue suite d'observations et de séances dans les cliniques.

*
* *

La *Collection des meilleurs romans étrangers* s'augmente chaque jour et nous fait connaître cette littérature anglaise si différente de la nôtre. Ah ! que diraient les mères de famille en Angleterre si elles voyaient entre les mains de leurs filles, les romans que nous laissons lire aux nôtres.

E. Nora a traduit l'ouvrage de Mrs Edwardes : UNE SINGULIÈRE HÉROÏNE ;

M. G. Labouchère, celui de Miss Florence Marryat : DEUX AMOURS ;

M. Léon Bochet, un volume d'Hamilton Aïdé : RITA ;

Et les NOUVELLES de Salon ont été traduites par un anonyme qui a su en conserver tout le charme.

ALEXANDRE LE CLÈRE.

SALON

M. Emmanuel Ducros est un poète fin et délicat qui sait rendre par le charme de sa poésie les impressions qu'il ressent en face d'une peinture.

La quatrième année de sa publication artistique, Une Cigale au Salon de 1884, a obtenu, comme les précédentes années, la sympathie de tous ceux qui ont quelque admiration pour les arts. Nous sommes heureux de trouver dans ce joli volume l'alliance de la poésie et de la peinture.

Citons ce que le tableau de Jules Lefebvre, l'Aurore, a su inspirer à M. Emmanuel Ducros, parmi tant d'autres poésies qui ont fait naître la valeur artistique des œuvres exposées cette année.

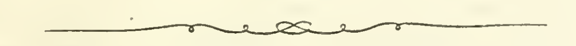
L'Étoile du matin s'élance dans l'espace.
Elle sort du milieu des eaux, près des iris ;
Elle jette dans l'air un si joli souris
Que l'on dit dans le ciel : « C'est l'Aurore qui passe. »

Le nuage rougit en la voyant venir.
Quand son écharpe bleue, ainsi qu'un léger voile,
Vole tout autour d'elle et caresse l'étoile,
Ce serait un péché, vraiment que de dormir.

Phébus ouvre les yeux et le ciel se colore.
« Le jour est revenu, je vous quitte ; à demain,»
Dit-elle en s'enfuyant, comme un songe divin ;
Et l'esprit, tout charmé, voudrait la voir encore.

On voudra certainement connaître les poésies inspirées à M. E. Ducros par les soixante-quatorze meilleures toiles de notre Salon.

Gaston d'Hailly.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

— Sous ce titre : Réflexions et pensées, la librairie Germer Baillère et Cie livre au public une brochure de F. Durand Desormeaux, ancien conseiller d'État, directeur du personnel au ministère de la justice et membre du conseil général de l'Yonne, mort récemment à l'âge de quarante ans.

Les Réflexions et pensées sont précédées d'une instruction développée de M. Charles Yriarte, qui fait comprendre quel intérêt s'attache à ces travaux secrètement accomplis en dépit de l'écrasant labeur des fonctions administratives de l'auteur, à un moment où nous traversions une crise politique d'une incontestable gravité. Les manuscrits complets ont été trouvés dans les papiers de M. Desormeaux après sa mort.

— Signalons le beau drame philosophique, Abélard, composé par M. Charles de Rémusat. — Ce drame est publié, avec une préface et des notes de M. Paul de Résumat, son fils, par la librairie Calmann-Lévy.

— Une nouvelle édition de l'étude du Dr Gabriel Legué, sur Urbain Grandier et les Possédées de Loudun, vient de paraître chez Charpentier. Il y a dans ce volume des pages à faire frémir ; jamais la mort épouvantable de ce prêtre sacrilège n'avait été racontée d'une façon plus émouvante.

— Le travail publié dans la *Gazette du Dimanche*, par le général Ambert, sur *l'Invasion* de 1870, vient d'être réuni en un fort volume in-8, paru à la librairie Bloud et Barral. Ce n'est que le commencement d'une série de récits touchant aux événements militaires de la dernière guerre ; d'autres volumes raconteront les faits qui se sont passés dans l'Ouest, l'Est et le Nord, et ceux du siège de Paris.

— M. le baron Ernouf a écrit un petit volume qui montrera ce que peuvent les hommes qui, par le courage, la science, la patience et la volonté, se mettent à la recherche de l'inconnu, cette Histoire de quatre inventeurs français au xixe siècle, Sauvage — Heilmann — Thimonier — Giffard, est destinée à ne pas laisser oublier des hommes qui ont travaillé bien plus pour l'humanité que pour eux-mêmes.

— Le magnifique ouvrage de M. Germain Bapst, les Métaux dans l'antiquité et au moyen age, exécuté avec luxe par l'éditeur G. Masson, avec onze

planches hors texte, formera plusieurs ouvrages détachés. Celui qui vient de paraître : l'Étain, étudie ce métal, premièrement dans l'antiquité, montre ce qu'était l'orfèvrerie d'étain chez les barbares à l'époque préhistorique, l'orfèvrerie d'étain en Grèce et à Rome, et la poterie d'étain en cette ville et chez les barbares. En second lieu, l'auteur dit ce que fut l'étamage chez les Gaulois et les Mérovingiens, l'orfèvrerie religieuse en étain avant les croisades, puis il fait l'histoire des corporations s'occupant du travail de l'étain.

En dernier lieu, il montre la richesse des pièces d'art d'étain au xvie siècle, richesse qui est toute dans le travail, le métal étant sans valeur. Il traite spécialement de l'œuvre de François Briot et ses imitateurs.

— Le tome premier d'un ouvrage des plus importants pour les familles, Traité clinique et pratique des maladies des enfants, par MM. les docteurs F. Rillet et E. Barthez, est paru chez l'éditeur Félix Alcan. Il traite des maladies du système nerveux, des maladies de l'appareil respiratoire, donne des considérations sur l'état physiologique et pathologique du malade, traite de l'examen des enfants malades et du mode d'administration des médicaments chez les enfants.

CHRONIQUE

10 juin 1884.

Il nous est d'autant plus facile de traiter impartialement la question soulevée par toute la presse à propos du *Maître de Forges* de M. Georges Ohnet, que lors de l'apparition de *Serge Panine*, nous n'avons pas été saisi de l'enthousiasme général, et que le couronnement de cet ouvrage par l'Académie est toujours resté pour nous un mystère dont la solution est certainement ailleurs que dans le mérite transcendant de l'œuvre.

Le *Maître de Forges*, qui nous plaît infiniment mieux que *Serge Panine*, a eu un succès mérité, n'a point été couronné par l'Académie, et, au théâtre, tiendra l'affiche très longtemps encore.

Mais voilà que le succès même a suscité des envieux à M. Ohnet, et ne sachant comment attaquer un homme qui gêne, paraît-il, certaines personnes, parce qu'il tient l'affiche trop longtemps, et que ses ouvrages sont demandés au détriment d'autres qui ne les valent pas, on accuse de plagiat l'auteur du *Maître de Forges*.

Cette question du plagiat me semble avoir été suffisamment traitée lors du fameux procès Mario Uchard contre Sardou, *la Fiammina contre Odette*.

M. Ohnet, s'il n'a pas eu complètement le mérite de l'invention dans le *Maître de Forges*, a fait une œuvre absolument nouvelle avec une idée déjà éclose ailleurs. Je voudrais bien savoir quel est l'écrivain qui pourrait juger que personne avant lui n'a mis en scène certains tableaux? Mais de l'arrangement, de la mise en scène précisément de ces tableaux, dépendent le succès de l'ouvrage, et tel écrivain qui n'aura produit qu'une chose fort ordinaire avec une idée, n'a nullement à crier : au plagiat ! lorsqu'un autre reprend son thème, et en fait une œuvre de mérite.

Oui, M. Georges Ohnet a eu du succès; oui, il gagna beaucoup d'argent avec ses ouvrages, mais si l'on en cherche le pourquoi, c'est que ceux-ci sont d'une haute moralité; ils sont dominés par deux figures très puissantes : une femme dans l'un, un homme dans l'autre.

Cet enthousiasme pour un jeune écrivain, qui s'est révélé tout d'un coup, se poursuivra-t-il? La question est difficile à résoudre, et je n'hésite pas à dire qu'il suffirait de quelques volumes comme *Lise Fleuron* pour souffler sur une renommée qui s'est élevée peut-être un peu trop bruyamment.

Cette histoire de *Lise Fleuron* a été racontée mille fois et d'une façon bien plus dramatique encore que M. Ohnet ne l'a fait. Le théâtre et ses intrigues sont connus, archi-connus, et, quant au roman de cette jeune fille, il est d'une banalité à nulle autre pareille, quoique raconté en plus de 460 pages; cela sent le roman écrit à la hâte pour les journaux : le tirage à la ligne.

J'ai dit jadis quel plaisir m'avait fait éprouver la lecture du *Maître de Forges*; avec la même franchise, j'avoue que *Lise Fleuron* ne m'a pas satisfait, c'est mon droit! mais de là à accuser les gens de plagiat, comme on vient de le faire à propos du *Maître de Forges,* il y a loin. Le *Maître de Forges*, à mon avis, est un ouvrage qui s'impose; ce livre a une valeur réelle, mais justement pour cela, on demandera plus à son auteur : succès oblige!

GASTON D'HAILLY.



HISTOIRE, VOYAGES, SCIENCES, ETC.

M. Louis Jacolliot a entrepris un ouvrage dont l'ampleur effraierait un homme moins travailleur qu'il ne l'est. Ecrire L'Histoire naturelle et sociale de l'humanité, c'est reprendre l'histoire du monde entier depuis sa première évolution jusqu'à nos jours ; demander à chaque brin d'herbe la raison de son existence, à chaque infiniment petit, comme aux plus monstrueux des animaux, quels sont ses rapports avec l'humanité, à chaque pierre, à chaque étoile, à chaque goutte d'eau comme aux océans, les secrets de leur naissance, de leur vie, de leur mort.

Nous sommes au seuil d'un monde nouveau. L'esprit humain, dit M. Louis Jacolliot, vient d'entrer dans son âge scientifique. La science positive, c'est-à-dire la réalité dans les faits, tend à remplacer partout le raisonnement à *priori*, l'hypothèse et les vains systèmes des sophistes. Pendant de longs siècles, l'humanité n'a vécu que de rêves, de superstitions et de mystères, elle est aujourd'hui affamée de vérités.

Que valait la science, dit-il, quand elle ne pouvait se constituer en dehors de la révélation apocryphe des temples ? quand elle était forcée de se mouvoir entre les étroites barrières d'un texte sacré? Qu'est-elle aujourd'hui qu'elle se peut développer dans sa force et sa liberté? Voyez par quelle poussée gigantesque elle a brisé tous les rouages de la vieille machine sociale, changé les conditions de la vie, et révolutionné le monde!

Les méthodes exactes nous ont donné la vapeur qui sillonne le globe et, dans toutes les choses de l'industrie, centuple les forces de l'homme. Elles nous ont donné l'électricité qui a supprimé la distance.

Astronomie, géologie, histoire naturelle, chimie, physique, anatomie, physiologie végétale et animale, tout marche à la conquête de vérités absolues, que rien ne viendra désormais détruire, car elles sont le fait des lois éternelles qui dirigent le fonctionnement de l'univers.

Les deux Bacon, Newton, Galilée, Copernic, Pascal, Képler, Descartes, pour ne nommer que les plus grands, ont vigoureusement commencé le siège du vieil édifice sacerdotal qui résumait toutes les erreurs du passé. A notre

époque était réservée la joie de voir cet édifice s'écrouler de toutes parts; il n'y a plus qu'à déblayer la place et à construire le nouveau temple de science et de vérité que l'esprit moderne lèguera aux âges futurs.

M. Louis Jacolliot veut écrire l'histoire de l'humanité de tout autre façon qu'on ne l'a fait jusqu'ici : Tous les écrivains, qui se sont donné la noble mission de transcrire les faits et gestes de l'humanité, ont jusqu'à ce jour consacré la partie la plus importante de leurs travaux à la vie politique des nations : guerre, luttes diplomatiques, conquêtes, invasions, révolutions, sont toujours placées au premier plan et dominent l'œuvre d'une manière absolue... Au lieu de suivre dans sa marche à travers les siècles le mouvement général de l'esprit humain, on s'est surtout occupé à faire pivoter l'existence entière des nations autour de l'existence des prétendus grands hommes qui ont été appelés à diriger les destinées de leur pays. Sans doute la plupart des historiens ont tenu compte de la marche constamment progressive de la civilisation ; mais en donnant à chaque époque sa physionomie spéciale dans les arts, les lettres et les sciences, ils semblent n'avoir considéré toutes ces manifestations de la vie sociale que comme des choses accessoires à l'histoire, et tel ouvrage qui consacre deux cents pages à Alexandre ce fou, « qui mit l'Asie en cendres », ne fait pas l'aumône de dix lignes à Galilée, Copernic, Newton ou Descartes ; on écrira vingt volumes sur Napoléon, et à peine nommera-t-on Lavoisier par qui ont été posés les principes de la chimie moderne, de cette science qui a mis l'homme en possession de toutes les forces de la nature, et qui a donné à l'industrie, par ses moyens nouveaux, le développement le plus extraordinaire que le monde ait encore vu.

On se demande vraiment par quelle aberration de l'intelligence, les véritables grands hommes sont toujours relégués au second plan, tandis que les places publiques n'ont pas assez de statues et l'histoire pas assez d'adulation pour les massacreurs d'hommes, dont l'influence néfaste s'est toujours exercée aux dépens de la civilisation.

La guerre, nous le savons, ne disparaîtra de notre globe qu'avec les derniers groupes d'hommes de la race quartenaire, et l'appel à la force, dans la constitution actuelle de l'être humain, sera toujours l'*ultima ratio* des peuples, mais il y a loin de la constatation de ce fait brutal à la déification des conquérants.

Les panégyristes de Napoléon, par exemple, prétendent que le sang dont l'ambition effrénée de ce soldat a arrosé tous les champs de bataille de l'Europe, a fait germer partout les idées d'égalité et de liberté, consacrées par les constitutions modernes. Une pareille opinion ne saurait subsister devant

l'xamen impartial des faits, et c'est par une perversion absolue des rôles que l'on attribue au canon des résultats uniquement dus à l'influence de cette pléiade d'écrivains, de penseurs, de philosophes, de savants, qui a fait du XVIIIe siècle le grand siècle de l'émancipation humaine. Vingt ans de guerre e de ruines n'ont produit que le plus regrettable des temps d'arrêt dans le développement pacifique de cette influence, tout en semant dans l'esprit des nations des ferments de discorde et de haine dont elles se ressentent encore aujourd'hui.

L'Allemagne incendiée s'est préparée, pendant plus d'un demi-siècle, pour l'heure de la vengeance, et la France, à son tour ravagée, élève ses générations nouvelles dans l'espoir de la revanche. Il faut donc remonter jusqu'au prétendu héros d'Arcole et de Marengo pour retrouver la cause première de tous les écrasants budgets de la guerre, sous le poids desquels tous les États modernes succombent en ce moment, sans parler des millions de bras arrachés à l'agriculture et à l'industrie.

M. Jacolliot veut rendre aux lettres, aux sciences, aux arts de la paix, et aux hommes vraiment utiles, la place qu'ils doivent occuper dans l'histoire de l'humanité : c'est un changement complet d'optique dans le classement des êtres et des choses auquel nous conduisent fatalement l'observation scientifique des faits et l'explication de leurs causes, uniquement déduites des phénomènes naturels, ainsi que des passions, des appétits et des facultés humaines. La plupart des écoles historiques se sont inclinées devant ces personnages inquiets, *névrosés,* qui périodiquement fanatisent les peuples et exaltent ce qui reste de la brute dans l'homme, pour le conduire au meurtre et au pillage ; elles ont créé à leur usage la *gloire militaire.* Quelques écrivains, en petit nombre, n'osant glorifier complètement ces artisans de dévastation et de ruines, se sont inclinés devant une formule toute faite : « Les décrets impénétrables de la Providence, » et la guerre est devenue pour eux une forme de châtiment distribué aux nations par des envoyés célestes. Tous les conquérants, en effet, se sont donné ou ont reçu de l'histoire une mission providentielle et, il n'est pas nécessaire de remonter bien haut dans le passé pour rencontrer de pareilles appréciations.

On voit à peu près dans quelle idée est conçue cette *Histoire de l'humanité,* qui formera 25 volumes grand in-8 de 600 pages.

Le premier volume qui vient de paraître contient une étude des plus scientifiques et poétiques à la fois sur l'Infini, la Vie sidérale, la Météorologie, la Vie minérale, la Vie végétale, la Vie animale et l'Homme primitif. C'est la Genèse de la terre basée sur ce principe : « Rien ne commence et rien ne finit ; la vie et la mort ne sont que des modes de transformations. »

Sur le terrain historique, on ne se contenterait plus aujourd'hui, sous prétexte d'histoire, de ces récits de seconde et même de troisième main, où la fantaisie, le parti pris se donnent libre carrière, où le faux encombre le vrai, où l'affirmation exclut le contrôle, où le détail est systématiquement accommodé à l'ensemble : tableau toujours inexact, incomplet, quand il ne se réduit pas à un pur travestissement. Aujourd'hui, on remonte aux sources, on fouille les archives, on exhume, on compulse les documents originaux, tout est mis à contribution, les grands comme les petits faits, les incidents les plus minces, même les anecdotes en apparence les plus futiles; et c'est de ces matériaux laborieusement accumulés et soumis à une critique sévère que l'on déduit les vastes théories, les jugements sur les hommes et les choses, scrutant, précisant le mobile des actes, déterminant l'influence logique des caractères.

Une telle méthode laisse évidemment peu de place à l'erreur. Les faits sincèrement exposés parlent trop d'eux-mêmes pour qu'il soit possible d'en dénaturer les conséquences ; ils suffiraient à eux seuls pour démasquer l'imposture et ramener à la vérité. De là le sérieux intérêt qui s'attache à tous ces *Mémoires*, *Souvenirs*, *Correspondances*, etc., que tant de chercheurs infatigables livrent journellement à notre étude.

M. L. Leouzon le Duc a réuni en un fort volume in-8, les Lettres de M. de Kageneck, brigadier des gardes du corps, au baron Alströmer, conseiller de commerce et directeur de la Compagnie des Indes à Gathembourg. Ces lettres embrassent la période du règne de Louis XVI comprise entre 1779 à 1784.

Jacques Bruno Kageneck, page de la chambre, brigadier des gardes du corps, vivait dans la maison du roi, et de là, spontanément, son attention rayonnait sur tout ce qui se passait ou se racontait autour de lui.

Le baron Clas Alströmer fonda une compagnie des Indes, dont il fut nommé directeur. Savant et économiste distingué, fervent patriote, il a laissé des souvenirs d'une munificence sans égale : pas d'établissement scientifique, pas d'institutions charitables qui n'aient eu une part considérable à ses libéralités. Sa popularité était immense et les honneurs les plus élevés couronnèrent sa laborieuse et utile carrière. Pendant son séjour en France, le baron Alströmer s'était lié d'amitié avec la famille de Kageneck, et comme il portait le plus vif intérêt à tout ce qui se passait dans un pays qu'il regardait comme la tête de l'Europe, Jacques Bruno s'était fait un devoir de l'en informer minutieusement.

Ces lettres forment une correspondance amicale, d'homme à homme, elles abondent en anecdotes, et, parmi elles, il s'en trouve de fort scabreuses ; l'au-

teur a cru ne pas devoir les supprimer ou les expurger. Une correspondance de cette sorte intéresse seulement les personnes qui s'occupent de l'Histoire, et souvent, dans une série de lettres qui n'ont absolument rien d'officiel, on rencontre l'expression même de la vérité, l'opinion sans entrave tout au moins.

La politique de M. de Sartine, celle de M. Necker et sa chute y sont exposées d'une façon tout-à-fait primesautière, sans phrases et le sourire aux lèvres :

« La retraite de M. Necker est toujours la grande affaire qui nous occupe. On ne parle point d'autre chose. Les uns croient tout perdre, d'autres prétendent que cet événement sauve le royaume d'une ruine certaine. Le moment où le parterre de la Comédie a fait l'allusion la plus frappante du premier acte de *La partie de chasse de Henri IV*, avec l'histoire de M. Necker, est celui où ce bon roi dit à propos de Sully et ses ennemis : — *Ils m'ont trompé, les méchants!* — une voix s'est élevée et a crié : — *Oui f..., ils vous ont trompé...* — On a déjà chansonné M. Necker : on criait ces jours-ci à tue-tête en musique dans nos rues que cet administrateur prenait les zéros pour des neufs et les neufs pour des zéros. Le roi chassait dans la plaine Saint-Denis, lorsque M. Necker la traversa pour se rendre à sa campagne ; nos calembourdiers se demandent : — *Qu'est-ce que le roi a chassé?* — *Necker*, répondent-ils.

« On a fait déclarer à la Bourse que la retraite de M. Necker n'apporterait aucun changement à l'ordre qu'il avait établi dans les payements, tant pour ce qui est déjà disposé que pour ce qui doit l'être encore d'après ses plans. Un vieillard s'est écrié là-dessus : « *Ce n'était donc pas la peine de le renvoyer.* »

Décidément, le peuple français a toujours eu de l'esprit!

* * *

Le livre de M. Edmond Biré, JOURNAL D'UN BOURGEOIS DE PARIS PENDANT LA TERREUR, est une suite de petits tableaux très variés, très dramatiques, qui complètent et rectifient sur beaucoup de points les historiens de la Révolution.

Dans ce nouveau livre, en effet, comme dans la *Légende des Girondins* et dans *Victor Hugo* avant 1830, M. Biré n'avance jamais un fait sans l'appuyer sur des documents contemporains et authentiques.

Ce volume consciencieux n'est point une histoire de la Révolution, pas même de la période, courte par le temps, mais si longue par les crimes et les angoisses dont elle fut remplie, qui portera éternellement ce nom maudit : *la Terreur*. Tout au plus ces pages prétendraient-elles à retracer un coin de

ce lugubre tableau, à en donner une esquisse imparfaite et un simple crayon. L'auteur a lu la plupart des journaux du temps et parcouru un nombre considérable de brochures : il s'est arrêté devant les placards et les affiches ; il a eu à sa disposition les documents de toute nature qu'un intelligent et actif collectionneur, M. Gustave Bord, a rassemblé sur la période révolutionnaire. A vivre pendant de longs mois avec ces témoins d'une époque disparue, il lui a semblé bientôt qu'il devenait leur contemporain : que pareil au *dormeur éveillé* de ce pauvre Cazotte,— une des premières victimes de la Terreur, — il marchait dans les rues de Paris de 93 ; qu'il fréquentait ses places publiques : qu'au sortir d'une séance de la salle du manège, il entrait dans un café de la Maison-Egalité ; qu'il se mêlait à la foule dans les marchés et dans les théâtres, faisant queue avec elle à la porte des boulangers, la suivant quelquefois jusqu'à la place de la *Révolution* ou à la barrière du *Trône renversé*, le cœur oppressé, les yeux voilés d'un nuage, éperdu, muet, tandis que la charrette des condamnés s'avançait au milieu des huées et que les têtes tombaient aux cris mille fois répétés de : VIVE LA RÉPUBLIQUE ! Et ces sombres visions dans lesquelles M. Edmond Biré aimait à se plonger, terrifié, il les écrivait : les jeter sur le papier, en tenir journal, n'était-ce pas le seul moyen de s'en délivrer, a se soustraire leur obsession : ainsi a été fait ce *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur.*

Que de détails perdus, de généreuses actions recouvertes par l'oubli, de nobles dévouements que l'auteur a pu remettre en lumière ! Au plus fort de la Terreur, pendant que les Vendéens versaient leur sang pour Dieu et pour le Roi, à Paris même, combien d'honnêtes gens, de *bourgeois*, d'hommes et de femmes du peuple, ont exposé leur vie pour sauver, pour honorer du moins, en mourant pour elles, leurs vieilles croyances royalistes et chrétiennes ! Les historiens n'en ont pas souci : c'est pourtant à eux que M. Biré s'est attaché.

Plutarque raconte, dans sa vie de Phocion, que les ennemis de ce bon citoyen ayant fait décréter par le peuple que son corps serait banni et porté hors du territoire de l'Attique, et que nul Athénien ne donnerait du feu pour honorer d'un bûcher ses funérailles, pas un de ses amis n'osa toucher son corps. Un certain Conopion, qui gagnait sa vie à ces sortes de besognes, le transporta au-delà des terres d'Eleusis et le brûla. Une femme de Mégare recueillit avec soin les ossements, les porta la nuit dans sa maison et les enterra sous son foyer. Comme cette femme, l'auteur a recueilli pieusement les cendres des vaincus et des proscrits, leur faisant dans l'ombre de modestes funérailles ; les paroles qu'elle adressait à son *cher foyer*, il peut aussi les adresser à son livre : « Je dépose en ta garde ces reliques de tant d'hommes de bien, et te

prie que tu les conserves fidèlement pour les rendre un jour aux sépulcres de leurs ancêtres, quand les *Athéniens* viendront à recognoistre la faulte qu'ils ont failte en cest endroit. »

∴

Notre pays, Gaule ou France, a été souvent menacé dans son indépendance nationale. Les Romains de Jules César cherchèrent en Gaule une frontière contre les Germains. Les Arabes d'Abdérame s'efforcèrent de soumettre le *Frandjah*, ou pays des Francs, à la loi du prophète. Édouard III et son fils, le prince Noir, Henri V et son frère, le duc de Bedford, essayèrent de faire de la France des Valois une dépendance de la couronne d'Angleterre. Charles-Quint, avec la complicité de Henri VIII et du traître Bourbon, voulut réduire le royaume de François Ier aux proportions du domaine royal sous Hugues Capet. Les souverains de l'Europe se coalisèrent contre la Révolution française, dont ils prétendaient arrêter les réformes politiques et sociales. Toutes ces tentatives échouèrent, excepté celle de Jules César. La Gaule succomba, la France est restée debout.

Les épisodes historiques qui composent le volume de M. Alphonse Lair, L'Héroïsme français, ont pour but de rappeler comment, dans ces diverses circonstances, ceux qui nous ont précédés, Gaulois, Francs ou Français, ont accompli le premier des devoirs civiques : la défense de la Patrie contre l'étranger.

On a réuni ces récits sous un titre commun : L'héroïsme, parce que cette vertu s'y montre à chaque page. Mais on n'oublie pas que les *héros*, au sens militaire du mot, n'ont jamais suffi à sauver l'indépendance d'un pays. C'est une vérité d'expérience. L'histoire de la Grèce et celle de la Pologne, pour citer des exemples devenus classiques, sont là pour l'établir. Aussi, à ce propos, peut-on dire :

« Pour faire un soldat, il ne suffit pas de la bravoure et du dévouement. Ce n'est point en effet par de magnifiques explosions d'héroïsme au grand soleil des luttes épiques, c'est aussi par l'abdication de la volonté de tous devant la volonté d'un seul, c'est par la foi dans ceux qui commandent, c'est par la patience dans les privations, c'est par la persévérance dans les efforts, c'est par la constance dans les revers, en un mot, c'est par les mâles vertus du courage et de la discipline, que des masses d'hommes deviennent une armée, et qu'une armée devient, dans les mains d'un chef habile, le glorieux instrument du salut d'un pays. »

Mais au milieu de ces efforts communs, il est parfois des instants où l'hé-

*

roïsme individuel peut être employé par un chef; le héros fait le sacrifice de sa vie au salut de tous, il sait qu'il va à la mort, il n'entrevoit aucune chance de salut. Mais, lorsqu'il a lu des ouvrages comme celui de M. Alphonse Lair, il a appris le grand devoir : le dévouement à la Patrie. Il tombe frappé à mort pour les siens, il a sauvé une armée, sa fin est celle d'un héros ! Et son nom peut s'écrire sur les tables de l'histoire, à côté des Vercingétorix, des Karl-Martel, Jeanne d'Arc, Duguesclin, Bayard et tant d'autres.

***

Et qui sait de combien de héros nous n'aurons pas besoin pour conserver l'intégrité de notre territoire ? Lisez l'ouvrage du lieutenant-colonel Hennebert, L'EUROPE SOUS LES ARMES, et vous verrez s'il n'y a pas de quoi frémir en songeant au nombre d'ennemis qui nous entourent, prêts à se jeter sur notre sol, et à le dépecer comme on a fait de la Pologne, crime que l'on a laissé commettre et que l'on paye cher aujourd'hui.

L'ouvrage du lieutenant-colonel Hennebert vient à point pour combattre certaines opinions, certaines théories des plus discutables, mais surtout il est consacré à l'étude des forteresses qui hérissent le sol de l'Europe, il montre leur rôle dans l'avenir, et dit les moyens de défense que l'on en peut tirer. Bien entendu, l'auteur ne s'occupe pas des forteresses de la France, n'ayant nul désir de montrer à nos voisins ce qu'ils n'apprennent que trop, grâce à l'organisation de leur espionnage.

Le chapitre de ce livre, *les Nations armées*, n'est pas fait pour laisser croire à un calme bien prochain, et doit nous démontrer la nécessité de redoubler d'efforts si nous voulons vivre encore comme nation.

« C'est une erreur, disait, il y a quinze ans, un célèbre avocat, parlant au Corps législatif, c'est une erreur de croire qu'une nation n'est véritablement forte qu'à la condition de se cuirasser et de se bastionner !... »

Les nations n'ont guère prêté l'oreille à la proclamation de ce nouveau dogme. Erreur tant qu'on voudra, se sont-elles dit; c'est d'une question de salut qu'il s'agit maintenant. Ne craignons pas de nous enfoncer profondément dans les ténèbres d'une erreur qui nous sauve. Professant donc cette hérésie que des forts cuirassés valent mieux que les *murailles de poitrines* préconisées par l'orateur susdit, elles ont à l'envi procédé à l'exécution d'immenses travaux de défense.

Mais si bien conçues qu'elles soient, des fortifications ne rendent aucun service si, derrière leurs parapets, il ne se tient pas des hommes en armes, capa-

bles d'entreprendre et de mener à bien toutes espèces d'opérations défensives et offensives. Aussi les gouvernements, qui ne pouvaient s'y méprendre, ont-ils mis leurs armées sur un pied respectable. Ils ont aujourd'hui le moyen de réunir, en quelques heures, d'énormes effectifs de troupes. Ce ne sont plus des armées, mais des *Nations armées* qui désormais vont se rencontrer sur les champs de bataille de l'Europe. Il est très juste ce mot de « Nation armée » qui, lancé récemment par M. Von der Goltz (nous disons bien seulement « *lancé* » par M.Von der Goltz, et, en effet, le mot, si heureux qu'il soit, n'est pas de cet officier supérieur, il a été trouvé, il y a seize ans, par un honorable député de la Seine, — voir les annales du Corps législatif, séances des 23 et 31 décembre 1867, p. 102 et 290) — devrait faire et avait fait son chemin ; il est bien l'expression de la réalité. La loi du 2 mai 1874 donne, en effet, à l'Allemagne, la faculté d'appeler, en cas de guerre, plus de SIX MILLIONS d'hommes ; la loi du 1er janvier de cette même année 1874 permet à la Russie d'en armer près de TREIZE MILLIONS. Mais laissons de côté ces multitudes invraisemblables et ne nous attachons qu'à des chiffres de vrais combattants. Eh bien, en cas de guerre, l'Allemagne peut disposer de *trois millions huit cent soixante-onze mille* hommes parfaitement instruits ; la Russie *de deux millions cinq cent mille* hommes également bien préparés. La loi du 5 décembre 1868 ouvre à l'Autriche-Hongrie le moyen d'en avoir *un million deux cent soixante-cinq mille*, de sorte que le fait d'une alliance austro-germano-russe pourrait matériellement se traduire par l'action combinée de plus de *sept millions cinq cent mille* combattants. Ces chiffres auraient à se modifier encore sensiblement, du fait de l'accession possible de l'Italie à cette triple alliance. L'Italie, en effet, est, elle aussi, une « nation armée ». Les lois que son Parlement a votées en 1875, 1876 et 1882, lui assurent, en cas de guerre, une force de *deux millions cinq cent soixante-dix mille* hommes.

A la quadruple alliance correspondrait, dès lors, une *cohue* de plus de DIX MILLIONS de combattants.

Voilà certes un livre qui nous ouvre des horizons peu riants, raison de plus pour les bien connaître. Nous ne sommes plus aux jours où l'on criait : à Berlin ! Le temps est passé des rêves et du chauvinisme et « les murailles de poitrines » peuvent être classées dans les panoplies de M. Prudhomme et au magasin des « vieilles lunes ».

***

Nous avons déjà dit ici combien nous nous intéressions aux livres de voyages. Voyageur nous-même, nous regrettons toujours que des personnes

riches, des jeunes gens désœuvrés, perdent leur temps, leur argent et leur santé. dans les explorations naturalistes qui tiennent entre le boulevard des Italiens et le quartier Breda.

Nous sommes voisin, porte à porte. avec l'hôtel de la Société de géographie, boulevard Saint-Germain, et nous pouvons voir de notre balcon la foule assiéger les portes de la salle des conférences de cet hôtel, chaque fois qu'un voyageur vient y causer des pays lointains. Il est évident qu'il y a un mouvement et que les parents riches, au lieu d'envoyer leurs enfants faire leur éducation à Paris, prendre l'air de la capitale, les enverront voir le monde où il y a plus à apprendre que sur l'asphalte d'un café de la Paix quelconque, assis des heures entières devant un liquide plus ou moins verdâtre.

Oui. depuis quelques années, on s'est pris en France d'un vif intérêt pour les explorations géographiques; notre récente expédition de Tunisie et l'action actuellement terminée au Tong-King, expéditions très décriées par des gens qui font passer la question politique avant l'intérêt du pays, ont plus spécialement encore appelé l'attention sur les questions coloniales.

Et cependant, il faut le dire, nos colonies restent peu connues; quelques-unes même sont complètement ignorées. Combien, parmi les gens du monde, savent que nous possédons quelque part un coin de terre qui s'appelle Obock? Combien se font une idée exactes des îles Saint-Pierre et Miquelon, par exemple? Combien connaissent les peuples qui habitent nos possessions d'outre-mer, la vie qu'y mènent nos compatriotes, les produits que nous retirons ou que nous pourrions en retirer?

C'est pour vulgariser ces questions particulièrement intéressantes que MM. Fernand Hue et Georges Haurigot ont écrit l'ouvrage qui porte pour titre : NOS PETITES COLONIES, auquel nous croyons devoir consacrer quelques lignes à part.

Nous ne dirons rien des qualités typographiques de l'ouvrage, ni des nombreuses cartes qui l'ornent; elles mériteraient cependant à elles seules une mention tout à fait spéciale. Nous ne voulons que nous occuper de l'œuvre elle-même, et de celles qui paraissent journellement, répondant à cette tendance très marquée aujourd'hui des esprits à étudier le présent et l'avenir des terres lointaines. Peut-être se demande-t-on déjà si le vaste camp retranché, dont le lieutenant-colonel nous faisait tout à l'heure le tableau, sera habitable dans quelques années?

Il faut un véritable courage à des hommes de talent, qui pourraient comme tant d'autres livrer à la publicité un livre à sensation, pour consacrer leur labeur à des études qui semblent devoir toujours conserver un côté aride et

peu attrayant. Mais MM. Fernand Hue et Georges Haurigot trouvent leur récompense dans l'utilité de leur œuvre.

Cependant, ces écrivains ont justement évité l'aridité. ils ont donné à leur volume un caractère pittoresque : descriptions charmantes, détails curieux, anecdotes piquantes abondent dans cet ouvrage, et l'esprit captivé se laisse séduire d'autant plus aisément que toutes ces choses sont dites en un style agréable.

* * *

Ce que nous venons de dire du livre ci-dessus, peut s'appliquer également à celui de M. Archibald Colquhoun, LA CHINE MÉRIDIONALE, ouvrage traduit de l'anglais par M. Charles Simond et qui, dans cette langue, a paru sous le titre de *Across Chrysé* (à travers Chrysé). M. Archibald Colquhoun, ingénieur, attaché au département des travaux publics du gouvernement indien, et aujourd'hui correspondant du *Times* dans l'Extrême-Orient, explique la signification de ce nom de *Chrysé*, donné par les géographes anciens à la région située entre l'Inde et la Chine, et communément appelé l'Indo-Chine. *Chrysé* est, suivant lui, la traduction littérale du sanscrit Savarnabhumi (Terre d'Or) et désigne la péninsule trangangétique ; déjà Ptolémée s'était servi de cette dénomination, bien qu'on ne sache pas exactement ce qu'il entendait par Chersonèse d'Or. Quoi qu'il en soit, cette contrée, où la civilisation indienne et l'influence sociale de la Chine ont plus ou moins pénétrée depuis des milliers d'années, était très imparfaitement connue des Européens il y a vingt-cinq ans.

Deux hommes, dont la mémoire restera éternellement chère aux Français, abordèrent ce redoutable problème et parvinrent, sinon à le résoudre complètement, au moins à le dégager de ses principales difficultés. Leur histoire a été souvent racontée. Le premier, Doudart de Lagrée, officier de la marine française, envoyé dans la Basse-Cochinchine, reçut, en 1866, la direction d'une expédition scientifique chargée de relever le cours du Mé-Kong, en recherchant les conditions de navigabilité de ce fleuve. Il remonta par le Cambodge, le Siam, le Laos, et allait entrer dans le Yünnan, lorsque la mort le surprit à Tung-schuan-fu en 1868.

Son compagnon, Marie-Joseph-Francis Garnier, s'imposa pour mission d'accomplir la tâche inachevée. S'il ne réussit pas dans ses efforts, il eut toutefois la gloire d'avoir pénétré au cœur même du Yünnan. Il parcourut un itinéraire d'environ 10,000 kilomètres, dont 6,000 par eau et 4,000 par terre. Il visita la ville insurgée de Tali-fu et descendit le Yan-tsé-Kiang jusqu'à Han-Kau. Depuis que le marchand néerlandais Gérard van Wusthof avait,

en 1641, remis au roi de Lou-Wen (Laos) les présents du gouvernement batave, aucun explorateur européen n'avait remonté le Cambodge.

Un autre Français, M. F. Dupuis, chercha, bientôt après, à relier les provinces méridionales du sud de la Chine avec la mer en ouvrant au commerce le Fleuve-Rouge. Francis Garnier obtint, à cette occasion, le commandement d'une expédition militaire. Avec une poignée d'hommes il prit par un coup de main Hanoï, la capitale du Tong-King ; mais son héroïsme lui coûta la vie ; il périt dans une rencontre avec les Pavillons-Noirs.

Les voyages de Garnier et de Dupuis ont eu un grand retentissement. Celui de M. Archibald Colquhoun est plus récent. Il ne date que de 1882. Francis Garnier avait, avec l'appui du gouvernement français, traversé l'Indo-Chine du sud au nord ; M. Colquhoun, n'ayant à compter que sur lui-même, l'a parcourue de l'est à l'ouest. Les résultats obtenus par les deux explorateurs sont également considérables.

L'ouvrage de M. Colquhoun a donc sa place marquée à côté du *Voyage d'exploration en Indo-Chine* de Francis Garnier.

L'éditeur français aurait conservé le titre anglais de *Across Chrysé*, si celui qu'il a adopté n'avait paru plus exact et plus en situation. En effet, M. Colquhoun ne parle guère de Chrysé qui est plutôt, comme il l'indique lui-même, le pays de Shan. En outre, son projet de se frayer un chemin à travers la Terre-d'Or pour arriver au Pégou, a été abandonné par suite de la malveillance des autorités chinoises. Les mandarins voulaient le forcer de prendre la route connue de Ssû-mao à Yünnan-fu. M. Colquhoun refusa de céder à ces exigences et suivit un tracé entièrement nouveau par la vallée du Paipien.

Across Chrysé est donc le récit d'un témoin oculaire qui a visité une partie de l'Extrême-Orient absolument ignorée.

Cette relation, écrite au jour le jour, a le mérite d'un levé de plan exécuté par un ingénieur. Moins préoccupé de l'attrait littéraire que de la fidélité des informations, l'auteur anglais s'est attaché à n'oublier aucun détail. Il a voulu être utile tout d'abord à ceux qui viendront après lui dans cette voie maintenant ouverte à l'investigation.

La forme même adoptée par M. Colquhoun implique nécessairement des répétitions : mais le lecteur reconnaît bientôt que la narration y gagne ce précieux élément de l'exactitude, indispensable aujourd'hui à tout rapport de voyage. On suit ainsi le voyageur pas à pas et l'on se prend de sympathie pour lui : on partage ses soucis, on admire sa constance : on marche avec lui d'étape en étape, tantôt grelottant sous la pluie, tantôt couchant bravement sur la dure, tantôt causant gaiement avec les jolies Aborigènes, si piquantes par la physionomie, le costume et l'allure.

Quinze cent mille anglais, soit cinq cents lieues de France, de Canton à Bhamo, sont parcourues dans ces conditions, et chaque journée est bien employée. On recueille des informations locales du plus haut prix ; on voit les routes où il y aura demain des lignes ferrées et les places où le commerce européen aura prochainement ses comptoirs. On prend au passage de nombreux croquis dessinés d'une main légère mais sûre ; et lorsqu'on longe la frontière du Tong-Kin en passant par Nan-ning, on assiste par la pensée aux événements qui viennent de s'accomplir dans cette région où la France va répandre les bienfaits de l'industrie et de la civilisation.

M. Colquhoun a été, dans ces derniers temps, depuis qu'il est correspondant du *Times*, l'objet de vives attaques en France. Mais le calme fait dans les esprits, on s'est plu à rendre justice à son talent d'observation et à sa volonté patiente. On a dû reconnaître avant tout que les périls et les obstacles ne l'effraient pas et ne l'arrêtent point. Nul étranger d'ailleurs n'a parlé avec plus d'impartialité du rôle de la France dans l'Extrême-Orient et particulièrement du Tong-King. Nul Anglais n'a payé un plus large tribut d'éloges et d'admiration à Doudart de Lagrée et à Garnier. Quant aux critiques qu'il adresse à notre système colonial, elles tendent moins à blâmer nos erreurs passées qu'à nous mettre en garde contre celles de l'avenir.

Il y a là-bas une mine inépuisable à exploiter; ouvrons au Tong-King largement les portes à la colonisation; que nous importe que les étrangers s'établissent dans notre colonie, est-ce que l'Amérique n'est pas peuplée, très peuplée d'Allemands qui ont fui le régime du sabre, et des Irlandais qui ont voulu échapper à la mort par la faim. Au bout de deux générations, les étrangers seront des Français, comme deviennent citoyens américains les hardis pionniers qui ont défriché les premiers le sol de la terre libre de Washington.

*
* *

Méry raconte une historiette intitulée : *Deux républicains dans une île déserte.*

Deux républicains sont jetés par la tempête dans une île absolument inhabitée. Après avoir pourvu tant bien que mal à leur installation, ils se préoccupent d'instituer un gouvernement et, naturellement, proclament la République. L'un des naufragés représente le pouvoir exécutif et l'autre le peuple. — Les choses vont ainsi pendant quatre jours. Le cinquième, le naufragé qui représente la nation, arbore une loque rouge en guise de cravate. L'exécutif le regarde de travers, finit par le traiter d'insurgé et lui enjoint de faire disparaître cet

emblème séditieux. L'autre se révolte, prend les armes, fait des barricades avec les galets du rivage, s'y retranche, repousse les attaques de l'exécutif, le fait prisonnier, le juge, le condamne à mort, lui coupe la tête et la montre au peuple, c'est-à-dire à lui-même.

Du coup, notre homme réunit les pouvoirs de l'exécutif et du peuple ; on peut espérer qu'il n'y aura plus jamais de révolution. Mais cette tranquillité ne tarde pas à peser au vieux républicain : il se fait de l'opposition, le drapeau rouge est arboré de nouveau ; il se traite de factieux, s'insurge, élève des barricades, les emporte d'assaut, se prend les armes à la main, se condamne à mort, se coupe la tête et se la montre.

Méry, qui était de Marseille, comme M. Thiers, partait de là pour démontrer que la République est impossible avec des républicains. Il attribuait à ceux-ci un penchant irrésistible à se manger les uns les autres.

L'auteur du VOYAGE AUTOUR DE LA RÉPUBLIQUE, M. Paul Bosq, partout où il introduit son lecteur, depuis l'Elysée jusqu'à la moindre préfecture de troisième classe, trouve sur son passage quelqu'un qui a envie de manger quelqu'un. Sur toutes les figures, les plus riantes comme les plus sombres, il découvre un appétit.

Selon lui, les compartiments divers, où il convie les gens à le suivre, ne sont guère qu'une suite de petites cavernes où habitent des cannibales civilisés.

Ce livre très curieux écrit dans un style incisif aurait un côté fort plaisant, si certaines vérités n'étaient faites pour jeter un voile de tristesse sur les parages visités dans ce *Voyage autour de la République*.

⁂

Un auteur anonyme qui signe : *Un Gogo*, a écrit un petit livre qui est tout un enseignement, à l'usage des gens qui se laissent prendre à l'appas des gros dividendes : GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UNE SOCIÉTÉ FINANCIÈRE, est le martyrologe des malheureux actionnaires et autres naïfs qui se sont laissé prendre aux affiches qui se sont entassées devant le palais luxueux de ladite société, qui ont eu confiance aux noms ronflants d'un conseil d'administration dispersé aujourd'hui un peu au-delà de la frontière.

Que tous ceux qui ont quelques fonds à placer lisent l'historique de cette société qui porta le nom pompeux de *Crédit de France*, et qu'alors seulement ils prennent une décision pour faire fructifier le résultat de leur labeur, l'avenir de leurs enfants.

Chaque fois que je vois un palais s'élever pour attirer l'œil et la confiance

des « Gogos », il me semble toujours voir ces toiles d'arraignées qui, le matin, s'attachent à chaque bouton de rose dans les jardins : hélas ! la pauvre mouche croit voltiger au milieu de l'or du soleil, confiante elle se lance dans l'espace, en deux temps elle est prise, enlacée, sucée, jusqu'aux moëlles.

*
* *

Que de gens se sont cru riches, qui ont dû demander à un révolver l'effacement de leur nom de la liste des gens qu'une catastrophe ruine complètement ! Que de châteaux en Espagne la spéculation n'a-t-elle pas fait éclore dans les cerveaux chauffés à blanc par une réclame habile et bruyante ! Ils avaient rêvé le bonheur.

Si vous voulez savoir ce que c'est que le bonheur, lisez le livre de Daniel Darc : Voyage autour du bonheur, livre fin, délicat, qui, sous le voile du merveilleux, part gaiement en guerre contre la sottise, les préjugés et autres humaines misères.

« Quoi ! s'écrie le héros du livre, être à son gré, beau, riche, glorieux, aimé... aimé.... repète-t-il avec une ardente convoitise, avoir une âme, un cœur, une femme enfin, tout entière à soi... Posséder des trésors, des villes, commander à des peuples, emplir le monde des bruits de ses triomphes... Ce n'est pas être heureux ?...

Mais la fée à laquelle il s'adresse, la fée Raison, lui procure tout cela, et après un voyage long et pénible au pays des ivresses, deux mots lui révèlent le grand secret : *Travail ! dévouement !*

Ouvrage moral autant qu'agréable à lire, préface d'Armand Silvestre, illustrations d'Henriot, et faire un Voyage autour du bonheur, ayant à son bras Daniel Darc, entre nous ce pseudonyme cache une femme des plus aimables, n'y a-t-il pas là de quoi faire le bonheur d'un lecteur.

*
* *

S'il est une preuve palpable que le bonheur n'est pas de commander à des peuples ou du moins, qu'être chef d'une grande nation ne suffit pas au bonheur d'un roi, l'Angleterre peut la fournir. S. M. la reine est certainement entourée de l'amour et du respect de son peuple, et cependant, que de larmes a versé cette reine qui ceint sur son front auguste une double couronne royale et impériale ! Je lisais hier les Mémoires de S. M. la reine Victoria, simples feuillets détachés de son *Journal en Ecosse*, 1862-1882, et j'y trouvais, au

milieu de peintures d'une simplicité calme des pays traversés par la reine, un fond de tristesse qui me navrait.

J'ai entendu apprécier diversement le livre de cette reine infortunée ; j'ai vu quelques sourires plisser le coin des lèvres. Moi, je n'ai rencontré que grandeur dans cet hommage d'un livre écrit par une reine, une impératrice commandant à des millions de sujets, et dont le nom est vénéré sur la surface entière de notre globe, grandeur dans cette dédicace à un simple domestique.

A
MES FIDÈLES HIGHLANDERS
ET SPÉCIALEMENT
A LA MÉMOIRE DE MON DÉVOUÉ SERVITEUR
ET FIDÈLE AMI
JOHN BROWN
CES ANNALES DE MA VIE DE VEUVE EN ÉCOSSE
SONT DÉDIÉES AVEC RECONNAISSANCE.

La reine a vu bien des échines se courber : elle n'a jamais rencontré le dévouement absolu que chez un homme, un serviteur, John Brown. Chaque fois que ses yeux s'emplissaient de larmes, au souvenir du cher absent, elle voyait ceux du dévoué serviteur remplis d'une morne tristesse. Avec lui seul, elle pouvait causer du cher mort, le deuil de sa vie : lui seul fut l'ami absolument dévoué qui comprenait ce que peut souffrir un cœur.

Dans ces mémoires, traduits en français par Mme Marie Dronsart, y a-t-il une page intéressante? Non pas une.

« J'ai fait ceci, j'ai fait cela ; nous avons vu ceci, nous avons vu cela. Notre voiture s'est brisée. — Dîner de famille à neuf heures moins vingt.— Pluie et vent. Je déjeune avec mes deux chères filles. »

Tout cela importe fort peu au lecteur et ne lui apprend rien, mais cependant le livre présente un charme intime incontestable, et force le lecteur à aller jusqu'au bout.

Les Mémoires de la reine Victoria ont été édités avec tout le luxe que comporte l'ouvrage d'une souveraine ; de magnifiques portraits sur acier ornent le volume.

*
* *

Dernièrement, nous racontions les rougeurs qui montaient au front de ce bon sénateur belge qui assurait que les livres français se glissaient en Belgique et venaient en empoisonner le peuple. Eh bien, j'ai sous les yeux un ouvrage

de Crébillon le fils, L'ÉCUMOIRE, *histoire japonaise*, dit l'auteur, mais que la chronique des temps a toujours regardée comme un roman satirique dirigé contre le cardinal de Rohan et la duchesse du Maine; on dit même que l'auteur passa quelque temps à la Bastille pour l'avoir publié.

Cette histoire, que je ne dirai pas ici, et pour cause, fait partie d'une collection de réimpressions galantes du XVIIIe siècle, et parmi celle-ci, L'ÉCUMOIRE sera un des livres les plus recherchés. Ce qui distingue cette réimpression, c'est le goût et le soin infinis apportés par l'éditeur dans la confection de son livre : couverture tirée en couleurs, superbe papier anglais, tirage irréprochable, et par dessus tout, les fac-simile des curieuses gravures de Binet fort réputées et reproduites pour cette nouvelle édition par un habile graveur moderne.

Pour moi qui ne suis point une prude, j'avoue que, sans me délecter à la lecture de ce genre d'ouvrages, je les lis comme étude de la littérature légère au siècle dernier, diablement légère, mais, toujours pour l'édification du sénateur ci-dessus, je dois l'avertir que ces ravissantes et galantes réimpressions se font à Bruxelles chez l'éditeur qui a donné à sa librairie cette devise : *In naturalibus veritas,* et non point en France, voire même à Paris, cette Babylone moderne qui empoisonne les Belges et les jours des sénateurs pudibonds.

Dans le fait, L'ÉCUMOIRE et ses congénères sont des ouvrages que les jeunes gens ne doivent pas lire parce qu'ils ne savent pas comprendre ces choses-là, mais cette littérature gauloise du XVIIIe siècle est peut-être moins dangereuse que la nôtre, elle peut évidemment surrexciter les sens, mais non point pervertir la pensée.

*
* *

Oh! il y a certains ouvrages que des gens réprouvent tout haut et lisent en cachette; dans ce cas-là, ce ne sont pas les livres qui sont mauvais, ce sont les lecteurs qui y cherchent plus que les auteurs n'ont voulu y mettre; de ce genre, je dois citer le roman de MM. Yveling Ram Baud et Dubut de Laforest, LE FAISEUR D'HOMMES. Qu'est-ce que ce roman?

M. Georges Barral va nous l'apprendre dans la savante préface qu'il a écrite spécialement pour ce volume :

« Je ne suis point embarrassé pour présenter au public cette œuvre qui ouvre une voie nouvelle au roman moderne. La donnée repose sur un des plus intéressants problèmes de la physiologie humaine. Je dis, entendez-le bien, je dis *physiologie humaine*. En effet, la fécondation artificielle s'exécute

depuis longtemps par les mains de l'homme, chez des individus de l'espèce bovine, chez les poissons, chez les insectes, chez les fleurs. Coste, qui fut aussi un chercheur de génie, a fixé les règles pour appliquer ce mode de reproduction à la pisciculture, et du même coup qu'il augmentait notre trésor scientifique, il accroissait notre richesse alimentaire.

Un patricien distingué, M. Daniel Hooibrenk, il y a vingt ans environ, a démontré encore qu'il était possible de multiplier la production des céréales, en favorisant mécaniquement la dispersion et le contact du pollen sur les ovaires. Le procédé a été essayé et il a fort bien réussi. Chez l'homme seulement, par un sentiment de pudibonderie incompréhensible, ce mode a été jusqu'ici réprouvé. On a même refusé de croire à sa possibilité, à sa loyale, morale et légale exécution.

Avant de faire l'historique des tentatives de fécondation artificielle humaine, nous devons déclarer que le *Faiseur d'hommes* est en tout point un ouvrage remarquable. La collaboration de ces deux auteurs bien connus, MM. Yveling Ram Baud et Dubut de Laforest, devait favoriser les qualités de chacun d'eux. Elle touche à une question des plus délicates, effarouchant même, mais à tort, les moins scrupuleux, et cependant, on peut lire d'un bout à l'autre, sans être blessé en quoi que ce soit, ce roman qui traite un intime sujet physiologique. Lecteurs et lectrices en prendront connaissance sans être rebutés par la technicité des termes, dont beaucoup trop de romanciers abusent aujourd'hui. La phrase est alerte, précise, claire, chaste. C'est une œuvre de styliste, de moraliste, de légiste. La religion même y joue un rôle égal à celui de la médecine.

Et c'est là, en dehors de la question scientifique, ce qui intéressera le plus les lecteurs. La consultation, au sujet de la reproduction artificielle, écrite par un prêtre, m'a particulièrement frappé.

Je pense que nombre de personnes voudront connaître cet ouvrage qui n'entre pas dans les banalités romantiques consacrées chaque jour aux peintures hystériques, mais je les supplie de ne point apporter à cette lecture des idées préconçues qui nuiraient certainement à la compréhension de l'ouvrage. En toutes choses, il faut écouter avant de discuter et ne pas faire comme les députés qui, comme des enfants, font un bruit d'enfer lorsque l'un de leurs adversaires est à la tribune.

GASTON D'HAILLY.

POÉSIES

Avec le printemps, les poètes donnent la volée à leurs fantaisies. Ils aiment à chanter le pays qui leur a donné le jour, à redire les impressions de leurs jeunes années, à poétiser la chaumière ou le château qu'ont habité leurs aïeux.

Voici, par exemple, les Émaux Bressans de M. Gabriel Vicaire, volume de poésies vigoureuses d'une grande originalité. Des paysages de la *Bresse*, des scènes rustiques et tendres, y alternent avec de légères et spirituelles fantaisies, comme dans *la Poularde et le Chapon.*

Mais on sent vraiment l'amour du clocher dans ces vers :

Il soufflait cette nuit un grand vent de jeunesse,
Ah ! bonsoir aux soucis maintenant ! notre Bresse
A mis à son corsage une fleur de pêcher.
La vieille fée en Saône a jeté sa béquille,
Et rit à pleine voix comme une jeune fille.
Hourra ! l'amour au bois, l'amour va se cacher !

Et me voilà parti. Gai comme l'alouette,
Je m'en vais, fredonnant quelque vieille ariette.
Devant moi tout est calme, immobile et charmant.
C'est mai, le ciel joyeux rit au travers des branches,
Sous les buissons en fleur l'eau court, et, toutes blanches,
Les fermes au soleil se réchauffent gaîment.

Voici la mare verte où vont boire les canes,
L'enclos ensoleillé, plein de vaches bressanes,
D'où l'on voit devant soi les merles s'envoler;
Ici, les peupliers ébranchés : là, les saules
Trapus, noueux, courbant leurs solides épaules
Comme de vieux lurons que l'âge fait trembler.

Plus loin, c'est la maison des Frères, et l'église,
Avec son coq gaulois et sa toiture grise;
Puis, l'auberge enfumée : Au grand saint Nicolas;
L'enseigne pend au mur où bourdonnent les ruches;
La nappe est mise. Holà! qu'on apporte les cruches,
Nous boirons au bétail à l'ombre des lilas.

Théodore de Banville, lui, c'est le Parisien par excellence. Ce qu'il peint dans les odelettes qu'il publie au jour le jour dans une feuille parisienne. c'est le mouvement de la capitale : c'est le « tout Paris » qui passe : le fait du jour, le scandale d'hier. le livre qui paraît, l'homme célèbre qui s'en va.

Aussi intitule-t-il son livre : Nous tous. Chacun peut s'y reconnaître, rencontrer celui qu'il a coudoyé la veille, voir disparaître la mode d'hier, entrevoir celle de demain.

*
* *

Les curieux des choses de l'esprit ne pourront faire autrement que de lire la traduction en prose et en vers de Sacountala de Câlidasâ, par deux érudits, MM. Abel Bergaigne, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris, et Paul Lehugeur, professeur au Lycée Charlemagne.

La manière dont commence ce drame en 7 actes, s'il vous plaît ! est des plus originales. D'abord une prière :

Siva soit avec vous ! C'est le souverain maître.
Ame unique en huit corps, il vit, il brûle, il luit,
Il rayonne : soleil le jour, lune la nuit,
Feu sacré sur l'autel, et devant l'autel, prêtre ;
Air, vous le respirez, ce dieu mystérieux ;
Terre, il est pour vous tous la nourrice féconde :
Eau, Brahma l'épancha pour en tirer le monde ;
Ether, il vous pénètre, il ondule en tous lieux.

Après l'invocation à la divinité, le drame ne commence pas encore. Un prologue original, une sorte de causerie entre le directeur de la troupe et l'une des comédiennes qui vont paraître dans la pièce, a lieu pour indiquer au public ce que l'on va représenter. C'est pour ainsi dire la parade que font les artistes des théâtres forains devant les badauds.

De plus, ce qui est particulièrement remarquable dans ce drame indou, c'est la manière dont la prose est mêlée aux vers. Les strophes y occupent, au milieu du dialogue, à peu près la place des airs parmi les récitatifs de nos opéras. Il y a entre le style, tour à tour descriptif, précieux, lyrique, de ces strophes, et le ton généralement naturel et même familier du dialogue, un contraste dont une traduction uniforme en prose ne pouvait, en dépit de tous les artifices typographiques, donner qu'une idée imparfaite. Aussi les auteurs ont-ils traduit en vers les parties qui se disaient en vers, et c'est là ce qui fait la valeur de cette excellente traduction.

Voici le prologue :

LE DIRECTEUR :

Nous n'avons pas de temps à perdre... (*Regardant du côté de la coulisse*). Madame, si votre toilette est terminée, veuillez approcher.

UNE COMÉDIENNE (*entrant*) :

Maître, me voilà : que faut-il faire ?

LE DIRECTEUR :

Ma belle, voici une réunion de connaisseurs. Nous allons leur offrir une représentation de *Sacountalâ*, la pièce nouvelle de Câlidâsa : donc à vos rôles ! Et que chacun fasse de son mieux.

LA COMÉDIENNE :

Notre directeur est si habile !... Avec lui, le succès est d'avance assuré.

LE DIRECTEUR (*souriant*) :

Ma belle, je te le dis en toute humilité...

J'attends l'avis des gens de goût ;
C'est leur jugement qui m'éclaire.
Au théâtre, ce n'est pas tout
D'être un habile homme : il faut plaire.

LA COMÉDIENNE :

Vous avez raison. Avez-vous d'autres ordres à me donner ?

LE DIRECTEUR :

Oui ! pour disposer favorablement les oreilles de l'assistance, il faudrait commencer par une chanson.

LA COMÉDIENNE :

Que voulez-vous que je chante ?

LE DIRECTEUR :

Chante-nous les plaisirs de l'été : voilà justement l'été qui commence...

Le vent souffle, embaumé par les fleurs qu'il caresse;
Le lac offre aux baigneurs son flot limpide et frais ;
Les dormeurs sont heureux à l'ombre des forêts,
Et la paix des beaux soirs est pour tous une ivresse.

LA COMÉDIENNE :

Chanson

Le Sirîcha (1) *s'ouvre pour ta parure*
Je vois encor
Sur ton cou brun briller la ciselure,
De la fleur d'or
Son étamine est pendante, et l'abeille.
Insecte fou,
En bourdonnant lutine à ton oreille
Le frais bijou

LE DIRECTEUR :

Ah!... Délicieux, ma belle! Les spectateurs sont encore sous le charme; on dirait un auditoire en peinture. Maintenant..., quelle pièce allons-nous leur offrir?

LA COMÉDIENNE :

Mais vous l'avez dit tout à l'heure. Ne devons-nous pas jouer la pièce nouvelle. *Sacountalâ?*

LE DIRECTEUR :

Tu fais bien de me le rappeler... Je l'avais oublié... Sais-tu pourquoi?

Je suivais dans l'air ta charmante voix :
Ta voix, dans son vol, m'entraîne après elle!...
(Montrant les acteurs qui entrent en scène) :
Ainsi Douchanta poursuit la gazelle,
S'enfonce et s'égare au milieu des bois.

(1) Fleur dont les femmes se font des pendants d'oreilles.

La pièce commence alors, on voit apparaître le roi sur son char, poursuivant une gazelle; dans ses mains l'arc et les flèches ; son cocher conduit le char.

Le drame est intéressant, quoique l'aventure de Sacountalâ ne soit pourtant pas en elle-même bien nouvelle. C'est au fond le vieux conte, toujours identique dans ses traits essentiels, de la femme méconnue, répudiée, puis retrouvée avec son fils au fond des bois : C'est *Geneviève de Brabant.*

*
* *

M. Charles Frémine est un poète essentiellement parisien, il aime à esquisser des tableaux de la vie mondaine ; mais, de même que M. Gabriel Vicaire chante le pays bressan, M. Charles Frémine se rappelle sans cesse les lieux chéris de son enfance, c'est la Normandie à l'herbe si verte qu'elle en est presque noire.

Le volume de M. Frémine est rempli de variété, ici un fin croquis parisien, là les *Pommiers* :

Quand les récoltes sont rentrées
Et que l'hiver est revenu,
Des arbres, en files serrées,
Se déroulent sur le sol nu.
Ils n'ont pas le port droit des ormes,
Ni des chênes les hauts cimiers,
Ils sont trapus, noirs et difformes...
Pourtant qu'ils sont beaux mes pommiers !

Leurs rangs épais couvrent la plaine
Et la vallée et les plateaux ;
En droite ligne et d'une haleine
Ils escaladent les coteaux.
Tout leur est bon, le pré, la lande ;
Mais s'il faut du sable aux palmiers,
Il faut de la terre normande
A la racine des pommiers.

Ceci est du Paul Dupont, et demanderait à être mis en musique. On en pourrait dire autant du *Rouge-gorge* :

Quand le ciel sera noir et les terres glacées,
Contre la faim, du moins, tu seras à couvert ;
Pour toi j'émietterai du pain sous mes croisées,
Et ce laurier touffu demeure toujours vert.

Reste avec moi, petit. Si l'hiver nous rassemble,
Tes chants évoqueront mes amours d'autrefois;
Puis, aux premiers bourgeons, nous partirons ensemble
Courir, aimer encor et chanter dans les bois.

Le titre du volume de M. Charles Frémine est aussi frais que le sont ses vers : Vieux airs et jeunes chansons.

∴

L'Ame inquiète, de M. Gaston de Raimes, me plaît moins; j'y rencontre beaucoup de phrases, des amoncellements de mots, mais moins de pensées. On demande à voir clair au milieu de ces taillis.

L'homme dont la raison vacille et voit autour
D'elle, la Faim fantôme et le Vice vautour,
L'une ouvrir son linceul, l'autre aiguiser ses griffes,
A des poisons divers pour engourdir son mal,
Qui le ravalent tous au rang de l'animal
Par le chemin menteur des plaisirs apocryphes.

Il faudrait un puissant foyer électrique pour donner un peu de clarté dans ces *apocryphes plaisirs*.

∴

Nous pourrions citer encore nombre de volumes poétiques, éclos aux brises printannières : Poëmes d'amour, par M. Charles Grandmougin, volume d'un grand luxe d'édition; mais on a déjà tant et tant dit de pareilles poèmes : arrêtons-nous, les poètes nous mèneraient trop loin. Je ne veux cependant pas terminer cette Revue poétique, sans signaler la belle traduction en vers des *Bucoliques de Virgile*, par M. le comte Amédée de Francheville.

Heureux Tityre, assis à l'ombre de ce hètre,
Tu médites des airs sur ta flûte champêtre :
Pour nous, infortunés, loins de ces bords heureux,
Loin de ce doux pays qu'habitaient nos aïeux,
Nous fuyons ; et toi seul, paisible sous l'ombrage,
Du nom d'Amaryllis tu remplis le bocage.

.On aime à lire cette traduction, qui vous rappelle le bon temps où l'on ne considérait pas absolument Virgile comme un ami.

Alexandre Le Clère.

ROMANS

On peut admirer dans les vitrines de nos librairies un volume édité avec luxe portant ce titre : BELLE-MAMAN ! par M. Lucien Solvay, dessin de Ferdinand Khnoff. Tout cela est imprimé en noir, ce qui est chose ordinaire, mais ce qui attire l'attention du flâneur, c'est une superbe scie, imprimée en rouge, qui ressort éclatante sur le fond vert d'eau du papier et sous le noir des caractères.

On voit tout de suite la pensée de M. Lucien Solvay sur les belles-mamans, et, dans sa simplicité, une couverture composée spirituellement de cette sorte suffit pour faire le succès du volume.

L'histoire que raconte M. Solvay, histoire un peu à la Paul de Kock, est une amusante fantaisie dans laquelle on voit un jeune homme hésiter entre une mère plantureuse et veuve et sa fille encore un peu « bâton de chaise ».

***

UN MARTYRE ! par M. Henri Demesse, un roman bien écrit, très vivant, raconte l'histoire d'une jeune fille, Georgette Moran, qui, à l'âge de dix-sept ans, est devenue la maîtresse aimée du comte Philippe de Géraldy. Au moment où elle dit à son amant qu'elle est enceinte, le comte est tout à la joie, il adore Georgette et veut l'épouser pour légitimer l'enfant qui va venir.

Mais Philippe a une mère : celle-ci veut séparer les deux amants et, pour cela, fait rappeler son fils à bord d'un vaisseau sur lequel il est officier. Philippe meurt. Alors, la mère désolée reporte tout l'amour qu'elle avait pour son fils sur l'enfant qui va naître de Georgette, en même temps que celle-ci devient pour elle un objet de haine plus grand encore : N'est-ce pas à cause de cette femme que la comtesse, veuve du comte de Géraldy a été obligée d'éloigner Philippe ? N'est-elle pas, cette fille qui avait séduit ce gentilhomme et qui était parvenue à le circonvenir au point qu'il lui proposait le mariage, n'est-elle pas la cause de la mort de Philippe ? Aussi, Mme de Géraldy lui rendra souffrance pour souffrance. Elle lui enlève l'enfant de Philippe, et la pauvre Georgette a perdu, en quelques jours, son amant d'abord, son enfant ensuite. Elle devient folle. Mais ce n'est pas assez de souffrances pour cette pauvre fille ; elle retrouve son fils, elle se fait pardonner par la mère de Philippe ; mais, ce jour-là, la comtesse de Géraldy meurt et lui laisse une fortune considérable. Hélas ! des parents éloignés apprennent que le testament de la comtesse est fait en faveur de Geor-

gette, et, pour hériter d'elle, la font assassiner. — C'est un martyre, la vie de cette jeune fille : de là le titre du livre.

Voilà une œuvre originale, dramatique et moderne, dans laquelle certains types de journalistes sont très réussis. Du reste, je trouve que M. Henri Demesse excelle à peindre les mœurs parisiennes, mais qu'il est moins bien doué pour faire des portraits d'intrigants de bas étage.

La figure principale du roman, celle de Georgette Morand, est un peu trop effacée à notre avis : il y a trop de monde dans ce roman, remarquable cependant.

***

Le livre de M. Louis Beysson, UN AMOUR PLATONIQUE, ne me plaît que pour la forme qui est excellente. Cet auteur écrit d'une façon correcte et distinguée, mais jamais il ne pourra me faire croire qu'un jeune homme puisse en aimer un autre d'un véritable amour, amour tout spirituel, il est vrai, mais qui est hors nature.

Oh ! je sais bien que l'histoire raconte plus d'un exemple qui peuvent venir à l'appui de celle écrite par M. Louis Beysson, mais soit Eschine, soit Alfieri, voire même Shakespeare, jamais je n'admettrai que le sentiment de l'amour véritable aussi immatériel que l'on voudra bien le prendre, puisse s'établir entre deux hommes.

***

Dans son roman, UN CONSEIL DE FAMILLE, M. A. Goblin, dont nous avons parlé déjà avec éloges, raconte les péripéties d'une intrigue de famille très vivement menée, dans laquelle il a su prendre sur le vif le bourgeois enrichi, le boutiquier envieux de la fortune de ses parents plus riches, le dédain du premier pour le second. Une jolie histoire d'amour sert de cadre à ces portraits que l'auteur sait aussi bien rendre avec sa plume qu'il saurait les représenter à l'aide des couleurs de sa palette, car il est, je crois, peintre aussi distingué qu'écrivain de mérite.

***

Je suis bien certain que tous ceux qui ont jeté les yeux sur la couverture du nouveau volume de Vast-Ricouard, VIERGE, avec sa jolie branche de fleurs d'oranger, se sont imaginé que ce volume contenait un récit des plus corses : Eh bien ! pas du tout, c'est un roman des plus moraux, dont les péripéties se passent dans un monde qui ne l'est guère, et cette jeune fille, jouant son amour, sa ré-

putation, sa vie pour son père, un viveur qui ne mériterait pas tant d'abnégation, offre un délicieux portrait qui jette la fraîcheur au milieu de gens débauchés qui l'accusent sans la connaître.

*
* *

Miss Harriet, par M. Guy de Maupassant, est une nouvelle étrange, comme cet auteur sait si bien les écrire avec ses audaces de plume qu'on lui passe en faveur de son talent. Cette Anglaise raide et sèche, qui n'a jamais été aimée parce qu'elle est laide, qui croit enfin avoir rencontré une âme sympathique à la sienne et qui se tue lorsqu'elle s'aperçoit que l'amour entrevu n'était qu'une illusion de son cœur inassouvi, n'est-elle pas curieuse à observer?

Certainement, M. Guy de Maupassant est un naturaliste, mais il étudie les sentiments avec un soin passionné, et, du reste, tout le monde peut lire ce dernier volume sans qûe personne puisse y trouver une immoralité absolue.

J'ai eu grand plaisir à la lecture de la douzaine de récits qui composent le livre; à mon avis *l'Héritage,* un petit roman de 140 pages, vaut et bien au delà nombre de volumes dans lesquels un récit est délayé comme un lait de chaux.

Je ne pense pas que la passion de la nature humaine pour l'argent puisse être mieux traduite que par le caractère de Cachelin.

*
* *

Quant aux Jeunes filles de M. Catulle Mendès, j'avoue qu'il les enveloppe de tant d'adjectifs d'une répétition continuelle que c'est une véritable fatigue que de lire plus de 300 pages d'entassements de phrases comme celle-ci :

« Vous êtes ces sensitives, les innocences: la candeur des fraîches neiges sur les collines ignorées, et le duvet des cygnes dans un ciel inconnu, et la peur d'éclore d'une rose blanche dans le brouillard: tout ce qui est pâle et intact au loin, tout ce qui est frèle et léger en haut, tout ce qui est tremblant et farouche à l'écart, c'èst vous. »

Au premier abord, ce pathos vous a certains airs de poésie, mais répété à satiété, on s'aperçoit que ce ne sont que des mots et encore des mots.

*
* *

Mme Jeanne Marcel, dans le Clos-Chantereine, a fait œuvre de romancier de talent. Cette jeune fille, Denise, est ravissante de grâce, de douceur et d'ab-

négation, comparée à l'orgueilleuse et irrascible nature de Germaine Bonnaire. Evidemment, ce livre est destiné aux jeunes filles et n'a pas la prétention d'être une étude de mœurs, mais on rencontre de belles qualités dans ce roman moral et intéressant d'un bout jusqu'à l'autre.

* * *

L'idée du nouveau roman de M. Alphonse Daudet est des plus connues ; il s'agit d'un jeune homme qui s'est peu à peu laissé engluer par une femme : qui vit avec elle et ne peut plus s'en dépêtrer. Mais si le fond est banal et rebattu, la forme est délicieuse et l'étude faite avec un soin scrupuleux. Cependant je crois que SAPHO est bien loin des *Rois en exil*, et surtout de FROMONT JEUNE ET RISLER AÎNÉ.

* * *

LES GRANDES AMOUREUSES. — Que de drames, dit M. Albert Lacroix, dans le cadre choisi pour cette publication !

Drames intimes qui, le plus souvent, débordent sur la grande scène du monde et confinent à la vie générale !

Duels d'âmes dont les chocs se répercutent sur le monde extérieur !

Chaque biographie tracée est un roman par un côté et de l'histoire par l'autre. Elle offre l'intérêt puissant des œuvres romanesques, car elle donne les palpitations des cœurs, les fièvres de la vie ; elle présente les péripéties du drame, car elle montre les intrigues ou les luttes de la passion, et, en même temps, elle est la réalité même, car elle est prise au vif des évènements accomplis.

Il est grand, en effet, le rôle de l'amour à tous les âges de l'humanité !

Tantôt il affecte la famille, tantôt il remue la cité, souvent il exerce son influence sur la patrie : parfois même il a le pouvoir d'ébranler les nations et de bouleverser le monde entier.

Que d'exemples frappants, les uns funestes, les autres féconds : depuis la légende biblique d'Ève jusqu'à la guerre de Troie que suscita la belle Hélène ; depuis Sémiramis jusqu'à Lutèce, épouse de Collatin : depuis Sapphô jusqu'à Phèdre : depuis Judith de Magdala jusqu'à Marie-Madeleine ; de Messaline à Frédégonde, de Marguerite de Bourgogne à Lucrèce Borgia, de Diane de Poitiers ou de la belle Gabrielle à Marie Stuart : de madame de Maintenon à la grande Catherine de Russie, etc., etc.

Cette nouvelle publication débute par le portrait de la poétesse Sapphô, et c'est M. Jean Richepin qui a été chargé d'en retracer la physionomie, qu'il présente au moment où c'est fète à Mitylène, alors que les Lesbiens ont laissé leurs travaux pour célébrer le jour d'Aphroditâ. M. Albert Lacroix racontera *Ève*, Saint-Juirs montrera *Françoise de Rimini*, Charles Joliet redira les grâces de *la Fornarine*, Mme Judith Gauthier jettera un voile sur les impudeurs de la *femme de Putiphar*.

Peu à peu grandira cette collection qui, en retraçant l'histoire des héroïnes de l'amour à tous les temps, recomposera sous un aspect, en quelque sorte inédit et plus curieux, l'histoire de notre humanité!

*
* *

Lise Fleuron, par M. Georges Ohnet, est un roman qui fait pénétrer le lecteur au milieu de la vie théâtrale. Le récit, un peu long et délayé dans les détails techniques, se déroule sans enlever absolument le lecteur; je dirais presque se déroule péniblement, et cette histoire de la rivalité d'une étoile qui se lève et d'une autre qui est à son déclin, ne constitue pas un ouvrage absolument nouveau.

Mais voilà! Lorsque l'on a eu du succès, les journaux courent après vous: « donnez-nous donc quelque chose! » et une fois que l'écrivain est pris dans le feuilleton, une fois qu'il faut fournir une tâche suivie, journalière, à heure fixe et qui retienne longtemps, le plus longtemps possible, l'abonné désireux de connaître le dénouement, le talent se perd, la pensée s'égare, on ne compose plus, on fabrique!

*
* *

Charmant et adorable petit volume: Pour une épingle, par J.-T. de Saint-Germain. Dans le fait, quoiqu'il s'en défende, c'est l'histoire ou à peu près d'un personnage qui devint ministre de Louis Philippe, et qui dut sa fortune à ce qu'il avait ramassé une épingle et surtout, à ce qu'il fut vu par le banquier chez lequel il venait solliciter un emploi.

Bien certainement, l'auteur de *Pour une épingle* a fait œuvre de romancier, et a créé une fabulation plus curieuse que ne l'eût été le récit des faits et gestes du financier bien connu, mais on y verra toujours l'histoire de celui qui, chez nous, personnifie la légende de l'épingle.

*
* *

Le volume de M. Adolphe Belot, paru sous ce titre: le Pigeon, est une suite

de nouvelles dramatiques ou émues que l'on sera fort aise de lire. Ce sont de véritables petits drames intimes, écrits avec un talent tout particulier de conteur, et qui n'ont rien que de très recommandables au point de vue de la moralité.

Il y a dans la nouvelle qui donne son titre au volume un caractère de paysan endurci dans ses idées, absolument pris sur le vif. Jean Clavé, tout le monde connaît ce type. Ce livre m'a plu beaucoup.

***

André Gérard fait paraître un nouveau roman, SOLANGE. C'est une histoire d'amour, racontée avec un charme infini, dans laquelle on retrouve les qualités si distinguées de l'auteur de TROP JOLIE. Les péripéties du roman se passent au moment de la Révolution de 1789 et offrent des détails des plus dramatiques et des plus touchants. C'est un de ces livres que l'on peut lire en famille.

***

On peut en dire autant des trois récits que contient le nouveau volume de M. Paul Perret, paru sous le titre de LES MISÈRES DU CŒUR. Il n'y a plus rien à dire de cet auteur distingué. *Sans témoins*, *les Yeux d'or* et *le Supplice d'une honnête femme* sont des pages charmantes à ajouter à tant d'autres.

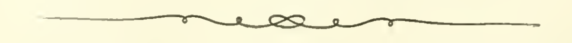
***

POUR UNE FEMME, par M. Auguste Saulière, est un roman vif, animé, bien composé, présentant des portraits très étudiés, et qui n'a qu'un défaut, mais il est capital, c'est de tourner absolument à la farce de mauvais goût à la fin.

Rarement j'avais lu un volume qui m'eût plus intéressé, plus amusé, dirai-je même, mais je me suis trouvé vivement désappointé lorsque j'ai lu la scène de l'homme sur un âne. Et cependant, cette histoire de femme qui met tout un pays en révolution est très curieuse.

En somme, dans cette revue des romans, je ne pourrais guère en citer un de particulièrement transcendant, sauf celui de M. Ernest Daudet, qui a une valeur incontestable comme étude, seulement ce n'est pas du nouveau.

ALEXANDRE LE CLÈRE.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Deux volumes sont parus chez M. Gauthier-Villars, traitant de deux sujets bien différents, quoiqu'ils soient écrits par le même auteur, M. R. Radeau.

La Météorologie nouvelle et la prévision du Temps traite une question nouvelle en effet. La prédiction du temps, l'annonce des tempêtes, constitue un service international qui mérite d'être étudié : le télégraphe devance l'orage qui traverse les mers et engage les navires à chercher un abri. Démontrer l'utilité de cette science, entrée aujourd'hui dans la pratique, dire ce qui a été fait et ce qui reste à faire, indiquer les *desiderata* des savants et le grand bien que le commerce, l'industrie, l'agriculture peuvent tirer de cette science, tel est le but de M. R. Radeau.

— Le nombre des savants qui ont daigné s'occuper des propriétés physiques des étoffes employés à la confection de nos vêtements est encore fort restreint. Les étoffes, on n'en parle que pour en discuter l'aspect, la couleur ou le prix. De même aussi, les matériaux dont se sert l'architecte ne sont guère étudiés qu'au point de vue économique. Sur la fonction des vêtements, sur l'hygiène des habitations, bien des recherches resteraient à faire; à en juger par les résultats déjà obtenus, ceux qui les entreprendraient ne perdraient pas leur temps.

M. R. Radeau a essayé, en profitant des travaux de Pettenkofer, de MM. F. et E. Putzeys et des siens propres, d'exposer brièvement dans un petit volume, les Vêtements et les Habitations dans leurs rapports avec l'atmosphère, ce que la science peut nous apprendre. C'est un ouvrage curieux et que les gens du monde liront avec autant de plaisir que les savants eux-mêmes.

— M. W. Preyer, professeur de physiologie à l'Université d'Iéna, a publié un ouvrage sous ce titre : Eléments de physiologie générale, que M. Jules Soury, maître de conférences à l'École pratique des hautes études, a traduit en français.

Les problèmes les plus élevés de la vie y sont présentés de la façon la plus philosophique. En même temps que les anciennes conceptions dualistes du monde et de la vie se sont évanouies des esprits, l'idée de l'unité fondamentale de tous les phénomènes naturels y a grandi : la matière n'est plus une masse inerte et inanimée, la vie devient une force naturelle qui, pas plus que les

autres forces de l'univers, avec lesquelles elle se transforme, ne peut avoir commencé: la sensibilité et la pensée n'étant que des aspects de la vie, sont des attributs également éternels et infinis de la substance. Ce livre est aussi un manuel exact et précis des faits et des doctrines de la biologie actuelle.

— Un jeune statuaire d'avenir, M. Stanislas Lami, vient de composer, à force de patientes recherches, le premier DICTIONNAIRE DES SCULPTEURS DE L'ANTIQUITÉ qui ait encore été fait. Cet ouvrage, qui intéresse tous les artistes et les érudits, vient de paraître à la Librairie académique Didier.

— Dans la *Collection des petits poètes du XVIII*[e] *siècle*, de l'éditeur A. Quantin, un nouveau volume: POÉSIES DE MALFILATRE, vient de paraître, et forme le 10[e] volume de la charmante et luxueuse collection.

Chez Paul Ollendorff, viennent d'être mis en vente: LA PRINCESSE FALCONI par M. Armand Dartois, drame en un acte et en vers, représenté le 26 juin 1884, sur le théâtre du Vaudeville.

L'ATHLÈTE, de M. R. Palefroi, comédie en un acte et en vers, représentée sur le théâtre de l'Odéon, le 12 mai 1884.

— Chez Calmann Lévy: LA DUCHESSE MARTIN, comédie en un acte de M. Henry Meilhac, représentée sur le Théâtre-Français, le 16 mai 1884.

— Signalons un volume de M. Félix P..., destiné à prémunir les gens qui s'en vont gaiement jouer leur fortune à Monte-Carlo, contre les agissements de la banque des jeux. C'est une étude sur cet établissement, ses administrateurs, ses employés, son autocratie, son omnipotence dans la principauté.

Nous ne pouvons qu'engager les gens prudents à lire cet ouvrage intitulé MONACO, *Assurance contre toutes les pertes de jeu que l'on fera* à MONTE-CARLO. La statistique des suicides dit assez combien ces lieux enchanteurs offrent de dangers.

HENRI LITOU.

Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 25 juin 1884.

Nous disions, il y a quinze jours, qu'il était bien difficile à un écrivain de traiter un sujet absolument neuf, et qu'un auteur ne pouvait être taxé de plagiat par ce qu'il reprenait une action qui, déjà, avait inspiré un poëte ou un romancier.

Je ne crois pas me tromper en disant que tout le monde a lu Graziella ; les femmes surtout ont pleuré à la lecture de ce poëme en prose inspiré à Lamartine. L'amour idéal, pur et chaste, n'a jamais été mieux traité, mais le sujet étant inépuisable, rien d'étonnant si quelques écrivains ont voulu faire renaître cette figure sous une forme plus vivante, plus vraie peut-être.

Notre littérature contemporaine, si terre à terre, puisque, même la poésie se fait « naturaliste », éprouve le besoin de revenir vers l'idéal. Le mouvement s'accentue chaque jour, et quelques écrivains, rompant avec le goût dépravé de notre époque, reviennent à la litérature honnète et méritent d'autant plus nos suffrages, qu'il y a hardiesse à marcher contre les impressions que recherchent avidement le plus grand nombre de lecteurs.

Un livre vient de paraître, volume charmant, portant un titre simple : ASSUNTA œuvre de M. Louis d'Ambaloges. Eh bien, cet ouvrage va faire pousser les hauts cris : « Mais, vont dire les gens qui ne voient que plagiaires partout, c'est *Graziella* que vous nous contez là, nous avons déjà lu ce roman-là, et si vous avez changé le lieu de l'action, c'est le même récit que vous avez refait ! »

Selon mon sens, ceux qui diront ces choses ont tort de s'imaginer que le thème est épuisé, et que l'on ne peut raconter deux fois la même histoire, quand l'esprit charmé voudrait l'entendre bien des fois encore.

M. d'Ambaloges a placé le lieu de la scène en Corse ; depuis le drame récent d'Ajaccio, il est beaucoup question de cette île et de ses mœurs. L'auteur connaît le pays dans lequel se déroule l'action de son drame d'amour, et l'on

ne peut dire que son livre n'offre pas un véritable intérêt d'actualité par quelques-uns des épisodes qui mettent en lumière la personnalité de l'un des brigands qui fut, il y a peu d'années, la personnification la plus complète du bandit de la vieille Corse.

Si nous dégageons l'action des détails, de lieu, nous retrouverons à peu près la *Graziella* de Lamartine, mais, à notre avis, la figure d'Assunta est bien mieux traitée que Lamartine ne l'a fait pour son héroïne, et il nous plaît d'opposer ces deux ouvrages l'un à l'autre.

Dans *Graziella*, le héros du roman pénètre dans la demeure du vieux pêcheur, après une sorte de naufrage.

« Surprise au milieu de son sommeil par la voix de son frère, *Graziella* n'avait eu ni la pensée ni le temps de s'arranger une toilette de nuit. Elle s'était élancée pieds nus à la fenêtre dans le désordre où elle dormait sur son lit. De ses longs cheveux noirs la moitié tombait sur l'une de ses joues : l'autre moitié se tordait autour de son cou, puis, emportée de l'autre côté de son épaule par le vent qui soufflait avec force, frappait le volet entr'ouvert et revenait lui fouetter le visage comme l'aile d'un corbeau battue du vent.

« Du revers de ses deux mains, la jeune fille se frottait les yeux en élevant ses coudes et en dilatant ses épaules avec ce premier geste d'un enfant qui se réveille et qui veut chasser le sommeil. Sa chemise, nouée autour du cou, ne laissait apercevoir qu'une taille élevée et mince où se modelaient à peine sous la toile les premières ondulations de la jeunesse. Les yeux ovales et grands étaient de cette couleur indécise entre le noir foncé et le bleu de mer qui adoucit le rayonnement par l'humidité du regard et qui mêle à proportions égales dans les yeux de femme la tendresse de l'âme avec l'énergie de la passion, teinte céleste que les yeux des femmes de l'Asie et de l'Italie empruntent au feu brûlant de jour de flamme et à l'azur serein de leur ciel, de leur mer et de leur nuit. Les joues étaient pleines, arrondies, d'un contour ferme, mais d'un teint un peu pâle et un peu bruni par le climat, non de cette blancheur saine du Midi qui ressemble à la couleur du marbre exposé depuis des siècles à l'air et aux flots. La bouche, dont les lèvres étaient plus ouvertes et plus épaisses que celles des femmes de nos climats, avait les plis de la candeur et de la bonté. Les dents courtes, mais éclatantes, brillaient aux lueurs flottantes de la torche, comme des écailles de nacre aux bords de la mer sous la moire de l'eau frappée du soleil. »

Ce n'est que peu à peu que l'amour entre dans le cœur de Graziella, et je crois que c'est ainsi que se passent les choses, mais Graziella et le jeune homme qui vient d'entrer sous le toit de sa famille sont encore des enfants. M. d'Am-

baloges, va plus vite en besogne. C'est pendant un orage que Georges, un jeune officier, et son ami Edmond Leblanc.... un ingénieur, surpris par la tempête, pénètrent, au milieu des déchaînements des éléments, dans la cabane d'un pêcheur, le patron Paolo.

« La porte s'ouvrit à demi, et par l'entre-baillement apparut une tête grisonnante et barbue, coiffée du haut bonnet de laine rouge des Napolitains.

Bosco et Fermo, les deux chiens de nos amis, sans attendre une invitation plus régulière, se glissèrent par l'ouverture et s'installèrent à la première place, au devant du grand feu flambant dans l'âtre.

L'homme barbu vit tout de suite à qui il avait à faire : il ouvrit la porte toute grande, ôta son bonnet rouge en souhaitant la bienvenue à *leurs Seigneuries* dans cet idiome napolitain un peu guttural, produit de la domination espagnole sur les bords de la mer Tyrrhénienne.

La cabane ou maisonnette n'avait qu'une porte, une chambre et une fenêtre. Deux escabeaux et deux bancs de bois autour d'une longue table, un lit, fait de quatre planches et d'une paillasse, un vieux bahut sur lequel apparaissaient en désordre quelques grossiers ustensiles de ménage, formaient tout le mobilier.....

Le personnel féminin se composait d'une femme et d'une jeune fille, — la mère et la fille, comme l'indiquait leur ressemblance. La première, malgré les fatigues de sa rude vie à la mer, et bien que les femmes vieillissent vite sous l'ardent ciel de Naples, conservait encore les restes d'une beauté peu commune.

Mais la fille ! — Georges en entrant n'avait vu qu'elle ; il ne vit ni les pêcheurs napolitains, ni les bandits corses et leurs fusils. Son regard, comme entraîné par un courant magnétique, avait rencontré celui de la jeune fille et ne pouvait se détacher de cette radieuse apparition, qui illumina pour lui la misérable demeure et le rendit immobile et muet d'admiration.

La vieille Parthénope, au milieu de tant de peuples divers qui, dans la longue suite des siècles, se sont croisés sur ses rivages, garde encore, rare il est vrai, quelques-uns de ces types de la forme antique apportés, dès son origine, par la Grèce, sa mère.

Et ce n'est pas dans les palais de ses grands seigneurs, mais le plus souvent parmi les pauvres populations de ses pêcheurs et de ses lazzaroni, vivant du sirocco et au soleil, que Naples reproduit ces étranges et saisissantes beautés, immortalisées par les chants d'Homère et par le ciseau de Praxitèle.

Ceci veut dire que notre jeune Napolitaine, aux cheveux fauves et aux yeux noirs, comme la belle Hélène et comme Ève sortie des mains du Créateur,

était surtout remarquable par la pureté de ses lignes, l'harmonie de ses contours et de ses formes qui semblaient taillés dans le marbre. »

Le portrait d'Assunta est bien différent de celui de Graziella, comme on l'a pu voir. l'une est brune, l'autre est blonde, mais chacune d'elles aiment de la même manière, de toute leur âme. Chez Assunta, c'est le coup de foudre, Graziella au contraire sent peu à peu son cœur s'ouvrir à l'amour.

Comme Graziella, Assunta a une mère, un petit frère. Chacune ont un fiancé choisi par leurs parents, mais non par leur cœur. Celui de Graziella, assez médiocre personnage. se retire sans bruit, on le perd au milieu de l'idylle. Le promis d'Assunta, au contraire, disputera celle qui lui a été fiancée, et ce fait donne plus de force au roman de M. d'Ambaloges.

Graziella meurt de son amour :

« Elle m'écrivait qu'elle : « avait eu la fièvre; que le cœur lui faisait mal; mais qu'elle allait mieux de jour en jour; qu'on l'avait envoyée, pour changer d'air et pour se remettre tout à fait, chez une de ses cousines, sœur de Cecco, dans une maison du Vomero, colline élevée et saine qui domine Naples. » « Je restai ensuite plus de trois mois sans recevoir aucune lettre. Je pensais tous les jours à Graziella.

« Je devais repartir pour l'Italie au commencement du prochain hiver. Son image, triste et charmante, m'y apparaissait comme un regret, et quelquefois aussi comme un tendre reproche. J'étais à cet âge ingrat où la légèreté et l'imagination font une mauvaise honte au jeune homme de ses meilleurs sentiments ; âge cruel où les plus beaux dons de Dieu, l'amour pur, les affections naïves, tombent sur le sable et sont emportés en fleur par le vent du monde. Cette vanité mauvaise et ironique de mes amis combattait souvent en moi la tendresse cachée et vivante au fond de mon cœur. Je n'aurais pas osé avouer, sans rougir et sans m'exposer aux railleries, quels étaient le nom et la condition de l'objet de mes regrets et de mes tristesses. Graziella n'était pas oubliée, mais elle était voilée dans ma vie. Cet amour, qui enchantait mon cœur, humiliait mon respect humain.

« ... La vanité est le plus sot et le plus cruel des vices, car elle fait rougir du bonheur ! »

Georges aussi reçoit une lettre d'Assunta :

« Georges, je vous ai attendu toute la journée ; pourquoi n'êtes-vous pas venu ? Etes-vous malade ? ou plutôt, vous êtes-vous blessé hier dans votre fuite précipitée, quand on a failli nous surprendre ; je pars sans rien savoir, et c'est ce qui fait mon tourment. Peut-être le seigneur français va-t-il oublier a fille des pauvres pêcheurs ?... »

Ah non. Georges ne l'oublie pas ! non, partout il publie son amour. il le crie à tous les échos. il n'a pas honte d'aimer la fille d'un pauvre pêcheur.

« — Eh bien ! chère âme. reprit-il, je garde votre parole ; à partir de demain. nous demeurerons quelques jours sans nous revoir : puis je viendrai vous dire adieu avant de partir pour la France, où je resterai deux mois, pour préparer notre bonheur à tous deux. Et vous, promettez-moi, quand je ne serai plus là, de me garder votre amour jusqu'à ce que je revienne. »

« — Moi ! dit-elle, *signore mio*, quand vous serez parti, je vous aimerai en attendant votre retour. et quand je ne l'espérerai plus, eh bien ! alors la pauvre Assunta n'aura pas besoin de se jeter à la mer pour mourir. »

C'est la même pensée exprimée par Lamartine dans la lettre dernière de Graziella.

« Le docteur dit que je mourrai avant trois jours. Je veux te dire adieu, avant de perdre mes forces. Oh ! si tu étais là, je vivrais !... »

Mais la mort d'Assunta ne ressemble en rien à celle de Graziella qui, elle, meurt loin de celui qui a pris sa vie parce qu'il a emporté son cœur. Le fiancé d'Assunta, Jacopo, les surprend ; fou de rage de s'être vu repoussé, il prépare sa vengeance.

« — Eh bien ! dit Georges avec un élan passionné, écoute-moi encore. mais avant. reçois ce gage de mon amour et de ma promesse.

Et il ôta de son doigt une bague. un magnifique bijou aux armes de sa famille. qu'il passa au doigt de la jeune fille surprise et ravie.

Ce furent leurs fiançailles.

Puis il l'attira doucement pour lui parler à l'oreille, — comme s'il eût craint que ses paroles ne fussent emportées par le murmure de la cascade tombant à côté d'eux et qui couvrait leurs voix.

Hélas ! elle couvrait aussi tous les bruits environnants, et ils ne purent entendre les pas qui s'approchaient et le froissement des rameaux s'écartant autour d'eux.

Mais la jeune fille, que Georges tenait embrassée et renversée sur son cœur. vit soudain au-dessus d'elle une tête noir aux yeux flamboyants, et l'éclair d'un couteau qui se levait sur Georges.

Elle reconnut Jacopo.

Comme mue par un ressort. elle se leva en poussant un grand cri. et écartant son amant. elle se jeta, les bras étendus, au devant de Jacopo pour l'arrêter ; — mais l'arme fatale, lancée avec force. ne put être retenue et s'abattit dans le flanc de la pauvre enfant, qui s'affaissa avec un long et déchirant soupir.

Dans *Graziella*, la jeune fille meurt abandonnée, loin de l'amant ; ici

Assunta aussi va mourir, mais le lecteur ne reste pas sur un regret : « Il n'y a pas de temps à perdre, dit Georges, mais j'en ai assez pour faire mon devoir... Je m'étais engagé avec cette malheureuse enfant: quand elle a été frappée, je venais de lui faire ma promesse ; j'aurais attendu un an, deux ans, le temps qu'il aurait fallu pour habituer ma mère, mon frère, mes parents à l'idée de cette union. Maintenant mon bonheur est à jamais perdu, mais c'est de mon honneur qu'il s'agit... J'ai mis à son doigt l'anneau de nos fiançailles : — les armes de notre maison y sont gravées : — elles ne doivent pas mentir. »

Voilà, à mon avis, le grand mot du livre, c'est cette phrase-là aussi qui termine notre roman, *Claudia Vernon*. On dit que les titres de noblesse n'existent plus, que cette classe, qui a eu une place si prépondérante dans notre société, s'efface peu à peu ; nous le regrettons. La noblesse allait toujours droit devant elle, ne connaissant qu'un mot, l'honneur qui résume le devoir. Tant que la noblesse a tenu haut et ferme le drapeau de l'honneur, elle a été la première; mais aussitôt qu'une partie de ses membres a dévié de la route, celle-ci a entraîné l'institution tout entière. — Ce qui est promis doit se tenir ; ce qui est juré ne se retire plus.

Assunta peut s'endormir tranquille, heureuse, elle a été aimée par un vrai gentilhomme :

« ... Je veux vous savoir là et sentir votre main dans la mienne, pour mourir en vous regardant. »

Et comme elle est jolie, presque cette dernière parole de la mourante, en embrassant son petit frère Gioacchino! « — *Poverino!* qui te fera jouer? qui e réveillera le matin? qui *te chantera* pour t'endormir? »

Le héros du roman de Lamartine en est réduit à des regrets, à des remords : « Je ne sais pas où dort ta dépouille mortelle, ni si quelqu'un te pleure encore dans ton pays ; mais ton véritable sépulcre est dans mon âme. C'est là que tu es recueillie et ensevelie tout entière. »

Georges a le regret, mais non les remords : la jeune Napolitaine dort son dernier sommeil dans le cimetière de Bonifacio, où l'on peut lire sur une pierre :

Dona Maria Assunta, vicomtesse du Luc, morte à l'âge de seize ans.

Le livre de M. d'Ambaloges nous a procuré un double plaisir, il nous a charmé d'abord, et il nous a fait relire *Graziella*, volume un peu oublié sur les derniers rayons de notre bibliothèque.

En dehors de l'idylle, on trouve beaucoup d'originalité dans l'œuvre de M. d'Ambaloges, de la couleur locale et des portraits bien en lumière.

Gaston d'Hailly.

HISTOIRE

Voici certainement un ouvrage intéressant : L'EUROPE MILITAIRE ET DIPLOMATIQUE AU XIXe SIÈCLE, par M. Frédéric Nolte. L'auteur commence son étude au Congrès de Vienne qui est en effet la date des débuts de l'histoire politique du XIXe siècle, comme celle du XVIIIe doit dater des traités qui ont suivi la guerre de la succession d'Espagne : les traités de 1814 et de 1815 ont la même importance dans l'histoire générale de l'Europe que ceux de 1713 et 1714. Les peuples et les politiques, dit M. Frédéric Nolte, n'ont été occupés, depuis soixante-dix ans, qu'à détruire, pièce à pièce, l'œuvre édifié par les souverains vainqueurs, après les désastres de la fin du règne de Napoléon Ier. Cette œuvre contenait en elle-même toutes les causes de ruine, et parmi les souverains et les diplomates qui la prétendaient alors immortelle, les uns étaient aveugles, les autres peu sincères. Le Congrès de Vienne fut admirablement bien jugé, dès le mois de février 1815, par un publiciste clairvoyant, auquel Metternich reconnaissait les qualités intellectuelles les plus rares, Frédéric de Gentz : « Ceux, dit-il, qui, à l'époque de la réunion du Congrès de Vienne, avaient bien saisi la nature et les objets de ce Congrès, ne pouvaient guère se méprendre sur sa marche, quelle que fût leur opinion sur ses résultats. Les grandes phrases de « reconstruction de l'ordre moral », de « paix durable fondée sur une juste répartition de forces », etc., etc., se débitaient pour tranquilliser les peuples et pour donner à cette réunion solennelle un air de dignité et de grandeur ; mais le véritable but du Congrès était le partage entre les vainqueurs des dépouilles enlevées au vaincu.

Le partage se fit au hasard, suivant les convoitises de chacun, et sans souci des droits et des vœux des peuples. Avant le congrès, les souverains avaient bien déclaré hautement que « désormais les nations respecteraient leur indépendance réciproque », que « le but de la guerre et de la paix était d'assurer les droits, la liberté et l'indépendance de toutes les nations ». Le Congrès réuni, M. de Talleyrand veut qu'on s'inspire de ces déclarations, demande qu'on proclame que l'œuvre du Congrès sera conforme au droit public de l'Europe. Que lui répond le ministre prussien ? « mais quelle nécessité de parler du droit public ! on ne fera certainement rien de contraire au droit public, cela va sans dire... » Et c'est en vain que M. de Talleyrand lui répliquait que si cela allait bien sans dire, cela irait encore mieux en le disant. Alexandre Ier ne déclarait-il pas nettement aussi au représentant de la France que chacun devait

trouver ses convenances au Congrès ? « J'ai 200.000 hommes en Pologne, qu'on vienne m'en chasser. » Et l'empereur ajoutait : « Vous me parlez toujours de principes : votre droit public n'est rien pour moi, je ne sais ce que c'est. Quel cas croyez-vous que je fasse de tous vos parchemins et de vos traités ? »

Et le cynisme de ces déclarations autorisait, continue M. Frédéric Nolte, chacune des quatre puissances victorieuses, *des quatre*, comme on les appelait simplement, à mettre la main ou à laisser mettre la main sur tout pays dont la conservation n'intéressait pas l'une d'elles. L'Autriche se jette sur l'Italie, occupe Venise et livre le reste de la péninsule à des princes dévoués à ses intérêts : elle permet au Piémont de prendre Gènes, ce qui lui donne un grand port sur la Méditerranée. La Prusse veut étendre son littoral sur la Baltique et s'empare de la Poméranie suédoise, faible compensation que venait de recevoir le Danemark pour la perte de la Norvège, et le Danemark, dépouillé, doit se contenter d'une indemnité dérisoire et du duché de Lauenbourg. La Prusse, encore, aurait bien voulu la Saxe : mais ici l'Autriche proteste, parce que la Saxe est à la porte de la Bohème, et elle veut une barrière entre elle et son ambitieuse voisine : on se contente d'enlever au roi de Saxe une grande partie de son territoire. De même la Pologne ne paraît sauvée de la convoitise russe que par la jalousie de l'Autriche et de l'Angleterre ; mais le czar a su se la faire livrer indirectement. A l'Angleterre on ne refuse rien : elle s'établit, sans protestation, sur tous les points où elle peut assurer son empire maritime, à Malte, aux îles Ioniennes, au Cap, à l'Ile de France, aux Antilles ; elle ne peut prendre pour elle les embouchures de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin : mais elle prétend y établir un royaume puissant contre la France et en quelque sorte vassal de l'Angleterre.

Et ce sont les princes qui traitaient ainsi les petits États et les provinces démembrées de l'empire français, qui allaient ensuite signer le traité de la Sainte-Alliance, invoquer les préceptes du christianisme, la justice, la charité, la paix, pour en faire les principes d'une politique nouvelle.

Aujourd'hui, aussi, on parle continuellement de la triple alliance, des souverains se sont entendus pour découper l'Europe à leur guise, taillant ici, rognant là, et n'ayant au fond d'autre désir que de se manger les uns les autres lorsqu'ils auront digéré les petits. Ces traités entre souverains, traités signés sous le sceau « de la très sainte et indivisible Trinité », n'ont d'autre valeur que le calme du serpent digérant sa proie. Nous sommes loin du Congrès de Vienne, et l'histoire que vient d'écrire M. Frédérick Nolte indique bien l'inanité de ces parchemins. L'ouvrage nous montre l'Europe en feu depuis soixante-dix ans, malgré toutes les protestations des signataires des nombreux congrès

qui se sont réunis depuis autour d'un tapis vert. Beaucoup de sang a coulé, et la carte de l'Europe ne ressemble plus guère à celle créée par LL. MM., les signataires du traité de la Sainte-Alliance.

« Conformément aux paroles des saintes Écritures, qui ordonnent à tous les hommes de se regarder comme frères, les trois monarques contractants demeureront unis par les liens d'une fraternité véritable et *indissoluble*, et, se considérant comme compatriotes, ils se prêteront, en toute occasion et en tout lieu, assistance, aide et secours ; se regardant envers leurs sujets et armées comme pères de famille, ils les dirigeront dans le même esprit de fraternité dont ils sont animés pour protéger la religion, la paix et la justice. »

Certainement, les trois souverains n'ont pu signer pareille chose sans rire, et cependant ils en signeront encore d'autres qui se feront de même au nom de la Très Sainte Trinité, et qui n'auront pas plus de valeur. Étudier les causes de la destruction des traités qui, au premier abord, paraissent les plus sincères, c'est montrer que toutes ces signatures ne valent pas grand'chose et que peut-être serait-il urgent de trouver un autre système qui puisse véritablement conserver les bienfaits d'une paix générale.

Y arrivera-t-on ?

Si l'on veut bien lire : *l'Europe militaire et diplomatique* au XIXe siècle, on arrivera, avec M. Frédérick Nolte, aux conclusions suivantes :

« Lorsqu'on embrasse d'une vue d'ensemble cette longue suite de guerres sanglantes, de violences internationales, de conventions méprisées, d'engagements rompus, depuis l'année 1815, on est saisi d'un véritable vertige. Qui ne se prendrait à mettre en doute la loi du progrès devant cet appel, toujours renaissant à la force brutale, devant la rapidité du perfectionnement de l'art de détruire, comparé à la marche lente de la science du médecin, de l'économie politique, du bien-être social. Tous les siècles se sont attribué une grande part dans la marche progressive de l'humanité ; celui qui a employé la vapeur, le gaz, l'électricité, qui a répandu les moyens d'acquérir la science avec tant de facilité, qui a su créer tant de sources nouvelles de satisfactions matérielles, devrait être fondé à réclamer la supériorité dans l'œuvre des temps : et cependant, quand on étudie de près l'histoire militaire et diplomatique d'une époque si féconde en découvertes utiles, il semble que le XIXe siècle, aujourd'hui sur son déclin, doive abandonner aux âges futurs la tâche glorieuse de rendre les hommes meilleurs. Ce n'est pas lui qui mettra fin à ces effusions de sang, qui, pour être devenues partie intégrante des mœurs de ce monde, n'en rattachent pas moins l'homme à la bête, et donnent aux instincts de férocité, qu'il doit à sa nature imparfaite, la sanction légale d'une institution. La guerre est indis-

*

pensable, dit-on, il serait plus exact peut-être de dire que la cruauté et la convoitise des hommes la rendent indispensable.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait méconnaître qu'elle est un des états permanents du monde actuel. Peut-être même les puissances européennes, qui, jusqu'à nouvel ordre, conduisent les destinées de notre planète, n'ont-elles jamais eu autant de prétentions territoriales ouvertes ou inavouées : peut-être n'ont-elles jamais eu en réserve autant de causes de conflits sanglants ? Dans tous les cas, elles n'ont jamais mis autant de science et de méthode dans la recherche, la préparation et l'exécution de guerres inexpiables, sans cesse renouvelées.

La responsabilité de cet état de malaise et de violence remonte au Congrès de Vienne. Lorsque, selon la formule trouvée par Talleyrand, les grands hommes de cette solennelle assemblée, Metternich, Nesselrode. Handenberg, tentèrent de reconstituer l'Europe sur le principe de la légitimité, ils ne crurent pas devoir consulter les nationalités, ni les désirs des peuples. En formant la Sainte-Alliance, le czar Alexandre Ier : le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, l'empereur d'Autriche, François II, avaient une foi profonde dans l'origine de leur autorité absolue. En partageant l'Europe selon leurs inspirations ou leurs convoitises, ils pensaient fonder un ordre de choses dicté par la Providence elle-même. On sait combien ce genre de fanatisme, qui met les passions des hommes au compte de Dieu, a causé de maux dans l'histoire.

Donner la Belgique aux Hollandais qu'elle haïssait, l'Italie aux Autrichiens qu'elle repoussait, l'Espagne à Ferdinand VII qu'elle méprisait, la Pologne aux Russes qui l'avaient martyrisée, c'était cependant jouer une partie perdue d'avance aux yeux des esprits clairvoyants et non aveuglés par le mysticisme absolutiste. L'Angleterre ne s'y trompa pas. Elle refusa d'entrer dans la Sainte-Alliance. Elle comprenait que l'œuvre du Congrès de Vienne n'était pas née viable, et que les nationalités comprimées réagiraient en proportion de l'action subie, emportant dans leurs révoltes les petites combinaisons des diplomates et les conventions fondées sur les intérêts exclusifs des souverains.

Après avoir passé en revue les révolutions et les guerres qui ont ensanglanté l'Europe pour réagir contre le résultat du traité de la Sainte-Alliance, avoir dit leurs causes et montré leurs conséquences, l'auteur ajoute :

« Quel que soit d'ailleurs le régime administratif adopté par les grandes puissances maritimes de l'Europe pour leurs possessions d'outre-mer, l'expansion coloniale répond à un besoin trop général pour que ces expéditions fassent jamais naître des conflits sérieux entre les nations occidentales. Il n'en est pas de même de l'accroissement exagéré de la Russie et de la Prusse. L'équilibre

européen n'est pas une fiction. La situation des peuples comprimés, au centre par l'Allemagne, à l'est par l'empire des czars, est aujourd'hui fort difficile. Le système de la paix armée est devenu général. La défiance est à l'ordre du jour. Jamais l'opinion publique n'a été aussi nerveuse, aussi surexcitée. Un bruit, une parole malsonnante, même l'affirmation trop répétée de l'état de paix relative où l'on se trouve en ce moment, inquiètent la diplomatie et les gouvernements. Il y a là une situation morbide à laquelle il est urgent de porter remède si l'on veut que le XIXe siècle achève sa tâche de science et de progrès, et ne se termine pas au milieu d'une conflagration générale.

Quel spectacle offrirait l'Europe! de quels carnages épouvantables ne serait-elle pas le théâtre.

Peut-on seulement espérer que la vue de tout ce sang répandu en ferait davantage détester la cause? Napoléon Ier, ce grand massacreur d'hommes, prononçait, le soir de la bataille d'Eylau, ces paroles que lui arrachait la vue des milliers de malheureux étendus blessés ou sans vie à ses pieds :

« Ce spectacle est fait pour inspirer aux princes l'amour de la paix et l'horreur de la guerre. » Malheureusement, l'empereur n'éprouvait là qu'une émotion bien passagère, et dont le souvenir ne l'arrêta jamais dans aucune de ses guerres.

Mais si les témoins ordinaires de ces scènes de carnage ne faisaient rien pour les prévenir, malgré la douleur qu'ils en pouvaient ressentir, d'autres hommes, qui cependant n'en avaient jamais vu, tenaient leur origine en horreur. A peu près de tout temps, la guerre a eu ses ennemis, qui se sont efforcés de trouver un moyen de la rendre impossible. Malheureusement, jusqu'ici, ceux qui ont été proposés sont peu pratiques. Suivant un ancien membre de l'Université, un des moyens les plus efficaces de prévenir la guerre est la pratique sincère du régime représentatif et l'intervention réelle de chaque pays dans ses propres affaires. « Plus le gouvernement personnel ou absolu perdra du terrain en Europe, dit M. L. Mézières (*De la Polémomanie ou Folie de la guerre dans l'Europe actuelle*), et plus on verra diminuer les chances de conflit entre les nations. La guerre n'a presque jamais lieu que pour amener une diversion à des griefs légitimes, ou pour satisfaire les caprices des souverains. »

Si l'on en croit l'auteur d'un ouvrage admirable sur l'extinction de la guerre (R. FROMENTIN, *Le Crime de la guerre dénoncé à l'humanité*), trois conditions pourraient seules réaliser ce rêve idéal :

« 1° Diffusion universelle de l'instruction et introduction de l'économie politique et sociale dans l'enseignement.

« 2° Réduction immédiate de toutes les forces militaires à la défense exclu-

sive du territoire national ou à la répression des outrages faits au drapeau :

« 3° Établissement en son temps et lieu d'une junte suprême, dont la mission unique serait d'étudier et de diriger pacifiquement les conflits internationaux à laquelle, du reste, les princes, chefs de république, jureraient un respect inviolable au nom de la liberté et de l'humanité, le jour même où ils prendraient la haute direction des affaires. »

Ces propositions sont fort sensées, mais leur exécution est impossible. Nous ne nous arrêterons pas à discuter les deux premières ; nous en viendrons immédiatement à la troisième, la plus importante dans le sujet qui nous occupe. Nous applaudirions à l'établissement d'une junte suprême, chargée de régler pacifiquement les querelles internationales. Mais ils ne sont pas nés, les princes et les chefs de républiques qui jureront de respecter ses arrêts ! Et puis, prêteraient-ils ce serment ? Combien d'entre eux ne le violeraient pas le jour où la junte rendrait un jugement qui ne leur conviendrait pas ? A cela on nous répond que, dans le cas où une nation condamnée par le tribunal arbitral ne se soumettrait pas au jugement prononcé contre elle, les autres nations s'allieraient, fusionneraient leurs armées, et la force serait employée contre la condamnée récalcitrante.

Que de beaux rêves ! Pour ne parler que de l'Europe, est-elle donc dès aujourd'hui si unie ? Cet accord des États qui la composent, accord nécessaire à la réalisation de ce plan séduisant, est-il donc à la veille de se faire ? Mais ce serait, en vérité, le prélude de la république universelle, ou tout au moins européenne, et elle n'est pas près d'être proclamée.

Laissons donc ces chimères, et voyons quel autre moyen peut leur être substitué.

Celui qui compte le plus de partisans est *l'arbitrage* ou le congrès européen. Ce mode de régler à l'amiable des points en litige est conforme aux idées de la saine raison. En appeler au jugement, soit d'un neutre, soit d'un congrès, démontre la sagesse des deux adversaires. Au surplus, l'arbitrage a donné déjà quelques résultats très satisfaisants, comme, par exemple, dans l'affaire de l'Alabama, dans celle du détroit de Juan Fuca entre l'Angleterre et les États-Unis, et dans d'autres occasions encore. Pense-t-on, cependant, que des questions capitales, comme celles qui s'agitaient en 1866 ou en 1870, pourraient se résoudre par cette voie ? Il semble que l'arbitrage doive se restreindre aux difficultés où ne sont mêlées ni les haines de races, ni les grandes convoitises.

Les congrès des « Amis de la paix », sociétés fondées à Paris et à Londres, ont, jusqu'à présent, produit beaucoup d'éloquence. Malheureusement, l'une de leurs dernières assises, tenue à Bruxelles, paraît n'avoir fait éclore d'autre

proposition qu'un projet d'abolition générale des armées permanentes, projet que nous examinerons tout à l'heure.

Cependant, l'œuvre des amis de la paix, pour être lente, est profitable et bonne. Peut-être la persévérance finira-t-elle par créer un courant d'opinion qui, avec les siècles, s'imposera aux nations belliqueuses. Rappelons toutefois qu'au début de la guerre franco-allemande, l'une des premières tentatives de cette estimable société fut peu heureuse.

Devant ces efforts infructueux pour amener la fin d'un système reconnu inhumain, désastreux, immoral, on se prend à regretter le temps où deux rois qui avaient ensemble une querelle se rencontraient en champ clos; ou encore celui où ils envoyaient, en leur lieu et place, un nombre égal de champions appelés à se battre entre eux et à renouveler le combat des Horaces et des Curiaces.

Aujourd'hui, cette façon de régler les différends est démodée. La guerre où des centaines de mille hommes sont oppsées les unes aux autres l'a remplacée. Moyen horrible de se rendre justice soi-même, répétition de ces luttes d'autrefois. si improprement appelées « le jugement de Dieu », « métier de barbare », suivant le mot de Napoléon Ier, où tout l'art consiste à être le plus fort sur un point donné.

Nous avons dit, un peu plus haut, que, dans une de ses dernières réunions, la Société des Amis de la Paix avait demandé le désarmement général des puissances militaires. Ainsi que le projet d'instituer une cour d'arbitrage. cette idée est vieille, mais nul ne l'a soutenue avec plus de conviction et de chaleur que Napoléon III. Dans ces derniers temps, l'Allemagne a parlé de l'imposer violemment aux nations qui l'inquiètent. Néanmoins, ce moyen « infaillible ». assure-t-on, de rendre toute guerre impossible, n'offre pas plus de garanties de succès que les autres. Certes, nous reconnaissons que les armées permanentes sont très souvent un élément de compression sur les peuples, qu'elles sont la négation de la liberté civique.

Dans le temps de progrès et de liberté où nous sommes. ce fait suffirait à la condamnation des armées permanentes. Cependant, « servir à comprimer un peuple » n'est pas le seul tort de ces nombreuses agglomérations d'hommes dont le métier consiste à tuer leurs semblables.

Une armée permanente nuit au développement de la population en prélevant une sorte de dîme sur les jeunes hommes, sur les mieux constitués. Elle est la destruction des mœurs privées ou publiques. Elle appelle la guerre : de ce qu'il en possède une, un souverain veut l'utiliser; plus elle est parfaite. plus il désire en montrer la valeur.

Les officiers aussi souhaitent la guerre, d'abord pour sortir de l'inaction, ensuite pour avoir de l'avancement. Une armée permanente retarde la prospérité matérielle du pays, en condamnant à l'oisiveté les bras les plus robustes, les intelligences les plus ardentes. Elle est encore une source de dépenses formidables.

« Quelles entreprises ne pourrait-on pas mener à bien par un autre emploi des richesses prodiguées et englouties dans l'œuvre stérile de la guerre? dit M. Henri Dumesnil, dans son *Etude philosophique sur la Guerre*. Quand on songe, continue-t-il, aux améliorations qu'un pays obtiendrait avec les milliards qu'on lui fait suer parfois en une année et pour les besoins d'une seule campagne, une sorte de féerie apparaît aux yeux de l'esprit.

« Tout ce mirage deviendrait facilement une réalité, rien qu'en supprimant une partie des dépenses militaires.

« Combien de grands problèmes, restés jusqu'ici sans solution, seraient sans doute éclaircis! A peine connaissons-nous complètement notre globe, dont certaines parties sont imparfaitement décrites, dont les autres n'ont pas même été explorées, comme l'Afrique centrale et les régions polaires. »

Eh bien, en mettant sous les yeux le tableau des guerres du XIXe siècle, M. Fréderick Nolte n'a pas eu seulement le but d'écrire, et d'une façon fort bien comprise, ma foi, de faire œuvre d'historien; il a voulu surtout faire comprendre, par une vue d'ensemble, ce que coûtent à l'humanité ces querelles odieuses de l'orgueil et de l'égoïsme national. Il contribue, pour sa part, à l'œuvre patiente des publicistes, des économistes, des hommes d'État, des philanthropes, qui dénoncent la guerre comme une anomalie, comme une honte pour notre époque. Est-ce à dire pour cela qu'il se fasse illusion, comme nous-même, sur la prochaine disparition des conflits meurtriers dont nous tous qui n'avons pas vécu un demi-siècle, avons vu tant d'exemples sous les yeux? Si des hommes, comme l'auteur de l'ouvrage que nous présentons au public, font tous leurs efforts pour déconsidérer ce goût de gloire militaire que nous inculquent des souverains qui se rient de notre crédulité, d'autres, comme M. le baron Von der Goltz, écrivent *la Nation armée*, et prétendent que la guerre est le *summum* de la civilisation.

Non, dit M. Frédérick Nolte, l'humanité est encore trop peu dégagée de ses vieilles passions pour qu'on puisse espérer le prochain avènement de la paix universelle. Mais nous avons voulu apporter notre modeste effort pour la propagation d'idées qui nous sont chères.

Car notre foi est profonde dans la constitution de sociétés humaines mieux équilibrées, plus préoccupées du bien-être moral et matériel de leurs mem-

bres que de batailles et de conquêtes, plus disposées à lutter dans les champs de la science, qu'à se disputer l'invention des engins les plus rapides de destruction.

La presse, qui exerce aujourd'hui une influence considérable, a un rôle à jouer en cette affaire. Jusqu'à présent elle s'est trop peu employée en faveur de la paix. Tel rédacteur, par animosité personnelle, a souvent prêché la guerre à un pays avec lequel on était en bonne amitié. Aussitôt son article a été reproduit, traduit, commenté; des deux côtés on s'est provoqué, et peu s'en est fallu que la guerre ne fût déclarée.

Les journalistes de notre époque doivent renoncer à leurs inimitiés personnelles : ils doivent s'appliquer à calmer les passions populaires : dans leurs écrits sur les questions internationales, ils doivent toujours conclure par un appel à la tolérance et un souvenir à la fraternité de tous les hommes. En un mot, leur tâche doit être d'apaiser et non d'exciter les haines.

Enfin, les nations chez lesquelles la guerre a été en honneur, doivent désormais s'abstenir de ces manifestations qui entretiennent les rancunes de leurs anciens ennemis. « Pour cela, elles doivent, suivant le conseil de M. Louis Mézières (*De la Polémomanie*), abolir les anniversaires de batailles, détruire les monuments commémoratifs, les trophées d'armes et de drapeaux. »

Maintenant, M. Frédérick Nolte estime que « le mouvement régénérateur qui chassera de l'Europe le terrible fléau partira de la France. Le peuple qui a porté partout avec lui les idées de liberté politique et sociale, qui, depuis le moyen âge, a été le grand propagateur des sentiments de solidarité et de charité, sera encore le principal ouvrier de cette œuvre de désintéressement et d'amour. »

Hélas! je crains bien que l'auteur de l'*Europe militaire et diplomatique* au XIXe siècle ne se fasse de grandes illusions. Les rois feront toujours croire à leurs sujets que la nation voisine est faite d'une tout autre pâte qu'eux-mêmes, et les pousseront à s'égorger entre eux, pour aller à la conquête chimérique de lauriers plus chimériques encore.

Les journalistes aimeront, quoiqu'ils en disent, les guerres et les difficultés politiques, parce qu'ils en vivent et que sans tout cela on ne lirait pas leurs élucubrations.

Les officiers voudront toujours avoir de l'avancement.

On élèvera toujours des colonnes aux vainqueurs; les vaincus eux-mêmes en élèveront à leurs revers.

Et quant à la question des drapeaux, le jour où on fera disparaître des Invalides chez nous, comme ailleurs, d'un autre endroit consacré, comme l'on dit, pour employer une locution familière : Il fera chaud!

Ah! si les peuples voulaient!... mais ils ne veulent pas!

* * *

Dans un excellent volume, écrit avec un soin pieux de la vérité historique, M. le baron Ernouf a mis en lumière une des figures les plus intéressantes qui se soient trouvé mêlées aux événements qui se déroulèrent de 1792 à 1815, celle de Maret, duc de Bassano.

Le père de Maret, un savant distingué, écrivant un jour à Piron, le félicitait des conseils qu'il donnait aux princes pour le choix de leurs serviteurs, et témoignait l'espoir que la France aurait plus tard le bonheur de posséder un ministre :

Plus occupé que fier de son poste honorable.

Il était loin de prévoir que cet idéal serait réalisé par son fils.

Comment ne pas s'intéresser à l'histoire, puisée aux meilleures sources, de l'homme qui, comme l'a dit l'académicien Etienne, le jour des funérailles de Maret, « *se faisait chérir partout où nous nous faisions craindre.....* »

« Et dans ces longues années, où il voyait tous les jours en tête à tête l'arbitre des destinées de l'Europe, quelle victime de nos troubles civils a vainement invoqué le duc de Bassano? Quelle infortune l'a trouvé insensible? Quel mérite ignoré ou méconnu n'a rencontré en lui un protecteur chaleureux? Avocat du malheur devant le trône, il se plaisait à désarmer la colère d'un monarque irrité, à vaincre ses préventions, ses défiances. Rien ne rebutait la bonté de son cœur; repoussé d'abord, il revenait à la charge; sa patience bienveillante et courageuse ne se fatiguait pas, et la persévérance de l'homme de bien triomphait enfin de tous les obstacles.

« Oh! qu'alors il était heureux! Avec quel empressement, avec quel zèle il annonçait à un proscrit le terme de sa disgrâce, à une famille la fin de ses malheurs.

« D'autres retraceront les éminents services de l'homme d'État; cette vie si pleine et si agitée du ministre qui, suivant Napoléon sur tous les champs de bataille, traçait ses décrets sur l'affût d'un canon, et datait les bulletins de la grande armée de toutes les capitales de l'Europe. Le duc de Bassano a joui de toute la confiance de l'homme prodigieux qui tint si longtemps dans ses mains le sort des empires : il ne la perdit jamais, il la justifia toujours. Attaché à sa haute fortune, *il le fut plus encore à ses revers.* Pour plaire aux pouvoirs qui depuis ont régné sur la France, il ne s'excusa pas, comme tant d'autres, de sa fidélité; il s'en fit gloire! Il a conquis, sinon la faveur, du moins l'estime

de tous les gouvernements, et, dans les partis les plus divers, il a gardé des amis également dévoués, parce que sa bienveillance s'est répandue sur les victimes de toutes les époques, et ne s'est jamais informée de l'opinion à laquelle appartenait le malheur qu'il fallait secourir.

« Rendu après tant de vicissitudes à sa famille et à ses amis, il partageait ses dernières années entre la culture des lettres et le soin de ses intérêts, *les seuls qu'il eût négligés*, l'Institut et la Chambre des Pairs. »

Ceux qui liront en entier l'étude que M. le baron Ernouf a faite de la vie et du caractère de *Maret, duc de Bassano*, reconnaîtront qu'il n'y a rien de banal, rien d'affecté dans cet éloge funèbre ; tout y est sincère et mérité. Parmi les compagnons des travaux et de la gloire de Napoléon Ier, qui participent à l'immortalité de sa mémoire, il est quelques personnalités plus éclatantes que celle de Maret ; il n'en est pas de plus honorables.

M. le baron Ernouf, dont les ouvrages : *Souvenirs militaires d'un jeune abbé*, *Souvenirs de la Terreur*, *Les Français en Prusse*. *Le général Kléber*, ont été si appréciés, a puisé les renseignements qui lui étaient indispensables, pour mener à bien le volume dont nous parlons aujourd'hui, dans les archives nationales ou dans celles des affaires étrangères. Il a trouvé aussi de précieux renseignements dans la correspondance particulière de Maret avec le baron Bignon, beau-père de l'auteur, qui a rempli sous ses ordres des fonctions importantes et qu'il honorait de son affection et de sa plus intime confiance. Enfin, M. le duc de Bassano fils, a bien voulu lui communiquer de nombreuses notes inédites de son père et l'autoriser à les publier dans ce travail. Ces notes révèlent ou expliquent bien des faits considérables, et montrent ou laissent deviner quel fut, dans les circonstances les plus graves, le véritable rôle de Maret auprès de l'empereur Napoléon Ier.

*
* *

L'éducation, telle est la principale affaire des temps actuels ; elle doit être le premier de nos soins, comme elle est le plus important de nos devoirs. De la manière dont nous la donnerons à nos enfants, dépend l'avenir de la société.

Certes, chacun est libre d'inculquer à sa famille les principes qui lui sont chers, mais il est juste aussi que des hommes de haute foi appellent l'attention des pères de famille, des instituteurs et du clergé enseignant, sur les dangers ou le bien de telle ou telle voie, dans laquelle ils conduiraient la jeunesse.

Mgr Gaume, protonotaire apostolique, dans l'ouvrage qu'il vient de pu-

blier : DU CATHOLICISME DANS L'ÉDUCATION, élève sa voix éloquente et autorisée contre l'éducation donnée en dehors des principes du catholicisme.

Nous avons lu avec une attention scrupuleuse cet ouvrage que les positivistes discuteront, mais dont le fond renferme une pure morale et un profond amour de l'humanité. Cependant Mgr Gaume croit qu'une nouvelle génération va se lever qui affirmera sa foi et remplacera la génération actuelle « qui a grandi loin de la religion qu'elle n'aime point, qu'elle ne connaît point, dont elle ne sent point la nécessité. » Il faut avouer que le savant prélat fait preuve d'un pessimisme au moins étrange, mais auquel se mêle une injustice criante à l'égard des parents qui ont envoyé justement cette nouvelle génération dans les écoles libres, et qui ont préféré l'éducation religieuse pour leurs enfants à celle qui en ferait des athées. Mais, Monseigneur, permettez-moi de vous le dire : Êtes-vous bien sûr que la génération qui nous suivra sera meilleure que la nôtre ? Que « nous avons grandi loin de la religion que nous n'aimions point ? » Il me semble pourtant que notre génération a donné certaines preuves de bon vouloir religieux, et que si les universités catholiques existent, si le Saint-Père peut diriger de Rome les choses de la religion, c'est que notre génération a fait quelque sacrifice pour soutenir lesdites universités, et que non plus elle n'a oublié d'entretenir le denier de saint Pierre.

Nous avons aussi remarqué dans l'ouvrage de Mgr Gaume un manque absolu d'idées nouvelles. Tout ce qu'il dit sur l'éducation de la jeunesse, au point de vue religieux, a été déjà dit ailleurs. C'est un excellent livre, mais non point un livre nouveau.

Lorsque Mgr Gaume traite de la science, il ne dit pas carrément ce qu'il en pense. On sent certaines hésitations qui se devinent. Dans l'éducation qui touche si près l'instruction, chaque fois que l'on aborde la question des sciences, on sent ce malaise qui se ressent de la manière dont les catéchistes ont interprété les livres saints : « Dieu créa le ciel et la terre en six jours... »

Six jours, qu'est-ce que cela peut bien être, peut bien vouloir dire pour un Dieu qui n'a pas de temps ? et puis, quels jours ? sont-ils donc égaux partout ? — Les jours de telle ou telle planète ne sont-ils pas bien différents ?

Dans le catéchisme, ne vaudrait-il donc pas mieux substituer le mot « époque » à celui de « jour », ce qui ne changerait rien à la grandeur divine, bien au contraire, et satisferait certaines données scientifiques que la jeunesse n'ignore plus.

⁂

Il est curieux de placer à côté de l'ouvrage de Mgr Gaume un volume autour

duquel on fait beaucoup de bruit, et pour lequel on ne craint pas de lancer de luxueuses éditions; je veux parler des BLASPHÈMES de M. Jean Richepin.

M. Richepin est certainement de ces hommes qui, comme le dit plus haut l'auteur du *Catholicisme dans l'éducation*, « a grandi loin de la religion qu'il n'aime point »; cela, du reste, le regarde, et nous n'avons rien à y voir, mais où nous redressons, là où nous protestons, c'est lorsque M. Richepin s'élevant en prophète, presque en Dieu, prétend nous imposer ses croyances, ou plutôt ses non-croyances, et traite les gens de sots ou d'hypocrites, parce qu'ils croient.

Si je causais avec M. Jean Richepin pendant cinq minutes, je le verrais sourire en parlant des niais qui vont lire ses *Blasphèmes*, et croyant « que c'est arrivé », acheter des éditions luxueuses de son œuvre et enrichir l'éditeur en faisant un large trou dans leur bourse.

Que veut dire ce mot : Blasphème ?

Le blasphème est une parole ou un discours qui outrage la divinité. Hors, s'il n'y a point de Dieu, suivant M. Richepin, je ne vois pas trop pourquoi il se donne tant de peine à blasphémer contre une chose qui n'existe pas.

Ne croyant pas à Dieu, je ne crois pas au diable.

Bien, je n'y vois aucun inconvénient, mais que sert alors de faire *l'apologie du diable ?* Tout cet entassement de mots alignés en vers est une inutilité, et pour savoir la pensée de M. Richepin, pensée qui importe peu du reste, il n'avait qu'à écrire :

Je ne crois ni à Dieu ni à Diable !

C'était très suffisant.

Combien Dieu doit sourire : s'il s'inquiétait de si peu de chose, des 339 pages fabriquées péniblement à l'usage des braves gens qui se pâmeront d'aise à lire :

Houp ! houp ! la ronde ivre chahute
Encor ! toujours ! Ils vont, ils vont.
Au bout du fossé la culbute,
Et dans un abîme sans fond.

Voilà-t-il pas de quoi tant s'enthousiasmer ! et je donnerais tous les blasphèmes de M. Richepin pour quelques pages de sa *Miarka*.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

ROMANS

Voici tout d'abord un charmant roman, bien écrit, moral bien que dramatique, et qui se présente sous la forme des romans anglais, c'est : LE CRIME DE STILLWATER, par M. Adam de l'Isle.

« Le jour va paraître. Le grand bois de Fins, qui garantit Stillwater du vent d'est, se dresse tout noir sur le ciel blafard. Les oiseaux s'éveillent dans les branches. Dans les vergers, les pommiers et les pruniers résonnent du chant des roitelets et des pinsons.

« Le village est encore ensommeillé. Une ligne blanche s'étend au-dessus des arbres. L'obscurité se retire devant les premières heures du jour. Les toits, les hautes cheminées de Stillwater prennent une forme dans le crépuscule. Est-ce un cimetière qui dresse là-bas ses colonnes brisées et ses obélisques? Non, c'est le chantier des marbres de Slocum, dont les monuments blancs comme neige figureront un jour dans le cimetière.

« Çà et là, dans les fermes qui entourent le village, une lanterne traverse la cour et disparaît dans les étables. Les bestiaux reçoivent leur nourriture matinale. Le coq s'élance sur un toit voisin et fait entendre sa voix sonore. Sur la route tournante passe une charrette à fond de train. Le vent du matin souffle en gémissant.

« Voilà maintenant deux longues bandes d'or dans le ciel. Stillwater se met en mouvement. Les premiers rayons s'allument sur la croix d'or de la chapelle catholique. Le beffroi de pierre du temple s'éclaire à son tour. Dans la prairie s'étendent les fils de la Vierge, argentés de lumière; la mare se ride d'ondulations brillantes. Écoutez, voilà le grelot du cheval du boulanger. De toutes les cheminées s'élève successivement un panache de fumée : les ménagères de Stillwater ont allumé leurs feux.

« Tout au bout du village, une seule maison est muette et silencieuse; les rideaux sont soigneusement fermés au premier, au rez-de-chaussée les volets

sont clos. Le soleil frappe pourtant la façade et rien ne remue à l'intérieur.

. . . .

« ..... A la porte de la maison s'arrêta, une boîte à lait à la main, la jeune Marie Hennessey. La fillette était en retard.

« Il est levé et m'attend, c'est sûr », dit-elle, en remarquant tout à coup la porte entrebaillée, « va-t-il crier, mon Dieu!... Bah! que je sois en avance ou « en retard, c'est toujours la même chose, il n'y a pas moyen de le satisfaire. »

« D'un air inquiet pourtant, elle entra, et traversa la cuisine, s'armant de tout son courage pour tenir tête aux reproches qu'elle prévoyait.

« Les rayons du soleil passaient à travers les volets verts, jetant à l'intérieur une lumière indécise. En s'approchant de la table où se trouvait une assiette et une tasse toutes préparées, elle vit tout à coup une ligne rouge qui traversait obliquement le plancher et se terminait auprès du poêle par une petite flaque.

« Marie s'arrêta court, encore inconsciente, et regarda instinctivement dans le salon voisin. Puis, poussant un cri étouffé, elle laissa tomber sa boîte à lait, et une dizaine de petits ruisseaux blancs traversèrent la cuisine, faisant un étrange contraste avec cette ligne d'un rouge foncé qui avait d'abord arrêté ses regards.

« Tout le village est bientôt sur pied; on interroge Marie, que pourrait-elle bien dire? Elle sait qu'elle a eu peur, voilà tout, et, après l'enquête du juge de l'endroit, on ne peut arriver qu'à accuser un innocent. »

M. Adam de l'Isle vous racontera toutes les péripéties du drame et ses causes, d'après l'écrivain anglais, T.-B. Aldrich, dont il a imité le roman, ne voulant pas en faire une banale traduction.

*
* *

Loin du bonheur, par M. Monnier de la Motte, est un roman qui prouve que l'on peut intéresser les gens de goût, sans écrire des histoires aux péripéties extravagantes. C'est le récit de la vie d'un gentilhomme pauvre qui préfère vivre dans la médiocrité, et même briser son cœur, que de rompre avec les forts principes de loyauté, de noblesse et de morale dont il a conservé l'amour au fond de son âme. Ces principes, que d'autres les sacrifient! que d'autres ne craignent pas de salir l'hermine de leur blason! pour lui, jamais il ne se laissera aller à certaines compromissions. Il porte un grand nom, et jamais ce nom ne s'abaissera devant les désirs de jouissance. Il s'éloignera peut-être du bonheur, mais non pas de l'honneur.

La figure du comte de Savennières est le portrait d'un homme d'autrefois égaré dans notre siècle.

Marianne, le nouveau roman de Robert Halt est un ouvrage d'un intérêt saisissant par le sentiment qui l'anime d'un bout à l'autre. Il y a là le portrait curieux d'une jeune fille aimant un homme marié, qui en est aimé, et qui cependant reste pure, quoique conservant religieusement son amour au fond de l'âme.

*
* *

M. Émile Chartrain, un nouveau venu dans le camp littéraire, ne s'attache ni à la névrotimie, ni à la psychologie, ni même à la solution de quelque thèse sociale. Ce qui lui plaît, c'est le spectacle de la rue, les types pris dans la petite vie bourgeoise, entre le gros propriétaire et celui qui nettoie l'escalier de l'immeuble.

Poivrot et Cocardel, voilà un titre qui dit à peu près ce que doit contenir le volume : des scènes populaires, touchées à la Paul de Kock : Arthémise Poivrot, la vieille fille, rêvant d'un idéal qui toujours s'enfuit : Regembal, l'ami de la dive bouteille : Bedecann et Fragoule, les agents de police qui, sans cesse, croient tomber sur la piste de crimes imaginaires et qui emploient tout ce qu'ils peuvent inventer de ruses pour arriver à découvrir qu'ils se sont trompés. Tout cela est vif, gai, spirituel, et en somme n'a rien qui puisse en faire redouter la lecture, quoique le livre n'ait aucune prétention à la moralité.

*
* *

Le Père Braséro par M. Paul Saunière, est une de ces histoires qui ont la spécialité de m'horripiler : histoire de testament enlevé, puis découvert, pour lequel l'auteur est obligé de faire des prodiges d'imagination afin d'intéresser le lecteur pendant 400 pages.

M. Paul Saunière y réussit, et ses romans sont devenus très populaires, mais il faut admettre que les lecteurs se contentent de peu. On sent que l'écrivain est obligé de faire traîner le roman en longueur, pour fournir plus longtemps de copie le journal dans lequel il publie ses histoires à faire frémir certaines gens, à faire dormir debout les autres.

« Seul, parmi les meubles qui s'y trouvaient, le secrétaire était moins envahi que les autres par la poussière. On voyait que Miral daignait quelquefois l'ouvrir.

— C'est là sans doute que nous trouverons ce que nous cherchons..., pensa le juge d'instruction.

Alors, s'adressant au vieillard :

— Voulez-vous nous donner la clef de ce meuble? demanda-t-il.

— Très volontiers. monsieur, répondit Miral: mais comme il est à secret, je vous demanderai la permission de l'ouvrir moi-même.

— Faites, dit brièvement le magistrat.

Miral s'avança, fit tourner la clef et appuya sur la saillie d'une garniture de cuivre ciselé. Aussitôt, le panneau formant pupitre s'abaissa lentement jusqu'à ce qu'il eût pris la position horizontale. »

Mais avec des détails d'un intérêt aussi palpitant, il me semble que l'on pourrait faire durer éternellement un roman!

Pauvres lecteurs de romans populaires, que je vous plains!

*
* *

Et pourtant, peut-être est-ce moi qui ai tort de ne pas apprécier ce genre de littérature. car, s'il est incompréhensible que l'on puisse perdre son temps à lire les élucubrations écrites spécialement pour le feuilleton des petits journaux, il peut bien sembler aussi extraordinaire que d'autres lecteurs passent un temps précieux à lire certains ouvrages démoralisants, écrits sous prétexte de traiter des sujets ayant trait aux conditions de santé physique des individus.

M. Dubut de Laforest, qui a écrit avec Yveling Ram Baud, un ouvrage dont nous avons parlé dernièrement ici: *Le Faiseur d'hommes*, ouvrage qui soulève une question scientifique des plus curieuses, s'est mis en tête d'examiner notre pauvre nature sous toutes les faces. et de pénétrer dans tous les points de notre organisation, un peu détraquée parfois. Or, il me semble que M. Dubut de Laforest abuse un peu de ces sortes d'écrits qui devraient, à mon sens, être réservés pour les livres d'études médicales: car ce genre de travail, transformé en romans. devient d'une immoralité dangereuse, et sa MADEMOISELLE TANTALE, — le titre me paraît suffisant pour indiquer le fond de l'ouvrage, sans qu'il soit nécessaire de mettre les points sur les I. — est un de ces volumes que l'on doit avoir grand soin de ne pas laisser traîner dans tous les coins.

Si M. Dubut de Laforest apportait une solution aux questions qu'il soulève, s'il donnait quelque joie aux déshérités de certaines satisfactions physiques, ses études auraient peut-être quelque utilité, mais comme *Mademoiselle Tantale* n'apprend rien que ce que tout le monde sait, j'estime que son ouvrage ne fera que soulever une curiosité malsaine.

*
* *

Cependant comme je ne veux pas juger les gens sans les entendre, je me per-

mettrai de donner ici la préface que M. Dubut de Laforest a écrite pour un autre volume qui a paru en même temps que *Mademoiselle Tantale*, UN AMÉRICAIN DE PARIS, préface adressée sous forme de lettre à son ami Charles Rain :

« Toi, Charles Rain, — fils d'un magistrat éminent dont la Franche-Comté vénère la mémoire, — as-tu songé que la plus grave sentence que puisse prononcer un juge est celle-ci :

« Prévenu, désormais vous êtes condamné à vivre *seul*, non pas *seul* entre quatre murs : mais *seul* au milieu du monde qui fuira à votre approche... »

Eh bien, ami Charles, il m'est advenu de rencontrer un de ces pseudo-philosophes qui, d'eux-mêmes, se sont imposés cette condamnation surhumaine. La vie de mon héros s'est résumée dans ces mots : « Pas plus de cœur dans la poitrine que dans mes talons de botte. »

L'homme est allé de l'avant avec cette devise, sans un remords, sans une faiblesse, jusqu'au jour où, la route s'étant refermée derrière lui, défense était faite de revenir sur ses pas.

A ce Pierre Ténard, — à cet Américain de Paris, faisant le mal pour le mal, sans désordres intellectuels apparents, — j'ai opposé deux enfants issus de lui, à des époques différentes de son existence : un fils aîné grandi loin de son père, une nature primitive, fortement armée, assez robuste pour lutter pied à pied contre celui qui voulait la façonner à sa guise : un enfant malade, difforme, presque fou, paraissant porter les germes d'une hérédité fatale tant qu'il subit le contact du père, et retrouvant raison et santé, le fascinateur disparu. M. Joseph Prudhomme dira :

— Le dicton : « Tel père, tels enfants, » est un mensonge.

La physiologie dira :

— Les aïeux de Pierre Ténard étaient de braves gens... Phénomènes d'atavisme.

M. Joseph Prudhomme et la physiologie auront raison tous deux.

Physiologie, *atavisme*, deux mots bien imprudents pour un romancier qui ne serait pas fâché de faire lire ses livres.

Ne nous trompons pas.

C'est Madame qui commence d'abord et qui passe ensuite le roman à Monsieur.

Il y a à Paris de jolies femmes qui s'évanouissent rien qu'à la pensée que M. Paul Bert fait des expériences de vivisection sur de pauvres chiens, et que M. Charcot enfonce des aiguilles à tricoter dans le bras d'une cataleptique de la Salpêtrière.

Ces dames ont peur de la science.

Soucieux du respect que l'on doit aux natures impressionnables, je ne serai pas assez maladroit pour dire aux femmes de France : « Mesdames, on vous a promis un roman pour le printemps de 1884 ; nous n'avons, hélas ! à vous offrir qu'un plat de science fort indigeste... Absorbez par petites gorgées... »

Je connais les filles d'Ève : elles ne mordraient même pas à la pomme peu défendue.

Aussi, j'ai donné à cette observation la forme d'un roman de mœurs contemporaines. J'espère bien que les femmes blondes ne regarderont pas au travers du papier pour lire les lignes philosophiques ou seulement ennuyeuses, écrites avec de l'encre *sympathique*, ainsi que l'on fait pour les correspondances criminelles de Sa Majesté : *l'Amour*.

Mais peut-être arrivera-t-il que le roman, une fois envoyé au diable vauvert, il restera dans l'esprit de quelques lecteurs une inquiétude, un trouble, une velléité de savoir, touchant mon bonhomme à figure sinistre.

— Ce Pierre Ténard, — ce parâtre, — dira-t-on, — est-ce un malade ou tout simplement un malhonnête homme ?... Est-ce un névropathe digne de l'attention des médecins ou un apôtre incompris ?... A-t-il pensé : « La cruauté et l'égoïsme donnent des jouissances exquises comme l'incendiaire qui s'écrie : « C'est beau, le feu ! » ou l'assassin : « C'est beau, le sang ! »

Cette sombre énergie du sujet dont le regard se tourne constamment vers le même objectif, n'indique-t-elle pas que nous avons affaire à un monomane ?... Tous les raisonnements à froid, tous les calculs odieux de ce prétendu réformateur de l'humanité ne sont-ils pas les causes des troubles cérébraux dont la résultante manifeste sera l'oblitération graduée et l'anéantissement du sens moral ?

N'avons-nous pas l'exemple de cette mondaine qui, s'étant imaginée un beau jour, — à l'instar des dames chinoises, — que le principal attribut de la beauté résidait dans la petitesse des pieds, exagéra le système au point de rendre infirme et incapable de marcher ?

A ses heures lucides, la coquette définissait la monomamie d'une manière étrangement saisissante :

— J'ai commencé par me dire : « Je veux avoir de petits pieds, de tout petits pieds... » Et puis cette idée s'est ancrée dans mon cerveau pour n'en plus sortir ; je luttais pour ne pas penser à ceci : c'était plus fort que moi... La même chanson revenait à toutes les heures... Je comprenais bien que je me rendais martyre ; mais j'obéissais à un maître invisible et implacable...

Pierre Ténard, lui, n'avait qu'un objectif : mettre une plaque de fer à la

place de son cœur... Il a essayé de lutter; mais, comme pour la coquette, la même chanson est revenue à toutes les heures... Et, enfin, le malheureux en a pris joyeusement son parti...

Il est l'Américain de Paris, l'homme du jour qui se rit des vieilles formules et des catéchismes rebattus. Il ne croit à rien. Il est né en France et il aime à peu près autant l'Allemagne que la France. La vie à lui se chiffre par *Doit* et *Avoir*...

Est-ce que le vieux monde va crouler?

Cet homme nouveau apporte-t-il la lumière?...

A-t-il tort?... a-t-il raison?... Que décider?... Faut-il l'envoyer à Bicêtre, ou créer à son intention une chaire de philosophie non sentimentale?...

Et pourtant si ce monomane, qui désespère de se vaincre lui-même, commet aujourd'hui un crime prévu et puni par les lois, pas plus à Paris qu'à New-York, vous ne trouverez de juges pour l'absoudre: prêtres, pasteurs et rabbins s'entendront pour le chasser de leurs synagogues, de leurs temples et de leurs églises...

A son passage, les amis détournent la tête: les meilleures d'entre les femmes ne craindront pas de vouer à la damnation éternelle cet *irresponsable*: elles le maudiront, comme la maman en deuil maudit la guerre inconsciente qui lui a tué son fils.

On criera: « C'est un Sans-Cœur! »... Mon Américain haussera les épaules.

Et tout sera dit.

Tout sera dit, car il n'existe pas de thérapeutique assez puissante pour transformer mon héros qui se subdivise en milliers d'êtres faibles et désarmés.

Ces *ratés-là*, Charles Rain, on les trouve dans toutes les classes de la société contemporaine, au club, à l'atelier, dans les salons et dans les boudoirs, sous la blouse de l'ouvrier fainéant et sous l'habit fleuri du viveur, sous la robe boutonnée de la bourgeoisie, sous les dentelles de la marquise, sous les volants capiteux de la danseuse, sous les jupes boueuses et glacées de la fille...

Oui, des *ratés*, des hommes et des femmes qui vont au vice, envahis par des germes malsains.

En respirant ce bouquet de fleurs humaines, on sent qu'il y a de quoi plaindre et de quoi blâmer. C'est une question de nerfs pour les justiciers. Après tout, le verdict importe peu: la constatation est suffisante. Nous ne savons rien sur les causes des défaillances cérébrales et je persiste à croire qu'il ne faut rien attendre de nos cahiers de philosophie... Peut-être devinerons-nous enfin quelque chose en étudiant les sensations, en faisant dépendre, par exemple, l'adultère de Mme X... d'une gastrite inopportune qui la travaillait

ferme, en attribuant le viol commis par le sieur X... à des douleurs musculaires très irritantes, en affirmant que mon terrible Américain avait un cancer à l'estomac... »

J'ai cité la pièce tout entière, laissant à chacun le droit de juger si toutes ces recherches dans les cerveaux, pour excuser plus ou moins les crimes, n'est pas la négation du libre arbitre.

*
* *

Puisque nous sommes chez les Américains et dans les préfaces, en voici une qui est d'Armand Silvestre, elle est écrite pour les Histoires de l'autre Monde de M. Jehan Soudan.

« Au moment où de jeunes écrivains français, très épris de style et de liberté, tentent de ressusciter la verve des vieux conteurs gaulois, rien ne pouvait être plus intéressant et plus curieux qu'un échantillon de la gaîté du Nouveau-Monde, et nul n'était plus apte que M. Jehan Soudan à nous apporter ces échos d'un milieu qu'il connaît comme pas un. Journaliste parisien, Américain durant plusieurs années, de par les caprices du destin et son humeur aventureuse, il a pu mesurer avec une précision mathématique la dose de fantaisie yankee que nos cerveaux routiniers sont capables de supporter.

Le lecteur de ces histoires constatera qu'il y a réussi à miracle.

Le boulevardier n'y a pas abdiqué, et cependant elles nous transportent bien loin par delà les mers, où nous avait conduits déjà l'imagination lyrique d'Edgar Poë.

Mais Poë est une façon tragique, et qui a écrit surtout pour les poètes.

Tout est aimable, au contraire, dans ce volume où les pages plaisantes abondent, où le rire est sans cesse évoqué.

Le rire? non. Mais un sourire qui a bien son charme. Les larges hilarités de Rabelais et de ses imitateurs sont un produit du terroir. Nous les chercherions en vain, même dans les conteurs italiens, nos frères d'origine. Ce qui caractérise le livre que je me permets de présenter au public, c'est le bon goût parfait des plaisanteries et une distinction extraordinaire dans les moyens d'action.

Le génie américain est essentiellement mystificateur. La farce elle-même se présente dans ses œuvres sous des habits sérieux et de noir vêtue. Tout à coup, de cette ombre, jaillissent des clartés singulières, et cette nuit de convention est rayée d'éclairs bizarres, troublée dans sa solennité par d'étranges dessins de feu. Sur ce rideau obscur, sur ce drap mortuaire, des arabesques

enflammées courent, se tracent des hiéroglyphes d'étincelles. Drap mortuaire est le mot juste, car la mort, dans ces contes, est un des éléments constants de gaieté.

Il y a bien pour nous quelque chose d'impitoyable et de froid dans le mode peu expansif et irrespectueux de se divertir de toutes choses. Le grand art de M. Jehan Soudan me paraît être d'avoir amorti ces cruautés, tout en jouant comme un autre, par je ne sais quoi de bon enfant dans le récit qui lui est propre et naturel. C'est par là que, bien que très imprégné de saveur yankee, ce livre est encore assez français pour amuser beaucoup de Français.

On y trouve constamment ce goût de surnaturel qui est caractéristique de la littérature américaine, et nous révèle un peuple jeune dont le spiritualisme est encore à l'état instinctif. C'est dans l'histoire un signe constant de l'enfance des races. La vie s'y présente, pour ainsi dire, doublée d'une vie invisible où se meuvent des dieux, des génies ou des fantômes, suivant que nous sommes à Athènes, à Ispahan ou à New-York. L'existence n'y est pas bornée, comme chez les nations repues de civilisation, au tangible et au matériel. J'avoue que cela ne me déplaît pas ; car la poésie y trouve son compte, la poésie qui n'est qu'un art d'expression chez les hommes qui ont trop étudié.

Dans la littérature qui nous occupe en particulier, elle se complique de préoccupations scientifiques. C'est par là que le réel reprend ses droits. C'est que la science est aussi une source de poésie, comme Lucrèce l'a si bien révélé au monde latin.

Mais ce n'est pas là le lieu de philosopher aussi gravement sur de si académiques sujets. J'ai toujours considéré les livres comme des bateaux qui nous emportent sur des fleuves inconnus. Celui-ci coupe les océans avec l'audace d'un trois-mâts, avec la rapidité d'un steamer, et je le conseille aux voyageurs qui, comme moi, aiment à franchir des millions de lieues sans risquer le moindre naufrage. Il les conduira dans un pays demeuré nouveau pour moi, chez des peuples dont le génie est essentiellement différent du nôtre. Pilote irréprochable, M. Jehan Soudan leur épargnera les récits de l'ennui. Car je le répète, pas de lecture plus gaie que celle-ci, et j'imagine qu'après une première traversée, mes compagnons m'imiteront en faisant une seconde fois la route sous le même pavillon. »

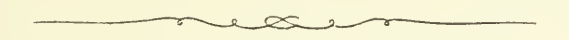
M. Armand Silvestre est un élégant et aimable préfacier, heureux celui dont il veut bien présenter les livres !

*
* *

M. Henry de Kock, dont les ouvrages ne nous plaisent généralement que fort

médiocrement, publie un nouveau livre : Ratée. C'est un peu roide! — Mais, cependant, il faut avouer que le nouveau volume du fils de Paul de Kock ne manque pas d'une certaine valeur comme observation. Il s'agit là-dedans d'une femme qui donne sa fille en mariage à un jeune homme qui... comment peut-on bien dire cela? — Qui n'a pas été à la hauteur des faveurs dont elle eût voulu le combler. La manière dont elle se venge peint bien le caractère d'une femme dont les charmes ont été dédaignés — très original! mais, bon Dieu, que c'est risqué!

A. Le Clère.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La librairie Firmin-Didot et Cᵉ va mettre en vente deux ouvrages édités avec le soin et le luxe que comporte la valeur historique de ces publications.

1° La Renaissance *en Italie et en France à l'époque de Charles VIII*, ouvrage publié sous la direction et avec le concours de M. Paul d'Albert de Luynes et de Chevreuse, duc de Chaulnes, par M. Eugène Müntz, *lauréat de l'Académie française et de l'Académie des Beaux-Arts*, et illustré de plus de 350 gravures dans le texte et de 30 gravures hors texte, *d'après les monuments originaux*.

L'étude de cette époque brillante, marquée par des découvertes appelées à renouveler la civilisation, devait tenter un esprit aussi distingué que l'était feu M. le duc de Chaulnes, digne héritier des Alberti de Florence et des ducs de Luynes et de Chevreuse. Réservant pour lui-même la rédaction de l'histoire diplomatique et militaire et l'expédition de Charles VIII en Italie, il confia à M. Müntz l'histoire du mouvement littéraire et artistique si considérable qui se rattache à cette expédition. Grâce à la générosité avec laquelle il a assuré la publication de ce travail, l'œuvre commencée il y a bientôt cinq ans va voir le jour.

Les lecteurs de *Raphaël*, des *Précurseurs de la Renaissance*, de l'*Histoire de la Tapisserie*, connaissent et ont pu apprécier la haute compétence de M. Müntz dans les questions d'art, sa science profonde. Nous sommes certains qu'après la publication du nouvel ouvrage de ce travailleur infatigable, la France n'aura plus rien à envier à l'Allemagne, et que le regret souvent exprimé de notre infériorité à ce point de vue, vis-à-vis de nos voisins d'outre-Rhin, n'aura plus de raison d'être.

L'illustration elle-même devait se ressentir de cette conscience scrupuleuse qui est un des traits les plus marquants du caractère de l'auteur. Elle est aussi riche et aussi variée qu'on peut le souhaiter ; monuments d'architecture, de sculpture, de peinture, miniatures, médailles, mobilier, armes, en un mot, les trésors conservés dans les musées de la France et de l'étranger, aussi bien que dans les collections particulières, tout a été mis à contribution.

— Le second ouvrage publié par la maison Firmin Didot et Cie a pour titre : Modes et usages au temps de Marie-Antoinette. — *Livre-Journal de madame Eloffe*, marchande de modes, couturière lingère ordinaire de la reine et des dames de sa cour (1787-1793), par M. le comte de Reiset, ancien ministre plénipotentiaire; publication illustrée de près de 200 gravures, dont 110 grandes planches, 68 coloriées.

Le *Livre-Journal de madame Éloffe*, couturière de la reine, *marchande suivant la Cour*, est un vrai document. Jour par jour nous pouvons suivre dans ce livre les événements qui se passent à la cour de France ; les costumes commandés nous indiquent les fêtes données à Versailles, les présentations à la cour, les quêtes, les baptêmes, mariages ou deuil, la grande réception en faveur des envoyés de Typoo-Saïb dont on peut voir le portrait dans l'ouvrage.

Le journal se continue ainsi jusqu'en 1793. La reine, qui est retenue à Paris et qui doit représenter jusqu'au bout, y figure une des dernières, comme si elle voulait clôturer cette époque qu'elle aurait pu si bien personnifier. Aussi ne peut-on l'abandonner avec le *Livre-Journal*. On l'a entrevue toujours noble et grande au milieu de sa cour réduite. On veut l'accompagner jusqu'à la fin. L'auteur fait d'abord connaître, dans de courtes biographies, ses amies les plus dévouées : MMmes de Lamballe, de Tourzel, de Tarente et de Polignac. Tour à tour celles-ci disparaissent. La reine reste seule, et bientôt elle s'achemine vers la Conciergerie. C'est là que l'auteur la suit, dans ce pèlerinage pieux où il montre en détail ces lieux témoins de tant de misères et de tant de grandeurs.

L'ouvrage en donne la reproduction inédite et celle de tous les objets qui entouraient la reine dans sa dernière demeure : le fauteuil, le crucifix, les vues de la prison, de la cour, du corridor, de la rue de Paris, de la porte du greffe, de l'escalier par lequel elle gagna la charrette fatale...

Pour expliquer certaines parties de l'ouvrage, on a étendu l'illustration à des documents de toute sorte : portraits de princesses, vues du temple, fragments de tapisseries faites par la reine, etc.

Le coloris, exécuté par des artistes choisis, la chromo-lithographie, la gravure en relief et en creux, sont venus à l'aide de l'auteur du texte.

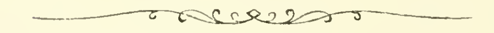
Toutes ces illustrations, dont nous avons vu les épreuves, sont faites d'après Sicardi, Mme Le Brun, Hubert, Robert, J. Houssaye, Lefèvre-Dufferet, et ont été confiées aux habiles graveurs Le Rat, Masson et Huyot.

— Nous ne pouvons laisser passer, sans le signaler, l'ouvrage de M. Saint-Yves d'Alveyre, Mission des Juifs, dans lequel l'auteur démontre qu'il importe à Israël de reprendre sa grande mission, de préparer son propre triomphe, d'aider la chrétienté tout entière à exécuter, en Europe d'abord, sur toute la

terre ensuite, et dans toute leur immense portée sociale, le Testament de Moïse et celui de Jésus-Christ, majeure et mineure, d'une même conclusion organique, divin legs de la plus vieille tradition, de la plus auguste sagesse, de la plus divine science de notre antique humanité.

L'auteur est un chrétien, mais il écrit pour les Israélites, dans l'esprit d'une nouvelle et toute scientifique alliance en Jésus-Christ et en Moïse.

JEAN LITOU.



Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

10 juillet 1884.

Et voilà qu'un cri général s'élève : « Il n'y a plus de critique! »

Ah! comme je comprends que des écrivains qui peuvent gagner beaucoup d'argent en faisant du journalisme politique, en écrivant des chroniques plus ou moins scandaleuses, des nouvelles fort gauloises ou des romans hystériques, ne se soucient guère de se mettre à dos des confrères qui ne peuvent souffrir un mot de blâme!

Dieu sait... et nous autres de la *Revue des Livres nouveaux,* le savons aussi, combien la production est énorme. — Tout ce qui paraît est charmant! adorable! On se congratule mutuellement, et le lecteur n'a plus qu'à compter les coups d'encensoir. Mais lui, le bon public, qui achète le roman sur l'article élogieux qui lui en a été fait, il est... refait, et, se désintéressant complètement des articles de critique littéraire et théâtrale, écrits avec une encre à l'eau de rose, est enchanté que son journal s'occupe d'autres choses.

Pour que la critique plaise aux lecteurs, il faut qu'elle soit indépendante, et ce n'est pas avec quelques bulletins bibliographiques écrits par l'auteur lui-même, et insérés tels quels dans les feuilles hebdomadaires, que les gens qui aiment à être renseignés s'attacheront à la lecture des soi-disant articles bibliographiques.

Faire de la critique dénote une certaine dose de courage, puisque l'on ne s'y fait que des ennemis, et, de plus, cela nécessite un travail considérable. Lire un livre n'est rien, et parfois, on y trouve une satisfaction, mais lorsqu'il s'agit de mettre le nez dans tout ce qui se publie de choses sentant plus ou moins mauvais, c'est une tâche devant laquelle beaucoup reculeraient, et il ne faut rien moins que notre grand amour de ce qui est bon pour ne pas jeter le manche après la cognée.

Non, quoi que l'on puisse en dire, la critique n'est pas morte, puisque nous vivons, et quelques rares publications critiques vivent aussi, quoique aucune n'embrasse un programme aussi large que le nôtre, elles s'arrêtent sur un certain nombre d'ouvrages et n'embrassent pas le mouvement tout entier.

Les journaux quotidiens ont fait jadis de la critique, et de la bonne : aujourd'hui, leurs colonnes sont réservées à des questions bien moins intéressantes, mais qui enflamment l'opinion publique. Jadis, on y trouvait chaque semaine une analyse de tous les ouvrages parus, aujourd'hui la place de cette revue est occupée par un bulletin financier payé par des banquiers plus ou moins véreux, histoire de soutirer à l'abonné ce qui lui reste d'économies après les krachs divers qui ont émaillé les annales de la Bourse, et de leur faire avaler quelques pillules dorées sous forme de souscription à des actions de Sociétés reposant sur des sols aussi mouvants que les sables du Sahara.

Et lorsque notre confrère Georges Duval a poussé son cri : « Il n'y a plus de critique! » je lui ai répondu : « Où voulez-vous la fourrer? » — Les journaux sont trop pleins, et le public qui sait à quoi s'en tenir sur ce qu'ils disent des livres, s'intéresse bien plus à la « bande de Neuilly » qu'aux louanges données aux « Blasphèmes » de M. un tel, ou aux « Lise Fleuron » d'un romancier qui a eu des succès mérités, tant qu'il n'écrivait pas pour le rez-de-chaussée d'un journal.

Soyez vrai, dites toute votre pensée, et vous verrez que l'on s'intéressera aux articles de critique littéraire; mais si les écrivains qui s'occupent de ces choses ont peur de s'attirer des inimitiés, quémandent des places de théâtre auprès des auteurs en renom, craignent la colère des éditeurs qui refusent le « service de presse » parce qu'on se permet de ne pas tout admirer de ce qui sort de l'officine : si enfin on n'agit pas avec l'indépendance absolument nécessaire à la matière, le lecteur préfère critiquer lui-même, quitte à acheter quelques mauvais livres qu'il aurait achetés quand même sur la recommandation de journalistes qui ont formé une sorte d'association d'admiration mutuelle.

Au milieu d'une production toujours croissante, au point même que nous autres sommes débordés, je me demande comment les gens peuvent bien s'y reconnaître lorsqu'il s'agit de choisir le volume qui doit distraire les longues heures du voyage à la mer, en Suisse ou aux lacs du Tyrol, et j'imagine combien de méprises et de désappointements doivent avoir lieu, sitôt que l'acheteur, bien installé dans son coin, se prépare à jouir de son emplète. C'est peut-être ce qui explique la vogue des volumes qui contiennent des histoires détachées. En effet, un roman, hélas! il y en a de plus de cinq cents pages, s'il ne plaît pas, ce compagnon de route est inutile et produit l'effet d'un voisin dont le visage ne vous revient pas; et comme on ne peut le quitter, on en est réduit à le subir jusqu'au bout, tandis que le volume d'historiettes, de nouvelles ou de croquis, offre une variété qui permet de sauter d'un récit à un

autre et de laisser celui qui ennuie sans être absolument privé du plaisir que l'on s'était promis.

Malheureusement, ces histoires détachées offrent des dangers d'ordres tout à fait différents, mais bons à signaler. Les uns, et c'est le plus grand nombre, sont réunis sous un titre cherché, à effet, mais ils ont été déjà publiés dans les journaux, de sorte que vous risquez souvent de tomber sur des contes que vous avez déjà lus. S'ils sont bons, spirituels, bien écrits, il n'y a pas grand inconvénient : on aime généralement à relire à tête reposée ce que l'on a lu, souvent très à la hâte dans un journal, mais s'ils sont moins bons, mauvais même.. ? Voilà pourquoi je voudrais que les auteurs eussent la loyauté d'écrire, sur chacun des volumes contenant quoi que ce soit qui eût paru dans une feuille quotidienne, cette mention : « Publié dans tel journal. »

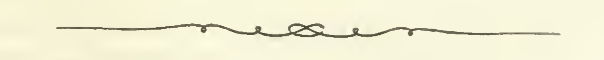
Un autre danger de ces volumes de récits détachés se rapporte au « pimenté » des situations présentées, et que les chroniqueurs, jaloux des succès de leurs confrères, épicent tellement, qu'on ne peut plus les avaler sans nausées.

Enfin, les éditeurs, renchérissant sur le tout, ne se sont-ils pas avisés d'agrémenter ces « potages à la bisque » de gravures, disons gravelures, d'une telle indécence, que, sans être très « collet monté », on n'aime guère que son voisin, et surtout ses voisines, s'aperçoivent des choses immondes sur lesquelles on ne craint pas de reposer les yeux.

J'ai là, sur ma table, un certain nombre de volumes contenant de ces petits récits et, pour nos lecteurs, je vais les passer en revue, essayant d'en donner une idée exacte, d'en extraire quelques-uns des plus jolis.

Je sais parfaitement que ce ne sont pas des leçons de morale que l'on recherche généralement dans ce genre de lecture; on demande de la fantaisie, du style, de la gaieté, voire même un peu d'assaisonnement, et, lorsque le lecteur y trouve en plus beaucoup d'esprit, il doit se tenir pour satisfait.

GASTON D'HAILLY.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Parmi les écrivains qui réussissent le mieux la *Nouvelle* un peu gauloise, on doit certainement mettre en tête M. Gui de Maupassant. Beaucoup d'esprit, du style, et surtout du sentiment. Sa verve s'étend sur tous les sujets, mais généralement on peut dire que son genre est « troublant » pour employer un adjectif dont il abuse peut-être un peu.

Lorsque cet écrivain publia *la Maison Tellier,* chacun se voila la face et... lut en cachette le volume. Il est évident que le lieu dans lequel se développait son récit est de ceux où un honnête homme ne pénètre pas, mais comme il avait touché la note juste, lorsque la petite Rosa se trouvant par hasard assister à une première communion, elle se sent remuer, au point que son émotion touche le prêtre, qui la prend, elle et ses compagnes pour d'honnêtes femmes.

On s'imagine peut-être que la femme tombée au dernier degré de l'échelle se plaît aux discours obscènes et aux lectures fangeuses, je pense au contraire que la malheureuse sevrée de tout idéal s'émeut au moindre souvenir du temps où elle était pure, et qu'elle éprouvera plus de charme à la lecture de *Paul et Virginie* qui la fera pleurer, qu'à celle d'ouvrages malsains. Dans toute âme féminine se trouve un besoin d'idéal, et lorsqu'un écrivain comme M. de Maupassant interroge ces consciences troublées, il a bien vite trouvé que l'orgie dans laquelle elle se plonge n'est que la recherche de l'oubli. Mais, que la voix du prêtre vienne réveiller ce cœur, comme il s'exalte ! comme cette âme est heureuse d'entendre une parole qui la relève en lui permettant d'espérer !

Dans un autre genre, lisez le récit suivant, Clair de lune, récit qui donne son titre au nouvel ouvrage de M. de Maupassant, et dites-moi si l'on peut trouver une note plus poétique pour raconter une chose plus banale que l'histoire d'un prêtre qui voudrait faire de sa nièce une religieuse et qui s'aperçoit que Dieu a créé la femme pour l'amour.

« Il portait bien son nom de bataille, l'abbé Marignan. C'était un grand prêtre maigre, fanatique, d'âme toujours exaltée, mais droite. Toutes ses croyances

étaient fixes, sans jamais d'oscillations. Il s'imaginait sincèrement connaître son Dieu, pénétrer ses desseins, ses volontés, ses intentions.

« Quand il se promenait à grands pas dans l'allée de son petit presbytère de campagne, quelquefois une interrogation se dressait dans son esprit : « Pour-« quoi Dieu a-t-il fait cela ? Et il cherchait obstinément, prenant en sa pensée la « place de Dieu, et il trouvait presque toujours. Ce n'est pas lui qui eût mur-« muré dans un élan de pieuse humilité : « Seigneur, vos desseins sont impé-« nétrables ! » Il se disait : « Je suis le serviteur de Dieu, je dois connaître ses « raisons d'agir, et les deviner si je ne les connais pas. »

« Tout lui paraissait créé dans la nature avec une logique absolue et admirable. Les « pourquoi » et les « parce que » se balançaient toujours. Les aurores étaient faites pour rendre joyeux les réveils, les jours pour mûrir les moissons, les pluies pour les arroser, les soirs pour préparer au sommeil et les nuits sombres pour dormir.

« Les quatre saisons correspondaient parfaitement à tous les besoins de l'agriculture, et jamais le soupçon n'aurait pu venir au prêtre que la nature n'a point d'intentions, et que tout ce qui vit s'est plié, au contraire, aux dures nécessités des époques, des climats et de la matière.

« Mais il haïssait la femme, il la haïssait inconsciemment et la méprisait par instinct. Il répétait souvent la parole du Christ : « Femme, qu'y a-t-il de « commun entre vous et moi ? » et il ajoutait : « On dirait que Dieu lui-même « se sentait mécontent de cette œuvre-là. » La femme était bien pour lui l'enfant douze fois impure dont parle le poète. Elle était le tentateur qui avait entraîné le premier homme et qui continuait toujours son œuvre de damnation, l'être faible, dangereux, mystérieusement troublant. »

Et voilà qu'il apprend que sa nièce, sa propre nièce!... avait un amoureux, lui qui s'acharnait à en faire une sœur de charité.

« ...Tout le jour, il demeura muet, gonflé d'indignation et de colère. A sa fureur de prêtre, devant l'invincible amour, s'ajoutait une exaspération de père moral, de tuteur, de chargé d'âme, trompé, volé, joué par une enfant : cette suffocation égoïste des parents à qui leur fille annonce qu'elle avait fait, sans eux et malgré eux, choix d'un époux.

« Après son dîner, il essaya de lire un peu, mais il ne put y parvenir. Quand dix heures sonnèrent, il prit sa canne, un formidable bâton de chêne dont il se servait toujours en ses courses nocturnes, quand il allait voir quelque malade. Et il regarda en souriant l'énorme gourdin qu'il faisait tournoyer, dans sa poigne solide de campagnard, en des moulinets menaçants. Puis, soudain, il le leva et, grinçant des dents, l'abattit sur une chaise, dont le dossier fendu tomba sur le plancher.

« Et il ouvrit sa porte pour sortir, mais il s'arrêta sur le seuil, surpris par une splendeur de clair de lune telle qu'on n'en voyait presque jamais.

« Et comme il était doué d'un esprit exalté, un de ces esprits que devaient avoir les Pères de l'Église, ces poètes rêveurs, il se sentit soudain distrait, ému par la grandiose et sereine beauté de la nuit pâle.

« Dans son petit jardin tout baigné de douce lumière, ses arbres fruitiers, rangés en ligne, dessinaient en ombre sur l'allée leurs grêles membres de bois à peine vêtus de verdure; tandis que le chèvrefeuille géant, grimpé sur le mur de sa maison, exhalait des souffles délicieux et comme sucrés, faisait flotter dans le soir tiède et clair une espèce d'âme parfumée.

« Il se mit à respirer longuement, buvant de l'air comme les ivrognes boivent du vin, et il allait à pas lents, ravi, émerveillé, oubliant presque sa nièce.

« Dès qu'il fut dans la campagne, il s'arrêta pour contempler toute la plaine inondée de cette lueur caressante, noyée dans ce charme tendre et languissant des nuits sereines. Les crapauds à tout instant jetaient par l'espace leur note courte et métallique, et des rossignols lointains mêlaient leur musique égrenée qui fait rêver sans faire penser, leur musique légère et vibrante, faite pour les baisers, à la séduction du clair de lune.

« L'abbé se remit à marcher, le cœur défaillant, sans qu'il sût pourquoi. Il se sentait comme affaibli, épuisé tout à coup: il avait une envie de s'asseoir, de rester là, de contempler, d'admirer Dieu dans son œuvre.

« Là-bas, suivant les ondulations de la petite rivière, une grande ligne de peupliers serpentait. Une buée fine, une vapeur blanche que les rayons de lune traversaient, argentaient, rendaient luisante, restait suspendue autour et au-dessus des berges, enveloppait tout le cours tortueux de l'eau d'une sorte de ouate légère et transparente.

« Le prêtre encore une fois s'arrêta, pénétré jusqu'au fond de l'âme par un attendrissement grandissant, irrésistible.

« Et un doute, une inquiétude vague l'envahissait, il sentait naître en lui une de ces interrogations qu'il se posait parfois.

« Pourquoi Dieu avait-il fait cela? Puisque la nuit est destinée au sommeil, à l'inconscience, au repos, à l'oubli de tout, pourquoi la rendre plus charmante que le jour, plus douce que les aurores et que les soirs, et pourquoi cet astre lent et séduisant, plus poétique que le soleil et qui semble destiné, tant il est direct, à éclairer des choses trop délicates et mystérieuses pour la grande lumière, s'en venait-il faire si transparentes les ténèbres?

« Pourquoi le plus habile des oiseaux chanteurs ne se reportait-il pas comme les autres et se mettait-il à vocaliser dans l'ombre troublante?

« Pourquoi ce demi-voile jeté sur le monde ? Pourquoi ces frissons de cœur, cette émotion de l'âme, cet alanguissement de la chair.

« Pourquoi ce déploiement de séductions que les hommes ne voyaient point, puisqu'ils étaient couchés en leurs lits ? A qui étaient destinés ce spectacle sublime, cette abondance de poésie jetée du ciel sur la terre ?

« Et l'abbé ne comprenait point.

« Mais voilà que là-bas, sur le bord de la prairie, sous la voûte des arbres, trempés de brume luisante, deux ombres apparurent qui marchaient côte à côte.

« L'homme était plus grand et tenait par le cou son amie, et, de temps en temps, l'embrassait sur le front. Ils animèrent tout à coup ce paysage immobile qui les enveloppait comme un cadre divin fait pour eux. Ils semblaient, tous deux, un seul être, l'être à qui était destiné cette nuit calme et silencieuse ; et ils s'en venaient vers le prêtre comme une réponse vivante, la réponse que son Maître jetait à son interrogation.

« Il restait debout, le cœur battant, bouleversé, et il croyait voir quelque chose de biblique, comme les amours de Ruth et de Booz, l'accomplissement d'une volonté du Seigneur dans un de ces grands décors dont parlent les livres saints. En sa tête se mirent à bourdonner les versets du Cantique des Cantiques, toute la chaude poésie de ce poème brûlant de tendresse.

« Et il se dit : « Dieu peut-être a fait ces nuits-là pour voiler d'idéal les « amours des hommes. »

« Et il reculait devant le couple embrassé qui marchait toujours. C'était sa nièce pourtant : mais il se demandait maintenant s'il n'allait pas désobéir à Dieu. Et Dieu ne permet-il point l'amour, puisqu'il l'entoure visiblement d'une splendeur pareille ?

« Et il s'enfuit, éperdu, presque honteux, comme s'il eût pénétré dans un temple où il n'avait pas le droit d'entrer. »

Les autres récits contenus dans ce volume ne sont pas moins jolis, mais en général ils sont dangereux pour les femmes, ils leur « troublent » l'esprit et en ce temps de nerfs surexcités, l'esprit de la femme demanderait à être calmé.

* * *

Le volume dont je vais essayer de parler, est un de ceux que je ne comprends pas que l'on mette en étalage, c'est une suite de récits plus ou moins érotiques, agrémentés de gravures comme il s'en étalait dans les journaux pornographiques dont la préfecture a débarrassé nos trottoirs : Histoires débraillées. Je plains ceux qui, comme moi, sont obligés, par profession, de

lire ces choses sales et peu spirituelles, mais je plains encore bien plus les gens qui les achèteront pour les lire et peut-être... les faire lire... Ça sent la Belgique à plein nez !... Ah ! que l'auteur a bien fait de ne pas signer ça ! et comme il eût bien mieux fait de ne point écrire ces choses.

*
* *

Contes courants, — l'auteur, M. Paul Labarrière, me paraît, dans le titre de son volume, avoir cédé au désir de faire un jeu de mot qui appelle l'attention du passant voulant déchiffrer l'énigme : c'est probablement très adroit.

Contes courants, puisque contes courants il y a, est un volume contenant dix-sept récits dont quelques-uns, surtout le premier, ont une certaine valeur. Cependant l'auteur, à mon grand regret, parce que la première nouvelle, *l'Aventure de Justin Ferrat*, m'avait fait mieux augurer du reste, a cédé au désir, à la mode plutôt, de réunir dans ce livre de contes détachés, des récits de genres tout à fait différents. Il n'y a aucune parité entre *le Petit Cochon de Sylvie* qui laisse trop de sous-entendus et de points de suspension et les autres.

Cependant, comme M. Paul Labarrière peut publier une autre édition de son livre, je l'engagerai à supprimer les écrits qui empêchent de mettre son volume entre les mains de tout le monde, et de les remplacer par des récits de bonne compagnie comme celui racontant *l'Aventure de Justin Ferrat*.

De Sedan à Namur, tous les riverains connaissaient le patron Justin Ferrat et sa péniche *l'Espérance ;* il va rentrer chez lui plus tôt qu'on ne l'attendait. La campagne a été heureuse, les louis teintent dans sa grosse bourse de cuir ; comme il va surprendre sa femme, lorsque, entre deux baisers, il déposera sur la table les beaux louis d'or qui commenceront la dot de leur fillette Georgette !

Il frappe à la porte : tout semble sommeiller dans la maison ; une fenêtre s'ouvre, un homme s'échappe. Justin Ferrat pénètre et lève sur la femme adultère le lourd bâton ferré, — ce même bâton, avec lequel à la suite d'un pari, il a un jour assommé un bœuf d'un seul coup. Parbleu ! une femme, c'est encore moins difficile à assommer qu'un bœuf.

« Pour en finir, il lève le bras, la gorge étranglée par un juron ; mais le bras retombe sans avoir frappé.

« Du berceau une voix d'enfant s'est élevée :

— Bonsoir, petit père chéri ! »

« Et Justin Ferrat s'affaisse sur une chaise en sanglotant.

« La petite fille, à genoux dans son petit lit, la main accrochée aux rideaux,

le regarde sans comprendre et répète dans un bon sourire joyeux, encore tout brouillé de sommeil :

« Bonsoir, petit père chéri. Viens que je t'embrasse ! »

Ce récit dont nous ne donnons que quelques lignes est très émouvant et raconté de façon que chaque péripétie vienne surprendre le lecteur.

C'est là une des qualités de M. Labarrière : on ne sait jamais ce qui va arriver lorsqu'il commence une histoire, — le lecteur aime l'imprévu.

Quelques-unes des historiettes de ce volume ne manquent pas de bonne humeur, *la Croix de M. Moutonnet*, entre autres.

Quelques pages à enlever ou à remplacer, et M. Labarrière aura fait un livre de nouvelles intéressantes, variées et honnêtes dans toute l'acception du mot.

*
* *

La couverture du livre de M. Jacques Normand, LE MONDE OU NOUS SOMMES, représente une sorte de bouffon couché sur le globe terrestre et semblant en étudier les détails à l'aide d'une loupe. Dans le fait, ce monde énorme me fait l'effet d'accoucher d'une souris. Je ne pense pas que M. Jacques Normand ait la prétention de vouloir nous faire croire qu'il a inventé l'histoire de ce père qui tue son fils, parce que celui-ci, ayant deshonoré un nom resté jusque-là sans tache, n'a pas le courage de se faire justice lui-même : *Monsieur Roumégas* a eu déjà de nombreuses éditions sous d'autres noms.

Certainement, toutes les petites historiettes de M. Jacques Normand suffiront à faire passer ou perdre le temps, comme on voudra, mais mon Dieu, que la couverture est donc jolie !...

*
* *

Ah ! les titres !... en abuse-t-on assez ! — Tenez, voilà, par exemple, LA TABLE DE NUIT, volume contenant une demi-douzaine de récits par Paul de Musset. *la Table de nuit !* ce titre est-il assez réussi ! surtout lorsque, en sous-titre on ajoute *Equipées parisiennes*. Eh bien ! je vois d'ici le lecteur affriandé se délectant à l'avance, se pâmant d'aise aux récits de ce meuble intime qui a vu tant de choses lorsque le flambeau était allumé, et qui en a entendu bien d'autres lorsque la bougie était éteinte... Pauvre lecteur ! est-il assez trompé dans ses espérances ! et comme sa table de nuit va bientôt entendre ses ronflements sonores...

*
* *

Ah ! que j'aime mieux le volume de Georges Eekhoud, KERMESSES, comme c'est vivant ! comme ces tableaux flamands sont enlevés ! Ce sont de véritables Teniers représentant un jour de ripaille un *teerdag !*

*

M. Georges Eckhoud a saisi ces mœurs grossières où chacun, hommes, femmes, bâfrent et pintent.

Généralement reclus les soirs d'hiver au coin de l'âtre, tandis que leurs hommes lampent et pipent au cabaret en manipulant des cartes graisseuses, les commères prennent rudement leur revanche à l'occassion du *teerdag*. La licence de leurs propos l'emporte sur le cynisme des falots les mieux embouchés. Après le festin où elles se guèdent jusqu'à éclater, lorsqu'on a déplacé les tables et que le bal s'engage pour durer jusqu'au point du jour, elles entraînent les marouffles dans le tourbillon et les forcent de gambiller et de saboter contre leur gré.

Et les brocs s'emplissent et se vident sans désemparer! les hommes sont gris et remplissent les cabarets de la fumée de leurs pipes et des bruits de leurs chants, les coups pleuvent durs, et quelques crânes s'effondrent en même temps que les brocs ventrus qui servent de massue.

Chaque récit des kermesses de M. Georges Eckhoud est pris sur le vif; tout cela tourne, hurle et titube; c'est de la couleur locale, c'est du flamand dans toute sa grossière naïveté.

*
* *

Le volume de Mme d'Arbouville, UNE VIE HEUREUSE, contient deux histoires; l'une UNE HISTOIRE HOLLANDAISE, se passe, comme l'indique son titre, dans ce pays que le poète Butler appelait *un grand vaisseau toujours à l'ancre*, pays qui a sa beauté pour quiconque réfléchit en regardant. Mme d'Arbouville en fait un très bon tableau en quelques lignes.

« On admire lentement, mais on admire enfin cette terre en guerre avec la mer, luttant chaque jour pour défendre son existence; ces hommes patients et courageux, qui derrière un rempart brisé élèvent un autre rempart; ces villes qui forcent les flots à couler au pied de leurs murailles, à suivre la route tracée, à se contenir dans le lit creusé; puis ces jours de révolte, où l'eau, comme si elle se souvenait de sa nature première, veut reconquérir son indépendance, déborde, inonde, détruit, et enfin, par la force de la main de l'homme, se calme et obéit de nouveau. Là, la vie ressemble au soir d'une bataille : il y a fatigue, orgueil, triomphe. L'impassible habitant de ces contrées possède ce mobile de toutes choses, *la volonté*. Il est sûr du succès, parce qu'il veut; il est calme, parce qu'il est fort; il agit lentement, parce qu'il réfléchit. Il y a dans le silence des choses sérieuses une beauté que notre âme doit s'étudier à comprendre, comme elle entend l'harmonie de ce qui se chante, comme elle voit la couleur de ce qui brille. »

Eh bien, sous cette froide terre de Hollande, qui ne jouit que d'une lumière pâle, sans chaleur et sans éclat, filtrant au travers des brumes, certaines organisations ne peuvent exister; certains tempéraments méridionaux ne peuvent souffrir la froideur des âmes, ils ont besoin d'expansion, et s'ils éprouvent des obstacles à leurs épanchements, c'est d'abord vers Dieu qu'ils se dirigent comme le plus puissant foyer de lumière et de chaleur. Christine, la fille d'Annunciata, pauvre fleur d'Espagne transplantée sous les climats brumeux de la Hollande, a tout le tempérament de sa mère. Son père, homme froid et sévère, n'a pas compris le besoin d'aimer de sa femme: celle-ci est morte comme la plante privée d'eau; Christine meurt de même, quoique son père consente, mais trop tard au bonheur de son enfant.

C'est une histoire bien triste, et il faut avoir besoin de se mettre la mort dans l'âme pour se complaire dans ce genre de lecture.

L'autre récit, qui donne son nom au volume, UNE VIE HEUREUSE, est non moins lamentable : c'est le développement de cette pensée.

« Pour être heureux sur la terre, faut-il ne rien savoir ? faut-il ignorer sa propre destinée? Faut-il croire à l'amour de qui nous oublie, au retour de ce qui ne revient pas, à l'existence de qui n'est plus? La vérité doit-elle toujours briser nos cœurs, ne pouvons-nous vivre que trompés? Le monde n'est-il qu'un immense abîme de désolation dont nos vues bornées ne sondent pas la profondeur? Le vide au fond, la mort après... »

En somme, l'histoire d'une jeune fille qui, ayant été abandonnée par son fiancé qui s'est marié, devient folle et vit heureuse, pensant toujours qu'il va revenir. Ces récits sont faits en très bon style; mais, c'est égal, je ne puis m'empêcher de le redire, c'est bien triste de lire des choses pareilles par un beau jour d'été!

*
* *

Oh! les choses gaies ou qui le paraissent sont parfois tristes aussi. Lorsque l'on aperçoit, par exemple, sur la scène une de ces femmes couvertes de diamants, riches, courtisées, le sourire continuellement stéréotypé sur le visage, entourées d'adorateurs qui les comblent de bouquets et aussi de fadaises, il semble que ces personnes, qui ont chevaux, voitures, domestiques et hôtel aux Champs-Élysés, aient rencontré le bonheur complet. Ah! si l'on pénètre au fond de leur cœur avec M. Adolphe Badin, qui, dans COULOIRS ET COULISSES, entr'ouvre la porte des boudoirs de ces soi-disant heureuses créatures, on s'aperçoit qu'il faut parfois une jolie couche de rouge pour cacher les pâleurs occasionnées par les cruelles souffrances endurées tandis qu'elles

s'efforcent de sourire au public qui escompte leur gaieté par un divertissement.

D'où viennent-elles? Qui sont-elles? Où vont-elles ces étoiles qui éblouissent nos scènes théâtrales? Qu'y a-t-il dans leur cœur? et d'abord en ont-elles?

On aime assez à connaître les femmes de théâtre, condamnées à vivre dans un milieu où tout n'est que mensonge. On ne pourrait choisir un meilleur guide que M. Adolphe Badin qui, dans la douzaine d'historiettes-études qui composent son volume, sait parler de toutes choses avec une retenue, une convenance et une vérité qui permettent à tout le monde de pénétrer les arcanes d'un monde à part, d'une société qui vaut peut-être mieux que sa réputation.

*
* *

Un autre volume, CROQUIS DE FEMMES, par M. Jules de Glouvet, contient un certain nombre de récits montrant ce que c'est que la femme. Non pas la femme dont tout le monde s'occupe, femme du monde, névrosée ou du demi-monde, s'offrant au plus offrant et dernier enrichisseur; mais bien la femme forte, celle qui pense, qui souffre, ambitieuse ou dévouée, courageuse ou repentante.

La femme, être mystique que l'on ne respecte plus aujourd'hui, est capable de tous les dévouements, de toutes les abnégations, et M. de Glouvet a bien fait d'écrire un volume qui venge nos mères, nos femmes et nos sœurs des reproches de futilité que la nouvelle génération se plaît à lui adresser dans les livres comme dans les cercles de toutes catégories.

Tout le monde connaît le talent de M. de Glouvet et *Léontine Duval, Madame Raveneau, Angélina, Deux procès de femme, Parnay, le Rosier, la Foi du charbonnier,* sont des récits qui, pour ne pas avoir l'ampleur de ses œuvres précédentes, sont de la belle et bonne littérature s'éloignant des croquis frivoles à la mode.

*
* *

On doit ranger, dans la même catégorie que l'ouvrage précédent, les nouvelles de M. le vicomte Henri de Bornier, dont l'une d'elles, COMMENT ON DEVIENT BELLE, donne son titre au volume. Distinction du style, charme des récits, moralité aimable des sujets, tout se réunit pour faire du nouveau livre de l'auteur de *la Lizardière* un des plus agréables compagnons de voyage que l'on puisse rencontrer.

Comment on devient belle? Oh! que de femmes voudraient posséder ce secret qui se trouve bien plus dans les qualités de l'âme et la bonté du cœur que dans les eaux de Jouvence.

« Ce n'était plus la Parisienne frèle, pâle, souffreteuse, chétive: l'air des champs, les courses dans les landes odorantes, la pratique du bien, l'absence des plaisirs cruels de la vie mondaine, le temps donné aux pensées graves, tout cela avait changé et refait en quelque sortes l'aspect de la jeune fille. »

Mais ce n'est pas le seul secret que livre le vicomte Henri de Bornier à ses lecteurs, il dit aussi aux jeunes gens le moyen d'être beau, même lorsque la nature ne les a pas favorisés physiquement. Il connaît aussi comment on devient laid, mais il a gardé pour lui la plus belle de ses recettes : celle qui dit comment on devient un charmant conteur !

*
* *

Pour lire le soir, tel est le titre d'un volume de M. Alfred de Sauvenière... Hum ! hum !... le soir ! Mesdames, fermez vos portes à double tour, allumez nombre de bougies, et cela ne vous empêchera peut-être pas de trembler sous vos draps brodés et d'avoir d'horribles cauchemars durant la nuit. Ah ! c'est que M. Alfred de Sauvenière transporte ses lecteurs au pays des légendes et qu'il est beaucoup question de messire le diable dans ce volume, et dame ! on a toujours un peu peur de Satan, même quand on le trouve beau comme la belle Jane de Penhoël l'avait vu, dans la légende du *Fils du diable.*

Eh bien, si vous êtes trop nerveuses pour lire ces agréables récits, le soir, lisez-les, Mesdames, sous les grands arbres de votre parc, et, si parfois le démon tentateur venait hanter votre esprit, souvenez-vous de la légende de *la Châtelaine de Framboisy*. Le malin prend toutes les formes, même celle du beau Gaston de Silly !

Lisez ce volume le soir, le matin ou à midi suivant votre tempérament, vous n'en serez pas moins satisfaits : vous y trouverez des légendes de tous les pays, de l'Écosse comme de l'Italie, légendes flamandes, bretonnes ; lutins, farfadets et démons vous emporteront au pays du rêve et de la fantaisie.

*
* *

L'Autopsie du docteur Z***, par M. Édouard Rod, est le titre d'un volume contenant une suite d'études sur l'esprit humain, ses dérangements et ses causes, présentées sous forme de récits curieux, intéressants et caractéristiques, et dont l'extrait que nous offrons ici à nos lecteurs donnera une idée exacte.

Il s'agit d'un homme qui vient de se brûler la cervelle, il se voyait sur le point d'être ruiné, et sa femme le trompait avec son neveu...

« ...Je suis mort, je n'en puis douter. Alors, par quel miracle la pensée

et la sensation s'obstinent-elles à subsister en moi ? Mes yeux ne voient plus. et j'ai la vision merveilleusement précise de ce qui m'entoure : mes oreilles n'entendent plus, et les moindres bruits, le bourdonnement d'un papillon de nuit resté dans la chambre, les lointains murmures du dehors, le crépitement de la lampe qui va s'éteindre, me semblent répercutés en moi-même comme par un écho très clair : mes membres sont déjà raides, et je sens, à peine adoucie par un tapis épais, la dureté du parquet sur lequel je suis tombé ; je perçois jusqu'à l'odeur de poudre qui remplit la pièce. J'analyse ma situation avec une lucidité supérieure à celle que j'ai jamais déployée. Sans doute, me dis-je, cet état ne va pas se prolonger ; mes pensées s'arrêteront peu à peu, comme mes membres se glacent et se raidissent (cette double sensation de froid et de raideur m'est excessivement pénible), et tout mon être s'endormira dans le bon repos final. Même il me revient à la *mémoire,* car mes facultés continuent leur jeu comme tout à l'heure, mieux peut-être, que j'ai entendu exposer, dans une conférence, les effets de l'empoisonnement par le curare ; et je pense qu'il se produit en moi un phénomène de même nature, que je ne mourrai pas d'un seul coup, qu'il faut patienter...

« ...Mais non ! aucune diminution appréciable dans mes souffrances physiques, pas le plus léger trouble dans mes raisonnements, et ce froid, ce froid terrible qui me glace jusqu'à la moelle sans pouvoir grelotter comme jadis, lorsque j'étais jeune et couchais dans une chambre sans feu !... Et voilà qu'à ces douleurs précises une poignante inquiétude vient s'ajouter : si c'était là cette immortalité de l'âme dont on parle ? S'il fallait rester ainsi pendant le cycle des âges éternels, à la fois mort et vivant, la pensée persistant dans le corps raide et froid, et qui se décomposerait ?... Qui sait ? peut-être que Dieu existe, peut-être que c'est là la dernière torture qu'il nous inflige, peut-être punit-il ainsi ceux qui n'ont pas su l'entrevoir dans son infini ou qui ont transgressé ses lois mystérieuses ?... Y a-t-il des prières qui pourraient le toucher ?...

« Les minutes et les heures tombent avec une indicible lenteur : je me mets à songer aux cataleptiques qu'on enterre vivants, qui se réveillent dans la tombe avec des hurlements que la terre étouffe, et se rongent les poings, et se convulsent dans les affres de l'asphyxie. Si, par suite d'une lésion étrange, comme il ne s'en est jamais produit, que le chirurgien ne soupçonne même pas, — si j'étais seulement en catalepsie ? Si, j'allais me réveiller dans trois, quatre, huit jours, et hurler dans le silence de la terre, et me convulser avec un poids immuable sur la poitrine ?... Mais non, c'est impossible : Je suis mort, je suis bien mort. Le corps humain est soumis à des lois précises, on l'a démonté pièce à pièce comme une machine dont on connaît les moindres

rouages. Or, j'ai senti la balle passer dans mon cœur ; donc je n'ai plus rien à craindre ; mes idées vont se calmer peu à peu, le silence va se faire en moi. Mon état actuel est logique ! sans doute tous les morts l'ont connu, tous ont éprouvé les mêmes angoisses, — et tous se sont apaisés comme je m'apaiserai.

« ...Cependant, le petit jour commence à poindre en des lueurs blafardes qui traînent sur moi. Des bruits se font dans la rue, qui me parviennent comme au travers d'une épaisse paroi...

« On frappe à la porte : depuis dix ans, les mêmes coups étaient frappés chaque matin, et c'était ma voix qui répondait... Comme la réponse ne vient pas, on frappe de nouveau, plus fort..., la porte s'ouvre...

« ...Jean devient aussi pâle que je dois l'être, étouffe un cri, fait un mouvement pour sortir, hésite sur le seuil, rentre et ferme la porte avec précaution... Il s'approche de moi, met la main sur mon cœur, écoute... Il me porte sur mon lit. Pourquoi me regarde-t-il d'un air si effrayé? Pourquoi me tourne-t-il contre le mur? Je le vois quand même, puisque mes facultés sont, en quelque sorte, dégagées de mes sens, puisque je vis une vie supérieure et indépendante, puisque ma vision est plus vaste malgré la fixité de mes yeux...

« Que va-t-il faire?

« Il s'approche de mon secrétaire, auquel j'ai laissé la clef..., il l'ouvre..., il fouille dans les tiroirs, s'acharne à faire jouer un secret qu'il ne connaît pas, compte l'argent...; j'entends le bruit sec des louis dans sa main... Et, le vol accompli, quoique ses jambes flageollent, quoique ses dents claquent encore d'épouvante, tout défait, il s'élance hors de la chambre en appelant au secours... On dira : Ce domestique était bien attaché à son maître bien fidèle, on n'en trouve plus de pareils aujourd'hui...

« ...Après tout, c'est un pauvre homme. Il n'aurait jamais eu le courage de me voler vivant, peut-être pas l'idée, et pourtant, la vue de mon cadavre.

« ...Par moments, mon cerveau s'arrête ; je ne pense plus. . . . .

« ...Le second jour commence. J'ai la vision moins nette des choses qui m'entourent : les points d'or des cierges pâlissent : les bruits s'étouffent, et cette sensation de l'aveuglement et de la surdité qui m'envahissent, au lieu d'être pénible, est pleine de charme. . . . .

« ...J'entends un bruit de sanglots. On parle bas. Des gens sont là.

« Le couvercle de ma bière est abaissé. Je ne vois plus rien, j'ai peine à percevoir encore les bruits de la chambre. On cloue : au premier coup de marteau toutes les voix se sont tues, comme effrayées par ce bruit dur qui m'enferme dans ma solitude suprême. Puis, cette besogne achevée, un piétinement recommence, une agitation sourde. Que de fois j'ai attendu dans des maisons

mortuaires le signal de suivre la bière, dans la cohue des parents et des invités; et presque toujours, des pensées étrangères au mort me suivaient.

« ...Je suis hissé sur la voiture, un peu étonné de ne sentir aucune secousse: Il paraît que je suis séparé de la sensation matérielle, sans avoir pourtant perdu toute conscience de ce qui se passe autour de moi. Le convoi se met en route; le bruit des sabots des chevaux, des roues, des pas, n'est pour moi qu'un bourdonnement vague. Il me faut un effort d'esprit pour que je puisse me représenter qu'on se transporte d'un lieu à un autre; la notion du mouvement n'existe déjà plus; l'espace entier me semble compris dans ce petit coin que j'en occupe, où tout tient sans que rien remue. Si je n'avais des souvenirs et de l'expérience, je croirais volontiers que le monde tourne autour, et que, dans sa rotation, les objets particuliers restent éternellement en place.

« ...On psalmodie les prières des morts, que l'orgue accompagne de ses ronflements. De temps en temps, la hallebarde du suisse sonne un coup sur les dalles, ou bien la clochette fait agenouiller les vivants... De mon vivant j'avais des accès d'athéisme où je voulais renverser l'Église. Je détestais les cérémonies religieuses, que je trouvais puériles jusqu'à la déraison. Eh bien ! je les juge autrement. Sans doute, je n'éprouve aucun besoin de Dieu, je ne sais pas plus qu'avant s'il existe ou non quelque part dans son ciel. Mais il me semble que ces chants monotones peuvent bercer et apaiser la douleur des vivants, qu'ils peuvent faire naître dans les cœurs encore pleins de doute des vagues espérances. . . . .

« ...On me descend en terre: le sable qu'on jette à pelletées sonne sur mon cercueil. C'est le moment où tout ce qu'il y a dans le cœur des vivants d'affection pour les morts bondit et sanglote, où les indifférents mêmes se sentent remués jusqu'au fond des entrailles par ce bruit sec que parfois un caillou plus gros rend sonore. Parmi le murmure de ces désolations, le prêtre reprend ses psalmodies..., je le sais, mais je ne les entends pas; je n'entends plus rien. La séparation d'avec les vivants est accomplie, je ne percevrai même pas le bruit que feront en s'en allant ceux que j'ai aimés, j'ignore les dernières larmes qui ont coulé pour moi . . . .

« ...Le temps marche, et plus rien ne peut me faire distinguer les minutes ou les heures, les saisons ou les années. Je ne sais pas quand éclorons les fleurs dont les racines vont bientôt plonger dans mon être; je ne sentirai pas la chaleur du soleil d'été; je n'aurai pas froid quand la neige s'étendra sur les gazons morts comme un autre linceul; au printemps, je n'entendrai pas le gazouillement des oiseaux dans mon cyprès où montera la sève. Ce sera toujours la même obscurité, le même silence. Et j'éprouve une sorte de volupté

en songeant à cette confusion de tout dans laquelle je disparais. Il fut un temps où, pour peu que je restasse immobile et éveillé, les minutes me semblaient longues ; maintenant les minutes sont fondues entre elles pour faire l'éternité, comme des gouttes d'eau pour faire un fleuve, et elles m'entraînent dans leur flot...

« ...Peu à peu mes souvenirs s'y noient. J'ai peine à me rappeler la vie. Il me semble que je la voie de très haut et de très loin...

« Par moments, je me plais en efforts pour retrouver les détails de ma vie ou les visages de ceux que j'ai aimés, et l'inutilité même de ces évocations me satisfait. De mon vivant il me suffisait de fermer les yeux pour voir aussitôt des figures depuis longtemps disparues, — et si nettes que j'aurais pu me croire à côté d'elles. A présent, dans cette obscurité où mes yeux sont toujours clos, je cherche en vain ; les images ne se dessinent plus, et c'est sans le moindre regret que je constate la fuite de ces ombres pourtant chères. Ainsi tout s'efface, comme si le temps qui marche sans que je l'entende, détruisait une à une, doucement, les impressions gravées en moi...

« Justement, je me rappelle qu'il y a quelques heures, — quelques minutes ou quelques jours, je ne sais pas, — certains faits de mon passé me reviennent exacts, me préoccupaient. A présent, je ne les retrouve plus. Je m'échappe donc à moi-même, le sentiment de ma propre personnalité me fuit, comme les souvenirs, comme toutes les obsessions fatigantes. Je ne sais plus au juste ce que c'est que MOI ; il me semble que je ME fonds dans des millions d'êtres, que je disparais parmi les choses, que je ne suis plus qu'un avec une formidable unité.

« Si les hommes parvenaient à se figurer ce que c'est que de ne pas voir, de ne pas entendre, de ne pas sentir, si surtout ils pressentaient qu'on n'arrive que par une gradation lente à cet état auquel je touche, en désaccoutumant son être des habitudes passées, ils ne redouteraient pas la Mort. Ce roi des épouvantements, ainsi que l'appellent leurs sages, leur apporte la paix inaltérable, les délices d'un sommeil dont rien ne marque la durée, sur un lit si moelleux qu'on ne le sent pas. Dans le grand silence et dans la grande obscurité de la tombe, il ne flotte que des voluptés apaisantes, douces de plus en plus, comme des lumières qui s'en vont, comme des harmonies qui s'éloignent. Je sens que mon cerveau vit encore, — mais ma pensée s'endort délicieusement. »

J'ai dû faire de longues coupures dans ce tableau d'une âme qui se détache peu à peu de la matérialité pour se fondre voluptueusement dans le non-être, mais j'en ai cité assez pour que nos lecteurs aient le désir de lire l'œuvre

entière de M. Édouard Rod, un physiologiste doublé d'un excellent écrivain.

Ah! je sais bien ce que l'on va dire : « Mais monsieur Édouard Rod, vous faites l'apologie de suicide! » Eh bien, je suis certain que l'auteur n'y a même pas pensé, son esprit s'est élancé dans la fantaisie, à propos d'une théorie de la mort, préconisée par le docteur Z** : *Observations sur quelques phénomènes de l'existence cérébrale.*

On lira aussi *le Crime de Notre-Dame,* étude sur une théorie des *impulsions morbides,* prouvant, par un récit palpitant d'intérêt, que certains crimes sont amenés par des circonstances qui font un assassin d'un homme qui n'en avait même pas la pensée.

C'est en somme un livre curieux, très étudié, mais dont il ne faut prendre les théories que pour ce qu'elles sont, des études fantaisistes, et non point un exposé de doctrines.

* * *

Une cinquantaine de récits très vivants, dramatiques, parfois d'une moralité douteuse, forment un volume attrayant, comme tout ce qui sort de la plume de Théodore de Banville, sous ce titre : CONTES HÉROIQUES. Ce sont des scènes de la vie, des études de caractères féminins, et qui tendraient à prouver que l'homme moderne, comme les héros de l'ancien temps, a de rudes combats à livrer contre des êtres fantastiques qui se cachent sous l'abord charmant du petit dieu aux flèches empoisonnées.

La mode est, nous l'avons dit, aux courts récits, aux drames ramassés en quelques pages, mais il n'est pas bon de laisser les volumes qui les contiennent à la portée de toutes les mains. Il faut savoir lire ces choses-là, et tout le monde n'y est pas apte.

* * *

L'AMOUR TRAGIQUE, par M. Joseph Montet, contient deux récits des plus dramatiques.

Dans le premier, *la Panoplie,* l'auteur a construit une fabulation tragique ayant pour but d'attaquer un des préjugés, au dire de M. Montet, qui veut que la femme ne soit jamais l'égale de l'homme, sous la double mesure de cette amusante antithèse qu'on appelle le vice et la vertu; cette inique particularité des mœurs et même des lois qui, du même ton doctement et saintement prudhommesque, refuse à celle-ci toutes les libertés, et accorde à celui-là toutes les licences; cette convention ridicule et naturellement respectée comme un dogme, qui condamne chez l'une ce qu'elle absout et même glorifie chez l'autre, et qui fait que nous autres hommes, le jour où la boue de nos vices

nous a suffisamment écœurés, nous faisons les délicats, trouvant qu'il n'y a pas assez d'eau limpide pour y laver nos impuretés, et que, par exemple, tel vieux débauché que nous connaissons aura demain le droit de tuer sa femme, si celle-ci ne lui apporte pas, en échange de ses caresses cacochymes, le trésor le plus intact des plus virginales candeurs.

Ah ! monsieur Joseph Montet, qu'avez-vous écrit là ! D'abord, il y a bien longtemps que les écrivains, jaloux de se faire remarquer, ont écrit ce que vous ne faites que répéter ; en second lieu, je me permettrai de vous demander, si vous avez un fils, où vous irez lui choisir une compagne. Dans la société des femmes qui se sont associées aux satisfactions du « vieux débauché honteux », ou bien dans une famille honnête, où vous rencontrerez une jeune fille vertueuse ? Répondez si vous pouvez !

Ah ! que j'aime mieux le second de vos récits, *le Justicier*. Ce père qui a le courage de faire fusiller sa fille parce qu'elle a trahi la cause de la patrie vous a fourni le sujet d'un drame bien autrement puissant que ne l'a fait votre théorie subversive sur le mariage.

*
* *

Après *les Amours tragiques*, voici LES AMOURS CRUELLES, l'auteur du *Fils de Coralie*, du *Mariage d'Odette*, se lance dans l'historiette.

Peut-être va-t-on s'enthousiasmer beaucoup, par habitude, devant ce mauvais livre de M. Albert Delpit ; mais je me permettrai de rester très froid devant des histoires comme celle intitulée : *le Crime de Bernardin*, voire même *la Lettre*, lettre qui a déjà été écrite bien des fois. Cependant, des six récits contenus dans le volume de M. Albert Delpit, le dernier, *Roberte de Bramafam*, est certainement le meilleur, je dirais même excellent, si l'éternelle guerre de 1870 et le sempiternel blessé que nous avons vu apparaître à la fin de plus de cent romans pour dénouer la situation ne se trouvaient encore là, comme pour nous horripiler.

Il me semble qu'un homme du talent de M. Delpit devrait laisser la guerre et son blessé parmi les accessoires ayant trop de fois déjà servi.

*
* *

Oh ! nous n'en avons pas encore fini avec les amours de toutes sortes. M. Henri Le Verdier publie sous ce titre : L'AMOUR A L'ÉPÉE, des historiettes dont la première, aussi jolie qu'invraisemblable, montre qu'une femme a bien assez de séductions dans son arsenal pour vous percer le cœur, sans avoir en plus des talents de spadassins et savoir vous embrocher un homme comme une simple mauviette. *Ni femme ni maîtresse*, *un Noviciat*, *une Maison*

sans maître, sont d'agréables récits; l'HOMME DES GRÈVES est un drame d'amour très dramatique.

Je regrette de trouver dans ce volume une histoire aussi peu convenable que l'est la dernière : LA ROBE NOIRE. j'aime peu aussi LE LOVELACE IMAGINAIRE.

⁂

CANIFS ET CONTRATS, par Daniel Darc, voilà un volume dont le titre indique ce dont il va être question. L'auteur, dont nous connaissons tous les brillantes qualités pour avoir lu nombre des volumes que sa fantaisie gauloise a fait éclore, sait causer avec son lecteur de telle façon que jamais celui-ci ne se trouve lassé. Il a fait un contrat avec eux dans lequel ils ne se donnent jamais de coups de canif.

C'est plaisir de parcourir ces pages spirituelles un peu légères parfois, mais on ne peut pourtant pas toujours lire des *Oraisons funèbres*.

⁂

Et si l'on est dans ses humeurs noires, voilà de quoi se remonter le moral. Impossible d'être plus gai, plus vif, plus amusant que M. A Melandri, et j'avoue avoir ri de bien bon cœur à la lecture de LADY VÉNUS. Au premier abord, on pourrait s'imaginer que ce volume contient des choses un peu risquées, cependant je puis affirmer que l'auteur sait garder toutes les convenances et si l'on rit, c'est que M. A Melandri sait communiquer le rire au lecteur par son esprit alerte et pétillant, auquel Henry Somm a prêté son fantaisiste crayon.

⁂

BONNE NUIT!... Hé, que nous dites-vous là, monsieur A. de Launay? Ce sont au contraire des nuits blanches que vous voulez nous faire passer, à lire les agréables histoires qui composent votre volume.

Et tenez, regardez sur la couverture de votre livre, cette dame qui lit, couchée, et qui, à la lueur de sa lampe, n'a pas l'air de vouloir s'endormir de sitôt. « Très imprudent, Madame, de lire dans son lit; c'est ainsi que l'on met le feu à ses rideaux. » Heureusement les contes charmants de M. A. de Launay ne prédisposent pas au sommeil, et si nos lecteurs le veulent bien, je vais leur conter *la Réprouvée*.

« On ne saurait imaginer rien de plus pittoresque, de plus recueilli, que la petite église de X.... un des plus pauvres villages du Dauphiné. A demi enfouie sous la ramure épaisse de deux immenses châtaigniers, envahie de toutes parts par les lierres, elle ne laisse apercevoir que son porche, dont la pierre,

calcinée par le soleil, tranche vigoureusement sur la verdure sombre qui l'enveloppe, et son clocher qu'on a eu peine à défendre contre l'envahissement des branches. Le cimetière est autour de l'église, les morts tout près de Dieu; l'endroit est bon pour l'éternel repos ; il n'éveille pas les idées sombres et les farouches cauchemars de la mort; il offre sous la feuillée pleine de chants d'oiseaux, dans l'herbe où s'ébattent joyeusement les sauterelles, le lit ombragé où l'on vient dormir son calme sommeil au soir de la vie. Il n'y a pas de monuments ; une croix en bois, une pierre grossière, avec un nom et une date, suffisent au souvenir. Ce sont des humbles qui reposent là. Peu de tombes; on vit longtemps à X..., le climat est sain, l'habitant est sobre. Après de longues années de labeur et de martyre, pour arracher à la dure nourrice le pain de la famille, le paysan, penché sur le sillon, finit un jour par ne plus pouvoir redresser sa taille, et s'affaisse comme pour donner le suprême baiser à la terre qu'il a aimée, à l'âpre maîtresse qui l'a tenu pendant toute son existence courbé sur elle. On le conduit là, à l'ombre de l'église, sans grande douleur. Que regretterait-on pour lui de la vie ? Et que ne peut-on espérer au delà? On pleure peu l'ancêtre qui s'en va, on serait plutôt tenté de l'envier : c'est un prisonnier rendu à la liberté.

« En 1848, un ouvrier tisseur de Lyon vint s'établir dans le pays. C'était un brave homme, de joyeuse humeur et d'esprit très ouvert, en qualité d'ouvrier de ville. Il se nommait Clément Bonin. Dans le pays on l'appelait le Canut, à cause de son métier. Il avait amené avec lui sa femme, qui était jeune encore et fort jolie, et ses deux enfants, deux beaux garçons de dix et de sept ans.

« La petite famille était bien accueillie. Lui était brave au travail, du lever au coucher du soleil, on le voyait à son métier. La journée finie, il était un joyeux compagnon, le boute-en-train des veillées et savait un tas d'histoires et de chansons qui le faisaient rechercher dans toutes les réunions. La femme, — Claudine, — était douce, cordiale et pas mauvaise langue, serviable, s'apitoyait sur toutes les souffrances, elle ne se faisait pas prier pour passer des nuits auprès d'un malade, auquel elle s'entendait, du reste, à donner des soins intelligents, chose rare en nos campagnes ; jamais non plus un pauvre n'avait en vain demandé l'aumône à sa porte; grâce à son obligeance, à sa charité, à ses façons avenantes, elle était adorée. Les enfants, bien élevés et travailleurs , étaient cités comme des modèles par le maître d'école.

« Bref, le Canut et les siens avaient su gagner toutes les amitiés.

« Claudine avait soigné un pauvre être dénué d'intelligence, qui lui avait voué une reconnaissance presque bestiale; elle lui avait même fait obtenir la place de sonneur et de fossoyeur, et celui-ci, Maga, cessa d'être un vagabond.

« Pendant assez longtemps tout marcha bien pour le petit ménage du Canut. Mais voilà qu'on apprit que Claudine était mariée à un autre et qu'elle n'était que la maîtresse du Canut. Aussitôt, nulle part on ne voulut plus entendre parler de la « coquine », et Claudine fut de plus exilée de tout foyer, condamnée à l'isolement, reléguée dans sa maison comme dans une sorte de Ghetto dont les chrétiens se tenaient éloignés.

« Un dimanche, le pauvre curé du pays monta en chaire et fit son sermon sur la charité, prenant pour texte la parole du Christ : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. » Il s'était promis à lui-même de conserver une grande modération, comprenant bien à l'état de son esprit que le sujet était glissant et qu'il serait dangereux pour lui de tomber des généralités dans les faits qui avaient allumé la guerre entre le village et la cure, car le curé avait essayé de protéger le ménage du Canut, connaissant le secret de ces gens, et puisant dans sa charité des trésors d'indulgence pour les faiblesses humaines. Emporté par son sujet, saisi par l'inspiration, il ne put comprimer les révoltes enfermées dans son âme, quand, ayant commenté la divine parole de mansuétude et de pardon, il fut amené à demander à tous ces impitoyables ce qu'ils faisaient de cette sublime adjuration à la charité. Après avoir été éloquent, persuasif, attendri, en expliquant l'adorable légende, il ouvrit les portes à son indignation et laissa tomber sur son auditoire le trop-plein de son cœur ulcéré. « Voilà, leur dit-il, l'exemple que nous donne un Dieu. Cet « exemple, comment le suivez-vous ? Il y a parmi vous une pauvre pécheresse « qui se meurt de douleur parce que vous l'avez accablée d'opprobres, qui tend « vers vous des mains suppliantes et que vous repoussez cruellement: une infor- « tunée, plus à plaindre au milieu de vous qu'une criminelle enchaînée dans les « prisons. Cette reprouvée que vous chassez ira pourtant plus sûrement que « vous au ciel, où règne le Dieu de charité, parce qu'elle a lavé et effacé sa faute « dans les larmes du repentir ! « Venez à moi, vous qui avez souffert ! Venez à « moi, vous qui avez pleuré ! » Voilà ce que lui dira Dieu. Et à vous : « Qu'avez- « vous fait de votre sœur ? Vous l'avez fait mourir dans la douleur ! Race de « Caïn, sois maudite ! » Cette malheureuse, vous l'avez marquée pour le mar- « tyre: mais Dieu la voit, Dieu l'appelle ; c'est votre inexorable cruauté qui « lui aura ouvert les portes du ciel. »

« Ah ! pour cela, c'était trop fort ! Cette coquine, cette pestiférée irait au ciel avant les braves gens ! A quoi servirait d'être honnête ! Et c'était là la morale prêchée, dans la maison même de Dieu, par un prêtre qui faisait cause commune avec la canaille !

« Ce fut une révolte véritable.

« Quand la nuit fut venue, les mauvais gars du pays se rassemblèrent et, prenant des poêlons, des bassinoires, tous les ustensiles de cuisine avec lesquels on peut faire du bruit, allèrent donner un charivari au curé. Après quoi, comme en ce village il n'y a pas de fête complète sans quelque salves de pierres, on lapida le presbytère et l'on en cassa tous les carreaux.

« Quelques jours après, Claudine mourait, et il fut décidé que l'on n'enterrerait pas la réprouvée en terre sainte. On lui creuserait une fosse à part derrière l'église, dans un coin qu'on entourerait alors d'une palissade, comme pour empêcher, même dans la mort, toute promiscuité avec les chrétiens dignes d'avoir leur dernière demeure dans le cimetière commun.

« Quand les premières lueurs du jour vinrent à poindre, on entendit dans la cour le roulement d'une charrette. C'était le menuisier du pays qui apportait la bière.

« Il ne frappa pas à la porte, n'appela pas. Il descendit le cercueil, le mit debout contre le mur.

« Puis il remonta dans sa voiture, fouetta sa bête et s'éloigna au galop comme si cette maison pestiférée le frappait de terreur.

« Il tombait une pluie fine, et le ciel, uniformément gris et bas, n'avait pas une éclaircie.

« Le triste cortège s'avançait par les chemins détrempés dans cette campagne déserte dont la vie semblait s'être retirée. Le vieux curé n'était plus là, il avait été envoyé en disgrâce et n'était pas remplacé. Pas un être, pas un paysan : pour éviter le convoi funèbre ils étaient partis dès l'aube pour leurs champs les plus éloignés du village : pas une vache ni une chèvre aux prés : les oiseaux frileux, pelotonnés au plus profond des haies et des buissons, étaient muets.

« On arriva au village. Là encore le désert, le silence, la mort. Tout clos. Les volailles mêmes enfermées, les bestiaux emmenés aux champs. Tel un pays atteint de la peste et déserté par ses habitants chassant devant eux leurs troupeaux.

« Oh ! fit le Canut en traversant la grande rue morne, non, non, ce n'est pas
« juste, Dieu le sait bien, de nous martyriser ainsi. Il n'y a que les hommes pour
« être aussi cruels ! que leur avait-elle fait, la chère femme ? Du bien et rien de
« plus ! Et pas une prière !... Pas même une femme, dans tout le village, qui
« salue au passage notre pauvre défunte d'un signe de croix !

« — Et, dit le fils, pas un son de cloche pour l'annoncer là-haut !... »

« Ils portèrent le cercueil à la terre.

« Et, debout au pied de la fosse, son jeune fils près de lui, avec le crucifix et l'eau bénite, le Canut, en l'absence du prêtre, ouvrit son livre de prières et

solennellement lut le rituel des cérémonies funèbres, et jeta la pelletée de terre symbolique sur la bière.

« Après quoi, père et enfants s'agenouillèrent et restèrent longtemps absorbés dans la prière la plus ardente qui fût jamais montée aux cieux.

« Ils n'en furent distraits que par le son de la cloche qui tintait lentement, gravement, le glas des morts.

« Pas un son de cloche pour l'annoncer là-haut ! » avait dit le fils du Canut.

« Il se trompait. Il y avait quelqu'un qui ne l'entendait pas ainsi. Celui-là voulait que le Ciel fût averti de l'arrivée de cette âme juste.

« Lorsque, dans les champs, au loin, arriva le bruit des cloches, les paysans étonnés pensèrent d'abord qu'il partait d'un clocher des villages voisins. Mais bientôt ils en furent dissuadés. Le vent venait de leur pays et ne pouvait leur apporter que les sonorités des cloches de leur église. Que se passait-il ? On ne les appelait pas pour l'incendie : c'était le glas ; de champs à champs ils s'appelèrent, se réunirent :

« Je parie, dit l'un, que c'est Maga qui sonne pour la ribaude du Canut. »

« Il ne se trompait pas. C'était Maga qui en appelait du jugement inique et cassait l'impitoyable sentence.

« Enflammés de fureur à cette pensée que, malgré eux, on rendait à cette morte les honneurs chrétiens, trente, quarante brutes coururent au village et, trouvant le pauvre idiot pendu à sa cloche, se jetèrent sur lui comme des forcenés, le rouèrent de coups, le foulèrent aux pieds et le laissèrent demi mort sur place.

« Le Canut avait quitté le pays. Trop tard il avait fui de ce funeste village qui ne lui rappelait que des douleurs.

« Maga avait disparu aussi, menacé par les paysans. Il avait repris la vie sauvage ; on ne savait où il était.

« Chose étrange, la tombe de Claudine était toujours entretenue. Une main inconnue y plantait des fleurs et y avait replacé une croix, un jour que celle mise par le Camut avait été renversée.

« Cela ne faisait pas l'affaire de la haine. Malgré le départ de la famille, on poursuivait la malheureuse femme jusque dans son cercueil. Les paysans ne voulaient pas que cette tombe de réprouvée témoignât d'une affection humaine.

« La nouvelle croix n'y était pas depuis deux jours qu'elle était brisée et que ses morceaux étaient jetés par-dessus le mur dans le champ voisin. Et les fleurs furent piétinées.

« Huit jours après, une nouvelle croix y était remise et de nouvelles fleurs y furent plantées.

« Quel était ce mystère ?

« Cela dura plusieurs mois; acharnement féroce d'un côté : de l'autre, dévouement que rien ne pouvait abattre.

« Il fallait pourtant avoir à la fin le mot de cette énigme et punir l'imprudent qui bravait ainsi tout un village.

« On s'embusqua.

« Une nuit d'hiver, une couche épaisse de neige couvrit la campagne. Sur la surface blanche éclairée par la lune, les paysans à l'affût virent se dresser une ombre colossale au-dessus du petit mur de clôture. L'homme escalada, s'avança jusqu'à la tombe, et là, agenouillé, enfonça une croix à la place de celle qu'on avait arrachée.

« Une salve de pierres, lancées de loin avec la fronde, interrompit son pieux travail. Il tomba et ne bougea plus, et les paysans se sauvèrent.

« Le lendemain matin, on vit, tranchant sur la blancheur éclatante de la neige, un cadavre étendu sur la place où dormait Claudine, les bras étendus, semblant étreindre la terre qui la recouvrait. Cela avait l'air d'une immense croix renversée.

« On s'approcha et l'on reconnut le pauvre idiot, Maga, mort, la tête dans une mare de sang, la tempe trouée par une pierre. »

Des récits comme celui-là et les autres composant le volume de M. A. de Launay reposent un peu des grivoiseries qui forment généralement les livres d'historiettes séparées. Cependant, si l'on veut tirer la moralité de ce drame de *la Réprouvée,* drame que nous avons dû écourter beaucoup, on verra, car l'histoire est vraie, combien, dans les campagnes, l'institution du mariage légitime est respectée, puisqu'elle fait commettre encore de pareils crimes.

J'estime qu'un certain nombre de ménages plus ou moins névrosés, dans les villes, ressentaient absolument le besoin du rétablissement du divorce, mais je doute qu'il ait de fervents adeptes au village, et, à la campagne, une femme qui se remarierait, le premier mari étant encore vivant, y risquerait d'entendre sous les fenêtres de sa nouvelle chambre nuptiale un joli charivari !

Et maintenant, disons quelques mots de LA COLONELLE DURANTIN, une poignée de récits militaires signés : Théo-Critt, récits d'une intarissable bonne humeur qui montrent d'une façon victorieuse que le colonel est bien le maître, de son régiment... avec certaines restrictions de la part de la colonnelle, une de ces femmes terribles parce qu'elles sont entre deux âges, et qu'elles voudraient bien ne pas franchir le terrible cap si redouté des coquettes.

Voulez-vous rire aux larmes? Lisez les VOYAGES ET AVENTURES DE MARIUS CONGOURDAN, par M. Eugène Mouton. C'est insensé, « ruisselant d'inouïsme ».

comme on dit au quartier latin. L'auteur vous conduit au pays de la fantaisie la plus drôlatique : c'est absolument fou, peut-être pas plus fou que les produits de l'imagination de nos réformateurs. Du reste, il est bon de rire un peu, de faire provision de bonne humeur, avant de lire le volume de MM. Leverdier et de Maubryan, volumes de récits un peu sombres et dont le premier, LA PRISE DE KHI-KOA, donne son nom au volume. Les auteurs ont évidemment donné ce titre à leur livre, afin de le présenter sous une forme plus ou moins chinoise, qui lui donne une sorte d'actualité. Cependant, au milieu de ces récits dramatiques, on rencontre assez de bonne humeur pour lire l'ensemble avec plaisir.

SUR LE BOULEVARD, par M. Marc de Valleyres, forme une suite de biographies ou plutôt de portraits de personnalités connues et dont on aime à apprendre l'existence intime. Ce n'est pas la foule qui défile sur l'asphalte dont parle M. de Valleyres en un style élégant, ce sont précisément ceux dont le boulevardier aime à causer. Il y a dans ce livre de tout et de tous : Académiciens et danseuses, moines et militaires, peintres et poètes, romanciers, journalistes, explorateurs et chanteurs.

Le père Didon y côtoie Virginie Zucchi ; Emile Montégut y est voisin de la reine Marahu, et Gounod est tout étonné d'entendre Thérésa et ses chansons. La faveur des gens d'esprit est acquise à l'auteur de ce volume.

M. Albert Wolff a réuni en volume un certain nombre de lettres parues dans un journal, et dans lesquelles il raconte, avec le talent que tout le monde lui connaît, quelques impressions de voyages en Angleterre, en Autriche, en Espagne, en Russie et surtout à Bayreuth. Richard Wagner, dont l'œuvre musicale est incontestée aujourd'hui, est pris à partie par M. Albert Wolff qui s'étend sur les insanités de son caractère. Quoique tout ce que raconte M. Albert Wolff soit un peu rétrospectif et ait été lu par la nombreuse clientèle du journal dans lequel tous ces articles ont été publiés, nous croyons qu'on aimera à retrouver ces feuilles détachées, réunies en un volume sous ce titre : VOYAGE A TRAVERS LE MONDE.

Ce sont encore des articles parus dans un journal bonapartiste intransigeant, études, fantaisies, critique, etc, qui forment le volume de M. Stéphen Liégeard, AU CAPRICE DE LA PLUME. On cède peut-être un peu trop à cette mode de publier en volume des choses qui ne forment pas corps, ayant été écrites au jour le jour et sous l'impression du moment.

Je l'ai déjà dit, je regrette infiniment que les conservateurs n'aient pas une plume qui sache écrire pour le peuple, comme celle de M. Léon Cladel; on n'a qu'à lire son nouveau volume, URBAINS ET RURAUX pour s'en convaincre. Géné-

ralement, les journaux « bien pensants » distillent une prose tiède qui n'enlève guère les gens habitués à un langage énergique, imagé, un peu brutal même. et ce n'est pas avec un robinet d'eau tiède, coulant toujours bien tranquillement que l'on fait des prosélytes. Chaque jour, comme le commun des mortels. hélas! j'absorbe une « feuille », je ne dirai pas laquelle, aussi ennuyeuse que rabâcheuse. Ce qu'elle dit, cela m'importe peu, ne lisant que les dépêches et les débats législatifs; mais ce que j'en ai lu a suffi pour que je sache que ce journal, très conservateur, ne convertira qui que ce soit; en revanche, lui et ses congénères sont capables de dégoûter quelques-uns de ceux qui pensent à peu près comme eux. Mais, que diable! journaux insipides que vous êtes, soyez donc une fois vigoureux! Quand vous m'aurez prêché tout ce que je sais mieux que vous, après? Ce ne sont pas vos abonnés qu'il faut convertir, il faut vous imposer à vos adversaires, et savoir vous faire comprendre d'eux.

Ah! si nous avions des Léon Cladel! Voilà un homme qui sait vous remuer un « pauv' peuple »! Il lui parle sa langue. Du reste, je le remarque même à l'église: Les prêtres ne savent plus parler aux masses: « Mes frères, il ne faut pas manquer à la messe! » La belle affaire, de dire cela à des gens qui y viennent régulièrement. Prêchez donc le prosélytisme, voilà comment on attire les gens, et non pas en essayant de convaincre, par des tirades académiques, des gens plus convaincus que les journalistes qui vivent de leur opinion.

GASTON D'HAILLY.

ROMANS

Voici que le divorce est rétabli, et sans vouloir juger la question, je crois qu'il faudrait le bénir, à ce point de vue seulement, qu'il va débarrasser le terrain littéraire de tous les romans étagés sur les malheurs de la femme mal mariée, qui n'a pas le droit légalement d'essayer si elle ne se mariera pas plus mal la seconde fois que la première.

Certains romans, parus un peu tard, arrivent « comme de la moutarde après dîner » et viennent « enfoncer une porte ouverte. » De ceux-ci, nous pouvons citer: MAL MARIÉE, de M. Alexandre Boutique, LA MAÎTRESSE DE JEAN GUÉRIN, de M. Antoine Albalat, SOUS UN BOUQUET DE FLEURS D'ORANGER, de Mme la comtesse de B.

Mal mariée, nous montre une jeune femme séparée de son mari, un vaurien. Elle est en partie de campagne avec des commerçants bon vivants, qui, pour s'amuser, laissent croire à un jeune homme, fort épris de la dame que

celle-ci est encore demoiselle. Lorsque l'on détruit les illusions de l'amoureux. il est trop tard. les jeunes gens s'aiment. — D'ordinaire, même les commerçants les plus en goguette, ne font pas de ces « fumisteries-là ». et de plus, il est rare de trouver une dame mariée et séparée n'avertissant pas le Monsieur qui s'éprend d'elle. de la position dans laquelle elle se trouve, lorsqu'elle s'aperçoit que l'on berne un jeune homme; mais, passons. La dame Angèle finit par où elle aurait dû commencer, elle dit à l'amoureux sa position. lui conte ses chagrins, et lui avoue quelque peu qu'elle l'aime de son côté. Le mari revient chez sa femme une fois qu'il n'a plus le sou, lui mange le peu qu'elle a. et repart de plus belle. Il devient non seulement voleur, mais serait allé sans doute plus loin encore, si le jeune homme qui aimait sa femme ne l'eût tué au milieu d'une querelle dans un bois. Angèle et son amant ne peuvent s'unir. ayant entre eux un cadavre. et ils meurent ensemble. Ah ! si le divorce eût existé ! Il est à votre disposition. monsieur Alexandre Boutique!

L'auteur a cru devoir augmenter son roman d'un chapitre montrant son héros dans la position de Joseph devant Mme Putiphar. Était-ce bien utile à sa thèse ?

En dehors des critiques sur le fond du roman. il est impossible de nier le talent de l'écrivain, qui a su trouver des situations fortes, trop fortes même, mais en somme le roman est très intéressant et présente au milieu du drame un peu sombre, le type du négociant jovial. qui répand un peu de comique dans des situations nécessairement très tristes à cause du sujet.

* * *

La Maîtresse de Jean Guérin, œuvre de M. Antoine Albalat, se recommande par le charme du récit et la manière calme dont l'auteur présente sa thèse.

Dinah avait cru aimer un homme qui, ruiné. ne l'épousait que pour sa dot. On les maria. Immédiatement après la cérémonie, on cherche cet homme. l'époux de Dinah devant la loi, devant Dieu... Impossible de le retrouver... Parti!... parti avec une maîtresse, emportant l'argent et les bijoux de sa femme... On ne l'a plus revu... Dinah était veuve... et jeune fille.

Elle rencontre un homme digne. qui l'aime véritablement. c'est Jean Guérin. un écrivain de talent. Ce que la vie de ces deux êtres ne vivant que l'un pour l'autre leur procure de joie et de bonheur, on le comprendra lorsque l'on saura que Jean Guérin, devenu aveugle, se voit entourer par celle à laquelle. hélas ! il ne peut donner son nom. des soins et des tendresses que la plus pure des femmes pourrait prodiguer à un mari jeune. affligé tout d'un coup par une des

plus cruelles infirmités qui puissent terrasser un homme. Hélas ! il ne peut plus admirer les grâces de sa chère Dinah.

Le roman de M. Albalat se termine ainsi :

« Elle a attendu le jour de ma fête, hier, pour m'annoncer cette nouvelle : Elle est enceinte. Elle m'a embrassé, émue, tremblante, avec des frisonnements de bonheur...

« Moi, troublé, heureux, je n'ai trouvé que deux mots à lui répondre, deux mots de respect et d'adoration que je voudrais crier à la face de tous :

« — Ma femme, ma chère femme!...

« Puis la même réflexion est sortie de nos lèvres :

« Comme nous allons l'*aimer !* »

« Il m'en est venu une autre, à moi, de réflexion ; et celle-là je ne l'ai pas dite, parce que Dinah en aurait pleuré :

« Cet enfant, le mien, je ne le verrai jamais ! »

M. Albalat a écrit là un des meilleurs plaidoyers en faveur du rétablissement du divorce : Pas d'adultère ; peut-on considérer la vie de Dinah et de Guérin comme constituant ce crime ? Pas de drame, puisque l'on ne revoit jamais le mari. Seulement une femme, privée des joies légales du mariage, parce qu'elle a épousé un misérable qui a fui avant d'être entré dans la chambre nuptiale.

Seulement, ces choses-là arrivent si rarement, qu'il est probable que, sur ce seul fait, nos législateurs ne se fussent pas donné le plaisir d'écouter M. Naquet.

*
* *

C'est encore un plaidoyer charmant contre l'indissolubilité des liens du mariage que ce volume de la comtesse de B.. SOUS UN BOUQUET DE FLEURS D'ORANGER. Sous le sourire stéréotypé sur les lèvres de la jeune épousée, sous son long voile de vierge et sous ce bouquet qui répand moins de parfum que les grâces de celle qui le porte, qui saura jamais les larmes qui se cachent.

Elle a eu un premier amour, elle avait rêvé cette vie à deux, pleine de baisers, de mystères et de battements d'ailes, puis, tout s'est brisé, et elle a revêtu pour aller à l'autel, conduite par celui qu'elle épouse par dépit, un peu forcée par les obsessions de sa famille, cette même robe virginale dans laquelle elle eût été si joyeuse de s'offrir au fiancé de son âme.

Dans son dépit, la jeune fille, délaissée par celui auquel elle eût voulu dévouer sa vie, épouse un homme qui ne lui apporte qu'un cœur blasé, un corps usé, qu'il reporte bientôt à celles qui en ont eu les prémices. Ni le babil

d'un enfant ni les souffrances maternelles ne viendront la distraire, et elle reste là, liée à cet homme qui se vautre dans toutes les orgies, sans pouvoir quitter le nom avili que la loi lui impose de garder, rivée à lui comme le boulet rivé au pied du galérien.

Que de tristesses sous un bouquet de fleurs d'oranger!

*
* *

Andrée, par M. Georges Duruy, est une étude de caractère féminin fait avec une conscience de chercheur, d'une vérité et d'une puissance remarquable.

On rencontre bien une sorte de « Desgenais », M. de Garamante, qui s'occupe de beaucoup de choses qui ne le regardent pas, et qui, à la fin, est un peu agaçant : mais Andrée, l'héroïne du récit est bien le type de ces jeunes filles « ratées », parce qu'elles ont été élevées par des gens qui s'imaginent que la fortune est tout pour le bonheur de la femme, avec quelques arts d'agrément et un physique à peu près présentable.

La figure de Passemard, le raffineur enrichi, père d'Andrée, est absolument photographiée.

Style excellent et de haute distinction, moralité parfaite, telles sont les qualités qui recommandent cet agréable volume.

*
* *

Pauvre Aveugle, S. V. P., par Job, présente un dramatique récit, quoique un peu enfantin, à mon avis, dans lequel au milieu des bas-fonds de la société, se déroule une assez jolie idylle, dont un jeune homme aveugle est le héros.

L'Amant de la Morte, par M. Ludovic Pichon, est une réimpression ; nous avons lu cela il y a quelques vingt ans, mais c'est certainement un des drames les plus curieux, que l'on puisse lire. Il est pris dans une cause judiciaire qui a tenu Paris en haleine pendant quelques mois. — Le 2 avril 1869, on apprenait à Paris qu'un homme, — qui n'était pas un voleur, — s'était introduit nuitamment dans le cimetière du Père La Chaise ; que là, profitant d'un relâchement de surveillance, il avait déterré le cadavre d'une femme.

Les tristes exceptions qui signalent certains hommes par leurs écarts ont toujours leur historien comme les belles actions qui distinguent les grands hommes. Ces études, très à la mode aujourd'hui, ne sont pas d'invention nouvelle, et M. Ludovic Pichon, un auteur oublié aujourd'hui, est un précurseur dans le genre.

La place nous manque pour analyser l'énorme amoncellement de romans

nouveaux qui chargent notre table, mais la production va s'arrêter, et nous pourrons examiner à loisir tous ces livres qui se ressemblent à peu près tous extérieurement, mais dans lesquels on ne doit regarder qu'avec une grande circonspection. C'est le cas de le dire de chaque vitrine de librairie : « Il y a des pièges à loups dans cette propriété ! »

***

Avant de fermer cette revue, nous voulons dire un mot d'un livre de poésies signé Mardoche.

Ce volume, composé de quelques récits dramatiques écrits en vers agréables, de sonnets irréprochables et de morceaux gracieux, me plaît parce que l'auteur n'y étale aucune théorie plus ou moins subversive, à l'instar des poètes nouveaux qui se croient des titans et veulent escalader le ciel.

Non, le poète Mardoche a justement pensé que sur notre coin de terre il y avait encore place pour les choses idéales, et son esprit, bercé par le chant de la Muse, a su noter le rythme des voix d'en haut sans éprouver le besoin de blasphémer le Créateur et toute la création.

J'aurais voulu citer tout entier le drame patriotique intitulé *un Héros inconnu,* mais la place nous manque. Cependant nos lecteurs n'y perdront rien; voici un court récit qui, en quelques vers, est tout un drame vrai.

LES ABANDONNÉS.

Les bons vieux sont partis, ne laissant sur la terre
Que leur chat... et leur fille encor célibataire.

La fille a passé l'âge où naît l'illusion
Et le deuil a chez elle éteint la passion.
Le chat, noble angora, chaste sous son hermine,
Défend que l'étranger profane le câline ;
Et, malgré son *farniente*, il gémit sur les maux
Qui sans cesse au logis font des vides nouveaux;
Il se frotte l'échine aux pieds de sa maîtresse

Et semble deviner, dans ses yeux, la tristesse,
Quand elle veille seule et tremblante au foyer,
Sans trouver nulle part un bras pour s'appuyer.
Si toute joie au monde est pour elle ravie,
Ne peut-elle espérer une meilleure vie
Au ciel, où sa fertile imagination
Lui fit poursuivre une inspiration?

Car sa jeunesse, époque enivrante et magique,
S'écoulait aux accents bénis de la musique.
Mais, hélas ! ce passé qu'elle évoque est bien loin,
Il n'en reste qu'un chat qui ronfle dans un coin.

. . . .

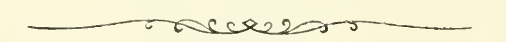
Un jour, des inconnus, de leurs mains doucereuses,
Emportèrent *minet*, fou de crises nerveuses;
Tandis que sur leur fille un lugubre serment
Fermait à tout jamais les portes d'un couvent.

C'est sans doute un devoir pour les religieuses
De répéter à tous qu'elles sont très heureuses;
Mais quand la nôtre arrive en son parloir étroit
Et qu'on cause du chat, dans sa prunelle on voit
Comme un regret suprême, une larme qui brille,
Malgré son voile épais, malgré l'horrible grille.

C'est que le chat évoque encor les jours heureux
Et qu'elle avait rêvé peut-être à d'autres cieux.

Voilà un de ces livres rares que l'on peut mettre entre les mains de tout le monde et que l'on recommande avec plaisir.

A. Le Clère.



Le directeur-gérant H. Le Soudier.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 25 juillet 1884.

S'il y a un homme au monde qui ait lieu d'être content, c'est bien le colonel Tcheng-Ki-Tong, attaché militaire de Chine à Paris.

Peut-être bon nombre de mes concitoyens ignoraient-ils le nom de M. Tcheng-Ki-Tong, et surtout qu'il y eût à Paris un attaché militaire portant le grade de colonel ? Ce titre me fait rêver. Jusqu'ici je ne connaissais que des mandarins, des lettrés, porteurs d'un bouton quelconque, insigne de leur dignité, mais je ne m'étais jamais imaginé un Chinois se faisant appeler colonel. Donc l'attaché militaire Tcheng-Ki-Tong n'était pas encore satisfait des petits tours que nous ont joués les Célestiaux ses compatriotes, là-bas, du côté de Lang-Son, mais encore il s'est avisé d'écrire un volume, LES CHINOIS PEINTS PAR EUX-MÊMES, volume qui est le comble de l'impudence vis-à-vis d'un pays comme le nôtre, pays qui, jusqu'à présent du moins, avait passé pour jouir d'une civilisation quelque peu supérieure à celle qui s'étale sur l'extrême Orient.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'une publication comme la *Revue des Deux-Mondes* ait accueilli sans rire les élucubrations de ce Chinois, et se soit décidée à les publier dans ses colonnes habituées à recevoir des articles sérieux et non point aussi fantaisistes que celui fourni par M. Tcheng-Ki-Tong.

Nous qui avons quelque peu voyagé, et qui avons vu les peuples les plus divers du monde, sommes tout à fait convaincu que chacun d'eux se croit le plus parfait entre tous, et la visite d'un monsieur portant un manuscrit retraçant la grandeur de la civilisation du pays qui l'a envoyé en mission en France ne suffirait pas pour nous laisser croire que ce qu'il écrit est parole d'Évangile. Bien certainement il est agréable pour une revue d'avoir pour collaborateur un homme habillé des couleurs les plus voyantes et qui signe d'un nom qui se prononce difficilement, mais de là à accueillir sans contrôle les assertions de cet étranger, il y a loin.

« A beau mentir qui vient de loin ! » dit le proverbe, mais lorsque c'est un Chinois qui parle, le proverbe est encore dix fois plus vrai.

Cependant l'ouvrage du colonel Tcheng-Ki-Tong ne me déplaît pas ; d'abord

parce qu'il est écrit en excellent français, ensuite certaines réflexions sur nos mœurs et coutumes ont un parfum critique d'une drôlerie à nulle autre pareille; mais aussitôt qu'il parle de la Chine, et je dois supposer que c'est bien là le but de l'ouvrage, de suite je me méfie. La Chine est un immense pays, qu'il est assez difficile de parcourir, qui possède une population de quatre cents millions d'individus, et je crois bien que M. Tcheng-Ki-Tong connaît la Chine comme un Parisien connaît la France : il s'imagine que la France est le boulevard des Italiens.

Il y a une autre raison qui ne milite pas en faveur de la véracité des récits du colonel, cette raison est que M. Tcheng-Ki-Tong étant en mission en France, son gouvernement ne lui eût pas su un gré énorme s'il l'avait présenté sous un jour défavorable. Mes connaissances personnelles ne me suffisent pas pour juger la véracité des Chinois : je n'ai pas la prétention d'être infaillible dans mes jugements, mais je n'ai qu'à ouvrir les ouvrages publiés sur les relations des voyageurs avec les fonctionnaires chinois pour me rendre compte du peu de foi qu'il faut accorder à leur dire.

J'ai là, sous les yeux, une brochure publiée par notre chancelier du consulat de France à Hanoï, M. A. Aumoitte, brochure racontant les péripéties de son courageux Voyage de Hanoï a la frontière du Kuang-Si. Au milieu du récit de notre compatriote, ce qui m'a le plus frappé, c'est la duplicité invétérée du fonctionnaire chinois, les mensonges qu'il entasse sans vergogne, au point qu'ils en sont, comme on dit, « cousus de fil blanc. »

Je cite au hasard ; les pages en sont criblées :

Quand je fis prévenir le Tong-doc de mon arrivée et de mon intention d'aller le visiter dans son Yamen, il me fut répondu tout d'abord que ce mandarin, n'étant pas prévenu de mon départ d'Hanoï, n'avait rien fait préparer pour me recevoir, mais que je pourrais trouver à m'installer chez le fermier de l'opium.

Absolument persuadé que ce n'était qu'un mensonge (aucun Européen ne se déplaçant sans être signalé), et un premier essai pour me décourager, j'insistai pour voir le gouverneur, afin de lui expliquer le but de mon voyage, *puisqu'il l'ignorait.*

Je me rendis alors à la citadelle pour voir le Tong-doc. L'accueil fut froid de part et d'autre : je savais d'ailleurs que ce gouverneur, à l'instar de celui de Son-Tay, était fort hostile aux Européens, et qu'il avait su inspirer à la population le mépris qu'il éprouvait pour les Occidentaux (Quan-tay).

Quelques minutes après avoir exposé le but de mon voyage, connu d'avance, et mon désir d'aller jusqu'à la frontière et au delà, si c'était pos-

sible, la conversation languit, mais elle se ranima un peu à l'arrivée du quan-au et du quan-bo, appelés à la rescousse.

Ces deux fonctionnaires, comme ceux d'Hanoi, essayèrent par tous les moyens imaginables de me persuader de ne pas pousser plus loin mon exploration. Les montagnes, les tigres, l'eau empoisonnée, me furent présentés de nouveau sous les couleurs les plus sombres. Je répondis que j'avais pris toutes mes précautions au sujet de l'eau surtout, dont j'avais une ample provision, et quant aux tigres, on devait en trouver peu en plein jour sur la *route royale.*

On me présenta les bandits dévalisant jour et nuit. « Comment voulez-vous, dis-je en soupirant au Tong-doc, que je les craigne, puisque sur mon passeport il est écrit que vous me donnerez des soldats pour m'accompagner ? Je suis donc absolument tranquille. »

Voyant qu'il ne réussirait pas mieux que ses collègues contre ma volonté bien arrêtée de continuer ma route, le Tong-doc changea alors complètement d'idée, comme j'en étais d'ailleurs intimement persuadé dès le début, et mit de suite à ma disposition, sans que j'eusse besoin d'insister, dix soldats annamites, avec ordre de m'accompagner, sous la conduite d'un doi (capitaine), et d'un cai (sous-officier), jusqu'à Lang-Son (ils avaient surtout l'ordre de surveiller mes mouvements, plutôt que de pourvoir à ma sécurité).

Je lui demandai en terminant de vouloir bien faire prévenir de suite son voisin le gouverneur de Lang-Son de mon départ ; il me répondit que c'était fait ; je ne pus m'empêcher de rire visiblement à cette réponse, qui montrait que le bonhomme oubliait que *n'étant pas prévenu d'avance, il n'avait rien préparé pour me recevoir.* »

Mais on pourrait dire que le chancelier du consulat de France à Hanoï n'a qu'une médiocre estime pour les fonctionnaires chinois et qu'il exagère : cela, je ne le crois pas, mais je puis le prouver en citant l'auteur d'un livre dont nous parlions dernièrement, Chine méridionale, écrit par M. Archibald Colquhoun, un Anglais ; or, celui-ci le dit en toute lettre : « Le Chinois est passé maître en menteries. »

Mais le colonel Tcheng-Ki-Tong, a bien soin de répudier les récits des voyageurs ; seulement il oublie que nombre de personnes sont restées au moins aussi longtemps en Chine qu'il est demeuré lui-même en France, et par conséquent qu'elles peuvent connaître à peu près aussi bien les mœurs chinoises qu'il croit savoir, lui, tout ce qui se passe chez nous.

Certains passages de ce livre sont très intéressants, particulièrement ceux qui on trait à la famille.

Chose assez curieuse, à propos des journaux, l'auteur des *Chinois peints par eux-mêmes* possède à peu près la même opinion que celle que j'exprimais dans ma dernière chronique sur le non-prosélytisme des feuilles politiques françaises, et le peu d'influence qu'elles ont sur ceux qui ne sont pas de leur bord.

Si l'on définissait « le journal » aussi exactement que peut le faire une définition d'un terme aussi complexe, on pourrait dire que c'est une publication périodique destinée à créer une opinion dans le public.

Je pense bien que les journaux accepteraient cette définition, car c'est un noble métier que celui de créer une opinion et de la répandre presque instantanément à des milliers d'exemplaires dans ce grand monde toujours nouveau qu'on appelle le public. Je suis un admirateur du journal en Europe (attendez, vous allez voir, après la phrase suivante, comment se comprend l'admiration d'un Chinois !). Il aide à passer le temps agréablement ; en voyage, c'est un compagnon qui vous suit comme s'il était à votre service ; vous le retrouvez partout, dans toutes les gares ; son titre seul vous est agréable à apercevoir, et avec un journal on regrette moins les absents. C'est là, je crois, son meilleur éloge.

L'influence du journal sur l'esprit n'est pas aussi grande qu'on pourrait le craindre. Si on lisait toujours le même journal, il est possible qu'à la longue, étant donné que le journal soit assez convaincu pour dire toujours la même chose, il opère dans l'esprit de l'abonné une impression profonde. Mais le public lit tant de journaux de nuances si diverses, qu'on finit par être de tous les groupes politiques, ce qui est infiniment commode lorsque les ministères changent. (Cet excellent Chinois a toutes les qualités, même beaucoup d'esprit, seulement il parle là de ce qu'il ne sait pas. Il juge la France sur Paris et ne se doute pas qu'en province, on est inféodé à son journal.)

Quoi qu'il en soit, les journaux répondent à un besoin. Telle que la société est organisée, il est devenu nécessaire d'utiliser tous les moyens de transmission de la pensée qui sont à sa disposition pour lui redire tous les bruits de la terre. Le journal dit généralement ce qui se passe ; lorsqu'il est bien informé, il ne dit que cela. Quelquefois il se risque à dire ce qui ne se passe pas, mais sous toutes réserves ; ce serait la seule chose intéressante, et le lendemain elle est démentie. A part cela, le journal a des articles d'opinion que les lecteurs de la même opinion approuvent très haut, mais je me suis laissé dire qu'on n'avait jamais vu, — en province, peut-être — (jamais de la vie !), — des convertis du journalisme.

On ne peut pas dire cependant des journaux qu'ils prêchent dans le désert

mais dans le public, ce qui est un peu de l'essence du désert, ce monde mouvant, tantôt plaine, tantôt montagne, où rien n'est stable et rien ne vit, où les oasis ne sont que des mirages et qui ne semble exister que par le bruit des tempêtes qui soulèvent ses vagues de sable.

C'est, en effet, un monde insaisissable, capricieux. Ce qui lui plaît aujourd'hui lui déplaît demain ; il n'est jamais satisfait. Regardez ces affolés se précipiter à toute heure du jour sur les journaux : ils en lisent dix, vingt, — avec le même air impassible, — et vous les entendez toujours gémir : il n'y a rien dans les journaux ! On attend le soir, rien ! le lendemain, rien encore ! Arrive enfin une nouvelle, tout le monde la sait avant le journal.

Quant aux articles sérieux, il paraît qu'on ne les lit jamais. Ils sont cependant toujours très bien faits ; mais ils n'ont d'intérêt que pour leurs auteurs qui les lisent vingt fois, qui les relisent aux amis qui ont la bonne fortune de les rencontrer, sans jamais se lasser. Pour comprendre cet enthousiasme, il faut avoir vu son article imprimé à la première colonne, et le voir entre les mains de ce grand public ; voir qu'on le lit, suivre avidement la pensée de cet ami inconnu..., on l'embrasserait si on l'osait, on lui révélerait le nom de l'auteur. Qui n'a pas connu ces émotions ne peut connaître le rôle du journal : c'est une institution utile, bien précieuse pour ceux qui écrivent. »

Et l'on veut nous faire croire que c'est un Chinois qui a écrit ces lignes ! Allons donc ! Mais... j'aperçois cependant le portrait... authentique dudit Chinois ; bien plus, sous le portrait je puis lire la signature du colonel, en une écriture qui n'a rien des lettres chinoises. Eh bien, je crois que l'on aurait dû changer le titre de cet ouvrage et écrire : *les Européens peints par un Chinois*... Mais ce qui me chagrine, c'est que ledit colonel n'ait indiqué nulle part le lieu de sa naissance en Chine.

En tous cas, il se lance à fond train contre *l'Œuvre de la Sainte Enfance*, en tant que le clergé dit qu'elle sert à racheter des petits Chinois, et il profite de cela pour dire que l'Europe seulement connaît le mensonge.

« Une formule célèbre en Europe a vanté l'art de mentir : « Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose ! » (Attrappe, barbare !) On ne peut pas donner de meilleure preuve de la vérité de ce principe que l'opinion qui s'est faite en France sur le sort de certains petits Chinois que leurs cruels parents jetaient aux immondices et abandonnaient à la voracité d'animaux domestiques, hôtes ordinaires de la fange.

« En soi, cette œuvre de la Sainte-Enfance a un caractère si touchant, quand, au nom de l'enfance misérable, on réunit les *petits sous* de l'enfance heureuse, ces sous qui représentent les friandises inutiles et qui deviennent un trésor

qu'on ne peut s'empêcher d'admirer et de croire à la fable. Ces pauvres petits Chinois jetés aux... Quelle imagination perfide a pu inventer une pareille infamie ! »

Il loue cependant l'œuvre en elle-même, mais en disant bien ce que les missionnaires font de l'argent donné, soi-disant pour sauver la vie de pauvres enfants.

« Les missionnaires ont fondé des hôpitaux et des écoles avec les sommes provenant de la moisson des petits sous. Ces établissements rendent de grands services à la classe pauvre et je n'ai pas à critiquer une œuvre qui fait du bien. »

On s'explique en Europe l'abandon des enfants en Chine, parce qu'ils sont extrêmement nombreux et que la misère est très grande. Selon M. Tcheng-Ki-Tong, cet argument est essentiellement faux : la misère n'est pas aussi grande qu'on veut bien le dire, et il existe un grand nombre de moyens, qu'il énumère, de protéger l'enfance contre la misère, et parmi ceux-ci, le bon colonel trouve tout naturel que le père vende ses enfants, comme il s'extasie ailleurs sur cette institution de l'entretien de la concubine au domicile conjugale même.

Je pense que le colonel Tcheng-Ki-Tong, comme je l'ai dit déjà, ne connaît de la Chine que la partie la plus civilisée. Mais un homme qui n'a rien à voir avec la *Sainte-Enfance* et la religion catholique va lui apprendre ce qui se passe dans la Chine méridionale, je veux parler de M. Colquhoun.

« Dans la journée, nous fûmes témoins d'une scène affreuse. Le cadavre d'un enfant nouveau-né, charrié par le courant, vint heurter notre barque. Les bateliers, au lieu de faire preuve d'émotion ou de pitié, se montraient très gais. Ils riaient de notre indignation, en criant avec un accent ironique : « Chow, chow » (pâture). Nous ne pouvions nous faire à l'idée que des êtres humains eussent assez peu de cœur pour tourner en raillerie une pareille monstruosité. C'est généralement le père de l'enfant qui commet cet acte abominable : les sages-femmes refusent de prendre la responsabilité d'un infanticide, en disant que ce n'est pas leur affaire. Leur principal motif, c'est qu'elles craignent d'être *blâmées* ou *mal vues* (le mot est doux comme on voit). La mère préfère que l'enfant, au lieu d'être noyé, soit donné au premier venu. Il y a des parents qui aiment mieux livrer l'enfant à la mort qu'à l'abandon, surtout si c'est une fille. Ils en donnent pour raison qu'ils épargnent ainsi à la pauvre créature une vie de honte et de misère. »

Ah ! monsieur le colonel, vous êtes Chinois, c'est vrai, mais vous ne connaissez de la Chine que bien peu de chose, ou bien vous n'en voulez faire connaître que le côté brillant ! Mais, me direz-vous, ces choses-là se passent dans

le Manzi, sur le fleuve Si-Kiang, et les populations de ces pays sont désignées sous le nom générique de Miao-tzù et Man-tzù, termes de mépris employés par les Chinois proprement dits. En Chine méridionale il existe divers degrés de barbarie. Il en est probablement de même dans les autres parties de l'Empire. Un fait certain, c'est que le Chinois plus civilisé donne à celui qui l'est moins la gracieuse qualification de sauvage.

Mais, colonel, jamais les missionnaires (que vous traitez de menteurs), n'ont dit qu'ils ramassaient les enfants sur les marches du trône ou dans les maisons des riches mandarins des grandes villes : ils les recueillent là où ils les trouvent, et pénètrent dans les pays que vous qualifiez de sauvages, ce qui ne vous a pas empêché de les annexer à votre trop large empire, qui craque de toutes parts. « Qui trop embrasse, mal étreint ! » Je n'ai pas encore rencontré ce proverbe au milieu de vos études sur les proverbes et maximes de votre pays.

Et les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, acceptant votre dire parce qu'il est exprimé dans cette revue qui fait autorité, revue qui a eu tort d'accepter votre manuscrit sans contrôle, va s'imaginer que notre clergé avait organisé une vaste duperie pour soutirer aux petits enfants des *petits sous* dans un but que vous voulez bien accepter comme louable, mais enfin qui ne serait pas, selon vous, celui qui émeut le cœur de la jeunesse et lui fait donner ses petites économies.

J'avoue aussi avoir éprouvé un moment de douce gaîté, à la lecture du chapitre ayant trait aux plaisirs. Selon vous, la Chine serait le pays de la moralité par excellence, si l'Allemagne, et Berlin en particulier, n'avaient déjà revendiqué ce superlatif, et quant aux bateaux de fleurs, ceux-ci ne méritent pas davantage le nom de mauvais lieux que les salles de concert en Europe.

« Il suffirait de conduire en aval de Paris, sous les coteaux de Saint-Germain, la frégate qui moisit au pont Royal (je ferai remarquer qu'au moment où la *Revue des Deux-Mondes* publiait ces lignes, il y avait beau temps que ladite frégate avait été démolie) et de lui donner un air de fête qu'elle n'a plus (je crois bien), pour en faire un bateau de fleurs.

C'est un des plaisirs les plus favoris de la jeunesse chinoise. On organise des parties sur l'eau, principalement le soir, en compagnie de femmes *qui acceptent des invitations*. Ces femmes ne sont pas mariées (il ne manquerait plus que cela !) : elles sont musiciennes, et c'est à ce titre qu'elles sont invitées sur les bateaux de fleurs.

Lorsque vous voulez organiser une partie, vous trouvez, à bord, des invitations toutes prêtes sur lesquelles vous inscrivez le nom de l'artiste, le vôtre et l'heure de la réunion.

C'est une agréable manière de passer le temps quand il est trop lent. On trouve sur les bateaux tout ce qu'un gourmet peut désirer, et dans la fraîcheur du soir, auprès d'une tasse de thé délicieusement parfumé, la voix harmonieuse de la femme et le son mélodieux des instruments ne sont pas considérés comme des débauches nocturnes (oh! mon Dieu, le mot ne fait rien à la chose, et l'on pourrait même dire, si le colonel y tient, que ce sont des rendez-vous de haute moralité, surtout si on lit ce qui suit) :

« Les invitations ne sont faites que pour une durée d'une heure, on peut en prolonger le temps, si la femme n'a pas d'autre invitation, — et naturellement la dépense est doublée.

« Ces femmes ne sont pas considérées dans notre société sous le rapport de leurs mœurs : elles peuvent être, à cet égard, ce que qu'elles veulent être ; c'est leur affaire. Elles exercent la profession de musiciennes ou de dames de compagnie, — peu importe le nom, — et on les paye pour le service qu'elles rendent, comme on paye un médecin ou un avocat. Elles sont généralement instruites et il y en a de jolies. Lorsqu'elles réunissent la beauté et le talent, elles sont évidemment très recherchées. Le charme de leur conversation devient aussi apprécié que celui de leur art, et on devise sur de nombreux sujets qu'il plaît de soumettre au jugement des femmes. On adresse même des vers à celles qui peuvent en composer, et il en est qui sont assez instruites pour répondre aux galanteries rythmées des lettrés.

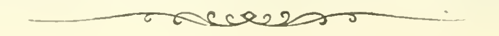
« Quant à prétendre que ces réunions sont tout le contraire et qu'il s'y passe des scènes.... c'est absolument fausser la vérité. »

Il est impossible de ne pas éclater de rire en lisant de pareilles choses, et ces femmes avec lesquelles « on devise sur de nombreux sujets » doivent certainement donner des leçons de pure vertu ; au point que parfois « on peut en prolonger le temps, et naturellement... la dépense est doublée. »

Mais au fait, colonel, vous ne nous parlez pas de cette aimable armée chinoise, qui se cache au nombre de 4 à 5,000 hommes dans les petits coins, histoire de surprendre et massacrer 200 Français qui se rendent à Lang-Son sur la foi d'un traité ! Il me semble pourtant que ce serait intéressant de savoir ce que le colonel Tcheng-Ki-Tong pense de la valeur du corps auquel il appartient, bien plus que de connaître son opinion à lui, colonel, sur la société européenne.

En somme, meilleure affaire pour l'éditeur que pour le lecteur.

Gaston d'Hailly.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

ROMANS ET NOUVELLES

Quoique le travail de publication s'arrête, j'allais dire de fabrication, j'ai encore reçu un grand nombre d'ouvrages qui méritent d'entrer dans le cadre de cette Revue, et je ne pense pas en avoir fini avant la fin du mois d'août prochain.

Voici d'abord un volume de M. Richard de Lesclide, un écrivain gai et spirituel, plus sérieux d'ailleurs qu'il n'en a l'air, qui raconte un drame d'amour sans faire de grands gestes ni pousser des cris féroces. Sous prétexte d'enlever au mari la femme qu'il a arrachée par surprise à l'amant éconduit, M. de Lesclide promène le lecteur de Paris à Limoges au milieu des péripéties les plus comiques et les plus inattendues.

Cadet, LE DERNIER SCAPIN, est bien le personnage le plus étrange que l'on puisse rencontrer, et anime le récit de sa bonne humeur, de son calme et de sa rouerie à déjouer les mesures de jalousie prises par l'homme qui a épousé la fiancée de son maître.

Il y a même dans ce roman comique des tableaux charmants, telle, par exemple, cette idylle intitulée l'*Aventure de Mlle Catau*.

Il faut que nous revenions sur nos pas, pour dire comment était né, comment avait grandi cet amour sincère et profond de Jean Louvet pour Lodoïska, — amour exceptionnel dans ce frivole XVIIIe siècle, et bien inattendu chez celui qui devait écrire un des livres les plus libertins d'une époque où la sensualité tenait trop la place du sentiment.

Une scène de l'enfance de nos personnages, scène qui leur resta longtemps en mémoire, fera connaître ce qu'étaient leurs caractères.

Cette scène avait pour cadre un jardin de la rue Saint-Honoré, assez vaste pour l'intérieur de la ville, avec de grands arbres et des murs tout tapissés de lierre, un nid de verdure.

Trois enfants étaient là réunis. Deux garçons de sept à huit ans, fort différents d'allure et de physionomie, couvraient du tapage de leurs voix le va-

carme des pierrots. L'un d'eux, brun, sérieux et doux, chapitrait son camarade, petit blond effronté et bruyant, qui lui tenait hardiment tête.

Quelle était le sujet de la querelle ? Une poupée, que la main téméraire du blond avait lancée sur un pommier. où elle était restée accrochée, non sans de notables avaries.

Au pied de l'arbre, dans la posture d'une Madeleine, se tenait une petite fille de quatre ans, d'une rare beauté, même pour cet âge où tous les enfants sont beaux. Des cheveux châtains bouclés encadraient son visage éploré. Elle considérait son infortunée poupée avec de grands yeux pleins de larmes.

— Elle est bien mal là-haut ! disait-elle ; elle aura froid ; il pleuvra dessus. Jean, je la veux !

Jean, qui paraissait être le moins âgé des garçons, et dont nous avons dit l'excellente figure, répondit :

— Tu l'auras. Lolo, je te le promets.

Et, se retournant vers le blondin, qui le regardait avec des yeux provoquants :

— C'est toi qui l'as jetée, dit-il ; va la chercher.

— Ah ! ouiche ! répondit l'autre.

« Ouiche » est un mot d'un sens assez clair et qui témoigne d'un mauvaise volonté évidente. Jean le comprit fort bien et posa son ultimatum.

— Si tu ne vas pas la chercher, Cadet. nous ne jouerons plus avec toi.

— Je m'en fiche.

— Alors, va t'en !

— Je m'en irai, si je veux. et je ne m'en irai pas, si je ne veux pas.

— Je suis ici chez mon oncle, dit Jean, et Lolo chez sa maman. Toi, retourne dans ta maison.

— Ma maison, c'est ici, puisque j'y demeure.

— C'est un méchant ! dit la petite fille.

— Il ne veut pas s'en aller ! fit Jean, indigné de cette révolte.

— Allons le dire à maman.

— Non, Lolo, il ne faut pas rapporter. Et puis, on nous ferait tous rentrer. Attends un peu !

Jean, prenant une grande résolution, jeta un regard inquiet, d'abord sur l'arbre, ensuite sur sa culotte, embrassa le tronc du pommier de ses petits bras, et se mit à grimper résolument.

Il allait bientôt atteindre les premières branches...

— Prends garde de tomber ! criait la fillette.

Mais Jean avait trop présumé de ses forces. Il resta un moment immobile,

tenta un dernier effort, se hissa de quelques pouces ; en ce moment la main lui manqua, et il glissa au pied de l'arbre, dépité et les larmes aux yeux.

Inutile de dire que le féroce Cadet se réjouissait hautement de cet insuccès, et traduisait sa joie par des chansons et des gambades.

C'était trop d'être vaincu et raillé à la fois. Jean eut la vague idée de tomber à bras raccourcis sur son camarade, mais il songea à l'effroi que la bataille causerait à Lolo, et jugea plus digne de la consoler.

Il n'y réussit guère ; elle pleurait toujours.

Ce que voyant, Cadet changea de ton et se mit à se gratter la tète d'un air perplexe.

— Ne pleure pas, Lolo, dit-il, tu vas avoir ta poupée.

Il mesura des yeux la hauteur où sa victime était juchée, puis s'approcha de l'arbre, comme pour y grimper à son tour. L'échec de Jean n'était pas fait pour l'encourager. Alors, se frappant le front, il alla vers un hangard caché au fond du jardin, y prit une longue gaule, et se mit à battre à grands coups la branche qui retenait la poupée.

M[lle] Catau, nom fort à la mode chez les poupées à cette époque, s'inclina, chancela, cabriola, et finalement s'élança dans l'espace. Elle fut très adroitement attrapée au vol par Cadet, et le drôle la rapporta en triomphe à sa petite mère.

Lolo la reçut dans ses bras, l'enveloppa dans son tablier, la baisa et la réchauffa, pendant qu'un beau sourire brillait à travers ses pleurs.

— Pourquoi l'avais-tu jetée ? dit-elle à Cadet avec un reste de ressentiment.

— Pour te la rattraper, répondit fièrement le polisson.

Il n'y avait rien à objecter à cela ; Jean lui-même s'associa à une réconciliation générale.

C'est dans ce petit jardin qui portait alors le numéro 190 de la rue Saint-Honoré, et qui fut témoin de mille scènes de ce genre que s'écoula l'enfance des héros de cette histoire — histoire dont les péripéties, pour n'être pas toujours vraisemblables, n'en sont pas moins authentiques.

Jean-Baptiste Louvet de Couvray était enfant encore, quand il perdit, dans la même année, sa mère, puis son père. Il fut recueilli par son oncle, gros négociant de Paris, qui prit en main la gestion de sa petite fortune, consistant en une ferme d'un assez beau revenu, et qui garda l'orphelin chez lui, pour l'élever auprès de sa fille unique.

Dès qu'ils se virent, le cousin et la cousine se convinrent et s'entendirent. Ils avaient l'air, comme on dit vulgairement, d'être faits l'un pour l'autre.

Jean était le plus bel enfant qu'on pût voir, nous voulons dire le plus beau

garçon, car sa beauté pâlissait devant celle de sa cousine. « Lolo, » diminutif d'un nom que les romans avaient mis à la mode, voulait dire Lodoïska. Mais, quelle que fût la prétention de ce nom héroïque, on ne pensait pas à sourire en voyant la fillette qui le portait.

La tendresse de Jean pour la ravissante créature allait jusqu'à l'adoration; la mignonne le lui rendait de tout son cœur. Bien qu'il se fût fait son très humble esclave, Lolo n'abusait pas de son pouvoir, et leur union était à peu près sans nuages.

Un peu laissés à eux-mêmes par leurs parents, suivant les mœurs de l'époque Jean et Lolo avaient senti leur affection mutuelle grandir de cet isolement. Ils se suffisaient l'un à l'autre, se cherchaient au réveil, passaient leurs journées ensemble et s'endormaient à la même heure.

Jean avait quelques années de plus que sa cousine; son amitié pour la petite avait un caractère protecteur. Il était comme son frère aîné; c'est dans ses bras que Lolo se réfugiait à la moindre alerte, car il y avait un loup dans leur bergerie. Ce loup, c'était Cadet, le frère de lait de Jean, représentant l'élément tapageur et taquin dans le ménage enfantin autour duquel il gravitait.

Quand on jouait au mariage, ce qui arrivait surtout pendant les jours de pluie où l'on ne pouvait courir dans le jardin, Lolo ne voulait épouser que son cousin, qui ne l'eût pas entendu différemment.

Cadet se contentait d'être l'organisateur de la fête. C'était lui qui empanachait les fiancées de fleurs et de plumets extravagants, et qui les mariait, étant « censément monsieur le curé », avec mille cérémonies réjouissantes et solennelles. Après quoi, dépouillé de son caractère sacré et changé en violoneux il conduisait la noce à travers champs, c'est-à-dire le long des arabesques du grand tapis du salon.

Ce chemin était plein d'incidents inattendus, ruisseaux à traverser, haies à franchir, rivières dans lesquelles on se noyait quelquefois; la mariée y courait des dangers sérieux.

A travers ces comédies, ces beaux enfants étaient de véritables enfants, pas plus sages qu'il n'est utile de l'être, et qui avaient quelquefois affaire au martinet, grand moyen d'éducation du temps. Nous devons avouer qu'ils avaient sur la conscience certains pillages de l'armoire aux confitures, chasses à courre, où le chat de la maison, bien contre son gré, remplissait le rôle de cerf dix cors, et mille petits détails de la vie enfantine, tels que pantalons déchirés robes frippées, vaisselle cassée, hannetons trempés dans l'encre, choses sur lesquelles il serait malséant d'insister.

Bref, nos héros n'étaient pas tout à fait des anges, quoiqu'ils en eussent

l'apparence. Mais leur heureuse enfance, dans ce jardin plein de fruits défendus, et en dépit du tentateur Cadet, n'en resta pas moins comme un paradis dans leurs souvenirs. »

Hélas ! pourquoi fallut-il que ces pures amours, écloses dès l'âge le plus tendre fussent traversées par des peines si cruelles ? Mais Cadet était là et sut, par son génie, arracher aux bras séuils de Dubourg, Lolo, celle qui n'eût jamais qu'un amour au cœur, et qui fut tant de fois mariée par ledit Cadet, alors qu'il perchait Mlle Catau au plus haut des branches des pommiers.

*
* *

La petite Zette, par M. Jules Case, est un roman qui n'est pas sans avoir de parenté avec le précédent. Là aussi, nous voyons deux enfants jouant entre eux dès l'enfance : ils s'aimaient, mais les hasards de la vie les ont séparés. Marcel n'a pas su comprendre les trésors d'amour qu'il eût rencontrés chez la compagne de ses jeux enfantins ; il est parti, s'est jeté dans la débauche et, lorsque, écœuré des amours faciles, il a voulu retrouver la petite Zette, il était trop tard, Zette était retournée à Dieu, brisée de chagrins et emportant son secret.

Marcel, lui, oublie, il en épouse une autre : C'est *la vie !*

L'étude de ce caractère de Marcel est intéressante, le roman écrit en excellent français il n'a rien de particulièrement immoral quoiqu'il laisse pénétrer le lecteur dans les boudoirs, mais l'auteur a eu soin d'intercepter la lumière sous le capitonnage des rideaux.

*
* *

Parmi les romans de M. Jules Claretie, il y en a de tant de genres différents, que les classer serait assez difficile. Celui qui vient de paraître, *le prince Zilah,* quoique sous-titré : *Roman parisien,* est bien plutôt un gros drame hongrois, dans lequel on voit un individu, Michel Menko qui, pour rendre à l'héroïne du roman certaines lettres compromettantes au moment où elle va épouser le prince Zilah, prétend obtenir les faveurs de celle-ci. — Ce n'est pas précisément neuf, mais le talent de M. Jules Claretie supplée à l'imagination qui me semble un peu faire défaut ; mais tant qu'à choisir parmi les nombreux romans de l'auteur de *Noris,* je laisserais *le Prince Zilah* à ses désespoirs s'écrier tout seul :

« — Il faut pourtant vivre ! Si vivre poignardé, c'est vivre ! »

*
* *

J'aime mieux, et de beaucoup, le Sous-Préfet de Chateauvert, de M. Gil-

bert Stenger. On y trouve des peintures de mœurs provinciales présentées avec une vérité frappante, et toutes ces dames férues d'amour pour le beau sous-préfet sont d'aimables personnes que tous nous avons connues dans nos retraites en quelques villes éloignées de la capitale. Il y a là-dedans un sermon de charité qui m'a plu au delà du possible.

*
* *

La Voix d'or, par M. J. Ricard, montre que certaines personnes douées des qualités de la voix, n'ont pas toujours celles du cœur, et que la reconnaissance envers ceux qui les ont amenées aux plus haut sommets de la gloire lyrique n'est pas à la hauteur des monceaux d'or qu'elles savent amasser et... faire fructifier. Roman peu aimable pour les *divas* et qui prémunit ceux qui seraient tentés de chercher à les épouser contre les espérances qu'ils auraient d'avoir une femme aimante, caressante..., etc..., on m'entend.

*
* *

Autant j'aime les nouvelles de J.-K. Huysmans, autant je crains les longueurs de ces interminables études, délayées en une phraséologie pénible à digérer. A Rebours, c'est le roman de la vie d'un blasé, roman plein de qualités et de défauts, mais qu'il est bon de ne prendre qu'à petites doses : assemblage bizarre de mots, d'utopies, de vérités et de phrases creuses ; et cependant un type trouvé et admirablement peint, ce duc Jean rêvant à une Thébaïde raffinée, à un désert confortable, à une arche immobile et tiède, où il se réfugierait loin de l'incessant déluge de la sottise humaine.

*
* *

L'Enfant d'une Vierge, par M. Alfred Sirven, *Conte oriental*, une jolie couverture de volume, et un titre ! . . . Ah ! j'oubliais : charmants dessins de Clarice et Faria.

*
* *

La Maison de Famille, par M. Maryan, est un des plus agréables romans que l'on puisse lire : Intérêt du récit, charme du style et moralité de l'ouvrage se rencontrent au milieu de péripéties variées et attachantes. Cette vieille maison ayant appartenu à une ancienne et noble famille, aujourd'hui dispersée par la nécessité de suppléer aux revenus qui ont disparu et qui peu à peu recueille les épaves meurtries de ses membres qui viennent y chercher asile contre les adversités, est vraiment le seul lieu de refuge qui puisse ouvrir ses portes à toute cette parenté qui, réunie, peut encore faire face aux besoins de l'existence, tandis que, dispersée, chacun de son côté, s'en va battant l'aile

et traînant la misère. La figure de Jacquette Dumarais est excellemment traitée.

*
* *

ADÈLE, par M. Faustin Josselme, raconte l'aventure d'une femme galante qui, sous le second empire, faisait arrêter ses amants après les avoir ruinés. Il n'était pas difficile alors d'obtenir une sorte de « lettre de cachet » et de se débarrasser d'un homme gênant : une dénonciation suffisait. M. Faustin Josselin a plus d'imagination que d'habitude de la plume, et peut-être bien serait-ce un bon conseil à lui donner que de l'engager à ne pas persévérer dans le genre où il vient de s'essayer.

*
* *

Je n'en dirai pas autant de M. Georges Maldague, dont LA PARIGOTE obtiendra un succès justement mérité. Du premier coup, il s'est placé dans les rangs de nos conteurs populaires les plus habiles et les plus séduisants.

C'est l'histoire d'une pauvre petite Parisienne prise par un misérable villageois aux Enfants-Trouvés, et qui, abandonnée aux mauvais instincts, devient, par sa beauté, une de ces puissances fatales et terribles semant partout sur son passage la ruine, la honte, le deuil et le désespoir.

Des scènes émouvantes, des situations on ne peut plus dramatiques, un peu outrées même parfois donnent à ce roman une saveur qui plaira certainement aux lecteurs qui recherchent les scènes violentes et les émotions terribles. Il est certain qu'ils trouveront tout cela dans ce récit. La scène de l'arrestation de Dominique Herbiot et celle de l'échafaud suffiraient à M. Georges Maldague pour se faire une clientèle suivie.

*
* *

La simple histoire de LA RUSTAUDE, racontée par Mlle Zénaïde Fleuriot avec le charme que cet écrivain sait mettre dans ses récits moraux, est, comme elle le dit elle-même, une poignée de ciment apportée à la digue que les esprits éclairés et les cœurs généreux dressent devant le torrent de l'émigration à l'intérieur.

Qui ne sait que cette émigration fatale dépeuple les campagnes sans profit pour les villes et enlève à l'agriculture les bras nécessaires pour entasser dans les grandes cités une multitude d'êtres qui deviennent le jouet, l'embarras et parfois les victimes d'une civilisation égoïste.

Monique n'a pas voulu épouser un paysan; malgré les conseils des siens, elle a lié sa vie à un Parisien qui, dans la grande ville, a dévoré en peu de temps l'avoir de la paysanne. Tous les malheurs l'assaillent, la misère, la

maladie. Elle perd son mari et n'a qu'une joie suprême, celle de venir mourir au foyer paternel.

*
* *

On vient de publier chez Calmann-Lévy un volume contenant quatre nouvelles de ce conteur agréable, de ce publiciste courtois, de cet auteur dramatique plein de verve qui avait nom Paul Parfait. La première de ces quatre nouvelles, PETIT-PIERRE, donne son nom au volume. Elle n'était pas terminée lorsque Paul Parfait nous quitta à l'âge de quarante-deux ans, et ce fut M. Ch. Deslys qui voulut bien se charger de rassembler les notes de Paul Parfait et d'achever Petit-Pierre. C'est un récit dramatique et touchant à la fois, montrant un fils réhabilitant la mémoire de son père. Les quatre nouvelles qui composent ce volume sont honnêtes et d'une valeur rare.

*
* *

Ce sont aussi quelques nouvelles et des souvenirs de voyages qui composent le volume de M. A.-R. Rangabé, LA CRAVACHE D'OR, titre de l'un des récits de cet écrivain de distinction.

La Cravache d'or est un épisode de la guerre d'Afrique, qui se place vers 1841.

Richard Duvallon, greffier du tribunal de première instance d'Alger, aime une jeune fille, Julie, jeune personne accomplie et légèrement coquette, ainsi qu'il convient à une beauté autour de laquelle papillonne un groupe nombreux d'officiers et de fonctionnaires. Julie est assez indifférente aux soupirs ardents de Richard, elle est passionnée de gloire militaire.

— Si j'étais un homme, dit Julie en regardant un bel officier, je voudrais me faire soldat. C'est la seule carrière qui soit digne d'un homme. Qu'y a-t-il de plus beau que de s'appuyer sur sa propre vaillance, de ne craindre personne et de pouvoir aussi défendre et sauver ses amis ?

— Est-il indispensable, fit Richard piqué au vif par ces paroles irréfléchies, que la vaillance ne se trouve que sous l'uniforme du soldat?

— Au moins, répliqua la jeune fille rieuse, vous ne nous persuaderez pas qu'il faut l'aller chercher sous la toge du juge.

— Quand viendra l'heure de l'épreuve, dit Duvallon, nous verrons où se cache la vraie bravoure,

— Oh ! Monsieur, reprit Julie, vous nous renvoyez aux calendes grecques. Hier, j'ai fait une promenade à cheval jusqu'à la grande fontaine, et là, sous le platane, j'ai oublié ma cravache d'or. J'ai tantôt proposé à M. le comte Laferière de me la rapporter demain, mais il m'a répondu que c'était impos-

sible, car les Arabes occupent les alentours. Si vous êtes le héros que vous dites, voici l'occasion d'en fournir la preuve. Apportez-moi ma cravache, et je vous décernerai la couronne de la bravoure.

Hélas! Richard eut la fatale pensée d'aller chercher l'objet, il réussit à découvrir la cravache, à s'en emparer au milieu de mille périls: mais, fait prisonnier par les Arabes, il est emmené dans leur camp. Le lendemain, un des Arabes rapportait ce qu'avait demandé Julie, mais on ne revit pas Richard.

Une expédion fut envoyée à sa recherche. On apprit qu'il était retenu dans les gorges de Bab-el-Sara, mais les Français ne purent s'en emparer.

Ce que n'a pu la valeur, le dévouement peut l'entreprendre, et Julie, seulement accompagnée de son fidèle Yousouf, fait ce que l'armée entière n'a pu accomplir malgré sa bravoure. C'est par la ruse qu'elle délivre celui qu'elle aime aujourd'hui et qui a fait preuve pour elle, pour sa fantaisie, d'un courage héroïque.

Les *Souvenirs de voyage*, qui accompagnent ce récit très dramatique, sont des impressions recueillies pendant le séjour de M. A.-R. Rangalie en Grèce.

*
* *

L'amour passionné qui enfièvre et détraque, l'amour doux et tendre qui remplit la vie de bonheur, tous les rêves, toutes les extases, toutes les ferveurs de la possession et du désir, tel est le thème sur lequel M. René Maizeroy a écrit son nouveau livre : LA JOIE D'AIMER.

Tous les lecteurs des journaux à la mode connaissent le genre gai et pimpant de l'auteur de *Celles qui osent* et de tant d'autres fantaisies plus ou moins folichonnes et, lorsque la *Joie d'aimer* est illustrée en plus de bon nombre des vignettes si adorables que le crayon de Besnier sait créer pour ces sortes de volumes, on emporte avec soi un bon compagnon de route qui vous raconte tout le long du chemin des histoire à vous faire pâmer de rire et rougir quelquefois, tant elles sont corsées.

*
* *

Hum! hum, ENTRE LES LIGNES, c'est déjà bien assez, monsieur Maurice Montégut, de lire ce que vous avez écrit, sans chercher encore ce que vous auriez voulu y mettre. C'est bien assez raide comme cela, et des histoires comme vos *Jouets brisés* feraient rougir un cuirassier jusqu'au blanc des yeux.

— LES SCÈNES DE LA VIE FANTAISISTE, de M. Arthur Heulhard, me plaisent infiniment. Sous une forme originale, cet écrivain de bonne compagnie peint la vie telle qu'elle est, et montre que l'on peut intéresser et amuser sans avoir recours aux recherches de l'érotisme. Les personnages qu'il présente, on les

a connus, et peut-être bien est-ce à nous-mêmes qu'est arrivée cette aventure qui se réduit à une syllabe : pan !

Le matin de ce jour-là, le premier de l'an, je me levai pour courir aux étrennes. La gelée avait gravé ses fougères sur les vitres de ma chambre ; j'ouvris la fenêtre, et dans le jardin, un jardin de province à grands carrés poudrés à blanc par la neige, j'aperçus mon ami Célestin. Je me souvins que j'avais rendez-vous avec Célestin, et pour rien au monde, je ne lui aurais manqué de parole.

J'avais pour Célestin une admiration sans borne. Son portrait vous la fera comprendre et même partager.

Célestin eût pu chanter comme Lindor : *Ma naissance est commune.* Mais ajouter : *Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier,* c'eût été d'une imposture à rendre des points aux faux Smerdis.

J'allais avec lui en classe, et je déclare que je n'ai jamais connu personne d'aussi paresseux que Célestin. Pourtant j'ai *fait* deux collèges communaux, un lycée et une institution préparatoire au baccalauréat. A l'école, Célestin regardait le maître avec une indifférence qui tenait du mépris. Pour lui, les livres n'existaient qu'à cause des marges, sur lesquelles il dessinait des soldats d'un seul trait de plume ; mais je ne crois pas qu'il ait jamais regardé dans le texte. Quand on lui achetait une main de papier dit écolier, il en détachait les feuilles, versait de l'encre dessus, les pliait, les ouvrait ensuite à deux battants, et contemplait durant de longues heures les merveilleux ramages du noir liquide. Interrogeait-on Célestin sur un point d'orthographe, il se levait sans émotion et restait la bouche hermétiquement close. Cependant, s'il était puni, il s'asseyait sans honte et présentait sa défense en disant : « On peut bien se tromper ! » De l'antiquité, dont on lui proposait souvent les exemples, il n'avait hérité que du stoïcisme devant l'étude et de l'impassibilité devant la répression. Sous ce rapport, c'était un caractère.

Tout ce qui émanait de lui était pratique. Précoce en toutes choses, il me communiqua les premiers romans que je lus, avec la manière de s'en servir sans être inquiété. Il avait totalement renoncé à ceux de la collection Charpentier, parce qu'elle ne contient ni Pigault-Lebrun ni Paul de Kock, et que son format faisait sur la table une saillie dénonciatrice. Dès qu'il en eût reconnu les inconvénients, il donna la préférence aux livraisons Barba qui s'aplatissent et se dissimulent facilement entre les cartes d'un atlas, et, à partir de cette découverte, il se fit remarquer par une passion incoercible pour la géographie. Penché sur un atlas incommensurable, un crayon à la main, il feignait de calquer les continents, les mers, les lacs, les montagnes

et les cours capricieux des fleuves : en réalité, il dévorait le *Hussard de Fesheim*. Quand le maître descendait de la chaire pour inspecter les tables, Célestin tournait dignement les feuillets et les ouvrait à une carte préparée pour l'étude, en garçon soucieux d'éclaircir par la comparaison un point obscur de la machine ronde. Il reprenait sa lecture aussitôt que le maître, rapprochant cette assiduité fiévreuse du rang infime de Célestin en géographie, était remonté à sa place, avec la conviction que les Français sont réfractaires à cette branche trop dédaignée de la science.

Mais le génie de Célestin, ennemi des grammaires et des lexiques, éclatait fortement dans la mécanique et dans les arts industriels appliqués à la récréation, et c'est par là surtout qu'il m'avait conquis.

Non seulement Célestin parvenait à faire bouillir du chocolat dans son pupitre avec une lampe à esprit de vin (il n'avait renoncé au café qu'à cause de la subtilité de son parfum), mais encore il fabriquait du cidre et du poiré avec des fruits enfermés dans un bocal. Chacun s'inclinait devant cette royauté de l'intelligence.

Hors de classe, l'imagination de Célestin ne connaissait plus de frein. Il avait des aptitudes de trappeur de l'Arkansas. Il déboulonnait les volets pour en faire des pièges à oiseaux, il plongeait dans l'eau des treillis d'osier qu'il levait perfidement avec une corde pour surprendre les ablettes, et construisait des cages d'un travail ébouriffant. C'était le bénédictin de la polissonnerie. Joignez à cela un talent d'assimilation qui mettait la nature en défaut : Célestin, avec deux doigts passés dans sa bouche, imitait le chant du loriot comme s'il eût été élevé dans un tronc d'arbre : rien de ce qui était animal ne lui était étranger.

Il ameutait les chiens à faire crever de jalousie les roquets et les bouledogues, et si la fantaisie lui eût pris de réveiller le pays une heure plus tôt, il eût pu supprimer l'ouvrage des coqs et les acculer à la grève. Avec des dons aussi rares, Célestin m'avait fasciné.

Je m'habillai bien vite et sortis sans rendre mes hommages à mon père, qui ne m'eût certes point autorisé à rejoindre Célestin. Mon père connaissait ses opinions en matière d'éducation ; il combattait par le raisonnement l'influence qu'elles pouvaient avoir sur la mienne, et il m'avait menacé de me faire porter un fond « d'inexpressible » en peau la première fois que je rentrerais avec un pantalon déchiré. Cette perspective, suspendue sur mon individu au rebours de l'épée de Damoclès, me terrifiait. Idée d'enfant, car depuis j'ai vu ce vêtement honorablement porté par la cavalerie.

Célestin m'approuva fort d'avoir secoué le préjugé des souhaits de bonne

année dans la famille. Il pensait qu'il dépendait de soi de s'organiser une félicité de tous les jours par une inaltérable philosophie. Lui. il se promenait dans la vie comme Robinson dans son île. et s'était arrangé pour vivre sans le secours d'autrui ! Je différais de lui sur ce point, et mon grand-père m'ayant dit que l'argent était aussi bien le nerf de la paix que celui de la guerre, je lui avais retourné l'argument en lui demandant cent sous. Cent sous, entendez-vous ! Non pas cinq francs ! Cent sous, représentés par une seule pièce à l'effigie de Louis Philippe, un soleil en argent, quoi !

Je fis luire ce disque énorme à l'œil de Célestin, qui s'emplit d'une douce buée. Évidemment Célestin était touché. Il calculait tous les avantages de la fortune. il supputait les plaisirs indigestes que procurait cette pièce savamment dépensée : les bâtons de sucre de pomme enveloppés d'espagnoles à l'éventail provocant, les tambours à grelots sonnant comme des mules de contrebandiers. les pains d'épice découpés en forme de Mossieu le maire, l'âcre volupté du premier tabac fumé et, qui sait ? un carafon d'eau-de-vie peut-être !

Le programme de la journée fut immédiatement arrêté et exécuté de point en point. La plus forte dépense inscrite à notre budget était la consommation alcoolique. Les produits de la veuve Amphoux n'avaient point encore pénétré dans les provinces : nous bûmes de l'*extra-fine* qui alluma des cratères dans nos estomacs. Célestin *cana*, le lâche ! et s'alla coucher.

Je restai seul avec mes remords et ma gastralgie, j'avais plutôt l'air d'un Polonais que d'un Morvandeau. Cependant il fallait rentrer, et rentrer sans être vu ; je savais que la nuit porte conseil, et je nourrissais l'idée qu'elle apporterait peut-être à mon père le bon conseil de me pardonner. C'était puissament raisonné.

J'affermis mon pas, je me blottis contre le mur de la maison, je me glisse auprès de la porte. je risque un œil dans le couloir, je n'entends pas de bruit, je ne vois rien. Je pose la main sur la rampe de l'escalier, je respire, je suis sauvé ; quand tout à coup... Pan !

A l'endroit où ma colonne vertébrale me fait faux bond, la poussée caractéristique d'une botte lancée à plein jarret venait de se faire sentir. Je crus que je devenais montgolfière ! Mais je ne me retournai même pas. Je devinai que ce coup de botte etait l'emblème de l'autorité paternelle légitimement irritée.

Il y a vingt ans de cela.

Eh bien ! quand je pense à ce coup de pied quelque part, mon cœur se serre à la pensée que celui qui me l'a donné n'est plus là pour recommencer.

Aux approches du jour de l'an, dans le vide injuste et brutal qu'il creuse à ceux qui n'ont pas de famille, je bâille aux boutiques et je m'attriste. Je donnerais tout pour que mon père pût encore me tirer l'oreille comme à un gamin, et je l'embrasserais pour la peine.

Une chose me console pourtant.

Chaque année, je reçois par la poste, une carte sur laquelle on lit : « *Célestin*, régent de sixième, répétiteur d'histoire... et de géographie. » Pigault Lebrun mène à tout.

Cette petite fantaisie n'est-elle pas jolie et ne laisse-t-elle pas place à des rêveries remontant loin, loin, dans notre jeunesse.

Voici maintenant une série de volumes contenant de petits récits, contes ou nouvelles. LES LIAISONS DANGEREUSES D'AUJOURD'HUI ET AUTRES HISTOIRES, un des recueils les plus originaux de scènes et fantaisies que l'on ait publiés depuis longtemps, dans lequel je recommanderai particulièrement *les Paysannes du boulevard,* historiette qui dit en quelques pages ce que prouve Mlle Zénaïde Fleuriot dans son roman *la Rustaude*. Ah ! oui, Valery Vernier a bien raison : « Que les campagnes se le disent : Paris lâche rarement sa proie ! »

— EN PLEINE FANTAISIE. — Ce titre, qui rappelle aux lecteurs du *Gil-Blas* tant de pages charmantes d'un de leurs écrivains préférés, est celui d'un volume nouveau d'Armand Sylvestre. Ce n'est plus au conteur abracadabrant des *Aventures du commandant Laripète* que nous avons affaire. C'est au poète, tour à tour gai et attendri, aussi habile à manier la prose délicate que les vers superbes. C'est un régal de lettrés une série d'impressions émues, où le rire et les larmes se rencontrent, un traité de philosophie douce et amoureuse, œuvre originale au plus haut chef, de ce curieux esprit dont les œuvres sont si diverses et les genres si différents. Ce nouveau recueil est certainement le meilleur des ouvrages d'Armand Sylvestre. Un nouveau venu, dans l'art de l'illustration, qui débute par un coup de maître, M. Jean Beaudouin, a orné ce volume de choix de ravissants dessins.

— Encore un très agréable volume de récits détachés : AU PAYS DU MISTRAL, par Noel Blache, qui sait raconter les choses les plus drôles du monde sans se lancer dans la voie parcourue par les gens qui aiment les lieux qui sentent mauvais. Lui c'est au pays du soleil qu'il écrit, là où le jour est éclatant, le ciel bleu et les nuits sereines.

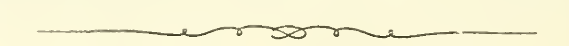
Ce pays, — c'est toi, Provence embaumée,
Pays du félibre et du troubadour

Qui chantait, — vaillant, — sa romance aimée,
Au seuil des palais, dans les cours d'amour.

Terminons cette longue revue de volumes. qui sauveront de l'ennui d'une journée en chemin de fer ou de quelques heures de solitude à la campagne les nombreux amis qui nous quittent pour chercher un air plus frais que celui devenu irrespirable à Paris, en annonçant un nouveau livre de Pierre Véron. PARIS QUI GROUILLE. Ce titre me plaît peu. il a un petit fond canaille qui jette un froid, mais c'est si difficile de trouver un titre pour un recueil de morceaux détachés qui ne se tiennent par aucun fil. Cependant, dans ces chapitres endiablés. la fantaisie amusante et saine du spirituel écrivain se donne ample carrière: c'est bien, en effet, Paris qui s'agite et défile, Paris pris sur le fait, au jour le jour, en plein mouvement. Pauvre Paris! en voilà une ville qui est déshabillée de la belle façon et qui ne peut cacher ni ses charmes ni ses imperfections!

On fait tant et tant de livres pour la campagne, où, paraît-il, on ne s'amuse pas tant que cela, puisque l'on a continuellement besoin d'un compagnon, que je finirai par croire que chacun se sauve là-bas bien plus par genre que pour se distraire. Quant à respirer ? Au moins on arrose les rues de Paris, voire même, les allées du Bois, tandis que les municipalités campagnardes n'en sont pas encore là pour les chemins vicinaux. — Paris a du bon!

ALEXANDRE LE CLÈRE.



POÉSIES

L'Étoile sainte, poésie de M. Albert Jounet et éditée luxueusement à la librairie des bibliophiles, est un poème estatique chantant l'amour de Dieu dans un langage enflammé de désirs inassouvis.

C'était dans un jardin plein de fleurs et de roses,
Et l'amour s'unissait à la gloire des cieux
Pour chasser les désirs et les langueurs moroses,
Et bénir ma pensée en enchantant mes yeux.

Les anges descendaient dans le jardin mystique,
Et les femmes, offrant de merveilleuses fleurs,
Répondaient par leurs chants au céleste cantique,
Chants doux comme leur grâce et purs comme leurs cœurs.

Et nous abandonnions aux heures fortunées
Nos rêves, nos chansons, nos rires, nos baisers,
Affranchis de la mort comme des destinées,
Rois par l'oubli du mal et de nos fers brisés.

C'était la liberté, les longues causeries,
Les profonds souvenirs et l'espoir immortel,
Les jeux et le repos dans les fraîches prairies,
La jeunesse du monde et la beauté du ciel.

C'était l'amour, la paix, la vie et la lumière,
L'amour qui guérit l'âme et possédera Dieu;
L'amour vivant éclat des roses du mystère,
Ciel brillant de rayons et couronné de feu.

. . . .

Le vent du soir mourait en plaintes étouffées,
L'épouse de ses bras m'enlaçait doucement,
Et l'odeur de la mer se mêlait, par bouffées,
Aux parfums que les fleurs exhalent en dormant.

L'unité de nos cœurs et l'extase infinie
Exaltaient mon amour au delà du désir
Pour posséder en moi l'essence de sa vie
Et le frisson divin qui ne peut pas mourir.

Nos lèvres et nos mains s'unirent en silence,
Les cieux, tremblant d'amour et de bonheur fervent,
Aux anges enivrés chantaient notre espérance,
Et nos cœurs, sans mourir, voyaient le Dieu vivant.

. . . .

O mon Dieu, mon Époux, viens déchirer mon être
Épouvante mon cœur, dévore ma pensée,
Mais qu'au Dieu de l'amour ma douleur enlacée
Étreigne ta chair même et meure pour renaître !

Ton amour est plus beau que le ciel de l'automne,
Ton cœur est plus vivant q'une rose de flamme,
Et ton désir, mon Roi, s'élance dans mon âme
Comme un rouge soleil dans la mer qui frissonne...

Cette poésie, peut-être un peu trop embrasée, est une réponse aux « blasphèmes » et aux négations impies ; mais, d'un côté comme de l'autre, les exagérations sont dangereuses.

A. Le Clère.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Le Charlatanisme social ?

Que faut-il entendre par ce titre qu'on pourrait, de prime abord, trouver quelque peu étrange ?

Le R. P. Félix, l'auteur du volume qui porte ce titre, entend cet empirisme moderne prônant au milieu de nous l'*infaillibilité* de ses remèdes humains, pour nous guérir de notre socialisme, c'est-à-dire de notre mal social : infaillibilité chimérique, dont l'auteur se propose de montrer l'absolue inanité.

Des hommes ont cru pouvoir nous guérir du socialisme, et, malgré les leçons de l'expérience révélant chaque jour l'insuffisance et souvent même le danger de leurs remèdes, des hommes le croient encore ou du moins affectent de le croire ; et ces prétendus guérisseurs, par tous leurs expédients, tous leurs essais et tous leurs palliatifs toujours inutilement renouvelés, roulent, avec la société malade, dans un cercle fermé, où la souffrance ramène la souffrance.

C'est ici que se révèle au grand jour, sur tous les tréteaux de la publicité contemporaine, ce que le R. P. Félix ne craint pas de nommer le *charlatanisme social.*

On voit venir tour à tour tous les expérimentateurs avec leurs topiques : topiques *nécessaires,* topiques *uniques* et toujours proclamés *infaillibles.*

— Moi, dit un savant, j'ai dans la science la solution de l'énigme sociale qui effraye et tourmente l'humanité vivante.

— Moi, dit l'économiste, j'ai, dans les progrès de notre économie moderne, le moyen matériel, mais infaillible, de diminuer et même d'abolir bientôt la misère, et, par là, d'arracher du corps de la société le chancre du socialisme.

— Moi, dit le philosophe, je trouve dans ma philosophie le secret d'ouvrir les âmes à la donation volontaire des biens, et de supprimer par cette libre donation l'antagonisme entre les riches et les pauvres, cause permanente des agitations du socialisme.

— Moi, dit un autre, je suis philanthrope, et je trouve dans ma philanthropie le secret humanitaire de faire cesser la guerre entre le propriétaire et le prolétaire, entre le patron et l'ouvrier, entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas.

— Moi, dit un politique, je suis légiste et homme d'État; j'ai, dans l'autorité de la loi et dans la bienfaisance légale, le moyen absolument efficace de tuer le paupérisme, et, avec lui, comme conséquence, le socialisme, ce fruit naturel du paupérisme.

— Moi, dit un sixième, je suis l'homme de la justice; je nie la charité, ou je reconnais comme capable de remédier au mal social que la charité qui se fait au nom du *droit* : je proclame la *charité-justice*, et j'appelle, comme unique moyen de salut, la revendication populaire, et la liquidation sociale.

— Moi, dit un septième, initié à divers titres aux besoins du monde des travailleurs, je sais que la question ouvrière renferme l'énigme de la question sociale, et j'en ai trouvé la solution dans l'organisation du travail et l'union des travailleurs.

— Moi, dit enfin l'homme de la violence, du socialisme de la torche et du poignard, convaincu de l'inanité de tous les autres moyens pour fonder l'égalité humaine et l'équilibre social, je ne vois que dans la *force* le secret de rétablir, par l'affranchissement du peuple et la destruction des tyrannies qui l'oppriment, la véritable harmonie sociale dans le règne de la justice populaire.

Que faut-il penser de l'efficacité de ces remèdes et des promesses de ceux qui les vantent?

Tel est le sujet des réflexions auxquelles se livre le R. P. Félix, dans le cours de l'ouvrage sur lequel nous appelons ici l'attention de nos lecteurs.

Après avoir établi que, parmi tous les charlatans les plus dangereux sont ceux qui demandent l'identification et la confusion de la justice et de la charité, en un mot que le malheureux n'a pas le *droit* à la charité, l'auteur prouve que le socialisme d'État est encore le pire remède et le plus redoutable de tous, car, au lieu de pouvoir nous guérir de la lèpre qui nous dévore, il nous menace lui-même d'un mal irrémédiable; parce que, contre l'État, maître absolu de tout, nous n'aurons plus la puissance de nous défendre, et peut-être plus même la puissance de protester : contre un État armé de toutes les grandes forces de la nation, que pourraient en effet les tentives de la défense et les protestations du droit.

Le R. P. Félix indique, lui aussi, sa panacée universelle, il dit :

« Il faut que tous enfin, sous peine de périr, nous sachions reconnaître que, pour nous guérir de notre mal humain, il faut le remède *divin*, et que les redoutables problèmes soulevés devant nous par le socialisme, n'ont et ne peuvent avoir comme nous l'avons montré dans un précédent volume, de vraie solution que dans le christianisme et par le christianisme. »

L'auteur, évidemment, ajoute une théorie à d'autres théories. Il ne s'agit pas

de dire : « Il faudrait faire ceci, » il faut montrer la chose pratiquement, et nous n'avons rien trouvé qui nous montrât la solution dans le volume du R. P. Félix. Le peuple s'est retiré du clergé, peut-être parce que le clergé s'est inféodé à la politique, à une certaine politique, mais, nous qui avons entendu bien des fois le R. P. Félix, savons pertinemment que sa parole fine et choisie s'adresse bien plus à des auditeurs de race qu'au peuple qui boude un peu, même beaucoup, d'avoir été abandonné à lui-même. Lorsque l'on regarde les choses au-dessus de l'esprit de parti, on s'aperçoit que le peuple est aussi malléable que possible, et que le diriger est aussi facile que l'irriter : seulement, il est le nombre, et se précipite comme un torrent que rien n'arrête. Il faut le laisser passer, lui créer même un lit régulier, l'endiguer en semant ses rives de verdure et de fleurs ; en somme, l'enchaîner sans qu'il s'en aperçoive, mais ne jamais lui résister de front; c'est, et il sera toujours un enfant !

— L'ouvrage de M. Claude La Marche, Traité de l'Épée, est un ouvrage spécial dont le titre suffit à indiquer de quoi il traite. L'ouvrage, tiré luxueusement et illustré par M. Marius Roy est un livre de bibliothèque intéressant à consulter.

— Le livre de M. Albert Bataille : Causes criminelles et mondaines, forme le 4e volume d'un recueil qui rapporte les principaux procès qui ont occupé l'opinion publique en l'année 1883 : — le manifeste du prince Napoléon, — l'affaire Monasterio, — les affaires Blanchard de la Bretesche, du Maisniel, Mistral, etc., — le procès des anarchistes, — les diffamations contre Mme Clovis Hugues, — les procès du marquis de Roys, — la séparation Aucher, et tant d'autres affaires sont contenues dans ce volume, qui est l'histoire juridique de l'année 1883.

— Dans un ouvrage très substantiel, Histoire du commerce français, M. Ch. Périgot, professeur d'histoire et de géographie au lycée Saint-Louis et à l'École supérieure du commerce de Paris, comble une lacune dans les « histoires de France », destinées à l'enseignement. Dans ces histoires nationales, on trouve plus particulièrement exposés les événements politiques, c'est-à-dire les guerres et les institutions, mais il n'est guère parlé de l'histoire du commerce. Cependant, la savante géographie de la Gaule romaine par M. E. Desjardins, la publication des documents inédits sur l'histoire de France, les ouvrages spéciaux de MM. Chéruel et Dareste sur l'administration française, les recherches de M. Boutaric sur saint Louis et Philippe le Bel, de M. Pierre Clément sur les ministres et les financiers des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, enfin les livres de M. Levasseur sur le système de Law et

l'histoire des classes ouvrières en France nous offrent aujourd'hui tous les éléments d'une histoire du commerce français.

Mais tous ces documents épars ne peuvent être consultés facilement et avec fruit.

M. Ch. Périgot, à l'aide de ces savants ouvrages et de plusieurs autres. auxquels il a joint ses études personnelles. a condensé en un volume in-18 de 500 pages l'histoire du commerce de notre pays. Il s'y est préparé par quinze ans d'enseignement dans les trois établissements appartenant à la Chambre de commerce de Paris, l'École commerciale, l'École supérieure du commerce et la nouvelle École des hautes études commerciales.

Dans ce livre, les jeunes Français apprendront comment s'est développée, à travers les âges, l'une des formes particulières de notre grandeur nationale.

— Un ouvrage vient de paraître à la librairie Hachette et Cie : LA VIE NOMADE ET LES ROUTES D'ANGLETERRE AU MOYEN AGE, par M. J.-J. Jusserand, ouvrages de recherches patientes et qui demande à être expliqué au public qui n'en comprendrait pas l'intérêt, à la lecture du titre seulement.

Ce travail n'est qu'un chapitre d'une histoire qui reste à écrire, celle des Anglais au moyen âge. L'histoire des guerres, des relations diplomatiques, de l'agriculture, de la constitution politique de nos voisins a été retracée bien des fois. Aucun livre ne nous a montré, par des aperçus d'ensemble, quel genre de vie matérielle, intellectuelle et morale menaient au moyen âge les puissants et les faibles, ce qu'il y avait dans leurs maisons, dans leurs cerveaux, dans leurs cœurs, ce qu'était leur existence par rapport à la nôtre. Quand on passait la Manche au XIVe siècle, qui rencontrait-on sur les routes, qui voyait-on dans les villes, comment étaient nourris, habillés les Anglais, quelle part de vie publique était réservée à chaque citoyen, quelles poésies, quels arts plaisaient à leur esprit, qu'apprenaient-ils à l'école, comment se passait la journée de l'ouvrier dans son échoppe, du paysan dans sa hutte, du bourgeois dans sa maison, du noble dans son château, du moine dans son cloître, comment voyageait-on et pourquoi ? Ces problèmes offrent en Angleterre un intérêt spécial, parce qu'en aucun pays d'Europe les institutions, les mœurs, les croyances de l'heure présente ne sont le produit aussi direct de l'état social d'il y a cinq cent ans. C'est pourquoi ces études ne sont pas dépourvues de cette utilité pratique si recherchée en notre temps.

Cette étude est curieuse, parce qu'elle retrace un temps où, pour la foule des hommes, les idées se transmettaient oralement et voyageaient avec les errants par les chemins. Les nomades, colporteurs ouvriers ou religieux, servaient réellement de trait d'union entre les masses humaines des régions diverses.

— M. Victor Tissot publie un nouveau volume contre la Prusse : LA POLICE SECRÈTE PRUSSIENNE. Cet ouvrage, dont nous ne pouvons contrôler absolument toutes les assertions, prouve tout au plus qu'il est regrettable que notre police secrète ne soit pas à la hauteur de celle de M. de Bismarck.

M. Tissot semble faire un reproche au chancelier de l'empire d'avoir su s'entourer d'individus intelligents pour savoir un peu partout ce qui se passait en France. Cependant la police de M. Victor Tissot me paraît au moins à la hauteur de celle de la Prusse, car il est parvenu à savoir exactement ce que se disaient à voix basse M. de Bismarck et M. de Stieber dans une voiture découverte qui les conduisait au bois, la veille de la tentative de Bérézowski.

Qui donc a renseigné M. Tissot : Stieber ou M. de Bismarck ?

— La dixième année des SOIRÉES PARISIENNES, de M. Arnold Mortier, volume comprenant les principaux articles de *Théâtre* parus dans le journal le *Figaro* sous le pseudonyme, un Monsieur de l'orchestre, vient de paraître chez l'éditeur E. Dentu. Une très intéressante préface de M. Ch. Gounod, traitant de *la recherche de l'effet* et de *l'esprit de système,* augmente la valeur de cet ouvrage, histoire du théâtre contemporain écrite au jour le jour.

— M. le comte R. de Maricourt fait paraître chez les éditeurs E. Plon, Nourrit et Cie, un ouvrage portant pour titre : SOUVENIRS D'UN MAGNÉTISEUR. Ce volume, rempli de faits constatés par un examen approfondi et relatés par un homme savant et consciencieux, s'adresse à toutes les personnes qui s'occupent de cette science peu connue encore, mais qui est appelée à un développement dont on devine la portée.

— Une nouvelle édition des mémoires de M. Mary Lafon, parus sous ce titre : CINQUANTE ANS DE VIE LITTÉRAIRE, est mise en vente chez Calmann-Lévy. Nous avons parlé de cet ouvrage lorsqu'il parut, et nous n'avons qu'à renvoyer nos lecteurs à la page 183 de notre quatrième volume.

— DE L'ATLANTQUE AU MISSISSIPI sont des souvenirs, des impressions de voyages dans les principales villes de l'Amérique du nord publiés par M. le comte Alexandre Zannini, un diplomate qui a pu, par sa position même, pénétrer à fond les arcanes de la vie américaine. Ce volume, plein de détails curieux, écrit dans un style élégant mais qui n'exclut pas la bonne humeur, est publié à la librairie J. Renoult.

— Un nouveau volume de Louis Boussenard est toujours une bonne fortune pour les amateurs du merveilleux. Le nouvel ouvrage de ce conteur des GRANDES AVENTURES, AVENTURES PÉRILLEUSES DE TROIS FRANÇAIS AU PAYS DES DIAMANTS, conduit le lecteur dans le sud de l'Afrique, au milieu de péripéties extraordinaires, aussi périlleuses que fantaisistes.

En un élégant volume publié par Charavay, notre confrère Jules de Marthold vient de résumer tous les fait importants du *siège de Paris*.

Ayant tout d'abord retracé à grands traits le début de la guerre de 1870 depuis l'affaire du Simplon remontant au 9 juin, jusqu'à l'investissement de la capitale, son *Memorandum*, très complet en sa concision, relate, jour par jour, tous les incidents de la tragique aventure, travaux militaires et mouvement social, consignant les moindres particularités, départ d'arérostats et arrivées de pigeons, fluctuations de bourse et mercuriales des vivres, racontars de clubs et représentations théâtrales, etc.

Le Memorandum du siège intéresse ceux qui ont pris part à la défense et ceux venus depuis : tous les Français en un mot. C'est en même temps un document strictement exact, toujours impartial, et une très juste impression du côté pittoresque de la vie à cette curieuse époque.

M. de Marthold a éclairé son texte de *cartes et plants de batailles*, et facilite toutes recherches par l'objection d'une table de tous les noms cités dans son livre qui, bientôt, sera dans toutes les bibliothèques.

— Depuis 89, par M. Mario Proth, est une mosaïque d'études diverses, parues ici ou là, et particulièrement dans le journal *la Presse*. Des silhouettes de nombre d'hommes celèbres de la Révolution, Saint-Just, Fouquier-Tinville, Lakanal, Théroigne de Méricourt, Olympe de Gouges, Jean Reynaud ; des articles critiques, entre autres une étude sur le Boulevard du crime, forment un ensemble qui apprend bien des choses ignorées ou qui les rappelle d'une façon agréable.

Les Idées de Jean-François, ouvrage qui est mis en vente chez les éditeurs Charavay frères, par M. Jean Macé, sénateur, président de la ligue de l'enseignement, sont une série de pamphlets qui ont commencé par être des articles de journal écrits, de 1871 à 1875, dans le feu de la bataille républicaine contre l'Assemblée de Versailles. Il faut en excepter le dernier qui se sent déjà du commencement de la victoire, et que le retour offensif du 16 mai a séparé de la conférence de Pontivy, son complément.

Quant aux *Lettres d'un Paysan d'Alsace à un sénateur*, qui tiennent la tête du volume, c'est encore un pamphlet du temps de l'empire celui-là fait aussi d'anciens articles de journal et publié à la veille de la guerre, pour appuyer la pétition lancée de Strasbourg par toute la France, en faveur de l'instruction obligatoire, tout court.

— Dans son nouveau livre, A travers une révolution M. Alfred Darimon, ancien député de la Seine, a réuni ses souvenirs personnels sur les événements auxquels il s'est trouvé mêlé de 1837 à 1855. Sa collaboration aux

journaux dont Proudhon a été le directeur ou l'inspirateur, y occupe la plus grande place.

Dans toute cette période, l'auteur a été bien plus un homme de presse qu'un homme d'action, mais ce rôle de spectateur n'est pas le plus mauvais en temps de révolution, pour bien connaître les faits et les apprécier avec sang-froid.

— L'ouvrage de M. de G. R. Cheslay, publié chez Charavay frères, LA CONVENTION NATIONALE, SON ŒUVRE, est destiné à faire connaître ce que fut cette Assemblée. La Constituante et la Législative avaient sapé l'ancien régime, la Convention fonda le nouveau. Lorsqu'elle prit le pouvoir, elle trouva, dit Thiers, « un roi detrôné, une constitution annulée, la guerre déclarée à l'Europe et pour toute ressource une administration entièrement détruite, un papier monnaie discrédité, de vieux cadres de régiments usés et vides. » Impassible et fière dans cette effroyable crise unique dans l'histoire, la Convention se met à l'œuvre et débrouille le chaos.

Le beau volume pour lequel les éditeurs n'ont pas craint de faire des frais de gravures considérables est évidemment destiné à présenter à la jeunesse contemporaine l'histoire de cette Assemblée sous un jour des plus favorables.

Nous le signalons sans l'apprécier.

JOSÉPHINE SOULARY et la PLÉIADE LYONNAISE, ouvrage publié chez Marpon et Flammarion, avec héliogravure de Dujardin, contient des études bibliographiques et littéraires qui sont un vrai régal pour les dillettanti et les bibliophiles. Des pages de forte critique, des aperçus légers et captivants sur l'incomparable groupe des artistes et des écrivains lyonnais par *un jeune témoin de leur vie*, voilà un nouveau livre aussi élégant de fond que de forme que nous ne saurions trop recommander aux amis de la poésie. Nous mentionnerons surtout les très fines études de l'auteur sur Pierre Dupont, Louise Siefert, Laprade et Chenavard.

— Chez Calmann Lévy, M. Ernest David publie une remarquable étude sur la vie et les travaux de G.-F. HAENDEL, ce musicien qui, non seulement fit honneur à la musique, mais encore à l'humanité, autant par la noblesse de son caractère que par la grandeur de son génie.

Comparé à Bach, Haendel se distingue par la netteté de la pensée, le premier par la profondeur. Haendel est grand par la simplicité, Bach par ses combinaisons complexes. Tous deux furent doués d'un vif sentiment du beau! mais ce sentiment se manifesta chez eux dans des ordres d'idées absolument différents.

Le public dilettante fera le même accueil sympathique à cette monographie de Haendel qu'il l'a déjà fait lorsque M. E. David publia celle de J.-S. Bach.

— Signalons une très brillante étude philosophique de M. Lucien Arréat sur LA MORALE DANS LE DRAME, L'ÉPOPÉE ET LE ROMAN. étude fondée sur la remarque toute simple, que les créations dramatiques des poètes sont une manière d'expériences morales propres à servir à la critique des systèmes de morale édifiés par les philosophes.

— LES COMÉDIES DU DOCTEUR, par M. Ch. d'Espinay forment un recueil utile à la campagne pour monter un théâtre de salon. Le nombre restreint des personnages, la facilité de la décoration, la moralité, la diversité, la gaîté même de ces comédies, jouées déjà chez une haute personnalité de la noblesse permettent aux familles de monter de petites pièces avec l'assurance du succès pour les acteurs et du plaisir pour les invités.

— « Traduire Théocrite, a dit Sainte-Beuve, c'est un peu comme si l'on essayait d'emporter de la neige oubliée l'été dans une fente de l'Etna : on a fait trois pas, à peine que cette neige est fondue et que cette eau fuit de toutes parts. On est heureux s'il en reste assez du moins pour donner le vif sentiment de la fraîcheur.

Cet arrêt si peu encourageant sera démenti, nous l'espérons, par la version en vers que publie l'éditeur A. Quantin des IDYLLES DE THÉOCRITE. Le traducteur-poète, M. I.-A. Quillet, ne parvint-il pas à satisfaire complètement ceux à qui une étude approfondie du grec donne accès directement à la belle source poétique et leur permet d'en goûter toutes les délicatesses ; elle sera du moins utile, agréable peut-être, au public tous les jours plus nombreux qui aime les anciens et qui ne peut néanmoins les lire couramment dans le texte.

Les vers sont très joliment tournés :

Mais, toi qui de Daphnis as eu la passion,
Dans le chant pastoral toi la perfection,
Viens plutôt nous asseoir au bord de ces fontaines.
Non loin de ce Priape, à l'ombre des vieux chênes,
Est un banc de berger. Et là, si tu me dis
Les beaux vers qui t'ont fait triompher de Chloris :
La chèvre que voilà, de deux jumeaux est mère
Et. riche encor de lait, tu peux trois fois la traire.
Je te réserve, en outre, un don bien précieux,
Une coupe profonde, au vernis onctueux.
Elle est neuve et présente à chaque main une anse ;
Du buis dont elle est faite on respire l'essence.

HENRI LITOU.

Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris 10 août 1884.

A lire les ouvrages que l'on publie à présent sous des titres qui parfois font plus de la moitié du succès du volume, on est stupéfié de voir combien, si l'on en croit les écrivains à la mode, la futilité et le besoin de lire des choses qui troublent les cervelles sont entrés dans nos mœurs. Un certain nombre de journaux très mondains se sont mis à insérer chaque jour une historiette « enlevée » par un écrivain de beaucoup d'esprit et d'un talent incontestable, dont la tâche est de monter en des rêves plus ou moins érotiques l'imagination absolument détraquée de leurs lectrices. Je dis lectrices, parce que je ne suppose pas qu'un homme perde son temps à lire toutes ces balivernes où l'on retrouve toujours la même chose : l'amour qui naît et meurt sans rime ni raison, si l'on peut appeler du saint nom d'amour ces caprices d'une heure, ces fantaisies qui n'ont d'autre attrait que le fruit défendu. cette soif de recherche de sensations nouvelles.

Étant donné que le sens moral a complètement abandonné cette partie de la société que l'on appelle « le monde », et que ce « monde » dévoyé aime à se repaître de ses propres turpitudes, les journaux en question ont rencontré une pléiade d'écrivains qui peignent dans un langage plein de brio, de correction et... trop de clarté, l'amour tel que l'entend le « monde », avec ses langueurs, ses témérités, ses stratagèmes et ses folies. Je n'y verrais aucun mal, — on ne peut empêcher les gens qui aiment le poivre d'en fourrer dans leurs aliments au point de perdre le sentiment du goût, — si le journal n'était une chose à laquelle on attache si peu d'importance, qu'on le laisse traîner un peu en tous les coins, en sorte que la jeunesse le ramasse, et, sans penser à mal, apprend bien des choses qui, à mon sens, ne doivent pas faire partie d'une éducation. Partout, dans les châteaux comme chez les bourgeois qui singent les grands seigneurs, on rencontre sur les tables à la maison, sur les bancs dans les parcs, et jusque dans les corbeilles à ouvrage, des journaux illustrés que tous, vieillards, femmes et jeunes filles parcourent sans rougir ; des feuilles quotidiennes qui portent le scandale dans toutes les familles, détruisent les bons

sentiments et montrent l'existence sous un jour tellement frivole, que la jeunesse, en grandissant et mûrie dans le vice à ce genre de lecture, ne songe plus qu'à s'amuser aussitôt qu'un poil follet fait l'orgueil de sa lèvre supérieure ; les jeunes filles arrivent au mariage sans autre pensée que celle de cette liberté qu'il lui donne, sans autre espoir que d'éclipser à tout prix les sommités de l'élégance et des cascades les plus fantaisistes.

Personne n'y réfléchit, on n'y porte aucune attention, on court dans la vie, « va comme je te pousse, » traînant après soi une peste bien plus grave que celle qui sévit aujourd'hui et contre laquelle on emploie des fumigations aussi ridicules que peu efficaces.

Peut-être pourrait-on s'imaginer que nous allons chercher querelle aux écrivains qui cuisinent cette nourriture aussi malsaine pour les âmes, que celle que notre pauvre corps absorbe depuis les progrès d'une science, la chimie, dont les inventeurs ne se doutaient certes pas de l'usage qui serait fait de leurs veilles ? Eh bien, on se tromperait : L'un d'eux, aussi brillant par la plume que par le courage, nous écrivait un jour : « Monsieur, nous en sommes à la cinquième édition ! » Donc, si je suis le raisonnement de l'écrivain en question, il est certain qu'il était convaincu d'avoir écrit un chef-d'œuvre très apprécié.

Je ne puis que me retourner contre le public et lui dire qu'il a le goût absolument frelaté.

On s'étonne beaucoup des Chinois qui fument l'opium pour exalter leur esprit en des rêves étranges et l'on ne voit pas que chez nous grand nombre de personnes absorbent régulièrement chaque matin un poison bien autrement dangereux, d'autant plus qu'au lieu de rendre les gens repoussants comme le fumeur d'opium, dont le masque s'abêtit par le regard qui devient fixe et stupide, le poison dont nous parlons semble répandre un certain charme sur le visage des gens qui le prennent à haute dose ; l'œil s'allume, la bouche frémit une gaillardise troublante se peint dans les allures. Le cœur seulement est frappé ; d'abord il s'attiédit, il se refroidit de plus en plus, puis il devient hideux, repoussant. Mais, comme pour apercevoir ces désordres intérieurs, il faudrait être médecin, et que tout le monde ne possède pas ce diplôme, on dit des femmes « qu'elles sont adorables dans leurs caprices » : on se met à genoux devant les fantaisies de plus en plus bizarres qui les rendent plus désirables encore, le docteur dit : « Névrose. » — Le poison a fait son œuvre ! — Plus de pensées, plus de sentiments : des nerfs !

Lorsque toutes ces historiettes sont réunies en volume, elles ne sont peut-être pas aussi dangereuses, parce que le livre se répand moins, ne traîne pas

autant qu'un journal. cependant il n'est pas inoffensif. Lorsqu'on y a mis le nez et que l'on a lu les premiers petits contes qui mettent les nerfs tout en feu, on veut aller plus loin et chercher si les derniers ne sont pas plus excitants que les premiers; hélas! on trouve parfois ce que l'on cherche : La dose est plus forte que l'on ne pouvait se l'imaginer.

S'il était possible d'analyser ces petits récits qui cachent le serpent sous les fleurs du style, on verrait qu'en somme le jeu n'en vaut pas la chandelle et que la forme emporte le fond. Voici, par exemple, un écrivain bien connu qui signe dans une gazette aux illustrations vaporeuses, déshabillant la femme en deux traits de crayon, eh bien! lisez son nouveau volume LES AUDACIEUSES, et essayez d'analyser cela : un feu d'artifice qui, une fois éteint, ne laisse que de noirs débris et une âcre fumée.

J'essaye, mais on verra combien c'est difficile de donner une analyse de ces choses qui tiennent sur une tête d'épingle, je prends les deux ou trois premiers récits du volume.

La Preuve. Le duc et la duchesse de Belcolor plaident en divorce devant la « Daterie » romaine, tribunal composé des membres les plus élevés du clergé de la ville sainte. Le duc plaide le divorce contre sa femme sous de nombreux prétextes, dont le plus grave serait qu'il aurait été trompé sur les qualités physiques de son épouse, qui ne répond nullement à l'idéal qu'il s'en était fait. Alors, la duchesse, qui se sait adorablement belle et dont les formes rappellent certaine Vénus qualifiée d'un adjectif qui en indique les rondeurs, s'évertue à prouver au tribunal que son mari, loin d'avoir été induit en erreur, est, au contraire, comblé et... mais au fait, si vous connaissez parmi les six lithographies d'Isabey, celle qui est restée particulièrement célèbre, *la Partie de wisth,* vous saurez sur quelle « preuve », Ange Bénigne a brodé la justification éclatante de la séduisante duchesse.

LE CAS DE WALBERG, histoire non moins gauloise que la première, et qui montre quelle folie les femmes exigent des hommes qui les désirent.

L'INDÉCIS, page aussi spirituelle que remplie de « montant », indiquant aux jeunes femmes comment on exalte l'imagination des timides.

LE MONSTRE, peinture luxuriante des recherches de nouvelles sensations après lesquelles courent sans cesse les habitués des villes d'eaux et autres stations balnéaires.

Et toutes ces élucubrations se trouvent partout, sous les yeux de toutes les femmes qui se pâment d'aise à la vue des toilettes excentriques inventées par le dessinateur à la mode. Triste temps!... Pardieu, je sais bien que l'on va dire : « Mais ce sont des livres qui « flagellent » les mœurs de notre époque... »

Ah ! oui, parlons-en ; demandez à tous ceux qui se surexcitent l'imagination à ces lectures s'ils ont quelque désir d'être « flagellés » ! Plus de naturalistes, plus de fantaisistes au gros poivre, tous moralistes !

Mais cherchons un autre genre, et pour cela nous n'avons qu'à prendre le très agréable, — pour les lecteurs en question, — petit volume intitulé : A LA HUSSARDE, sous le pseudonyme de Richard O'Monroy, écrivain de talent, plein d'entrain et qui vous raconte dans la même gazette où s'étale la prose d'Ange Bénigne les histoires les plus « à la hussarde » qui se puissent imaginer. Mais que voit-on dans la réunion de ces récits en volumes.

Un officier qui se fait passer pour un autre, ce qui ne me paraît pas le comble de la loyauté, même quand il s'agit de séduire une femme. C'est *une Page d'amour.*

En vingt-huit jours. Ce sont des officiers qui, parce qu'un jeune « pschuteux » a une somme folle à dépenser, autorisent le susdit à faire une vie de polichinelle au lieu de piocher sa théorie, et, qui plus est, partagent les saturnales qui ameutent, fort justement à mon sens, les gens du village où elles se passent.

Le Portrait carte, un officier encore, qui distribue des photographies de sa personne dans les poses les plus... variées.

Le Pararent, une histoire qui rappelle diantrement *le Chandelier,* d'Alfred de Musset ; mais, ici, les personnages appartiennent au grand monde.

Bref, je ne vois pas quel avantage le corps d'officiers peut tirer de toutes ces aventures dans lequel on lui fait jouer un rôle qui n'est pas à sa louange. Or, nous autres, savons que, Dieu merci, les officiers français travaillent et ne se livrent pas à toutes les petites excentricités auxquelles la littérature les mêlent.

« Voyons ! voyons, Gaston d'Hailly, revêtez-vous d'un froc, mon cher, et lisez-nous du Bourdaloue, quelque oraison funèbre ou un discours d'Alexandre Dumas fils sur le « prix de vertu ». Que diable ! il ne faut pas être si sévère et il faut bien s'amuser un brin. »

Pas si sévère qu'on le croit ; mais approfondissons tous ces petits volumes ; savez-vous ce qu'ils font aux yeux de bien des gens ? Ils déconsidèrent la noblesse, l'armée, le clergé ; ils démoralisent la jeunesse et nous font passer aux yeux des étrangers, qui nous lisent bien plus qu'on ne le croit, pour ce que nous ne sommes pas.

Quels sont les héros de ces petits contes ? Toujours des ducs, des marquises, des comtes, des baronnes, des officiers de cavalerie, des membres du clergé ou de la haute bourgeoisie, et, noblesse, armée, clergé, bourgeoisie, tout ce qu'il y a de plus élevé dans la société, passent aux yeux des « nouvelles couches » pour

des classes pourries. — Je défie qui que ce soit de me dire que je n'ai pas raison lorsque je me plains de la manière dont nos écrivains traitent les gens du monde dans leurs écrits.

Et pourtant, dans la collection de récits parus sous ce titre : *A la Hussarde*, dites-moi quelle en est la meilleure page ? Pas de doute, c'est *une Bonne Journée*, et je donnerais trois cents pages du volume de M. Richard O'Monroy pour les quinze pages de cette « bonne journée ». C'est le souvenir d'une grande manœuvre de cavalerie, peinte avec un talent, un entrain, une vigueur qui enlève, et, lorsque l'on a lu cela, il reste quelque chose dans l'esprit, quelque chose de sain.

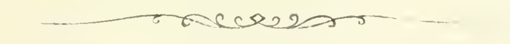
Mais si jamais il vous tombe sous la main un volume portant ce titre : LES SŒURS RONDOLI, de grâce cachez cela, et que votre famille ne soit pas à même de jeter les yeux sur le livre le plus dangereux qui ait été écrit par M. Guy de Maupassant, qui sait écrire de si charmantes choses lorsque cela lui plaît, ou plutôt je crois que cela lui plairait toujours, mais il a un public à contenter, et celui-là aime la cantharide !

Il vient de paraître, dans un tout autre genre, deux volumes que je recommande aux hommes sérieux (remarquez que je dis aux hommes sérieux seulement).

L'un, LA FEMME IMPOSSIBLE, par Richard de Lesclide, est une étudebi en curieuse, un cas bien rare dans les annales de l'amour ; l'autre, BELLE MAMAN, par M. Dubut de Laforest, est un cri d'alarme contre certaine promiscuité qu'amène la vie de famille.

Pour nous remettre, passons à la poésie, nous y trouverons un peu de repos bien gagné par ce que nous venons de lire.

GASTON D'HAILLY.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

POÉSIES

M. Maxime Rude est un écrivain bien connu, ayant publié nombre de romans d'une saveur un peu âpre et d'une moralité douteuse, *Ida Lenfant*, par exemple, sans compter certaines études contemporaines prises sur nature, et par conséquent très naturalistes. Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, M. Maxime Rude est un tempérament : ses écrits vous fouettent la pensée et vous déchirent un peu l'épiderme comme les branches vous arrachent la figure dans l'épaisseur des fourrés. Est-ce pour cela qu'il a intitulé son volume de poésies : GOUTTES DE SANG ? Car s'il y a des gouttes de sang dans ses poésies, ce n'est que le sang qui coule dans le corps plein de vie et non pas celui répandu. La sève vitale déborde dans ce volume, et si la seconde partie en est consacrée à la louange de ceux qui nous ont quitté, M. Maxime Rude ne les pleure pas, il sait que de leurs tombeaux s'échappe la semence des grands exemples qui exaltent les esprits, raffermissent les cœurs, décuplent les forces.

. . . .
« O vous, au nom fameux, vous au nom oublié,
Enterrés avec bruit ou morts sans funérailles ;

« Vous tous, chers trépassés de l'herbe et du tombeau,
Sur qui l'Égalité déploya sa grande aile,
Et que, l'un après l'autre, un vol de tourterelle,
Console du vol noir et pesant du corbeau ;

« Inspirez-nous toujours cette piété profonde,
Pour quiconque ici-bas est victime ou vaincu !
S'il n'a jamais aimé l'homme n'a pas vécu :
Inspirez-nous l'amour qui donne une âme au monde ! »

Oh ! je sais bien que M. Maxime Rude a des principes politiques qui ne sont pas du goût de tout le monde, aussi le poète a-t-il eu grand soin d'exclure de

son volume les poésies que lui inspirèrent les événements exclusivement politiques, et Dieu sait s'ils ont fait défaut à l'inspiration en ces douzes ou treize dernières années. Aussi ai-je libre champ pour louer ce volume de poésies, si j'ai été un peu dur pour ce roman brutal qui s'appelle *Ida Lenfant*.

Que je préfère les peintures qu'il fait des joies de la vie champêtre aux élucubrations érotiques de ce roman qui retire à l'amour toute poésie ! lisez *le Réveil* et dites-moi si ce n'est pas délicieux et frais comme une matinée de printemps.

« Quand revient le printemps avec l'odeur des sèves,
Mon esprit se souvient et fourmille de rêves,
Et je crois respirer le parfum des taillis
Et des grands genêts verts qui couvrent mon pays.
J'oublie alors Paris : il me semble encore vivre
Près de ces champs en fleurs dont la senteur enivre,
Dans le bourg de Vendée aux bruits calmes et doux.
Qui sommeille à l'abri de ses remparts de houx.

« C'est le matin, — et l'aube, à la pâleur glacée,
En un brouillard d'argent fait pleuvoir sa rosée :
Le tablier de cuir tombant jusques aux pieds,
Les bras, nus jusqu'au coude, encore mal essuyés,
Le forgeron se lève et revient à l'enclume...
Et voilà, tout à coup, que la forge s'allume
Aux efforts tout-puissants du soufflet monstrueux.
Et l'air brumeux et froid est rougi de ses feux.
L'auberge ouvre sa porte : aussitôt elle est pleine
De charretiers roulés dans leurs manteaux de laine
Qui remplissent gaîment leurs verres jusqu'au bord,
D'un vin blanc que son cru fait jaune comme de l'or,
Et, d'un large couteau, taillent, selon la règle,
Une part à leur faim dans un gros pain de seigle.
Le bourgeois inquiet, en lourds souliers ferrés,
Va voir pousser le blé dans ses champs labourés ;
La fourche sur l'épaule, en homme de village,
Il s'en va retrouver la vache au pâturage,
Et les chevaux dressés qui hennissent au vert
En sondant l'horizon de leur grand œil ouvert.

« Du matin, cependant, la clarté fraîche et vive,
Comme un large ruisseau débordant sur la rive,
Coule d'un ciel plus bleu sur les coteaux dorés ;
Une tiède vapeur monte au-dessus des prés ;
L'air est rempli d'odeurs âcres et pénétrantes

Qui s'exhalent du sol, des arbres et des plantes ;
Les gais oiseaux vermeils sautillent aux buissons,
Et tout n'est que lumière, harmonie et chansons !
C'est le réveil, là-bas, en ce pays tranquille
Où l'on vit du bonheur qu'a modulé Virgile.
Aussi, quand, accoudé parfois sur l'oreiller,
J'écoute, le matin, Paris se réveiller,
Toujour fiévreux, toujours frémissant, comme un homme
Qui se lèverait ivre encore après un somme ; —
Lorsque j'erre attardé le long des boulevards,
Et que je vois passer ces visages hagards,
Ces fronts cicatrisés de chagrin et de vice,
Qu'on porte haut au crime, — aussi haut au supplice, —
Quand les heureux des soirs et des nuits près de moi
Se glissent tout transis de remords et de froid,
Je me prends à penser avec trop d'amertume
Au doux réveil du bourg où la forge s'allume...
Alors, si quelque coup de sifflet, par hasard,
A la gare prochaine annonçant un départ,
Retentit, long, perçant, au milieu du silence
Qui semble l'agonie en ce Paris immense,
Comme un enfant peureux qui vient de s'égarer,
Je me sens le cœur plein et suis prêt à pleurer ! »

Et tenez, combien peu M. Maxime Rude est facile à contenter, tant il regrette ses paysages vendéens ! Un rien, un coin de culture oublié dans l'enceinte de la grande cité, il est heureux d'entrevoir la nature dans un *Paysage parisien*.

« Le ciel est bas, blafard ; un groupe de nuages,
Passe au ras des glacis, poursuivant ses voyages,
Et, sombre à l'horizon, il paraît accrocher,
Ainsi qu'un drapeau noir, la pointe d'un clocher,
Après avoir laissé, cependant qu'il chemine,
Quelques lambeaux fumants aux longs tuyaux d'usine.

« Là, sur la droite, un fort, quelques soldats épars,
Des bourgeois du dimanche assis sur les remparts,
Et d'autres arpentant la grand'route pavée ;
Juste en face de nous, une plaine rêvée,
Par les peintres hardis de la réalité :
Un champ d'herbe jaunâtre, immense, dévasté,
Par la chèvre qui broute, à clochette qui sonne,
Par tous les vagabonds, car il n'est à personne.
Près de chantiers de bois, sinistres et déserts,

Un semblant de buvette avec des treillis verts :
Derrière, la voiture où, quand le lit lui manque,
Va, rompu de ses tours, dormir le saltimbanque ;
Par instants, un enfant qui joue, un maigre chien,
Une femme aux bras nus et rouges, — puis, plus rien !

« Et Paris, à cent pas, rit et chante, on écoute...
C'est quelque voiturin qui *corne* sur la route.
Quelque Piémontais de Montmartre ou Pantin
Qui chante l'Italie en raclant son crin-crin,
En attendant le sou du citadin avare
Que n'émeuvent, alors, violon ni guitare.

« O steppes de Paris ! Espaces désolés,
Ivraie où, par hasard, pousse l'épi des blés,
Vous m'attirez toujours par vos misères même ;
Et votre nudité farouche est ce que j'aime,
Quand je sors du Paris trop plein, étincelant,
Comme un ruffian heureux, d'un faux luxe insolent ! »

*
* *

De quelle pensée est né ce livre LA LÉGENDE DE L'ALSACE, de M. Édouard Schuré, si ce n'est de celle-ci : que l'Alsace a eu bien des maîtres, mais qu'elle n'a eu qu'un seul amour. Soleil gaulois, fleurs de lys ou drapeau tricolore, elle a toujours aimé ce génie ardent, généreux et libre qui se résume sous ce beau nom de la France.

Comme le dit si bien M. Édouard Schuré, les souvenirs qui se rattachent au MUR PAYEN cette pierre d'achoppement des archéologues, l'ont ramené à l'époque où Celtes et Germains se disputaient la ligne des Vosges. La lutte des deux races marque l'entrée même de l'Alsace dans l'histoire. La fière montagne de Sainte-Odile, qui sert de cadre au premier des récits contenus dans ce volume, nous place dès l'abord au centre du pays, au cœur de sa légende.

« Le mont de Sainte-Odile est le roi de l'Alsace,
Le sapin vêt ses flancs. De sa haute terrasse,
Plaine verte et monts bleus roulent comme une mer.
La sombre forêt Noire à l'horizon se perd ;
Au loin, le Rhin dessine un sinueux sillage :
Au vaporeux Jura, parfois comme un mirage
Des pics aériens scintillent dans l'azur...
— Autour du mont abrupt, gorges, forêts. — Un mur

D'aspect cylopéen cerne sa plate-forme ;
Il court à travers bois, large, tranquille, énorme,
Indestructible, — en blocs de granit et de grès.
Les druides, dit-on, firent ces lieux sacrés,
Et les sapins géants sur ces vieilles murailles
Ont planté leur armée et fouillent ses entrailles :
Mais sous l'antique effort du bois qui l'assaillit
Le mur ne bouge pas, — et la forêt vieillit.

« Or, sur ces temps perdus a poussé la légende,
Comme une fleur sauvage et folle sur la lande.
J'en sais une du temps des Celtes, nos aïeux,
Que m'ont dite, là-haut, les sources aux grands yeux
Et les rochers debout sous la foudre et le givre.
Les pierres, qui parfois parlent mieux que le livre
Et ne mentent jamais. — L'histoire, la voici. »

C'est l'histoire de l'invasion teutonne, un siècle avant César, alors que les Gaulois étaient maîtres du Rhin jusqu'au pays suève.

« Frappez ! Gaulois ; lancez, en redoublant d'efforts,
Les morts sur les vivants, les vivants sur les morts.
— Et vous qui de Bélen vouliez toucher la cime
Roulez de pente en pente et d'abîme en abîme ! »

La légende de *Sainte-Odile* nous transporte à la fin de l'époque mérovingienne et nous présente sous une forme pathétique, dans la lutte de la fille et du père, la victoire du christianisme sur les instincts farouches de la nation franque. Une charité naïve et sublime y triomphe des passions les plus sauvages.

« Dix siècles ont passé depuis que Sainte-Odile
Expira doucement sur son sommet tranquille,
Dix siècles pleins de sang..., mais la paix de ces lieux
Garde comme un soupir doux et mélodieux.
Sur la cime des pins, où l'oiseau libre vole,
L'âme de Sainte-Odile a mis son auréole ;
Et plus d'un pèlerin du sentier des douleurs,
De larmes a mouillé la chapelle des fleurs.
Et puis s'est consolé de ses destins étranges
En s'asseyant pensif sur la roche des anges. »

La légende carlovingienne de *Richardis* montre dans sa force première cette

passion d'amour, ce rêve idéal d'où naquit le grand sentiment chevaleresque qui vit dans l'âme de la France :

« Au flanc des Vosges dort toujours le val d'Andlau,
Toujours le clair torrent y roule son grand flot.
Du fond d'un vallon creux surgit la vieille églsie
Qu'au soleil printannier un tilleul fleurdelise.
On y vénère encore la noble Richardis.
Au milieu de la ville, une belle fontaine
Porte sur sa colonne en grès rouge la reine.
C'est pourquoi, le matin, les filles d'alentour
Qui vont au puits d'Andlau, tout en causant d'amour,
Voient le soleil levant d'un rayon d'espérance,
Couronner le doux front d'une reine de France.
Un ours est à ses pieds, grognant, plein de stupeur.
La dame aux fleurs de lis sourit et n'a pas peur :
Si l'ours est allemand ? — Je ne saurais le dire ;
Mais la reine est Française ! — O gracieux sourire,
Répète bien souvent à nos cœurs réjouis
Que la France est encore au cœur de mon pays ! »

Les légendes de *Strasbourg et de la cathédrale* nous jettent au beau milieu d'une ville libre du moyen âge, où fleurissent les arts et la *gaie science*. La cité produit son chef-d'œuvre dans sa cathédrale et conquiert vaillamment ses libertés contre les prétentions du clergé et les envahissements des seigneurs. Il y a là le charme de mœurs curieuses et de types originaux.

Puis vient *la Réforme, la Révolution et la Défense nationale* (1792-1814).

Ce livre rappellera quelquefois à nos frères d'Alsace et de la France que si la patrie réside dans le sol, son seul refuge inexpugnable est dans les âmes fortes, où vit le culte du passé et la foi en l'avenir.

« Depuis ces jours du temps héroïque, à travers
Les destins alternés, triomphes et revers,
Sous le joug détesté de la dure conquête,
Sous la Prusse rapace et l'aigle à double tête,
Et le cœur plein d'espoir, l'Alsace a conservé,
Sans se lasser jamais d'un bonheur tant rêvé,
L'Alsace aime toujours l'éclatant météore,
Rayon de liberté, — le drapeau tricolore !

« Garde-le, jeune fille ! On l'arrache à ton sein ?
Toutes les fleurs des blés dans leur joyeux essaim
S'en rient : car elles sont aux couleurs de la France,

Rouges coquelicots, bluets de l'espérance !
Et dans la vaste plaine, où chantent les garçons,
Voyez, voyez le soir dans les hautes moissons,
Quand l'horizon rougit comme une immense aurore,
L'enfant cherche des yeux — le drapeau tricolore. »

M. Édouard Schuré a écrit là de magnifiques poèmes et un livre patriotique!

⁂

M. Ludovic de Vauzelle est un poète amusant, spirituel et léger, qui raconte des histoires en vers au lieu de les dire en prose comme le commun des mortels.

Voici, très écourté, le poème qu'il a brodé sur l'Élixir de longue vie de Balzac : M. L. de Vauzelle l'a intitulé l'Homme d'or, et je regrette que le manque de place ne me permette pas de le citer tout entier.

« Le secret de se faire lire
Est de ne pas se ressembler :
Mes amis, ce conte pour rire
Est un conte à faire trembler.

« Un homme était de par le monde
Qui, par une étude profonde
De l'alchimie et des ressorts
Qui font mouvoir l'âme et le corps,
Avait trouvé, pour son usage,
L'art de ressusciter les morts.

. . . .

« Lorsque son heure fut venue,
Sitôt qu'à des signes certains
Il eut reconnu, le cher homme,
Qu'en se taisant, il mourrait comme
Le plus humble des Valentins,
Pour aller dormir le grand somme
Avec le reste des humains :
Il résolut, sans plus attendre,
De communiquer à son fils,
Garçon capable de l'entendre,
Quoique un peu jeune, à son avis,
Le secret vraiment admirable
De ressusciter son semblable,
Que dis-je ? un père bien-aimé.

Voilà nos maîtres face à face,
L'un, dans le moment qu'il trépasse.
Ne songe qu'à ressusciter,
L'autre, par sa fausse grimace,
Annonçant qu'il pense hériter.

— « Mon fils, dit le vieillard, la vie,
Malgré ses labeurs et ses maux...
— Approchez un peu, je vous prie,
Et tirez sur nous les rideaux. —
Vivre est pour toute créature
Le premier des biens...
Je vais mourir, mais ce n'est rien,
Puisqu'en même temps je vous livre
Le moyen de faire revivre
Un père qui vous veut du bien.
Dans ce petit vase de terre
Est renfermé l'onguent vainqueur :
Quant à cette fiole de verre,
Elle contient une liqueur
Peut-être encore plus nécessaire.
Avec l'onguent oignez mon corps
Dès que j'aurai perdu la vie;
La moindre friction alors
D'un prompt succès sera suivie :
Un tison peut se rallumer
Tant qu'on le voit encor fumer.
Je m'agiterai... bon courage !
Peut-être ferai-je un soupir :
Prenant aussitôt l'élixir,
Vous compléterez votre ouvrage
En me le faisant avaler.
Le tout, mon fils, sans maléfice.
Et puis vous m'entendrez parler :
Mes yeux reprendront leur office :
Je les aurai comme à vingt ans,
Beaux, veloutés, purs, éclatants,
La vie enflera ma narine ;
Et longtemps dans cette poitrine
Que vous aurez su ranimer,
Un cœur jeune et plein de tendresse
Battra, mon fils, pour vous aimer,
Vous jugez avec quelle ivresse ! »

. . . .

« Et pour jamais ferma les yeux.
Quand il eut dit cette parole,
Le vieux Basile Valentin,
Qui, dans le grand art passé maître,
Était ce qu'on nomme un ancêtre,
Son fils, quoique franc libertin,
Soupira, fit une prière,
Agenouillé près du grabat...
Puis alla commander la bière.
Il se disait, le scélérat,
Que la faiblesse et le grand âge,
Ou même un fol amour de l'art,
Avaient égaré le vieillard,
Qu'à tout prendre, il était plus sage
De le porter au monument,
Puisqu'en dépit de son grimoire,
Il avait vécu saintement,
Que pour honorer sa mémoire
Il suffirait, en vérité,
Qu'à lui, pécheur, son fils unique,
Canal de sa postérité,
Après la mort, eût profité
L'emploi du double spécifique.
C'est par cet argument oblique
Que, parricide jusqu'au os,
Alexandrin, homme pratique,
Mit sa conscience en repos,
Et même prouva sans réplique
Que ce tribunal domestique
N'est que le tribunal des sots.

« A père avare fils prodigue :
Que l'homme avec peu de raison
Se creuse la tête et s'intrigue
Pour voir prospérer sa maison !
Comme un torrent qui rompt sa digue,
On vit grandir ce fils ingrat.
Il vécut à grand apparat,
Ayant des chiens, ayant des pages,
Ayant tout ce qu'on peut avoir
En blond, en brun, en rose, en noir.
Quand du bruit de ses équipages
On fait retentir le pavé ;
Quand, magnifique et dépravé,
On est le héros et la fable

De tout ce qui se donne au diable.
. . . . Quand
Il fut près de rendre l'esprit,
En s'examinant, il comprit
Que, pour renaître, il devait faire
Autrement et mieux que son père.
Il appela son fils René.
Dont il connaissait l'avarice :
— Assurément c'était justice
Qu' un pareil enfant lui fût né.
Alors au jeune homme il explique
Ce qu'on doit faire de l'onguent,
Et puis de l'autre spécifique :
Transfiguré, presque éloquent.
Toujours précis. parfois technique.
Et non sans répéter bien haut
Qu'il fallait que le corps fût chaud !
— « Quand vous aurez pris cette peine,
Un prodige s'accomplira :
O mon fils, ma dépouille humaine
En or pur se convertira.
Cet héritage en vaut un autre :
Usez-en bien, il sera vôtre. »

« René jura par son aïeul,
Par Hermès et par la cornue.
Qu'il ferait le plus tendre accueil
A la vénérable statue :
Qu'il garderait. fût-ce lingot,
Celui qu'il voudrait garder père.
« L'or. dit-il. ne me tente guère :
Car qu'en ferais-je, pauvre sot ?
Ce bloc aura vos traits, j'espère.
Ah ! Messire, je vous promets,
Si je dois y toucher jamais.
De n'y toucher qu'avec tendresse.
Dans le cas d'extrême détresse.
Ou pour établir mes cadets.
Honni soit qui vous fera fondre ! »

« Alexandrin, sans lui répondre,
Expire alors, bien assuré
De n'être jamais enterré.

« Son héritier dans l'allégresse.

Tout en songeant que l'heure presse,
Mesure d'un œil scrutateur
Et que la convoitise allume,
Ce qu'étant donné le volume
Rapproché de la pesanteur,
Peut lui rapporter son auteur.
C'était, comme bien on présume,
Un chiffre à démonter la plume,
Quelque chose d'extravagant :
Il le suppute sans vergogne
Saisit l'élixir et l'onguent,
Et puis commence la besogne.

« Du chef aux pieds, de point en point,
Comme à la tâche, il oint, il oint
Ce qui lui reste de son père;
Puis, dans la bouche, de grand cœur,
Commence à verser la liqueur.
Au même instant le charme opère :
Qu'eût-ce été pour un fils pieux ?
Au même instant le sang circule
Et le cadavre ouvre les yeux.
René frissonne, et puis recule,
Et puis lâche tout. Patatras !
Lorsque le mort étend les bras,
Et la fiole, en tombant, se brise :
L'élixir est sur le carreau.
Alexandrin avec surprise
Voit qu'il faut descendre au tombeau :
Son œil menaçant et livide
Interroge ce fils avide,
Comme un condamné son bourreau :
Et René, que rien ne console,
René, pris pour dupe et confus,
Maudit ce père sans parole,
Qu'il comptait bien mettre en écus. »
. . . .

Toutes ces brochures sont tirées avec un luxe inusité dans ce genre de publication : on sent tout de suite que l'auteur écrit pour son plaisir. J'ai fait connaître en partie *l'Homme d'or*, mais j'ai là trois autres contes ou nouvelles : LA BELLE PROVENÇALE, LES TROIS BOSSUS, BLANCHE ET ROSE, qui ne m'ont pas été moins agréables.

M. Charles Fuster, un jeune poète qui a vu son ouvrage couronné par *l'Académie des Muses santones,* a livré ses œuvres au jugement du public sous ce titre L'AME PENSIVE. L'idée du poète est élevée. Épris d'idéal, son âme s'arrête émue devant la foi de ses pères et rejette le matérialisme qui nous envahit.

On sent que, sous ce titre, *l'Ame pensive,* M. Fuster a réuni des pensées écrites au jour le jour, alors qu'il ne songeait pas encore à en former un volume, de sorte que certaines expressions se répètent et demandent à être rectifiées dans une prochaine édition, particulièrement : Plèbe servile, esclaves serviles, plèbes vendues, plèbe asservie, peuples asservis, expressions qui fatiguent lorsqu'elles se trouvent dans des poèmes qui se lisent à la suite les uns des autres.

Et si nous formulons cette critique, c'est que nous aimons les vers de M. Charles Fuster ; c'est que ses pensées sont empreintes de sentiments très élevés et qu'en somme, ce ne sont que quelques mots à changer.

Voyez comme le poète peint bien cette *névrose* qui nous enserre de plus en plus et dont nous parlions plus haut.

« En ce siècle triste et moqueur,
Ce qui nous épuise et nous navre,
C'est de disséquer notre cœur,
Scalpel en main, comme un cadavre.

« Les livres que nous avons lus
Nous ont fait l'âme sèche et nue :
Hélas ! nous n'avons même plus
De belle souffrance ingénue !

« Nous étions heureux en naissant,
Dieu nous fit des jeunesses brèves,
La fleur sur qui l'hiver descend
N'est pas mieux morte que nos rêves.

« L'art, en nous, a tué l'amour,
La tête, en nous, a dompté l'âme,
Nos désespoirs durent un jour, —
L'œil qui surveille éteint la flamme.

« Rien ne nous fait plus tressaillir,
Aucun espoir ne nous enivre,
Et nous nous mourons, sans vieillir,
Du mal de nous regarder vivre. »

Et, lorsque nous voyons un groupe de poètes chanter ce qui est grand, ce qui

est beau, ce qui est bon; s'enivrer d'idéal comme l'alouette s'enivre d'azur et de soleil, nous sommes tout près de les admirer, ces hommes courageux qui luttent contre l'envahissement de tout ce qui est bas et mesquin, qui savent que la foule ne les lit pas! mais ils songent aussi au petit cénacle épris de beauté qui sait encore tresser des couronnes aux poètes et jeter des fleurs sur leur chemin, à ces Académies, conservatoires des Muses bafouées aujourd'hui, mais qui un jour viendront encore verser le baume qui cicatrisera les blessures du matérialisme!

Gaston d'Hailly.

ROMANS

Dès la plus tendre enfance ils se sont connus. Henri Vanneau allait presque tous les jours un moment chez son amie, Marguerite Mirmont. Les deux enfants s'appelaient «mon petit mari» et «ma petite femme». Henri racontait la *Jérusalem délivrée* à Marguerite, qui l'écoutait, ouvrant ses grands yeux noirs, sans comprendre grand'chose à cette poésie dont le petit garçon, au contraire, subissait le charme avec sa précocité d'enfant nerveux. Cependant, pour lui faire plaisir, elle consentit à être «Clorinde» pendant qu'il était Tancrède, et prenait cette occasion de se draper dans son fichu rose que sa mère lui prêtait.

Puis ils furent séparés.

Marguerite alla au couvent; Henri fit de mauvaises études au collège. Il n'avait de passion que pour le dessin. Un amateur de peinture ayant vu ce que faisait le petit Henri s'écria:

— Vous verrez que « ce gamin » sera un grand artiste et qu'un jour on lui dressera une statue... Oui, là sur la place, devant votre maison.

Le mot revint à l'oreille de Marguerite qui était revenue chez sa mère et, le soir, en se mettant à sa fenêtre, la jeune fille rêva longtemps du petit garçon qui jadis était amoureux d'elle, qui maintenant bûchait là-bas à Paris, tout seul, s'ennuyant peut-être, qui sait? peut-être la retrouvant en un coin de ses souvenirs, — et dont la statue en bronze se dresserait un jour sur cette place, vide à cette heure, et que les ombres du crépuscule faisaient paraître noire...

Les jeunes gens se revirent, et Marguerite, qui pesait toujours le pour et le contre, songea encore à cette statue de bronze dont l'érection serait un jour votée par le conseil municipal enthousiasmé: on a beau dire que la gloire est une chimère, il n'est point désagréable d'épouser un homme qui sera un jour illustre, surtout quand il vous plaît à tous les points de vue!

Le mariage se fit, le voyage réglementaire eut lieu en Italie, et les nouveaux mariés, après une lune de miel des plus tendres, vinrent s'installer sur les hauteurs de Montmartre dans un coquet appartement ayant un horizon sans borne, et un atelier vaste et clair.

L'installation ne plut guère à Marguerite. Elle avait rêvé plus de luxe: elle pensait qu'à l'intérieur de Paris elle eût pu fréquenter plus facilement ses amies, elle aimait le monde, et trouvait que son mari était trop casanier. Le mobilier même ne la satisfaisait que très médiocrement. Évidemment, leurs goûts ne s'accordaient pas. Et puis, Henri ne se faisait pas valoir, ne fréquentait pas les journalistes, on ne parlait pas de lui. Il faisait de la peinture religieuse devant laquelle tout le monde passait sans s'arrêter. Quelques hommes. artistes, disaient négligemment : « Pas mal ! pas mal, » et c'était tout. Mais le grand critique s'écriait : « Poncif ! »

Ah ! Henri ne veut pas s'inquiéter de sa gloire, eh bien, elle s'en occupera! Elle ira voir les gens influents, accordera un sourire à celui-ci, invitera celui-là. Bref, elle fait tant et si bien que l'on parle du talent d'Henri Vanneau. Mais celui-ci a su à quel prix on avait embouché les trompettes de la renommée. Il est connu, les articles élogieux émanent de la main des critiques les plus autorisés, mais il est déshonoré. Sa femme s'est compromise d'abord, perdue ensuite.

Il a tout su, cesse de travailler, se lance dans la débauche, dans l'absinthe, devient gâteux; il meurt.

Alors elle, fermant les yeux, revoit clairement la place de leur petite ville, où une statue en bronze devait s'élever un jour; mais la place était vide, noyée dans une obscurité brumeuse, déserte et pleine de boue.

Tel est à peu près le fond de la très intéressante étude de caractère féminin ayant rêvé la gloire et ne trouvant que honte et désillusions, écrite par M. Edmond Rod sous ce titre : LA FEMME D'HENRI VANNEAU.

— LE CAPITAINE BERNARD, le nouveau roman de M. H. Gourdon de Genouillac, est une histoire d'amour dont les péripéties se passent entre l'époque où les nobles commencèrent a émigrer, 1790, et le commencement de l'Empire.

Dès la première page, on s'aperçoit que l'auteur n'éprouve qu'un enthousiasme très relatif pour les hauts faits de ces gens qui s'emparèrent de la Bastille, et il n'est pas difficile de connaître son opinion à l'égard des bienfaits dont ce fait d'armes, qui se célèbre aujourd'hui par de grandes réjouissances, a comblé la génération qui a succédé à celle qui était entrée de vive force à la Bastille « pour y donner la liberté à sept prisonniers dont quatre faussaires ».

Donc, en 1790, le vicomte Robert de Morincourt et sa sœur Lucienne sont

obligés de s'expatrier. Leurs biens sont vendus et rachetés pour un prix dérisoire par un certain Legros.

Placide Fromentin, le fermier des Morincourt, devient le fermier de Legros. Je suppose qu'il doit se demander ce que les petits gagnent aux révolutions, dont généralement ils font les frais: — mais passons.

Fromentin a un fils, Bernard; Legros a une fille, Rosalie, et, ma foi, il est probable qu'ils se fussent mariés si, après les péripéties de la guerrre de Vendée, Lucienne, qui croit son frère mort, n'était revenue déguisée en garçon chez le fermier. Bernard, qui n'avait pour la fille de Legros qu'une passion des plus platoniques, s'éprend de Lucienne, et celle-ci aurait peut-être cédé à son penchant, si son nom d'abord et des événements de toute sortes ne les avaient séparés. Rosalie, et surtout un bossu nommé Cascaro jouent un rôle assez important dans les circonstances qui séparent les jeunes gens.

Bernard est appelé sous les drapeaux, parcourt l'Europe entière, quelque peu gardé à vue par Rosalie, qui s'est engagée, elle aussi, mais comme cantinière. Bref, Bernard devient capitaine, général même, et finit par épouser Lucienne de Morincourt, malgré la volonté de son frère, qui n'admet pas les mésalliances. Mais celui-ci étant définitivement mort, et Rosalie ayant trouvé un autre époux à défaut de son Fromentin, tout est pour le mieux.

En somme, un roman qui fait agréablement passer le temps, s'il n'a pas grande portée.

*
* *

M. Jules Picquet est un écrivain distingué, qui, sous ce titre : ÉPISODE D'AMOUR A L'ÎLE BOURBON, raconte une histoire émue, une idylle charmante qui fera pleurer les femmes rêveuses, mais qui n'est malheureusement pas ce que recherchent les lecteurs de roman. Cet amour, détruit par la mort de la fiancée qui s'éteint, frappée d'une maladie implacable à l'île Bourbon, où son amant était venu lui apporter le bonheur rêvé dès l'enfance, n'est qu'un accident qui détruit un avenir plein de douces promesses, mais ce ne sont pas là les émotions qui, aujourd'hui surtout, font le succès d'un volume. Si on écrivait de nos jours *Paul et Virginie* ou *Atala*, l'auteur, hélas ! risquerait fort de passer inaperçu.

*
* *

Voici un roman, FLEUR D'ALFA, dont les derniers événements, qui se sont passés en Algérie lors de l'incursion de Bou-Amena, ont sans doute donné l'idée à M. Marcel Frescaly. On voit que l'auteur connaît très bien les mœurs espagnoles qu'il peint avec vérité, et que la vie des alfatiers, ces travailleurs

qui, presque tous sont venus d'Espagne en Algérie, ne lui est pas étrangère. Le roman de *Soledad,* qui plus tard est appelée *Fleur d'Alfa,* se passe d'abord en Espagne, pour se terminer en Algérie, au moment où, après le siège de Carthagène, le vaisseau la *Numancia* sortit du port, emmenant à Oran les communalistes et les forçats qui leur avaient prêté l'appui... de leur lâcheté. Ce volume contient un bon roman, écrit avec un grand soin dans les peintures des sites au milieu desquels se déroulent l'action.

*
* *

Madame la Députée est une critique à l'adresse des gens qui, non seulement souhaitent que les femmes soient admises à participer à l'élection de nos législateurs, mais encore qu'elles aient droit de siéger dans nos Parlements. L'auteur, M. André Le Breton, montre avec beaucoup d'esprit les inconvénients de la réalisation de ce vœu et rit beaucoup de cette chambre composée de messieurs et de dames se livrant aux douceurs d'une agréable *flirtation* à la buvette, entre deux orageuses discussions.

*
* *

Plébéienne, par M. G. Maisonneuve, montre ce que peut faire dans un pays industriel l'arrivée d'un de ces agents provocateurs chargés par les socialistes d'aller prêcher la haine du bourgeois et de « l'infâme capital ». L'endroit était calme, les ouvriers travaillaient heureux, les chefs aimaient ceux qui les entouraient, s'inquiétant de leur faire le sort le plus doux possible dans leur vieillesse et dans leurs maladies, lorsque l'un de ces hommes vomis par la haine et l'envie vient bouleverser tout cela, amène le mécontentement, les grèves, la misère et, par-dessus tout, le crime, là où ne régnaient que la paix, le travail honnête et la joie.

Un roman intéressant sert de cadre à ces scènes de sauvagerie brutale, où la dynamite joue son rôle. Une douce figure de jeune fille éclaire de sa bonté ce récit dramatique et véritable.

*
* *

La Fille de Caïn, *scènes de la vie réelle,* par M. Philibert Audebrand, est un roman moderne qui repose tout à la fois sur une observation physiologique des plus curieuses, quoique parfaitement invraisemblable, et sur une idée morale, mais injuste, à mon avis, l'hérédité du châtiment. Ce qui n'empêche que le drame de M. Philibert Audebrand ne soit puissamment charpenté et n'offre au lecteur une série d'observations des plus attachantes ; seulement il

faut être un lecteur bien naïf pour s'imaginer que ce qui est écrit dans ce volume ait jamais pu arriver. Je n'en fais, du reste, aucun reproche à l'auteur qui sait fort bien pour qui il écrit, et qui a parfaitement l'habitude du métier. Il tient tout le temps son lecteur en haleine, présente des péripéties qui le fait pâmer d'aise, c'est tout ce qu'il en faut pour attirer le succès.

* * *

Avec M. Fortuné du Boisgobey, c'est absolument la même chose : il connaît son public et lui sert des plats à son goût : c'est un des romanciers les plus populaires, les plus féconds et qui sait le mieux entasser les péripéties les plus fantaisistes. Dans un nouveau roman, Babiole, il se passe des choses tellement extraordinaires, que je comprends que des lecteurs de feuilleton « languissent » après la fin de l'histoire. Mais M. du Boisgobey, en homme habile, a bien soin de faire durer la chose le plus longtemps possible, et ce n'est qu'après un nombre considérable de pages bien délayées qu'on arrive à la chose la plus simple du monde, le mariage du héros et de l'héroïne, Babiole. Beaucoup de talent et une imagination des plus fécondes.

* * *

Un Cas de divorce, par Mme Math. de Saint-Vidal, est une œuvre de bonne foi, écrite avec toute la délicatesse d'une plume féminine et une étude sur un de ces cas si douloureux du mariage, justifiant bien, dit-on, pour la femme, la revision de la loi du divorce.

Avant le vote de cette loi, aujourd'hui adoptée, l'auteur, avait publié ce roman dans le feuilleton d'un grand journal, sous le titre : *le Docteur Jacques*. Mme de Saint-Vidal triomphe, et a apporté sa pierre à l'édification de la susdite loi pour laquelle M. Alfred Naquet a tant travaillé. Je pense que d'ici à un certain nombre d'années il se lèvera un nouvel apôtre qui demandera l'abolition du divorce et que de très agréables écrivains feront des romans qui prouveront que le divorce est une chose qui, une chose que...

Tout ce que dit Mme de Saint-Vidal est excellent, moral, juste, et tout ce que l'on voudra, mais j'estime qu'un autre pourrait produire des romans non moins intéressants en donnant des arguments contraires. Je dis bravo ! à l'œuvre littéraire de Mme de Saint-Vidal, mais je fais toutes mes réserves à l'égard de la théorie.

Un monsieur quitte sa femme au bout de trois mois ; un an après, il n'y a pas d'enfant, le divorce est accordé en faveur de la femme : je n'y vois aucun inconvénient. Dans le cas présenté par Mme de Saint-Vidal, je n'en rencontre

pas non plus ; mais les avocats qui défendent une cause la présentent toujours du bon côté et je crois bien que ceux qui profiteront de la loi du divorce ne seront pas ceux qui mériteraient qu'elle leur fût appliquée.

*
* *

Voici un roman signé Jules Tibyl, et qui, au fond, est l'œuvre de Charles Edmond et de Jules Claretie. Ce roman, que beaucoup ont lu déjà et que bien d'autres liront certainement, se termine par cet aphorisme : le mariage, c'est le purgatoire ! Ce roman, LE MÉNAGE HUBERT, pourrait tout aussi bien conclure au divorce que le précédent ; cependant « le ou les » auteurs ne l'ont pas pensé C'est que parfois, pour ne pas dire toujours, il vaut mieux rester en purgatoire un peu longtemps que d'entrer en enfer jusqu'à la fin de tout, et tel qui croit être absolument heureux en convolant à nouveau, pourrait parfois regretter le purgatoire.

*
* *

Le roman de Mme la comtesse M. de Massa, LA CHANOINESSE D'AMBRÉMONT, me plairait infiniment, si l'un des principaux personnages, M. le comte de Sorville, ne se conduisait d'une façon absolument insolite dans une société distinguée, et comme un véritable goujat vis-à-vis d'une dame honorable, digne de tous respects et veuve depuis un an seulement. Jamais je n'ai rencontré dans le monde un homme aussi dénué de la simple politesse que ce gentilhomme, et je doute que Mme la comtesse de Massa ait jamais vu un monsieur portant un titre laisser à plaisir des fauteuils sur le corps d'une femme qui se trouve mal.

Je pense que les personnes qui liront le très joli récit de Mme de Massa jugeront comme moi que tout ce qui se rapporte à M. de Sorville et à Mme d'Alancy jure avec la position qu'ils occupent dans le grand monde, et qu'un roman qui s'attache surtout à peindre des sentiments ne doit pas tourner en comédie bouffonne comme dans la scène du pavillon, où M. de Sorville tient une conduite absolument déplacée.

*
* *

Le premier chapitre du volume de Charles-Félix Durand, LES GUÉRISSEURS, fera connaître ce que contient de critiques justes ce petit livre sans prétention et de beaucoup d'esprit.

En ce temps-là, un effronté, du nom de Poquelin de Molière, osa porter la main sur le voile sacro-saint de la déesse de la médecine, en déranger les

plis corrects, même le déchirer un peu, et puis, — *infandum!* se serait écrié J. Janin, de pédante mémoire, — traîner la pauvre Hygie, toute chiffonnée, de son sanctuaire sur les planches du théâtre.

Et, — à la grande liesse des spectateurs, — il lui prouva clair comme le jour, l'impertinent! qu'elle n'était qu'une ignorante, *il lui montra son bec jaune;* il se moqua de ses grands airs, il la berna.

On la siffla.

Écoutez!... Ne vous semble-t-il pas entendre encore les francs éclats de gaîté folle qui, — en dépit de l'étiquette, — emplirent le théâtre du palais de Versailles, le 16 septembre 1665, à la première représentation de *l'Amour médecin.*

On raconte même que, ce soir-là, le monarque olympien s'oublia jusqu'à sourire... Que dis-je? jusqu'à rire comme un simple mortel en reconnaissant, sous le déguisement de Thomès, de Desfonandrès, de Macroton et de Bahis, quatre de ses médecins ordinaires : Daquin, Desfougerais, Guénaut et Esprit.

Ce fut bien autre chose, en vérité, l'année suivante, avec *le Médecin malgré lui!* bien autre chose encore avec *la Malade imaginaire!*

Et avec *Monsieur de Pourceaugnac* donc!

Ce jour là, — c'était à Chambord, le 6 octobre 1669, — Louis, le quatorzième du nom, eut un tel accès de fou rire, qu'il faillit, chose incroyable, inouïe! en compromettre l'équilibre de sa monumentale perruque.

Depuis Molière, — un peu aussi avant lui, si nous cherchions bien, — depuis Molière, qui décidément attacha le grelot, que d'épigrammes jetées au nez de la médecine et des médecins!

Mais La Bruyère avait raison : « Tant que les hommes pourront mourrir et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé et... payé. »

Et sans plus de gène que devant, les disciples d'Hygie ont exercé leur petit métier, leur art... « Art qui consiste à tromper le malade pour attrapper un petit écu blanc. »

Cette définition appartient à un docteur, au docteur Guénaut, de joyeuse mémoire.

En vérité, bien joyeuse!

Avec sa panacée, l'antimoine, il tua sa femme, sa fille, son neveu, deux de ses gendres..., sans compter tous ses clients l'un après l'autre.

On allait lui défendre l'usage de cette nouvelle poudre à succession, lorsqu'il eut l'heureuse chance d'ajouter à son martyrologe le nom de Mazarin.

Et tout lui fut pardonné.

Il est équitable de faire remarquer que c'est Guy Patin, un doux confrère qui raconte toutes ces choses.

Or, à côté des docteurs, — lesquels, reconnaissons-le, entre parenthèse, ont bien perdu depuis Molière de leurs grands airs pédantesques, et ont beaucoup gagné en savoir, — à côté des docteurs qui de par le droit de leur parchemin, — et c'est de notre excuse, — font passer de notre poche dans la leur le petit écu blanc, il est une autre variété *d'artistes,* — suivant l'expression dudit Guy Patin.

Et celle-ci est plus habile que celle-là, je vous jure, à escamoter le petit écu, car elle ne nous donne pas même la consolation de mourir « méthodiquement », suivant les règles d'Hypocrate et de Galien.

Cette variété se compose des GUÉRISSEURS : triacleurs nonjurés, charlatans, marchands d'orviétan, médicastres..., gens ne valant pas un bout de corde, imprudents et ignorants, escogriffes et aigrefins, maîtres fourbes et maîtres filous, détrousseurs, écorcheurs, trucheurs, enfants de la Mate, aurait dit Villon, tarés, — toqués parfois, — illuminés, extravagants..., au demeurant, les plus plaisantes gens du monde.

Et pourtant, ces truants n'ont pas encore trouvé leur historien ; Privast d'Anglemont les a oubliés dans son dénombrement des petits métiers inconnus, et Roger de Beauvoir, lui-même, dans sa nomenclature des métiers inavoués et inavouables. Injuste oubli, en vérité, et qu'il me prend fantaisie de réparer. Ma prétention n'est certes point de faire disparaître la mirifique bande des guérisseurs, pas plus que n'eut, un seul instant, cette ambition, l'auteur de l'*Amour médecin* et de *Monsieur de Pourceaugnac* à propos de la docte corporation des médecins et des apothicaires.

Mais, — pour mon plaisir, — et pour le vôtre, ensuite, si vous voulez, je veux esquisser quelques scènes d'une comédie inédite.

L'auteur alors passe en revue, en des récits désopilants parfois, l'histoire de la bêtise humaine qui se laisse prendre à tout ce qu'on veut bien lui raconter, et tuer à plaisir par des gens qui disent des paroles pour guérir des membres fractures. L'ignorance est toujours la même ; les mêmes « trucs » s'emploient chaque jour et les mêmes gobeurs se laissent toujours prendre : Médecine, Politique ou Finances, il y aura toujours des gens pour se laisser plumer !

*
* *

Nous donnons ici les premières pages du roman de Ouida, ou plutôt de l'imitation qu'eu a faite J. Girardin — MUSA, tel est le titre de cette jolie étude de femme.

« Il y avait sur la place de la cathédrale de Grosseto un rassemblement de gens très affairés.

« C'était à la fin d'octobre. La ville et le pays environnant sortaient du sommeil de mort qui plane sur la Maremme, du printemps à l'automne. Pendant l'été, le pays est brûlé du soleil, bouleversé par les orages, épuisé par la fièvre. Sauf les malheureuses sentinelles postées le long de la côte, et quelques villageois trop pauvres pour émigrer, il n'y reste pas une âme.

« A la fin d'octobre, tout change. Les forêts prennent des teintes d'or et de pourpre. La fièvre disparaît, les vents du nord commencent à souffler: l'air des marais est purifié par les brises marines et par les senteurs des bois ; la terre, cuite au soleil et fendillée comme de la lave refroidie, ou bien délayée par les pluies torrentielles au point de ne former qu'un vaste marécage fumant, redevient propre à la culture.

« Alors commence la véritable vie de la Maremme ; des districts montagneux de Lucques et de Pistoie, les travailleurs descendent par milliers, les bergers quittent les collines avec leurs longues files de moutons et de chèvres ; des troupeaux de chevaux et de gros bétail sillonnent les routes ; les chasseurs suivent la piste du sanglier et du chevreuil : les charbonniers et les laboureurs se répandent, comme des légions de fourmis affairées, par les plaines et par les bois.

« Le pays est plein d'hommes qui viennent des collines, *il montanino con scarpe grosse e cervello fine,* que l'habitant de la Maremme emploie, jalouse et déteste. Le montagnard est brun, droit, bien portant, souriant, robuste: à côté des créatures pâles, bouffies, fiévreuses, qui habitent la Maremme toute l'année, il a l'air de la vie à côté de la mort. Ils sont tous nés dans la montagne, principalement à l'ombre des bois de châtaigniers qui couvrent les contreforts des Apennins, au nord. Quand ils arrivent dans la Maremme, la neige couvre déjà leurs montagnes. Dans la Maremme verdoyante, ils viennent tous les ans pour labourer, herser, semer, tailler, scier et faire du charbon, tant que dure l'hiver. Ils attendront peut-être pour mettre le foin en meules et pour moissonner le blé, mais jamais plus tard.

« Alors ils s'en retournent sur leurs collines, l'argent en poche, faire la moisson et labourer, ramasser les châtaignes, et émonder leurs oliviers. Ils mènent ainsi une vie moitié nomade, moitié agricole, une vie rude et saine, variée et agréable, qui fait de chacun d'eux un mélange du vagabond et de l'agriculteur. Ils sont terribles dans la haine, passionnés dans l'amour, et avec cela peu constants. Quand une jeune fille de la Maremme chante une chanson d'amour, il y est toujours question de quelque *damo* de Pistoie ou de Lucques, et le refrain de la chanson, c'est toujours l'absence, le doute ou l'inconstance.

« Quand il retourne à la montagne, le *damo* en effet ne songe guère à jeter un regard de regret sur la Maremme humide qui fume sous les rayons ardents du soleil. Quand il revient l'année suivante, il s'adresse à quelque autre fillette.

« Ce jour-là, à Grosseto, il y avait des centaines de montagnards qui venaient louer leurs bras ; la plupart d'entre eux étaient déjà venus souvent, et on les connaissait bien dans le pays. Une fois embauchés, ils se disperseraient sur toute la surface du pays.

« Ce matin-là, cependant, ils ne songeaient guère à leurs affaires personnelles, ils étaient dans l'attente d'un grand spectacle : Saturnino Mastarna, le chef de brigands de Santa-Fiora, devait traverser Grosseto !

« Saturnino s'était laissé prendre. Cette nouvelle avait fait tressaillir la ville tout entière, lorsque les carabiniers y étaient entrés à minuit, au nombre de trente, amenant au milieu d'eux un homme, pieds et poings liés. Les bonnes gens de Grosseto, dont la plupart sortaient de leurs lits, avaient bien vite allumé leurs lanternes et ouvert leurs fenêtres en entendant les pas des chevaux et le cliquetis des armes.

« Ils ont pris quelque pauvre diable ! » se disaient-ils entre eux avec un soupir de sympathie et de regret, et puis ils avaient ajouté : *è il nostro Saturnino.* Leur pitié était pour le prisonnier, et ils souhaitaient la malemort aux carabiniers qui lui avaient lié les bras derrière le dos. Le cortège une fois hors de vue, les bourgeois avaient ajouté en souriant : « *Quel povero Saturnino! Ah! Che peccato!* » Car il y avait bien longtemps que la Maremme adorait son Saturnino, et sa capture était un deuil publique. Songez donc! il n'avait jamais fait de mal à personne, il n'avait jamais volé que les riches, et il s'était contenté de tuer quelque étranger de temps en temps. C'était un homme pieux à sa manière, et les prêtres n'avaient jamais eu qu'à se louer de ses entreprises ; et puis, quel sujet de conversation pendant les longues heures d'ennui de l'hiver et les heures encore plus longues et plus tristes de l'été !

« Avec Saturnino Mastarna en moins, la Maremme serait plus que jamais un pays désolé.

« La province avait toujours été pleine de sympathie pour cet illustre voleur, qui pouvait se vanter de n'avoir jamais fait de tort à un pauvre. Tous les représentants de la loi, gardes, soldats, garde-côtes et carabiniers, étaient haïs et mis en quarantaine dans toute la Maremme ; ils ne pouvaient compter sur personne : la finesse des paysans leur jouait des tours pendables et les tournait en dérision. Tromper un *sbirro,* c'était œuvre pie : cela vous rendait populaire, cela vous faisait honneur.

« Aussi pendant de longues années, il avait été impossible de prendre Saturnino : d'ailleurs, les autorités ne tenaient pas à le prendre, sachant à quel point elles se rendraient impopulaires.

« Mais il avait fini par devenir trop audacieux ; il avait capturé des étrangers de distinction, et les gouvernements étrangers s'étaient remués. On avait cru nécessaire de déployer quelque vigueur et quelque vigilance contre un homme qui se moquait ouvertement de la loi, qui, par bravade, parcourait les villes de la Maremme en costume de gala, sûr de l'impunité, se vantant partout que pas un des représentants de la loi n'oserait porter la main sur lui. On avait mis des troupes en mouvement, les ministres avaient pris les municipalités à partie; il était évident pour tout le monde que les beaux jours de Saturnino touchaient à leur fin.

« Des nations étrangères avaient fait entendre au gouvernement qu'il y allait de son honneur de ne pas le laisser plus longtemps en liberté. Tout l'été on avait fait des efforts extraordinaires, on avait jeté sur les collines tout un essaim d'espions et de bons tireurs : aussi, par une nuit brumeuse d'octobre, Saturnino avait été surpris, endormi et alourdi par le vin ; après une résistence désespérée, il avait été vaincu. Enfin, on l'avait arraché des hauteurs où il se cachait parmi les nuages, au sommet du Monte-Labbro.

« Aussi, ce jour-là, tout le monde à Grosseto parlait de Saturnino de Santa-Fiora, — *il gran' Saturnino!* Tous s'accordaient à dire que le pouvoir exécutif avait commis un péché et s'était couvert de honte en capturant Saturnino, en le jetant en travers sur un cheval, et en lui liant les pieds comme à un mouton. Les naturels de Grosseto s'emparaient des étrangers qui venaient cette année-là pour la première fois dans la Maremme, et leur criaient aux oreilles :

« Est-ce dans vos montagnes que l'on trouverait son pareil ? Non, il n'y a pas « de danger Il n'y a qu'un Saturnino. Jamais il n'a fait de mal à un pauvre. Au « contraire, tous les pauvres de la province trouvaient en lui un ami. Et puis, « c'est un homme qui n'a jamais manqué à ses devoirs. Quand il descendait « dans une ville, il allait tout droit à l'église pour se confesser ; il envoyait « toujours à la Madone la moitié des bijoux qui lui tombaient entre les mains : « c'est un brave homme, un grand homme ! Et maintenant, vous voyez, oh ! « quelle pitié ! ils lui ont tendu un piège, et l'ont pris comme un oiseau dans « un filet. Eh bien ! il ne sera pas oublié. Nous parlerons de lui aux enfants de « nos enfants. »

« Il n'y a rien qui altère comme de parler ; les gens s'en allaient boire au cabaret, en compagnie des étrangers de Lucques et de Pistoie. Tout en buvant, ils racontaient comme quoi, pas plus tard que la semaine précédente, Saturnino

avait arrêté sur la route d'Orbetello une voiture chargée de tonneaux de lacrima. Comme le charretier s'était montré de mauvaise composition, il avait été laissé dans la poussière les deux pieds coupés. Saturnino n'aimait pas les entêtés.

« Cependant, un nouvel escadron de carabiniers, envoyés pour remplacer la première escorte de Saturnino, qui était sur les dents, se dirigeait lentement vers la porte de la prison, au milieu des murmures hostiles de la foule. On ne songeait guère à s'apitoyer sur l'aventure du charretier : après tout, ce n'était qu'un Romagnol.

« D'ailleurs, toute la Maremme savait bien que si l'on s'acharnait après Saturnino, ce n'était pas du tout à propos du charretier, c'était à propos d'un *straniero* dont personne ne se souciait, excepté le gouvernement. Cet étranger, Saturnino l'avait tué d'un coup de fusil dans un accès de jalousie. Malheureusement cet étranger était, paraît il, un personnage assez important, et son gouvernement avait demandé qu'on fît justice de son assassin. Prisonnier de Saturnino, le voyageur vivait avec lui, en attendant sa rançon ; il s'était permis de regarder trop longtemps et trop hardiment la belle Serapia, qui vivait avec Saturnino, et alors le malheur était arrivé.

« Et maintenant il était pris ; on l'avait arrêté comme un vulgaire filou qui aurait volé quelques sous à une vielle dame ; et qui l'avait arrêté ? Les soldats, ces ennemis de tout le monde. Et ils l'avaient amené dans la plaine, les pieds liés sous le ventre d'un cheval, pareil à un chevreau entre les mains du boucher. La foule était agitée, curieuse : elle désirait passionnément voir et entendre ; mais le seul sentiment sérieux qu'elle éprouvât, c'était un regret profond. Il y avait dans ce regret du ressentiment, de la sympathie et de l'indignation. Ce regret se fût traduit en actes de violence pour délivrer le prisonnier, si l'escorte n'eût été aussi nombreuse, et si la loi n'eût pas eu la force de son côté.

« Parmi les assistants, un grand nombre avaient des accointances plus ou moins directes avec les brigands de Santa-Fiora. Il y avait là plus d'un marchand qui avait fermé les yeux sur la provenance d'une pièce de riche brocart, ou d'un lot de bijoux précieux, mis en vente par un personnage au teint bronzé, aux mains noires de poudre.

« Même des gens qui ne connaissaient Saturnino que de nom, même des montagnards de Carrare et de Lucques qui en étaient à leur premier voyage dans la Maremme, éprouvaient le même sentiment de regret que les autres.

« Il y avait peu de femmes dans les groupes, mais il y en avait beaucoup sur le pas des portes et devant les églises, qui attendaient pour voir passer Saturnino. On savait qu'il allait comparaître devant le tribunal de Massa.

Toutes étaient tristes ; pas une seule ne le blâmait ; pas une seule ne le trouvait criminel.

« Sans doute il avait été la terreur des voyageurs, et il s'était montré d'une férocité inouïe envers ses prisonniers ; mais les voyageurs étaient des étrangers ; quant à ses prisonniers, c'étaient tous des gens riches ! Or on savait d'avance qu'il serait condamné à travailler aux mines, dans le Sud, ou à passer sa vie en prison dans la petite île de la Gorgone.

« Les curieux n'eurent pas trop longtemps à attendre. Ils n'auraient pas mieux demandé que de délivrer Saturnino. Mais personne n'osa donner le signal d'une attaque contre les carabiniers, lorsque les portes de la prison s'ouvrirent et que l'escorte en sortit avec le prisonnier. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Un savant américain, qui est arrivé à la science par la philosophie, M. J. B. Stallo, vient de publier dans la *Bibliothèque scientifique internationale* dirigée par M. Em. Alglave un ouvrage qui ne peut manquer d'attirer l'attention. Ce livre, intitulé LA MATIÈRE ET LA PHYSIQUE MODERNE, critique au point de vue purement expérimental les principales théories de la science contemporaine : la théorie mécanique de la chaleur, la théorie atomique, etc., enfin les surprenantes doctrines des géomètres allemands et italiens sur l'espace à quatre dimensions. M. Friedel, l'éminent professeur de la Sorbonne, a placé en tête de ce livre une préface où il prend la défense de l'école atomique, dont il est le chef incontesté en France depuis la mort de M. Wurtz. (*Ancienne librairie Germer, Baillière et Cie, Félix Alcan, éditeur.*)

UN GRAND FRANÇAIS AU XVIIe SIÈCLE. PIERRE RIQUET ET LE CANAL DU MIDI. Ce livre, qui vient à propos aujourd'hui qu'il est question de canaliser la Crau et la Camargue, et qu'on ne peut lire sans que le cœur et l'esprit ne soient également touchés, est l'œuvre d'un écrivain qui excelle à composer de vrais livres d'éducation, parce qu'il sait intéresser, plaire, émouvoir et charmer. Ce livre, c'est le roman du génie, c'est le récit à la fois grandiose et familier des efforts et des luttes que coûtèrent à l'illustre Riquet la conception et l'exécution de ce canal du Midi, œuvre si grande et si utile, que Vauban, déjà vieux, disait qu'il préférerait la gloire d'en être l'auteur à tout ce qu'il avait fait ou pourrait faire à l'avenir.

Ce livre attrayant et solide, fait le plus grand honneur à la bibliothèque de MM. Charavay frères.

HILAIRE GERVAIS, par Léon Barracand, vient de paraître à la même librairie. Cette œuvre soignée et délicate d'un écrivain justement apprécié, raconte le martyre d'un enfant abandonné aux soins de paysans cupides. Elle intéresse par la variété des épisodes se déroulant en scènes tour à tour gaies, douloureuses ou attendrissantes, par l'étude très fouillée des caractères, l'art délicat avec lequel est tracée la figure du petit Gervais, et la vivante peinture de la vie de la campagne. Il n'y a que des éloges à donner à la composition d'un tel livre, aux saines idées qui l'ont inspiré, au but moral qu'il se propose ainsi qu'au style ferme, vigoureux et coloré de l'écrivain. Ce volume fait partie de la *Bibliothèque d'Éducation moderne*.

De tous les ouvrages qui ont été publiés sur l'Allemagne et nos vainqueurs d'hier, il n'en n'est pas dont la lecture s'impose davantage que le VOYAGE AU PAYS DES MILLIARDS.

Le premier devoir d'un pays qui a été battu et qui est encore journellement menacé n'est-il pas d'apprendre à connaître ses ennemis de demain ?

Le *Voyage au Pays des Milliards* n'est pas un livre de fantaisie, c'est un livre de vérité et de réalité, bien qu'il ait tout l'attrait et le charme d'un roman, et qu'il offre une lecture des plus passionnantes et des plus attachantes. M. Tissot a écrit ces pages vives et si colorées sur place, au pied des forteresses allemandes qu'il venait de visiter, à la porte des palais de princes et de rois où il a réussi à s'introduire.

Il n'est pas de géographie qui donne sur l'Allemagne des détails et des renseignements aussi complets que le *Voyage au Pays des Milliards.*

Ce livre touche à toutes les questions qui nous intéressent: questions militaires, politiques, historiques, économiques, statistiques, sociales, etc.

Il n'est pas de Français se souciant de l'avenir de son pays qui puisse ignorer l'Allemagne telle que l'a décrite Victor Tissot dans son *Voyage au Pays des Milliards.*

Ce livre, qu'anime un souffle si patriotique et qui est rempli de renseignements si curieux, puisés aux sources mêmes, devrait commencer la bibliothèque de tout jeune Français.

C'est pour vulgariser et rendre tout à fait populaire un livre qui mérite tant de le devenir, que les éditeurs Marpon et Flammarion mettent en vente une nouvelle édition illustrée du *Voyage au Pays des Milliards.*

Des plans de villes, des illustrations nombreuses, des vues, des types et des costumes, feront de cette nouvelle édition du *Voyage au Pays des Milliards* un livre comme il n'en existe aucun sur l'Allemagne.

Avant de reprendre sa revanche d'Iéna, la Prusse a étudié pendant vingt ans la France ; n'est-il pas temps que nous l'étudiions à notre tour ?

HENRI LITOU.

Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 25 août 1884.

Au dire des gens qui spéculent sur la chaleur pour attirer chez eux les Parisiens qui ne savent où aller respirer un air plus frais que celui qui circule si peu sous les arbres assoiffés de nos boulevards, il n'y aurait cette année que fort peu de monde sur nos diverses plages de l'Océan. Je crois, en effet, que le nombre des baigneurs est plus restreint que jadis dans les bains de mer en grand renom, qu'ils sont moins fréquentés, et qu'ils le seront de moins en en moins : MM. les hôteliers, aubergistes et autres loueurs d'appartements meublés ayant pris l'habitude d'écorcher les gens tout vifs ; aussi ceux-ci ne s'y « frottent » -ils plus. Partout on a créé des plages dites « de familles », dont les prix sont abordables les deux ou trois premières années, et qui, les années suivantes, deviennent de véritables coupe-gorge, sans que l'on rencontre le confortable que l'on trouve toujours dans les premières. On finit par se dégoûter des bains de mer, et il se pourrait faire que la mode vînt à en passer. De plus, les années précédentes ont été désespérantes pour les baigneurs, on grelottait le 25 août.

Grâce aux journaux qui, pour remplir leurs pages, ont publié nombre d'articles sur le choléra, et bourrent leurs colonnes de dépêches traitant de l'épidémie qui sévit, assez bénignement, dans le midi, tous les étrangers ont fui notre pays ; c'est le cas de le dire, « comme la peste. » — Ah ! les journaux, le joli métier qu'ils exerçent ! et comme le commerce doit les bénir ! — Il est vrai que les médecins en font tout autant, et tellement, que chacun interroge le visage de son voisin pour voir s'il n'est pas « contaminé ». — Un mot, non nouveau, mais que l'on employait rarement, et les gens s'abstiennent même de monter en tramway, dans la crainte de microbes quelconques entrevus par cet excellent docteur Koch, niés par les autres et, finalement... tous décorés, — pas les microbes !

Eh bien, puisque personne ne veut aller sur les plages, je désirerais y mener mes lecteurs sans aucun dérangement et guidé par M. Ch.-F. Aubert, qui

n'est pas docteur, ce qui offre quelque chance de se bien porter avec lui, mais qui est un touriste savant et aimable. Le crayon de H. Scott pourrait même aider aux explications : malheureusement il est tellement inégal, que parfois il fait plus de tort que de bien au travail de l'écrivain : il y a particulièrement une vue du château d'Eu qui rappelle assez les maisonnettes que je dessinais à l'âge de sept ans. Donc je ne m'enthousiasme en quoi que ce soit sur le pseudo-luxe de l'ouvrage de M. Ch.-F. Aubert. Au point de vue de l'édition, il y a eu des économies regrettables. On a orné ? ce volume de reproductions de vieilles gravures peu intéressantes ou qui font sourire, de petits dessins placés ici ou là, pour faire nombre, tel que celui de la page 26, ayant la prétention de représenter la côte aux environs de Boulogne, et nous qui aurions voulu que ce livre, LE LITTORAL DE LA FRANCE, fût un volume de luxe, n'hésitons pas à dire qu'à côté de dessins charmants, il y en a d'autres qui ne sont pas dignes d'y figurer. Ah! si j'étais à la place de M. Aubert, comme j'exigerais que l'on fît disparaître dans une nouvelle édition les horribles statues sur fond blanc de Jean Bart à Dunkerque et de Duquesne à Dieppe ! Ah ça ! le dessinateur n'a donc jamais vu sur quel fond magnifique se profile la statue de Duquesne à Dieppe, lorsque l'on descend du Pollet ? Est-ce que, pour un ouvrage de luxe, on doit faire l'économie de quelques hachures. Et cette image d'Épinal ayant la prétention de montrer les anciens costumes de la marine de l'État!

Donc je passe sur la forme, et j'entre dans le fond où je me plairai sans aucune restriction.

Sauf l'Espagne, peut-être, il n'est pas de pays qui soit mieux placé au point de vue de sa situation maritime.

A cheval entre l'Océan et la Méditerranée, de la frontière belge à la frontière espagnole, et de celle-ci à l'Italie, deux merveilleuses lignes côtières se développent, offrant à nos navires de faciles communications avec le monde entier.

« Cinq grands ports militaires, des ports marchands de premier ordre, enfin nombre de petites stations donnant lieu à un sérieux mouvement commercial, prouvent bien qu'il suffirait à la France de VOULOIR, pour tenir *promptement*, sûrement, le premier rang dans la marine européenne. »

C'est un fait des plus curieux, en effet, que celui de ce peuple qui a tout pour devenir l'une des plus puissantes nations maritimes et colonisatrices, et qui se dit chaque jour impropre à coloniser. Aussitôt que nous nous lançons dans la création de quelque colonie lointaine, on entend de toutes parts les cris les plus discordants : Vous allez dépenser des sommes folles ! Le sang de nos enfants ! et autres mots aussi creux que ce qui se répète dans les journaux chez lesquels on parle de choses que l'on ne connaît pas.

Est-ce que par hasard, journaux aussi idiots qu'ignorants ! vous vous imagineriez que les colonies néerlandaises n'ont pas coûté quelques centaines de millions à la Hollande ! Est-ce que vous vous imaginez que les soldats sont faits pour regarder sans cesse du côté de l'est et que la France est perdue si elle distrait vingt-cinq ou trente mille hommes pour acquérir des colonies et faire respecter des traités ! Parbleu ! la belle affaire que d'entretenir des troupes pour les laisser jouer aux cartes toute la journée, bailler devant l'éléphant du jardin des plantes et boire notre vin dans nos cuisines, en aimable compagnie !

On dépense 500,000 fr. pour décréter qu'il n'y aura plus de prières publiques à la rentrée des Chambres, on invente un mot dont la longueur le rendrait digne de figurer dans un dictionnaire allemand : « déconstitutionnaliser, » on dérange sénateurs et députés pour accomplir cette belle œuvre, et aussitôt qu'on veut envoyer quelques milliers d'hommes ici ou là, on s'écrie : Pourquoi créer des colonies ? nous ne sommes pas colonisateurs ! » Eh bien, je crois, au contraire, que nous sommes très colonisateurs, et, en plus, nous sommes en passe de devenir la première puissance maritime du monde, n'en déplaise à MM. les Anglais, et ce que je dis là va bien étonner les Français qui s'imaginent que nos voisins d'outre-Manche possèdent la plus forte marine du monde : ils la possédaient, mais dans trois ans ils seront moins puissants que nous.

La *Gazette militaire d'Allemagne* le prouve très justement.

« La Grande-Bretagne tient toujours la première place avec sa flotte blindée ; la France, la seconde ; l'Allemagne, la troisième ; l'Italie, la quatrième ; la Russie, la cinquième, et l'Autriche, la sixième. Cependant la France construit en ce moment 14 vaisseaux du plus puissant modèle, et 8 bâtiments blindés de la même force pour la défense des côtes. Donc, dans quelques années, la France pourra disposer de 30 vaisseaux, dont 12 sont de première classe, et l'Angleterre de 32 navires de guerre, dont un seul de force égale aux 12 navires français. L'Italie construit en ce moment 5 vaisseaux de guerre de première classe ; la Russie 3 et 3 croiseurs blindés ; l'Allemagne, 1 croiseur blindé et 2 canonnières blindées ; l'Autriche, 1 vaisseau de guerre, et le Danemark 1 blindé pour la défense de ses côtes. Conséquemment, la prééminence maritime de la Grande-Bretagne est décidément menacée par la France. L'Angleterre étant obligée d'employer une grande partie de sa flotte dans la Méditerranée et sur différents points très éloignés, il est à présumer qu'à partir de 1887 ou 1888, la France pourra opposer une flotte de 42 blindés à une flotte anglaise de 30, au plus, y compris les vaisseaux réservés pour les côtes. ».

Donc, nous pouvons défendre nos colonies, et, de plus, les Français sont par

faitement aptes à coloniser. Partout où je suis allé, j'ai trouvé des compatriotes s'enrichissant dans les pays étrangers; mais, je dois le dire, dans les colonies françaises, Algérie, Sénégal, etc., l'élément étranger l'emportait sur l'élément français. Cela se conçoit: le fonctionnarisme est tellement tracassier dans les colonnies, plus qu'en France, ce qui n'est pas peu dire, que le Français ne peut s'accommoder de vivre sous la direction de ces gratte-papiers qui se croient quelque chose, parce qu'un député quelconque les a fait nommer à un poste où, pour faire parler d'eux, ils gênent tout le monde et font fuir les plus intrépides. Mais ils n'osent tourmenter les étrangers, qui crient comme de beaux diables à la moindre pointe d'injustice et ont des consuls qui les protègent.

Ouvrez les colonies, donnez toutes facilités à ceux qui quitteront la mère patrie pour venir s'y installer; ayez des fonctionnaires qui « fonctionnent » au lieu de jouer au petit monarque et vous verrez si les Français savent coloniser!

Mais revenons à l'ouvrage de M. Ch.-F. Aubert.

« L'idée d'un travail exclusivement borné à la description pittoresque, historique, utilitaire de nos rivages et de nos villes ne nous a pas fait reculer... Car, si modeste qu'il puisse être, nous espérons qu'on y retrouvera le souvenir de plus d'une noble action oubliée, qu'on y reconnaîtra tout au moins le désir de contribuer à faire davantage aimer notre patrie.

Il nous a paru nécessaire d'ordonner rigoureusement notre étude : la route géographique naturelle nous en fournissait le moyen. Nous sommes donc parti de la limite nord, pour nous arrêter successivement aux lieux remarquables, soit par leur importance commerciale, soit par la beauté de leur position. »

Il y a un point de vue qu'il ne faut pas laisser échapper, et que M. Aubert met très bien en lumière, ce qu'a dit M. Xavier Marmier de notre manière de coloniser :

« Nous ne pouvons trop honorer ceux qui ont porté si loin et défendu si vaillamment notre drapeau. Ce n'est pourtant pas par ses ardentes batailles et ses nombreuses victoires que la France a acquis une place si distincte dans l'histoire des colonisations, c'est par son esprit de justice et de mansuétude, par ses facultés d'attraction et d'assimilation.

« Elle n'a point fait de cruelles ordonnances pour obtenir la plus abondante récolte de la terre conquise; elle n'a point, pour apaiser sa soif d'or, torturé d'innocentes peuplades vaincues. Elle n'a point écrasé ou refoulé dans de sombres régions, des millions d'honnêtes familles pour n'avoir plus à leur disputer une parcelle de leurs domaines héréditaires.

« Ah ! si, en pensant à tout ce que nous avons possédé et à tout ce que nous avons perdu, il ne nous est pas possible de lire sans regret la chronique de nos colonies, nous pouvons, du moins, la lire sans remords.

« Nulle de nos souverainetés n'a fait gémir l'âme d'un Las Cases ; nulle de nos coutumes n'a suscité un désir insatiable de vengeance dans le cœur d'un Montbars, et nul de nos gouverneurs n'a, par ses capacités, enflammé la foudroyante éloquence d'un Burke et d'un Sheridan. »

Nous imposons notre domination, mais nous savons nous faire aimer, et notre désintéressement est proverbial. Mais nous devons regarder autour de nous et voir ce qui est, sans nous illusionner plus longtemps. M. Aubert le dit, et il a raison :

« Plusieurs des sources de nos revenus sont en train de se tarir, si nous n'y avisons.

« Surexcités par la nécessité et aussi par le désir bien naturel de se soustraire à un lourd tribut, quelques pays ont fait faire à leur commerce, à leur industrie, des progrès considérables. Sur le terrain de l'art, enfin, nous les retrouvons assez forts pour que nous devions désormais compter avec eux.

« Tout cela serait alarmant, si nous poussions l'aveuglement jusqu'à nous croire à l'abri d'une dépossession complète. Il n'en est pas ainsi. Quoique faible encore, un courant s'établit dans l'opinion publique, des essais d'intelligente initiative se produisent. Nous avons l'espoir que les résultats obtenus seront de nature à encourager beaucoup d'essais semblables.

« Nous n'en voulons citer que deux exemples, mais ils se rattachent d'une manière étroite à notre sujet, et prouvent que nos grandes administrations commencent à moins se préoccuper, heureusement ! des bornes où elles se confinaient.

« On sait quelles proportions, chaque jour croissantes, prennent les relations entre l'Europe centrale et les villes de l'Amérique du Nord, New-York principalement.

« Pour attirer à notre profit fret et voyageurs, nous avons un port excellent, tant par sa situation que par les faciles communications à l'aide desquelles il rayonne sur l'Europe entière : c'est le Havre.

« Néanmoins Hambourg et Anvers lui font une concurrence acharnée, et il a besoin de plusieurs années avant que les travaux décidés en sa faveur puissent être achevés. Fallait-il donc laisser chaque jour s'amoindrir un important trafic ! Une route négligée ne tarde guère à devenir une route abandonnée.

« La Compagnie transatlantique et la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest ont vu le danger. Résolument, elles y ont paré. Une entente commune a amené la création d'un train spécial rapide qui conduit, sans transbordement, les voyageurs de la gare Saint-Lazare au Havre, sous la tente d'accès des paquebots, deux heures avant le départ du navire en charge.

« L'innovation est appréciée par tous ceux (le nombre en est grand) qu'une traversée prolongée et houleuse effraye. Sous ce dernier rapport, la réputation de la mer du Nord est faite. Les passagers qui l'ont franchie en peuvent témoigner.

« Après l'intérêt des voyageurs vient celui des marchandises, dont les risques à courir se trouvent amoindris. L'initiative sera donc certainement féconde. »

Ici je dois faire une observation que M. Aubert aurait pu présenter aussi : les compagnies allemandes commencent à toucher au Havre et enlèvent à la Compagnie transatlantique un grand nombre de ses passagers : ainsi le transport en 1re classe du Havre à New-York par les Transatlantiques coûtera 500 francs, tandis que par la Hamburg-American-Steam-packet Cy, le prix n'est que de 390 francs, 20 0/0 moins cher. Oh ! je sais qu'il y a une grande différence entre les paquebots des deux lignes; je sais aussi que l'une comme l'autre voient leurs cabines continuellement envahies, mais peut-être la Compagnie transatlantique aurait-elle avantage à augmenter le nombre de ses navires et à diminuer les prix du passage. Je reprends l'ouvrage de M. Aubert :

« Le second exemple nous est fourni par l'installation d'un service direct entre Marseille, l'Australie et la Nouvelle-Calédonie : la compagnie de Lyon-Méditerranée y a beaucoup contribué.

« Nous ne serons plus tributaires de la Grande-Bretagne pour l'importation des produits australiens, et l'itinéraire choisi amènera une favorable reprise de nos relations commerciales, non seulement avec la grande île océanienne, mais avec nos colonies de la mer des Indes.

« C'est peut-être le signal du réveil sérieux de la sollicitude du pays pour ses laborieux marins qui, avec joie, mettront dans la balance l'enjeu de leur courage, de leur activité.

« On ne demande, parmi nos populations côtières, qu'à se souvenir des travaux des ancêtres, et, avec peu, on obtiendra beaucoup d'elles. »

A propos d'un travail du docteur Aubert sur la situation de la population dans le département du Calvados, un écrivain de talent qui se cache sous le pseudonyme de Jean de Nivelle a fait un article que je me permets de citer ici et dont je critiquerai particulièrement un des passages, tout en louant les

autres. Disons en passant que le docteur Aubert n'a rien de commun avec l'auteur du *Littoral de la France*, car Ch.-F. Aubert est le pseudonyme de M. V. Vattier d'Ambroyse, l'un des lauréats de l'Académie française. A écouter les journaux, il semblerait que personne en France ne songe à aller chercher dans nos nouvelles colonies le travail qui commence un peu à manquer ici, et que la dépopulation de la France doive nous empêcher de coloniser. Voici l'article dont je parlais tout à l'heure :

« L'Académie de médecine vient de s'occuper incidemment d'un sujet très grave, la dépopulation de la France, à l'occasion d'un très intéressant travail d'un médecin militaire, M. Aubert, sur la situation de la population dans le département du Calvados. Ce département, un des plus riches de France, voit sa population décroître dans des proportions inquiétantes. Il en est à peu près de même, quoique dans des proportions moins graves, dans les autres départements de la Normandie. Est-ce qu'il faudrait en arriver à cette conclusion terrible que plus un pays est riche, plus il se dépeuple ? Si oui, ce qui est probable, il faudra donc se mettre à prêcher contre la fortune et indiquer aux populations la nécessité, sous peine de mort, de dédaigner la richesse, l'aisance même, et de s'appauvrir.

« Le docteur Aubert fait remarquer, ce qui est vrai en partie, que les deux vieilles races bretonne et scandinave se rencontrent encore en bien des points de la Normandie. Or, on sait qu'en Bretagne et en Suède les enfants pullulent et que les familles y sont très nombreuses. Et alors, de se demander la raison de cette stérilité dans la province sus-nommée. En ce qui concerne les Normands de souche bretonne, il serait difficile de se prononcer, et je crois que la filiation n'est pas très apparente ni très facile à suivre. Quant à la souche scandinave, c'est au bord de la mer qu'on la retrouve, sans conteste, et principalement sur les côtes du Calvados et de la Manche. Ici, il n'y a pas à s'y méprendre, les hommes sont plus hauts, plus larges, plus robustes, avec des physionomies particulières que l'on ne rencontre plus, ou très rarement, à l'intérieur.

« Aussi les enfants sont-ils nombreux. Ces familles de pêcheurs n'en finissent plus. On s'y marie jeune et il n'est pas rare de voir des femmes, jeunes encore et très robustes, à la tête d'une sequelle de dix à douze enfants. C'est la fortune, je ne dirai pas de la maison, mais du bateau ; ce sont des bras pour la pêche. Comment cela vit-il, croît-il, prend-il des forces ? C'est inimaginable. L'intérieur des habitations ressemble à des intérieurs de navire, et toute une tribu tient dans moins de vingt mètres carrés. Et pourtant la progéniture est solide et toujours la bienvenue, à moins qu'il n'y ait trop de filles. Les filles n'embarquent pas et ne servent pas à la mer.

« Il faut remarquer que ces gens-là n'ont rien que leurs bras. A l'intérieur, le morcellement infini du sol a créé un nombre illimité de propriétaires fonciers. Les chemins de fer qui ont ruiné les villes sans industrie propre, et mis. sur les dents, les petits rentiers et les retraités, ont fait la fortune du petit possesseur terrien. Mais l'amour de la terre est ancré dans le cœur du paysan. Sa première ambition est d'acquérir, la seconde de s'arrondir autant que possible. La dernière est de transmettre son héritage intact : il s'en irait malheureux, s'il savait sa propriété partagée. Donc, pas d'enfants ! *La constatation lamentable de ce fait est facile à faire, et le Code Napoléon, une merveille à ce qu'on dit, est le pire ennemi de notre colonisation : ceux qui possèdent ne désirent point s'en aller, et il n'y a plus de déshérités pour prendre le chemin des colonies.*

« L'agriculture, principalement dans la province dont s'occupe le docteur Aubert, s'est radicalement transformée. La terre est en herbe et la production des céréales tend de plus en plus à disparaître. Le paysan fait du blé pour ses besoins particuliers, pour nourrir les gens qui vivent sur son exploitation, et c'est tout. L'élève du bétail a pris des proportions considérables : mais c'est une besogne aisée, qui n'exige pas un grand nombre de collaborateurs. Alors, à quoi bon, pour le paysan herbager, avoir des enfants ? C'est une charge et non un bénéfice ; et comme il n'y a pas plus adroit calculateur que le paysan, il se préoccupe de sa situation présente et de celle qu'il pourra laisser à ses héritiers, jamais nombreux.

« La balance, alors, s'établit difficilement, on le conçoit. Comparée à la population de l'intérieur, la population riveraine est dans un état d'infériorité numérique incontestable, et les familles ont beau y être nombreuses, elles ne compenseront jamais le déficit. Voilà des choses dures à dire et à écrire ; mais elles constituent un tel danger pour nous, en présence de l'accroissement de la population chez nos voisins, qu'il n'est pas possible de les passer sous silence, encore bien qu'on n'ait pas grand espoir de modification. *Les partisans de la colonisation espèrent que les débouchés nombreux, ouverts, depuis quelques années, à l'initiative privée, feront une utile et féconde diversion. L'appréciation n'est pas tout à fait vraie. Dans le temps passé, ce fut le trop-plein de la population qui fit notre empire colonial. Aujourd'hui, la proposition serait renversée, et l'on conquiert des colonies pour une population qui n'existe pas.*

« En tout cas, le mal est là, patent, indéniable, né de causes diverses, mais dont la moindre est difficile à faire disparaître. Dans les grandes villes, même dans les villes de second et de troisième ordre, les familles nombreuses sont

exceptionnellement rares. et l'exemple de M. de Lesseps, s'il est admiré, est peu suivi. Dans les campagnes. grâce au morcellement infini des biens, c'est la même chose. C'est une situation qui mérite de longues et sérieuses réflexions. En dehors même des privilégiés qui ont du bien et veulent le garder ou le transmettre intact, il y a toute une classe très nombreuse de citoyens, celle des fonctionnaires et des employés, pour laquelle la famille nombreuse est une ruine certaine.

« En moins d'un demi-siècle, les conditions économiques, dans notre pays, ont changé du tout au tout. Alors, un magistrat sans fortune, un professeur de l'Université. un employé des diverses administrations pouvaient faire face à leurs affaires, et nul ne songeait à ces horribles réticences qu'on n'ose pas formuler, mais qui se dressent devant tous les esprits. A qui la faute ? Là où un homme seul peut vivre à peine. une famille est fatalement comdamnée à la misère noire. Donc, d'un côté, la crainte de ne pas transmettre le patrimoine complet, de l'autre, l'impossibilité croissante de vivre : le pays est pris entre ces deux propositions, comme entre les deux branches d'un étau, et c'est miracle s'il s'en tire jamais. Chose étrange, mais de plus en plus vérifiée par les faits : l'enrichissement particulier conduisant à l'appauvrissement général, à l'énervement, à la ruine et peut-être à la disparition, puisque l'avenir n'est ni aux plus généreux ni aux plus intelligents, mais aux plus nombreux! »

Le rédacteur du journal *le Soleil* semble croire que, grâce à la division de la propriété, tout le monde est riche et qu'il n'y a plus de déshérités pour prendre le chemin des colonies ; de plus il pense que, dans le temps passé, ce fut le trop-plein de notre population qui fit la puissance de notre empire colonial, et il ajoute que la proposition serait renversée, et que « l'on conquerrait des colonies pour une population qui n'existe pas ».

Il faudrait s'entendre d'abord sur ce mot « dépopulation ». A en croire tout ce qui se dit, on pourrait croire que la France va devenir inhabitée, un véritable désert, tandis qu'au contraire la population de notre pays augmente continuellement, seulement elle ne s'agrandit pas dans les mêmes proportions que celle des autres peuples, voilà la vérité. Donc il n'y avait pas plus de trop-plein il y a cent et deux cents ans, qu'il n'y en a aujourd'hui, et chez nous, on ne s'est jamais exilé parce que le peuple était trop dense, ce qui arrive chez nos voisins plus prolifiques.

La France, grâce à des circonstances particulières, s'est enrichie depuis de longues années par le commerce de l'exportation. De tous côtés on venait lui demander ses produits, et, sans qu'elle eût besoin de faire de grands efforts ni de chercher des débouchés, se trouvait dans une excellente situation commer-

ciale. Aujourd'hui tout est changé depuis que l'Amérique commence à se suffire à elle-même et, bien plus, à lancer sur le continent le trop-plein de ses récoltes.

Lorsqu'une maison de commerce est en pleine prospérité, lorsqu'elle voit affluer les clients à ses comptoirs, lorsqu'elle ne peut suffire aux commandes, pourquoi songerait-elle à lancer des voyageurs pour recueillir des commissions, pour forcer la vente; mais qu'une maison concurrente vienne lui enlever sa clientèle, doit-elle fermer boutique? Non, elle devra chercher de nouveaux débouchés, et non point éteindre le feu des chaudières de ses usines.

Nous nous trouvons dans une position critique; partout, dans les campagnes, on a remplacé la culture du blé, qui coûte fort cher à produire et demande beaucoup de bras et de soins, par l'élevage du bétail, qui rapporte beaucoup sans exiger autant de main-d'œuvre; on fait des fourrages, on vend ses bestiaux, et le fermier ne produit de blé que pour sa consommation personnelle. Or, avec la culture des céréales, plus le cultivateur avait d'enfants, plus il s'enrichissait; aujourd'hui c'est le contraire, il y a même trop de bras pendant le courant de l'année, et, sauf au moment de la moisson, les enfants sont plutôt une charge qu'un bénéfice. Aussi voit-on les gens de la campagne affluer vers les villes, les encombrer et y chercher vainement une existence heureuse, puisque l'industrie et le commerce se trouvent dans le marasme.

Oh! on croit que bon nombre de Français ne seraient pas disposés à chercher dans les colonies la voie qui conduit à la fortune, mais on n'a donc pas lu les péripéties de ce fameux procès de Port-Breton, dans lequel, à l'aide de quelques annonces, un homme a réussi à embarquer pour un pays inconnu, rien que sur l'affirmation des immenses ressources qu'y pouvait trouver la colonisation, un nombre de gens relativement considérable. Que serait-ce donc si de grandes sociétés protégées par le gouvernement s'occupaient d'acquérir des terrains, de faire des avances de capitaux, etc., etc.?

Donc, lorsque, acculés par le besoin, nous voyons s'ouvrir devant nous de nouveaux débouchés, il ne s'agit pas par esprit de parti de tout dénigrer : que la politique suivie soit mauvaise, cela est fort possible et je n'y contredis point, aimant assez les choses claires et les actes de vigueur, mais venir dire qu'il n'y a personne chez nous pour coloniser telle ou telle contrée où le gouvernement voudra bien protéger les colons qu'il y appellera, c'est faire une grave erreur, et lorsque l'on regarde cette magnifique ligne côtière que nous présente M. Ch.-F. Aubert, lorsque l'on compte le nombre de nos ports habités par une courageuse population de marins qui ne demandent que quelques travaux d'amélioration chez eux pour lutter avec l'étranger, on ne doit pas regarder à des dépenses utiles, nécessaires, urgentes.

A propos d'une lettre adressée dans la *Revue scientifique* du 2 août à M. Ferdinand de Lesseps, M. Auguste Marcade, du *Figaro,* écrivait les lignes suivantes :

« On a justement comparé notre réseau français à une vaste toile d'araignée dont Paris occupe le centre. Il est devenu l'entrepôt, le magasin général, de tous les produits nationaux. Pour ne citer qu'un exemple, on sait qu'en 1870, si l'investissement avait eu lieu quinze jours plus tard, nous étions approvisionnés de fromages pour un an. Au 1er octobre, en effet, tous les fromages viennent s'entasser à Paris, et jusqu'au 1er octobre suivant, si, à Rouen, par exemple, on veut du fromage de Neufchâtel, c'est à Paris qu'on vient le chercher.

. . . .

« A vol d'oiseau, Paris est à 150 kilomètres de la mer, à 80 kilomètres du port de Rouen. Auprès des travaux gigantesques de Suez et de Panama, le creusement d'un canal maritime de Paris à la mer est un jeu d'enfants.

« Ce canal construit, il n'y a plus en Europe que le port de Londres qui soit à comparer avec le port de Paris.

« Il y a quelques semaines, les négociants de Manchester ont souscrit de deux à trois cents millions pour ouvrir un canal maritime de Manchester à la Mersey. Et pourtant, ils ont à deux pas Liverpool. Il y a plusieurs mois qu'il est question de réunir Bruxelles à la mer par un canal.

« Ce projet n'est pas nouveau. Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Colbert, Vauban, l'ont caressé. Sous Louis XV et sous Louis XVI, des ingénieurs éminents, Passement, Lamblardie, le baron Cachin, s'en occupèrent. En 1825, l'idée prit plus de corps. Il y a une quinzaine d'années, la question se réveilla.

« Enfin, en 1882, dans une conférence fort intéressante faite à la Société de géographie commerciale, M. Bouquet de la Grye exposa une solution plus complète et très étudiée.

« Il se contente de donner à la Seine, du Havre à Poissy, une profondeur de 6 m. 20. A Rouen, elle est aujourd'hui de 6 mètres. Cette première portion coûterait à peine 100 millions, tout compris.

« En mettant Paris en communication directe avec la mer, on en ferait l'entrepôt général de toute l'Europe orientale.

« D'après M. Bouquet de la Grye, le prix d'une tonne de marchandises de New-York à Strasbourg est aujourd'hui de 51 fr. 80 par Anvers ; de 57 fr. 30 par Dunkerque ; de 56 fr. 30 par le Havre ; de 58 fr. par Rouen ; de 57 fr. par La Rochelle.

« Si Paris devenait une place maritime, le prix de la tonne rendue de New-York à Strasbourg par cette voie s'abaisserait à 48 fr. 70.

« Mais le vrai port? où serait-il? A Auteuil, Gennevilliers ou Poissy?

« Poissy, situé à vingt kilomètres de Paris, sur le chemin de fer de grande ceinture, à l'embouchure de l'Oise, peut parfaitement servir de port. Il ne s'agit pas ici de coûteuses fantaisies ni de brillants tours de force, dit l'auteur de la lettre à M. de Lesseps, il s'agit d'obtenir un résultat pratique. »

Et j'ajouterai que, toujours disposés à tout attendre de l'État, les Français oublient de faire comme les négociants de Manchester. Ce que le gouvernement mettrait vingt ans à exécuter, l'initiative privée peut le mener à bien en quelques mois.

« C'est seulement sur une étendue d'environ quatre-vingt-dix kilomètres que la mer du Nord baigne les rivages français : mais bien grande, dit M. Ch. F. Aubert, est l'importance d'une semblable route vers les contrées septentrionales de l'Europe.

« Aussi, pendant des siècles, nous a-t-elle disputé avec acharnement, et, même après qu'un contrat nous eût livré son principal port, les entraves de tout genre furent multipliées pour anéantir les avantages que nous en devions recueillir.

« Aujourd'hui ces vicissitudes sont oubliées : nous pouvons travailler à améliorer nos stations navales. »

« C'est d'abord DUNKERQUE qui, de nos jours, est surtout un port de commerce, quoique l'État ne néglige pas d'y entretenir les établissements nécessaires à sa marine. C'est dans cette ville qu'est enterré Jean Bart, dont la vie est marquée par tant de faits éclatants, qu'il restera dans la mémoire des Français comme le type le plus populaire, le plus sympathique du marin au XVIIe siècle.

« ROSENDAEL, bain de mer très fréquenté des environs de Dunkerque, puis BERGUES, sa voisine, qui possède un des plus beaux beffrois de la Flandre, justement classé parmi les édifices historiques.

« Vient ensuite GRAVELINES, place de guerre de second ordre, port dont l'ensablement arrêtera de plus en plus le commerce.

« CALAIS, ville historique par excellence, le dernier boulevard de la puissance anglaise sur la terre de France.

« Marie Tudor, à son lit de mort s'écriait, tant la perte de cette ville lui fut cruelle :

« Ouvrez mon cœur, vous y verrez inscrit le nom de Calais! »

« A dix kilomètres de Calais et touchant le cap Blanc-Nez, se trouve SANGATTE. Là, doit ou plutôt pourrait se placer l'entrée du fameux tunnel sous-marin destiné à supprimer les désagréments de la traversée du Pas-de-Calais.

« Voici BOULOGNE-SUR-MER, d'où, par les temps clairs, on aperçoit les côtes

d'Angleterre, ville presque anglaise et qui compte parmi ses enfants Pierre Sauvage, qui fut non pas l'inventeur de *l'hélice*, comme on l'a écrit parfois, mais qui l'appliqua à la navigation.

« Sainte-Beuve, le poète original, l'écrivain de talent, le critique incomparable était né à Boulogne en 1804.

« SAINT-VALERY se présente avec ses souvenirs historiques et sa plage sablonneuse, où s'esbattent les enfants pendant la belle saison. »

Et ainsi de suite, M. Ch.-F. Aubert fait défiler sous les yeux de ses lecteurs tous les ports, de Dunkerque au Mont-Saint-Michel, racontant leur histoire, disant leur gloire, montrant leur avenir et il termine ainsi cette revue :

« Pays de générosité souvent exaltée, où l'esprit s'allie au cœur, où le dévouement prend sans peine une forme héroïque, où l'art se fait aimable et la science accessible, où le travail n'est jamais oublié, notre patrie ne peut déchoir du rang que les siècles lui ont assigné, même aux jours terribles de son existence.

« Grande et noble entre toutes, elle nous apparaît d'autant plus sacrée, que son cœur a été plus violemment frappé.

« Cependant les tourments s'apaisent, les chutes peuvent être l'occasion d'un relèvement éclatant, et les victoires perdues devenir la leçon salutaire qui prépare l'avenir heureux. »

Nous avons vu, non sans regret, des gens se créer une notoriété à l'aide de manifestations anti-ceci ou anti-cela. Beaucoup ont cru voir du patriotisme là où il n'y avait que spéculation : ligue par-ci, ligue par-là : feuille anti-prussienne et autres balivernes à l'usage des gens qui ne savent pas ce que c'est que le silence pour bien faire les choses. Tenez, je parlais dernièrement des idiotismes que publient journellement certains journaux jaloux de faire tourner toutes les têtes et de surexciter les nerfs des gens, au point de leur faire perdre le sens des convenances et du respect de soi-même. Mais la justice et mon impartialité veulent qu'en même temps que je me permets de distribuer quelques coups de férule justement mérités, je loue les écrivains qui disent, sans excès d'adjectifs, des choses morales et saines au lieu de tremper leur plume dans la boue des lupanars ou dans les boîtes à poudre de riz des boudoirs en renom.

Je ne crois pas trop m'avancer en disant que le récit suivant, signé de M. Charles Canivet dans le journal *le Soleil*, vaut beaucoup mieux pour l'instruction de tous que les récits libidineux écrits, non sans talent, dans les journaux « mondains » qui gâtent autant les cœurs qu'ils mettent l'esprit à l'envers.

Ce récit, que nous retrouverons sans doute un jour réuni à quelques autres, en volume, porte comme titre : Frère Porphyre, et je ne doute pas que nos lecteurs ne l'apprécient à la valeur que je me permets de lui reconnaître :

« Il y a quelque chose aujourd'hui comme une trentaine d'années, un gaillard solide et haut en couleurs frappait à la porte de la Trappe. Il pouvait être environ quatre heures de relevée, et la chaleur torride d'une belle journée d'août faisait fumer le sol et les champs voisins. Le monotone bourdonnement des insectes remplissait l'air d'une musique interminable, toujours la même. On eût dit un archet invisible attaquant éternellement et faisant vibrer la même corde. L'homme, un hercule de vingt-sept à trente ans, ruisselait. Sans doute, il venait de fournir une longue course, car sa blouse, de couleur bleue, était devenue toute noire aux épaules, et à travers l'entrebâillement, on apercevait la sueur coulant, à grosses gouttes, sur sa poitrine robuste et velue. Malgré cela, il ne semble point las, et de temps en temps, il prenait le bas de sa blouse pour essuyer son front ruisselant.

« Au bout de quelques minutes, la tête d'un frère se montra derrière le guichet aux barres de fer entrecroisées. La tête rasée demanda à l'inconnu ce qu'il y avait pour son service. Celui-ci répondit tout simplement :

« — Je voudrais parler au père abbé. »

« La tête, à ces paroles, eut une expression de surprise tout à fait caractéristique. L'homme, sous son accoutrement, avait plutôt l'air d'un coureur de routes que d'un chrétien, et le frère soupçonneux le toisait, indécis de ce qu'il avait à faire. La porte du couvent est ouverte à tout le monde; mais il n'est pas défendu, cependant, de prendre ses précautions. C'est ainsi que pensa le frère portier, car il pria l'inconnu d'attendre en face, à l'abri d'un grand chêne qui répandait sur la prairie l'ombre de son épais feuillage, ferma le guichet et disparut. Quelques instants après, il revint, fit entrer l'homme, le guida à travers une foule de corridors nus, sans plus lui adresser la parole, d'après la règle qui commande le silence absolu dans l'intérieur du cloître, s'arrêta devant une porte, frappa discrètement; sur une injonction venue de l'intérieur, ouvrit, s'effaça, les bras croisés sur la poitrine et la tête fortement inclinée, et s'éloigna sans que le bruit de ses sandales éveillât le moindre écho dans les longs corridors.

« L'homme, toujours ruisselant malgré la grande fraîcheur qui tombait des murailles nues du cloître, entra et se trouva en présence du père abbé, assis dans un fauteuil de bois, imposant avec sa longue et lourde barbe grise et qui l'arrêta net, en lui jetant, d'un ton sec, ces trois mots :

« — Que voulez-vous ?

« Mais l'inconnu n'avait pas froid aux yeux. Respectueusement il s'excusa de sa démarche hardie et dit :

« Je voudrais entrer dans le couvent, me faire trappiste.

« L'abbé ne s'étonna pas. Il en avait vu bien d'autres, et autrement rabougris, autrement défaits que celui qui se présentait là, dans sa solide carrure, fait comme un cheval de labour, les yeux clairs, quoique sans audace, taillé en un mot, pour abattre de la besogne et pour faire sa partie dans le concert laborieux du couvent.

« En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le père abbé jaugea la valeur physique de la recrue et conclut mentalement à l'excellence de l'acquisition. Mais, prudemment, il fit des difficultés, des réticences et questionna. Ce fut tout un interrogatoire.

« L'inconnu commença par tirer de sa poche une sorte de carnet d'aspect graisseux qu'il tendit au prieur. C'était un livret militaire contenant les états de service d'un excellent soldat que le défaut d'instruction avait maintenu, pendant tout un congé, dans les rangs inférieurs, mais qui s'était battu comme un lion en Crimée et s'était trouvé l'un des premiers à l'assaut de la tour Malakoff. En tournant les feuillets noircis, l'abbé souriait agréablement. Le hasard n'envoie pas tous les jours de ces sujets d'élite qui sont l'honneur même, que la discipline militaire a déjà façonnés pour la rude et pénible règle d'un couvent et qui promettent un travail autrement actif que celui de tant de déclassés qui prennent la Trappe pour un lieu de refuge et finalement cherchent la clé de la porte pour s'en aller et rentrer dans le monde.

« Le père abbé les connaissait ceux-là, et depuis qu'il gouvernait cette masse d'hommes, venus un peu de partout, et quelquefois d'endroits douteux, il avait appris à lire couramment dans les physionomies. Celle-ci lui plut, mais il ne se livra pas tout d'un coup, exposa la vie monotone, et toujours dure du couvent, parla des vocations peu assises qui s'éteignent comme un feu de paille et qui jettent sur la Trappe une déconsidération fâcheuse.

« En écoutant tout ce flux de paroles, l'autre avait un bon sourire presque ingénu. Que lui importait à lui qui, en dehors de son temps de service, n'avait fait que rouler par monts et par vaux, toujours inquiet du pain du jour et de celui du lendemain ? Au couvent, il savait qu'on ne meurt pas de faim. Du pain et des légumes, parfois des fruits, c'était bien plus qu'il n'en fallait à son estomac robuste, que l'ordinaire éternellement le même des casernes n'avait pas entamé. Et il pensait aux travaux des champs qui étaient sa joie et qui faisaient la juste réputation des Trappistes, bien loin à la ronde.

« Ce paysan ne se savait point de famille. Il avait vécu, lui-même ne savait plus trop comme, jusqu'au moment où il avait pu se louer aux temps de la moisson ou trouver dans les fermes quelques labeurs journaliers. La conscription le surprit au milieu de cette quiétude, l'enleva pour sept années, et il revenait du service, peut-être pas plus sincèrement dévot qu'en partant, mais dans les ambulances cholériques de Varna, il avait solennellement promis de se faire trappiste s'il en réchappait, et il tenait son serment. Il ne demandait qu'une grâce, c'était de garder la médaille militaire, qu'il avait si bien gagnée. Personne ne la verrait, il la coudrait en dedans de sa robe de bure, et de la sentir, de temps en temps, s'enfermer dans la peau, cela lui donnerait du courage et de la persévérance.

« En peu de temps, frère Porphyre,—ce fut le nom qu'on lui donna,— devint un modèle dans la communauté, dur au travail, l'été comme l'hiver, par neige comme par soleil, toujours réveillé aux premiers sons de la cloche, dans les nuits torrides et dans les nuits glacées, psalmodiant, à la chapelle, d'une voix pleine et timbrée, Laudes et Matines, impitoyable pour lui, serviable aux autres, un rude soldat dans la compagnie qui défrichait la lande, poussait la charrue, sarclait, cassait des pierres, taillait les magnifiques espaliers du jardin, gaulait les pommes et était au pressoir. Il portait aisément deux sacs de blé sur ses robustes épaules, et quand il se trouvait quelque besogne pénible à faire, il n'y avait qu'un moine pour l'accomplir, et ce moine c'était frère Porphyre.

« Cela marcha ainsi pendant quelques années ou plutôt une douzaine et demie de mois, quand le bruit se répandit, jusque dans la Trappe, que l'empereur partait pour l'Italie à la tête de l'armée, et qu'on allait prochainement en découdre avec les Autrichiens. Dans ce temps-là, on ne se doutait pas de la bêtise que c'était. Aux yeux du frère Porphyre, Autrichiens et Russes, c'était tout un, et il commença d'avoir des inquiétudes dans les jambes. Cependant, comme il avait le respect de la discipline, il demanda l'autorisation de partir, de reprendre du service, avec promesse formelle de retour, la campagne une fois terminée, s'il était encore de ce monde. On la lui refusa tout net, en lui faisant entendre que de pareilles idées étaient criminelles dans une maison de paix et de mortifications religieuses.

« Le lendemain, frère Porphyre avait repris la clef des champs. On ne sut quelle défroque il avait endossée, mais sur sa couchette on trouva sa robe de moine soigneusement roulée au pied du lit ; par terre, les sabots encore pleins de paille, et, pendu à un large clou fiché dans le sapin du lambris, le lourd chapelet qu'il égrenait quotidiennement, avec componction, entre deux corvées.

Le soir même, à la chapelle, les frères récitèrent à son intention la prière des morts; et une année après, jour pour jour, frère Porphyre frappait à la porte de la Trappe, revêtu d'un habit militaire qui en avait vu de dures, depuis le passage du Mont-Cenis jusqu'à Solférino, sans compter les étapes intermédiaires. Il rentra, fit pénitence, une pénitence longue et rude, sans se plaindre, sans un mot de reproche, et devint bientôt, comme par le passé, le modèle du couvent. Cela dura jusqu'en 1870, lorsque la nouvelle de la surprise de Wissembourg franchit les murs de la Trappe.

« Cette fois-là, frère Porphyre partit sans rien dire, gagna Cherbourg, où il se présenta dans les bureaux de l'intendance. Comme il touchait à la quarantaine, malgré ses états de service et sa médaille militaire, on le trouva trop vieux, Alors, il prit ses cliques et ses claques, et quelques semaines plus tard, il était enrôlé dans une compagnie de francs-tireurs, dont les survivants se souviennent peut-être encore de ce camarade à la tête rasée qui descendit tant d'Allemands, avec une sûreté de coup d'œil incomparable, dans les engagements nombreux qui eurent lieu entre Rouen et Mantes, qui couchait où cela se trouvait, dans une grange ou sur la neige durcie, qu'on trouvait prêt pour toutes les corvées et qui, l'heure du repos venue, ne s'étendait jamais sans faire à haute voix sa prière, malgré les rires et les quolibets des loustics qui le singeaient et lui donnaient leur bénédiction avec des gestes indécents.

« Pendant cette longue et pénible campagne de partisans, frère Porphyre fut le héros anonyme de nombreux exploits. Il se sentait, suivant son expression, de la poudre dans les mollets, et risqua vingt fois la mort, non par témérité, mais pour accomplir des missions périlleuses que les chefs lui confiaient et dont nul ne se fût acquitté comme lui, dans ce terrible hiver où les chemins et les sentiers disparaissaient sous la neige et où le canon des fusils brûlait les doigts des malheureux soldats.

« A la nouvelle de la capitulation de Paris, jugeant la guerre finie, frère Porphyre disparut. Était-il tombé dans quelque embuscade ? Le froid terrible l'avait-il saisi, dans une de ces pointes solitaires qu'il poussait au delà des avant-postes et d'où il revenait presque toujours avec un casque à pointe, quelquefois deux, enfilés par les jugulaires au canon de sa carabine ? Nul de ses camarades ne le sut. Frère Porphyre avait tout simplement repris le chemin de la Trappe.

« Dans les premiers jours de février, vers le soir, tremblant la fièvre, presque épuisé, il tomba au seuil même du couvent, et ce fut d'une main défaillante et après de terribles efforts qu'il put saisir et laisser tomber le lourd marteau, et d'une voix presque éteinte qu'il murmura, à plusieurs reprises :

« — Ouvrez, c'est moi, frère Porphyre !

« On ouvrit, on le ranima, on apprit de sa bouche ce qu'il avait fait pour la France, pour la patrie, et des larmes coulaient sur les joues tannées de ces moines qui s'étaient battus à coups de prières, et qui, dans l'enceinte du monastère, oubliaient la règle du silence et jetaient des exclamations réitérées, sans avoir l'air de se douter qu'ils se damnaient. Il fallut la présence du père abbé et son aspect sévère pour ramener l'assistance à l'observation de la règle, et le son de la cloche pour rappeler que l'heure des offices était arrivée. Frère Porphyre endossa le froc et s'apprêta à suivre les moines, malgré l'état de faiblesse dans lequel il se trouvait. Un geste du prieur l'arrêta, et, le lendemain, il comparut devant le chapitre, qui se montra clément, mais sans faiblesse, en admettant, en faveur du récidiviste, des circonstances atténuantes.

« Il y a deux ans que frère Porphyre est mort, comme un saint, sans avoir trouvé d'occasion nouvelle de déserter le couvent. Quand on le dépouilla de son froc de moine, pour lui appliquer sur la poitrine un large vésicatoire ordonné par le médecin, dans le but de combattre la pleurésie qui s'était abattue sur lui comme un coup de foudre, on aperçut, cousue à sa peau même, par le ruban jaune moiré avec sa bordure verte, décoloré par la sueur et par le temps, la médaille militaire dont l'empreinte restait marquée dans les chairs. Il expira après quelques visions de bataille, répétant, dans son délire, quelques mots parmi lesquels : Vive la France ! et le corps du soldat repose dans le cimetière du couvent, à l'ombre d'une de ces humbles croix blanches où sont inscrits, sans la moindre mention de regrets, les noms religieux de tous les désespérés anonymes que la foi, le dégoût ou les tempêtes de la vie ont poussés vers ce sombre asile du renoncement, du calme et du labeur. »

En ce moment, les livres sont rares, mais les écrivains ne chôment pas, et je sais nombre d'entre eux qui, à l'abri du soleil sous de verts feuillages, préparent de bonnes choses : hélas ! d'autres mettent leur talent à l'élaboration d'œuvres « contaminantes ». Je suis donc heureux d'avoir pu donner ici un juste éloge à M. Charles Canivet, que je ne connais aucunement, mais que je lis toujours avec plaisir, sauf restriction quand il traite certaines questions de politique ou d'économie sociale : je crois que nous sommes, à ce dernier égard, absolument du même avis, seulement on diffère parfois sur les voies et moyens.

Un volume qui, au premier abord, n'attirera peut-être pas l'attention du public a pour titre : La Poste des califes et la Poste du Shah. Son auteur, M. Charles Hugounet, a voulu rechercher l'origine des « Postes » en Orient, et, s'aidant des MM. Franz Hwolf et Karl Thième, nous montre que, si nous avons

aujourd'hui des services postaux admirablement organisés, les Orientaux, bien avant nous, et arrêtés par des difficutés de communication bien plus grandes, ne négligeaient rien pour entretenir des relations suivies avec les peuples les plus reculés du centre civilisé de cette époque.

D'après Khordadbeh, il y avait dans tout le royaume neuf cent trente stations postales. A notre avis, ce n'est pas beaucoup pour un si immense royaume, dans la capitale duquel les routes se croisaient sur une longueur de plus de mille milles. Mais nous ne devons pas oublier, à ce sujet, qu'il n'y avait de relais de poste que sur les grandes routes militaires offrant un intérêt politique et stratégique. Dans ce sens, la signification du système postal arabe saute aux yeux, quand nous suivons sur la carte les routes postales telles que les indiquent Khordadbeh et Codama et que les a rassemblées Sprenger dans son *Itinéraire*.

« De Bagdad, la route postale allait au N.-E. vers Nischapour, dans la province de Khorassan. C'était là la grande route historique que suivaient les peuples et les armées, routes par laquelle arrivèrent tous les conquérants de l'Asie, route sur laquelle Alexandre poursuivit Darius en fuite, route que prirent les armées des premiers califes quand ils firent tomber en ruines le royaume des Sassanides. Par Holwan, Hamadan et Rey, la route conduisait à Nischapour, où résidaient alors les Sassanides, de nom vassaux des califes, en réalité maîtres des indépendants de tout le pays qui s'étend entre la mer Caspienne et l'Iaxarte. A Nischapour se raccordaient les routes sans fin qui, d'une part, vont au nord par l'Iaxarte et la côte est de la mer d'Aral; de l'autre, traversant l'Iaxarte, conduisent en Chine par Bukara et Samarcande : pendant que, d'un troisième côté, un chemin de caravanes atteignait par le Sedchestan et le Kerman le point sud du golfe Persique, et que d'autres embranchements, par delà les hautes montages de Caboul, ouvraient une route jusqu'à l'Indus.

« Les courriers de la Poste des califes allèrent à cheval jusqu'à Nischapour. D'après les renseignements de Codama, il paraît cependant certain que les routes au delà de Nischapour étaient occupées par les relais postaux des princes du Khorassan, et que ces derniers entretenaient dans leurs États un service postal qui ne le cédait en rien comme organisation à celui des provinces placées sous la puissance directe des califes.

« Sur le chemin de Bagdad à Nischapour se détachait près d'Hamadan. — Ecbatane, — un embranchement qui conduisait au sud-est, à Ispahan, la dernière station postale dans le sud de la province de l'Irak-Adjemi, où Ibn Khordadbeh était maître supérieur de la Poste. La grande route postale et militaire

du nord avait son point de départ à Holwan, à peu près à moitié chemin entre Bagdad et Hamadan. Elle conduisait par Dinawar, Maragha. Ardebil et Berdha jusqu'à Tiflis ; de Berdha des embranchements menaient, l'un à Debil en Arménie, l'autre à l'est jusqu'à Bab-el-Abwad (Derbend), sur la mer Caspienne. Tiflis, Debil et Derbend, où se tenaient les derniers relais de poste, étaient en même temps les sentinelles avancées de l'islamisme qui, même dans la période de sa plus grande puissance, a eu peine à les dépasser.

« Si de Bagdad nous suivons la route du sud-est qui, en se détournant, conduit à Wasit, dans le grand delta, entre le Tigre et l'Euphrate, nous voyons que la route se partage à Wasit.

« Une branche traverse l'Euphrate et atteint la mer aux ports de Obollah et d'Abadan. C'est dans une ville importante et populeuse, à Bassora, qui s'étend au milieu de canaux sans nombre et de plantations de dattiers à perte de vue, que se trouvait le point terminus des stations postales. L'autre branche s'étendait à l'est, depuis Wasit, traversait le Tigre et atteignait le Farsistan (Perse), contrée d'où sortit l'antique puissance des Perses. Au temps de Khordadbeh, les Bujides y régnaient. A Istakhar, l'ancienne Persépolis, l'antique ville royale des Achéménides, et à l'importante ville de Chiraz, fondée par le calife Abd-Almalik, se trouvaient les stations postales extrêmes. D'Istakhar et de Chiraz, des routes conduisaient à l'est, par le Kerman, jusqu'à l'embouchure de l'Indus, et de l'autre côté jusqu'au rivage de la mer par Gonabah, Siraf et Hormuz. Parmi ces ports, Siraf était la place maritime la plus importante du golfe Persique à cette époque, l'entrepôt des produits de l'Inde, de l'Afrique et du nord de l'Asie. Ses habitants avaient la réputation de marins et de marchands hardis, dont les voyages d'affaires duraient parfois des années.

« Nous n'avons plus qu'à jeter un coup d'œil sur les grandes routes qui reliaient Bagdad, centre de l'empire des califes, avec l'Arabie et les provinces de l'ouest.

« De Bagdad, par Kufa, la route animée que suivaient la poste et les caravanes conduisait à la Mecque. C'était là la *via sacra* des musulmans par laquelle des caravanes de pèlerins de toute la partie orientale du territoire de l'Islam se rendaient dans la ville sainte. Cette route était pourtant plus ancienne que l'islamisme, car, bien avant le Prophète, elle avait vu l'invasion des tribus arabes dans la fertile Babylonie. Il était naturel qu'une route si fréquentée fût maintenue particulièrement en bon état. Aussi, indépendamment de relais bien fournis, y trouvait-on de nombreux caravansérails auprès desquels des puits et des réservoirs d'eau permettaient de satisfaire la soif insatiable du désert. Ainsi que nous le raconte Aboulfeda, le calife Mahdi avait doté cette route d'avantages particuliers. « Al Mahdi laissa bâtir sur la

« route de Bagdad à la Mecque des auberges publiques, y fit dresser des pierres « milliaires, fit mettre des puits en état et creuser de nouvelles fontaines. Tout « le long de la route, des garnisons étaient réparties pour assurer la sécurité « des pèlerins. A trois jours de marche de la Mecque se trouvait à Omra la « direction centrale des Postes de l'Arabie. D'Omra, la route de la Poste et des « caravanes s'étendait vers le sud conduisant à la mer par Ssana et se terminait « au port important d'Aden. »

« Une ramification rejoint Ssana, alors capitale de l'Yémen, avec le port florissant de Schihr. Le long du Tigre, une route pourvue de relais de poste passait par Sermanrai (Samarra), résidence des califes à l'époque de Kordadbeh, par Tekrit et Mossoul, et se prolongeait jusqu'aux frontières septentrionales de l'empire, du côté de l'Arménie et de Byzance. La route la plus importante au point de vue postal et militaire suivait le cours de l'Euphrate jusqu'à Rakka, envoyait de là au Nord un embranchement vers les places fortifiées qui couvraient la frontière septentrionale. Quant à la ligne principale, elle abandonnait à Balis la vallée de l'Euphrate, prenait à Alep la direction du sud, traversait Damas et poursuivait jusqu'à l'Égypte par la Syrie et la Palestine. A Rafah, sur la frontière égyptienne, se trouvait le dernier relais de la Poste des califes, car, à l'époque où Kordadbeh écrivait son livre, l'Égypte, sous le gouvernement des Thoulounides, était devenue presque une province indépendante. Dans la période de puissance de l'empire, la route postale des califes dépassa Rafah, atteignit Fostat (le Caire actuel) et Alexandrie, et, de là, gagna par une ligne sans fin jusqu'à Tanger, en touchant à toutes les places importantes qui, à l'époque, bordaient les côtes florissantes du nord de l'Afrique.

« Si nous mentionnons encore les relais de poste d'Alep à Tarsus (Tarsous dans le pachalick d'Adana), par Antakia (Antioche), de même que la courte ligne de relais qui, à Tabarieh (Tibériade), reliait la grande route postale de l'Afrique avec le port de Sur (Sour, l'ancienne Tyr), sur la mer Méditerranée nous obtenons un aperçu résumé du réseau postal des Arabes dont on peut encore maintenant concevoir d'une façon bien nette la situation. De Bagdad rayonnaient les six grandes routes postales et militaires qui reliaient le centre de l'empire aux frontières extérieures. Une chaîne solide et ininterrompue de relais de poste rattachait les points exposés de la frontière au pouvoir central de l'empire, maintenait les capitales des provinces, résidences de gouverneurs puissants, dans un contact nécessaire avec le siège du gouvernement, et assurait enfin les relation de la capitale avec les ports et les stations navales les plus importants.

« Nous ne pouvons comparer qu'aux routes indéfinies de l'empire romain les immenses distances qu'embrassait le réseau postal arabe. Il est vrai qu'il ne reste aucun vestige des routes militaires et postales des Arabes pour nous témoigner de l'industrie de leurs constructeurs et de la puissance des califes. comme le font encore le reste des voies romaines pour l'habileté des ingénieurs romains et la gloire de l'Empire. Nous avons pourtant tout lieu de croire que les routes militaires et postales des Arabes n'étaient point, étant donnée leur destination, construites avec moins d'habileté que celles que les Romains firent pour le *Cursus publicus* et la marche des légions. En tout cas, dit Sprenger, il ne faut pas s'imaginer une route en Arabie comme une ligne étroite, car les milliers de chameaux qui y passent, éprouvent le besoin de manger et sont forcés d'y chercher la plus grande partie de leur nourriture. Mais si, d'après ce passage, on peut se figurer les routes postales des califes comme de larges chemins de caravanes dépourvus de tout travail d'art, cela n'empêche pas Sprenger de citer lui-même les rapports d'auteurs arabes qui parlent expressément des routes bâties en Arabie, et mettent hors de doute que les Arabes possédaient des routes d'art, spécialement construites, selon toute apparence, dans un but militaire et postal. Ainsi Codama rapporte que Raysub (sur la grande route de Mansourah à Aden) était primitivement une grande ville et qu'une route maçonnée conduisait à Bagdad. De plus, on cite à la gloire de plusieurs califes la construction de routes, et la grande voie de Kufa à la Mecque doit avoir été construite par la spirituelle épouse du calife Haroun-al Raschid, Zobahday, ou la Fleur des Dames.

« Les routes d'art de l'Arabie devraient vraisemblablement être construites en briques, en l'absence de meilleurs matériaux.

Quoique la brique ne puisse pas soutenir la comparaison avec les solides blocs de pierre qui entraient dans la construction des voies romaines, elle atteignait cependant son but, grâce au climat sec de cette contrée, et offrait au sabot non ferré des chevaux arabes et des mulets un chemin suffisamment solide. En outre, l'usage des voitures, qui attaque d'une façon toute spéciale la chaussée, ne s'était pas introduit dans toute l'Arabie et dans l'Asie centrale.

« Les routes étaient en majeure partie, du moins en Arabie, mesurées comme l'attestent les pierres milliaires et les poteaux indicateurs.

« Mais si les routes postales des califes pouvaient suffire aux besoins d'alors les Arabes auraient été mal venus à revendiquer le mérite de l'invention. Ici encore, comme dans la plupart des progrès accomplis vers la civilisation, ils s'appuyaient sur d'autres peuples. En Mésopotamie et en Perse, pays qui avaient vu naître et se développer l'ancienne civilisation, les Arabes trouvèrent les

restes de cette grande voie militaire déjà cause d'étonnement pour Hérodote, et quand ils pénétrèrent dans l'Asie Mineure, ils eurent l'occasion d'éprouver par la pratique les avantages des magnifiques voies romaines. (Sur la situation incomparable de ces routes, consulter Stephan, *la Vie commerciale dans l'antiquité,* et le *Dictionnaire historique de Raumer,* 1868.)

« Lorsque les Arabes, dont l'empire avait pris tout d'un coup une extension immense se trouvèrent dans la nécessité politique d'étayer leur puissance par un système de bonnes routes militaires et de voies commerciales, il ne fut pas difficile à leur brillante adresse de réaliser pours leurs comptoirs les exemples donnés par les Romains et les Perses. C'est ainsi qu'ils firent traverser sur de solides ponts les larges fleuves de la Mésopotamie à leurs routes militaires et postales, et que, dans la vallée étendue entre le Tigre et l'Euphrate, ils relièrent aux routes établies sur de fortes digues tout un réseau de canaux qui, encore aujourd'hui, méritent notre admiration. En Mésopotamie et dans l'Irak-Adjémi, — que Sprenger compare à la Hollande à cause de ses nombreux canaux, — les voies d'eau créées par la nature ou par l'art étaient, de fait, d'une importance plus considérable que les routes : aussi les itinéraires des géographes arabes et des voyageurs du temps des califes donnent-ils à entendre que la commodité de ces voies d'eau était amplement utilisée pour le transport des voyageurs. Il n'est pas invraisemblable que dans ce pays de fleuves le trafic postal se soit servi de la voie fluviale. Cependant nous manquons de renseignements précis sur ce point, et nous ignorons malheureusement si la barque doit compter au nombre des véhicules dont se servait la Poste des califes.

« Sur les routes, il y avait, du reste, assez de moyens d'expédition, car nous trouvons les chameaux, les chevaux, les mulets et enfin les piétons employés au service de la poste.

« Pour la Perse, nous savons d'une façon certaine, d'après les renseignements de Codama qui parle d'hommes placés de distance en distance pour le transport des valises, que les lettres étaient de même portées de station en station par des coureurs. L'espace qui séparait deux stations postales en Perse était de deux parasanges (trois milles et demi), tandis qu'en Syrie et en Arabie, où les couriers étaient montés sur des chameaux, l'intervalle entre deux stations était de quatre parasanges. On se demande pourquoi, pour des distances si courtes, on changeait déjà les chameaux, et Sprenger conclut que cette disposition avait pour but de faciliter le calcul de l'indemnité due aux courriers.

« Selon toute apparence, cependant, la distance de quatre parasanges était la distance réglementaire pour le changement des chevaux de poste au relais,

bien qu'un parcours de quatre parasanges, — deux milles géographiques 2/5, — soit une course fort modérée. Il y a lieu de supposer, d'après les renseignements de Khordadbeh que les grandes routes postales conduisant hors de Bagdad avaient des relais pourvus de chevaux. Selon toute apparence, ceux-ci étaient exclusivement réservés au service des dépêches du calife et du pouvoir central, pendant que la poste, par coureurs et par chameaux, représentait l'organisation provinciale consacrée uniquement au service de l'administration des provinces importantes.

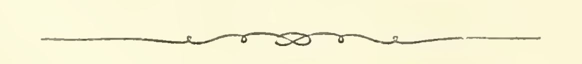
« Il y avait une grande activité dans la vie qu'on menait aux stations postales des califes à cause de la quantité de bêtes qui y étaient rassemblées et du mouvement du commerce. Il est vrai, remarque Sprenger, que si les stations arabes ne valaient pas mieux que les relais turcs actuels dans l'Asie Mineure, il serait difficile de s'en faire une idée grandiose. »

Ce volume, curieux au point de vue historique, contient une foule de détails et d'anecdotes intéressants sur la civilisation orientale, et arrive à point, au moment où la Turquie voudrait s'affranchir des offices postaux créés par les grandes puissances occidentales pour remédier à l'incurie des fonctionnaires turcs, et M. Paul Hugounet rappelle très à propos le mot de Mehemet-Agha, lors du récent avènement d'Abd-ul-Aziz, avènement qui inspirait de grandes espérances :

« L'avenir de la Turquie ! mais c'est une folie. Si tu prends un morceau de bois desséché depuis longtemps, que tu le plantes en terre et que tu verses tout autour autant de seaux d'eau que tu voudras, reverdira-t-il ? Non. — Eh bien ! voilà notre empire et ce qu'on peut espérer de lui. »

Voilà où en arrive une nation qui n'a plus de moralité et qui ne se sent plus de mission dans le monde !

Gaston d'Hailly.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Le nouveau roman de M. Alain-Bauquenne : la Belle madame le Vassart, est écrit avec ce style tourmenté et rempli de néologisme que nous lui connaissons, mais il faut convenir que, malgré le peu de sympathie qu'offrent les personnages qu'il fait agir, l'auteur met en lumière des sentiments d'une vigueur étonnante de vérité. Il montre l'amour chez la femme, résistant à tout ce qui devrait l'éteindre. Ni le respect des convenances sociales, ni celui de soi-même, ni la haine, ni le dédain de celui qu'elle aime, ne peuvent arrêter les élans de sa passion et les amours viles et basses dans lesquelles elle s'abaisse, ne sont que les preuves des ardeurs qui brûlent son âme et qu'elle cherche à étouffer sans le pouvoir jamais.

Mais, bon Dieu ! dans quelle société nous introduit M. Alain-Bauquenne ? Pouah !... c'est ça le monde !

*
* *

L'Irréparable, de M. Paul Bourget, est une étude d'une valeur incontestable, analyse très remarquable des sentiments d'une jeune fille qui a été prise violemment par un homme du grand monde et qu'elle hait de toute la force de son indignation pour l'acte brutal auquel il s'est livré. Il y a cependant quelques réserves à faire. L'auteur n'a pas cherché à développer une thèse, mais il ressort des faits qu'il analyse la responsabilité rejaillissant sur la mère coupable qui, au lieu de veiller sur le dépôt précieux qui lui a été confié, s'oublie elle-même en une fatale passion. M. Paul Bourget a exprimé en excellents termes et avec une recherche d'expressions voilés, le désespoir de la jeune fille, si difficile à dire avec convenance en cette occurrence.

« ...Les yeux hagards, le visage bouleversé : — Mais, allez-vous-en ! lui cria-t-elle, mais allez-vous-en !... » L'accent furieux dont elle prononça ces simples mots ne surprit point Taraval. Il était habitué à des récriminations pires. Il savait que ces rages tombent aussitôt. Ce sont les repentirs momentanés par lesquels les femmes rachètent à leurs propres yeux leurs faiblesses, surtout lorsqu'elles ne sont pas dans l'habitude du libertinage, et il venait d'avoir la

preuve que l'innocence de Noémie était, jusqu'à ces dernières minutes, aussi entière que possible. Il pensa donc que c'était là une exaltation nerveuse qui s'en irait dans une crise de larmes et s'achèverait dans un nouvel abandon, cette fois volontaire et tendre. Il demeura sans réponse derrière le rideau du lit, tandis qu'il écoutait au fond de la chambre, marcher de long en large, comme si elle attendait qu'il fût prêt à partir. Elle trouva sans doute qu'il tardait trop longtemps, car elle vint elle-même jusqu'à ce lit, souleva le rideau, et, avec cette même voix d'un mépris frémissant, elle répéta, sans le regarder : — Allez-vous-en !... Il fit mine de s'approcher d'elle avec la douceur du geste d'avant son accès de délire sensuel, le visage de Noémie exprima une horreur indicible. Elle parut chercher autour d'elle une arme, puis elle s'élança jusqu'à la fenêtre. Elle l'ouvrit, monta sur le rebord : — Si vous ne partez pas, d'ici à une minute, je me jette en bas, lui dit-elle. Vous m'avez deshonorée, vous m'aurez tuée. Décidez... Son beau visage exprimait en ce moment toute la démence de la fierté révoltée. Taraval, qui n'avait pas peur de beaucoup de choses, eut peur de ce visage-là. Un souvenir terrible lui traversa la pensée, celui d'un de ses amis auquel une maîtresse avait proféré une menace analogue en maniant un poignard, et qui avait répondu : « Faites-donc, ma chère, » par ironie, — et elle s'était frappée. Subitement, il vit le corps de Noémie dans la cour du château, ses membres brisés, sa tête inerte, et, quoique cet homme fût très capable d'aller jusqu'au crime pour satisfaire ses passions, cette image lui fut intolérable. Il se dit à lui-même qu'il fallait obéir, et qu'elle lui en saurait gré plus tard. Mais comment sortir sans être odieux ni ridicule ?

« — Dieu veuille, Mademoiselle, dit-il avec une tristesse dans son regard et dans sa voix, que vous ne sachiez jamais le mal que vous me faites en ce moment... — Et il s'en alla sans se retourner. — Il y avait une heure peut-être qu'il était entré.

« — Oh ! le lâche ! le lâche ! le lâche !... s'écria Noémie aussitôt qu'elle fut seule. Et tous les détails de l'odieuse scène lui revenant à la fois dans une nausée physique et morale, elle ressentit une douleur si aiguë, qu'elle erra éperdue dans la chambre, en tordant ses mains. Puis une idée surgit en elle, qui redoubla son épouvante... Si sa mère avait tout entendu ?... » (Ceci est faux, car il serait inadmissible que, dans le cas où elle eût entendu, elle ne fût pas accourue.) « Et le cœur étouffé comme dans un étau, retenant son souffle, faisant tourner la porte du salon dont le petit grincement l'angoissa, elle marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre de la comtesse... Aucun bruit... Sa mère dormait sans doute, et en ce moment où la jeune fille

venait de voir avec un tel frisson de dégoût et d'horreur ce qu'il y avait au fond de la passion d'un homme en qui elle avait cru, un besoin irrésistible s'empara d'elle de pleurer auprès d'un cœur dont elle fût bien sûre, d'embrasser un être qui fût bien à elle. Et doucement, pour ne pas réveiller la comtesse, elle ouvrit la porte. D'un coup d'œil elle vit le lit préparé, mais vide, et qui ne portait l'empreinte d'aucun corps. Où était sa mère ?... A cette question, une torture plus forte que la mort s'empara de Noémie. Un soupçon la traversa, et, comme dans un éclair, une vision lui apparut où le souvenir des réalités révoltantes qu'elle venait de subir elle-même avec une si soudaine épouvante s'unissait à la pensée de sa mère.

« Elle se jeta en pleurant sur le lit de sa mère : Ah ! maman ! maman !... » Elle sanglotait, le front dans l'oreiller, ne sachant pas si elle souffrait davantage du malheur qui l'avait frappée elle-même, ou bien de ce qu'elle venait de découvrir et qu'elle n'osait pas, qu'elle ne pouvait pas nommer. Elle était là, depuis combien de temps ? Elle ne se le demandait point, lorsque la porte s'ouvrit et la comtesse entra... Ce fut une de ces minutes où le sang, comme dit l'énergique langage des gens du peuple, ne fait qu'un tour. Noémie s'était retournée et avait regardé sa mère. Il n'y eut pas d'explication entre les deux femmes. L'angoisse de leurs deux visages était plus éloquente que toutes les paroles. Heureusement pour la comtesse, l'émotion fut si forte, qu'elle défaillit. Tous les objets tournèrent autour d'elle, qui s'affaisa. La fille, à qui la peur de voir mourir sa mère devant elle rendit son énergie, la porta sur le lit et s'agenouilla à son côté, le front sur sa main. Elle resta ainsi, pleurant toujours, et les heures de cette nuit s'achevèrent, car tout s'achève, même ces heures-là, — sans qu'un mot fût prononcé. »

Certes, cette scène est des plus dramatiques, mais est-ce donc toujours dans les châteaux que se passent toutes les horreurs inventées à plaisir par les romanciers ou faiseurs d'études. Dans le roman de M. Bauquenne, tout se passe dans un monde de princes, ducs ou marquis, et dans le château d'un autre prince, mais celui-là de la finance. Dans l'étude faite par M. Paul Bourget, ce sont encore des marquis, des comtesses, des gens du monde, et il semble que franchir la grille d'un château est presque aussi honteux que d'entrer dans les bouges les plus mal famés de nos grandes villes. — Quelle opinion l'on doit se faire de notre « monde ».

Maintenant, malgré les grandes qualités de travail de M. Paul Bourget, je me permettrai de lui dire que sa Noémie ma paraît bien innocente pour une jeune fille qui, « accoudée sur l'oreiller de son lit de jeune fille et ses beaux cheveux blonds tressés en une grosse natte, avait feuilleté tour à tour les œuvres

de Balzac et de Spielhagen, *Monsieur de Camors* et *Cometh up as a flower*, confusément, sans jamais se placer au point de vue impersonnel qui seul étatablit la perspective des œuvres de cette sorte et permet de s'affranchir de leur ivresse en les comprenant. »

Or, quand on a lu tout cela, et bien d'autres choses encore que laisse deviner l'auteur, lorsqu'un homme s'introduit nuitamment dans la chambre de cette jeune fille, ou bien elle le reçoit et met le verrou, ou bien elle le renvoie avec indignation, mais si elle écoute les mots de tendresse qu'il lui murmure dans le cou, elle doit savoir à peu près ce qui peut arriver, ayant lu les ouvrages cités par M. Paul Bourget, et cette phrase sur laquelle pivote évidemment le roman : « son innocence était si entière, qu'elle n'avait pas la notion vraie du péril qui la menaçait... » est une phrase creuse, sans portée et fausse, j'en appelle à tous ceux qui ont lu *Monsieur de Camors*.

*
* *

Un Homme délicat est une suite de petits récits par Gyp, du journal dont nous avons déjà parlé à propos des livres intulés *A la hussarde* et *les Audacieuses ;* mais, quoique les racontars signés Gyp ne soient pas d'une moralité absolue, on y rencontre un talent d'observation incontestable ! — C'est tant pis, mais c'est vrai !

*
* *

La Nuit maudite, par Jules Mary, le meilleur roman de cet auteur, ouvrage d'une grande portée, et que MM. les séducteurs (toujours un marquis, comme d'habitude) feront bien de méditer : seulement les filles de la campagne m'y paraissent douées d'une forte dose d'illusion, et s'imaginer que le marquis de Lesguilly va épouser Albine Mirande, très jolie, mais simple journalière, prouve que ladite Albine a juste assez d'esprit pour garder ses chèvres. Maintenant elle tue son amant, tant pis pour lui ! L'homme qui porte un titre et qui ment, n'est digne que de peu d'intérêt.

*
* *

La Petite Belette, par M. Henri Chabrillat, est un roman très vivant, surabondamment pourvu de péripéties aussi invraisemblables que dramatiques. Vrai roman populaire, où l'on rencontre l'émotion douce et les crimes les plus horribles ; de quoi rire et pleurer, frémir et s'emplir le cœur d'angoisses poignantes. Au fond, le récit des hauts faits d'une bande de malfaiteurs dirigés par un homme ayant une certaine position dans la société.

M. Xavier de Montépin, l'habile écrivain en l'art de prolonger un roman en des proportions tellement interminables que l'esprit s'y perd, publie deux nouveaux volumes, qui bientôt s'allongeront encore en deux autres. Les Amours de province aura le succès des innombrables autres romans de ce conteur aussi infatigable que ses lecteurs.

Cela se passe en 1830, au moment où Charles X envoyait les troupes françaises sur le sol africain pour y tenter la conquête d'Alger. Au milieu des péripéties extraordinaires et telles que l'imagination seule d'un romancier peut les inventer, un jeune lieutenant commet un de ces crimes comme celui nommé l'*Irréparable,* par M. Paul Bourget. De là, naissance d'un enfant et développement de tout un récit attachant et que le lecteur suit avec un intérêt toujours grandissant.

* * *

MM. A. Bacot et Georges Pradel nous mènent à travers l'Inde bouddhique, nous font traverser les mers et nous ramènent à Paris, au milieu du monde élégant. Le récit de ces écrivains semble tenir de la légende : des hommes vont piller un temple indou et en rapportent, après avoir lutté contre les prêtres et les panthères, des richesses immenses, et, particulièrement, un diamant d'une valeur énorme qui ornait le doigt de Bouddha. Ce diamant, le Diamant rouge, nommé ainsi à cause de la couleur particulière de ses feux, revient au doigt du dieu, grâce au grand-prêtre qui poursuit les ravisseurs jusqu'au sein de la société parisienne, où ceux-ci tiennent une position dont leurs crimes devraient les bannir. — Beaucoup de mouvement dans ce roman.

* * *

Le Pêcheur de l'île de la Borde, tel est le titre du roman que publie M. A. Poitevin. — C'est une œuvre très mouvementée, et où la recherche d'une femme passionnément aimée, subitement et mystérieusement disparue, amène une série de péripéties dramatiques et émouvantes. Ce roman, commencé sur les bords de la Seine, déroule ses nombreux incidents en Italie d'abord, puis en Russie ensuite, pour se terminer sur les mêmes rives fleuries du fleuve qui arrose le pied des coteaux de Port-Marly et de Bougival.

* * *

En ce temps de « déconstitutionnalisation », — ouf! — M. Paul Ginisty a

voulu faire, lui aussi, son petit congrès. Seulement au lieu de défaire des choses bonnes et saines, il a rétabli ce qu'une loi barbare avait voulu détruire; le bonheur conjugal.

La Seconde Nuit, roman bouffe, illustré de soixante-six dessins de Henriot, dessins aussi fantaisistes que le comporte la gaieté du sujet, raconte qu'une loi ordonne que tout prince régnant sur un duché d'Illyrie, une fois qu'il a un héritier ne saurait plus avoir avec son épouse d'autres relations que celle d'une simple courtoisie. Or, Orsino n'ayant été marié qu'un jour, puisque le lendemain de ses noces il dut partir pour une expédition lointaine, veut, à son retour, continuer à... présenter ses respects à sa digne et délicieuse moitié. Mais il a eu un héritier, et, le Grand-Conseil veille.

Tout ce que doit faire le prince régnant pour rejoindre Mme Orsino est inénarrable, mais les droits du cœur l'emportent sur l'article restrictif de la constitution. Le Congrès se réunit, et définitivement l'œuvre de déconstitutionnalisation — re-ouf! — s'accomplit, et Orsino peut cohabiter avec sa femme.

C'est une œuvre légère, vive et d'une humeur charmante. Il y a là-dedans des types ministériels à faire mourir de rire un sénateur inamovible ou l'inventeur de l'inoubliable « question préalable ».

*
* *

Feuilles d'acanthe, tel est le titre d'un volume de poésies de M. Armand Baron. Ce sont des poésies légères, très légères, pour lesquelles nous ne pouvons guère nous enthousiasmer. Nous pensons que la poésie doit élever l'âme beaucoup plus haut que ne peuvent le faire quelques fantaisies érotiques. M. Armand Baron, qui tourne bien les vers, qui ne manque pas d'originalité même dans l'imitation, reviendra aux bonnes traditions, nous en sommes certains.

*
* *

La Bibliothèque de géographie et de voyages, de l'éditeur Oudin, vient de s'enrichir d'un nouveau volume de M. Brau de Saint-Pol Lias.

De France a Sumatra par Java, Singapour et Pinang est un volume plein de détails curieux sur ces pays voisins de nos nouvelles colonies et contient nombre d'anecdotes intéressantes montrant les mœurs et coutumes des habitants de ces contrées lointaines.

On sait quel accueil aimable nous réservons à toutes ces publications qui réveillent l'esprit colonisateur de notre nation, dont le drapeau flottait jadis un peu partout sur tous les coins du monde.

ALEXANCRE LE CLÈRE.



Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris 10 septembre 1884.

Les ouvrages nouveaux sont d'une rareté telle en ce moment, qu'il nous serait difficile de remplir le cadre de notre Revue si les quelques volumes que nous avons reçus, par leur importance et leur valeur ne remplaçaient avantageusement la quantité qui fait absolument défaut.

Il semble que certains livres écrits par des hommes de science, et traitant de questions absolument spéciales n'offrent pas une distraction suffisante aux esprits un peu légers qui préfèrent, comme passe-temps, s'absorber dans la lecture des romans de mœurs ou d'œuvres d'imagination, plutôt que d'employer plus utilement leurs loisirs à apprendre des choses qui élèvent l'esprit, forment le cœur et ouvrent à l'intelligence des horizons que ferment, au contraire, bien des romans et autres ouvrages écrits, parfois avec talent, mais sans but utile.

Peut-être, comme moi, quelques-uns de nos lecteurs qui suivent pas à pas le mouvement littéraire de notre époque, ont-ils ressenti cette sorte de fatigue que donne la lecture suivie des élucubrations romantiques, et remarqué combien l'esprit se reposait au contraire en la variant, en la « coupant », si je puis m'exprimer ainsi, de lectures sérieuses. Voilà, je crois, une idée que n'ont pas encore compris les journaux, et je remarque, non sans surprise, que les feuilles populaires surtout, ne se contentent plus de publier un seul roman à la fois, mais agrémentent leurs colonnes déjà remplies des « faits divers » les plus émouvants, de deux romans aussi ineptes que faits pour surexciter l'imagination dévoyée de tous ces jeunes gens qui ne rêvent que fortunes rapides acquises par les moyens les plus audacieux : vol, pillage, assassinat.

Bien des fois nous avons signalé le danger de ces ouvrages offerts en pâture à de jeunes imaginations, à ces enfant du peuples élevés aujourd'hui un peu « à la diable », ne connaissant d'autre frein que la peur du « Sargot », n'ayant reçu ni éducation morale ni instruction religieuse. Je lisais dernièrement les débats de cette « Affaire de la bande de Neuilly », et, au milieu de débats assez insi-

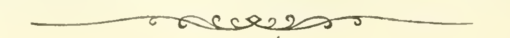
gnifiants, mais montrant bien le cynisme de ces jeunes gredins, je n'ai retenu qu'un mot : « Je lisais beaucoup de romans, et je visais à en égaler les héros. » — Je ne pense pas que jamais ce que nous avons dit de l'influence fatale des romans ait été si bien mis en lumière, et tel auteur qui, évidemment, lui, ne vise qu'à émouvoir ses lecteurs, peut se dire qu'il a eu le triste privilège d'avoir préparé l'esprit d'un Cornet ou d'un Marquelet quelconque à la jolie besogne qui vient de conduire le premier au pied de l'échafaud et qui en gravira les dégrés si sa peine n'est commuée par notre trop indulgent président de la République, et l'autre à aller « civiliser les Canaques » suivant le mot jeté par lui après la lecture du jugement.

Ce n'est pas assez des romans publiés dans les journaux. Une statistique contenant les renseignements les plus précis sur les bibliothèques municipales ouvertes au public m'est passée sous les yeux, et j'y ai vu avec stupeur le chiffre incroyable, énorme, effrayant des romans qui sont donnés en lecture aux personnes qui fréquentent ces bibliothèques. Je n'ai pas encore eu le loisir d'aller me rendre compte par moi-même du genre de romans offerts au public de ces salles de lecture, je veux bien croire qu'ils ne sont pas dangereux, mais je prétends que ce n'est pas du roman que les lecteurs des bibliothèques publiques doivent se farcir la tête. A mon avis, en dehors des classiques, et je crois que peu de gens les lisent, tout ce qui est œuvre d'imagination devrait être banni du catalogue des bibliothèques populaires. Le peuple, dont l'éducation n'est point achevée au sortir des écoles municipales a autre chose à apprendre que les formules fantaisistes des romanciers en renom, sans en excepter les œuvres écrites sous le titre de « roman scientifique », genre qui, entre parenthèse, me paraît prendre une place trop large dans les livres donnés comme cadeau aux enfants.

Je ne comprends le livre scientifique à mettre entre les mains des lecteurs fréquentant des bibliothèques publiques municipales ou autres que lorsqu'ils sont écrits pour les gens qui veulent étudier, mais je n'admets pas la fantaisie se mêlant à la science et laissant de fausses idées dans les jeunes intelligences.

La disette littéraire de ces deux derniers mois va prendre fin, et nous savons que les imprimeries ne chôment pas ; avec la rentrée des amateurs de villégiature, nous allons voir surgir une quantité d'ouvrages nouveaux, dont nous donnerons sans tarder les comptes rendus à nos lecteurs avec la sincérité et l'indépendance qu'ils ont toujours rencontrées dans nos appréciations.

Gaston d'Hailly.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

SCIENCE — HISTOIRE

L'ouvrage que vient de publier le ministre de la marine, LA MARINE DE GUERRE, *son passé et son avenir,* répond à certaines préoccupations qui se sont fait jour à propos du travail de M. Gabriel Charmes, sur LES TORPILLEURS AUTONOMES, et arrive bien à l'heure où les questions maritimes commencent à appeler l'attention du public d'une façon très sérieuse.

« Il faut, à tout prix, dit M. Gougeard, intéresser le grand public français aux choses de la marine. Elles ne peuvent que gagner à être enfin connues, appréciées sous leur véritable jour, envisagées sur leur véritable terrain, sur le seul domaine qui soit entièrement à elles, celui de la mer. Il ne faut pas que la sympathie bien légitime qui s'adresse au courage, au talent des officiers, qui sont en même temps des généraux expérimentés, des capitaines habiles, fasse perdre de vue le rôle principal de la marine. Il faut que ce rôle principal de la marine, il faut que ce rôle lui-même soit bien connu, que l'on sache, ainsi qu'on le disait dans un travail remarquable, paru il y a quelques années, et qu'on s'est plu à attribuer à l'initiative du regretté amiral Touchard, que la France doit avoir deux bras pour la défendre, son bras droit, qui est son armée, et son bras gauche, qui est sa marine.

« Il ne faut pas que le public croie plus longtemps que la marine est pour ainsi dire un objet de luxe, une de ces fantaisies ruineuses que l'on satisfait quand les finances sont prospères, que l'on abandonne ou que l'on néglige, quand les jours difficiles sont venus. Nous voudrions, ainsi que cela se passe en Angleterre, que des rendez-vous solennels fussent donnés à la tribune du Parlement pour agiter, sinon pour résoudre les grande questions qui l'intéressent. Les reproches, mérités ou non, les attaques violentes, injustes même, n'ont pas le don de nous effrayer. L'ardeur, dût-elle être poussée à ce point, que l'on vît comme de l'autre côté du détroit, en 1866, la politique faire invasion dans un domaine qui n'est pas évidemment le sien, les torys partisans convaincus des navires à tourelles, et les whigs, préférant, avec M. Reed, les

bâtiments à réduit central : tout vaut mieux que l'indifférence, tout doit être fait pour la combattre ; mais, en cela comme en toutes choses, il ne faut pas se borner à la regretter, à la déplorer, à passer son temps à la constater. Ce n'est rien que de dire, de répéter : « En France, l'opinion n'est pas tournée vers les « choses de la mer. » C'est là une attitude à la hauteur de toutes les intelligences et de toutes les énergies.

« Cette indifférence du pays est dangereuse et de nature à mettre sa sécurité en péril. Dès lors, il faut la combattre par tous les moyens. Mais il faut que l'initiative vienne d'où il sied, du pouvoir exécutif responsable. Le moment, malgré notre gène financière momentanée, est favorable. » M. Gougeard voudrait voir créer à Paris un grand centre scientifique qui s'occuperait de tout ce qui a rapport à la marine, une sorte d'Académie discutant les systèmes, incitant à la contradiction et recueillant pour les faire passer dans le domaine de la pratique, des opinions sérieuses librement discutées et sévèrement contrô lées.

Il n'est pas douteux, et tout le monde le sait, que nous donnons à nos qualités d'expansion, qui sont très réelles, un large essor. Notre politique coloniale est arrivée à son maximum d'intensité ; elle est plus active qu'à aucune autre époque de notre histoire. « Il ne suffit pas, dit l'auteur de l'ouvrage dont nous essayons de faire comprendre l'importance. ...pour panser les blessures de la France, pour refaire sa grandeur, de passer son temps à contempler la frontière dans une extase hébétée; il faut autre chose. » Et M. Gougeard approuve la politique engagée en ce moment; mais, dit-il, « à condition que l'on créera aussi l'instrument qui la rende et possible et féconde. » Il faut une armée coloniale et il faut une marine, élément prépondérant du but à poursuivre.

Nous venons de fonder un empire de vingt millions d'habitants, sur les sentiments intimes desquels il serait dangereux de se bercer de trop d'illusions. Nous nous y trouvons dans cette bizarre situation que nous laissions en même temps fermer devant nous la porte qui y conduit.

Dès lors, nous devons y entretenir une force assez considérable pour se suffire à elle-même, pour pouvoir, en temps de guerre, résister à tous les agresseurs venus du dehors ou à des voisins peu sûrs, malgré les traités, et cela sans espérances d'être secourus si le canal de Suez nous était fermé.

Avec la connaissance acquise dans la conduite des affaires ressortissant du ministère qu'il a occupé, M. Gougeard examine, en quelques pages sur lesquelles nous appelons l'attention de nos lecteurs, la situation maritime et coloniale de la France.

Entrant alors à fond dans la question technique, l'ancien ministre de la

marine se demande si le torpilleur l'emportera sur le cuirassé ? Le torpilleur « autonome » est-il le vaisseau de guerre de l'avenir ?

M. Gougeard pense que l'on s'est trop engoué des cuirassés et que l'on en va faire autant pour le torpilleur. Il compare ces derniers au brûlot du XVIIe et du XVIIIe siècle. Son atteinte, comme celle du torpilleur était mortelle ; comme le torpilleur aussi, il était, s'il manquait son but, voué à une destruction certaine.

« Contre un adversaire au mouillage ou désemparé, son action est toute-puissante, plus douteuse en haute mer, en présence d'un ennemi en possession de tous ses moyens.

« Comme le torpilleur, le brûlot est autonome, bien plus autonome encore, car il est monté par un personnel différent, commandé par des officiers qui forment, dans la marine de l'époque, une catégorie distincte. A Fontarabie, à Syracuse, ses effets destructeurs ont été terribles : l'amiral espagnol, des milliers de combattants ont succombé dans les incendies qu'il a allumés.

« Un escadre qui avait consommé sans effet utile tout ou partie de ses brûlots était fort compromise. C'est ainsi qu'une escadre de nos jours, si elle était dépourvue de torpilleurs, serait très certainement détruite par une escadre de même force qui en conduirait à sa suite. La lutte même serait à ce point inégale, que nous ne voyons pas comme elle pourrait être soutenue.

« Le brûlot a disparu pourtant, et pour quelles raisons ?

« C'est qu'il est devenu à peu près impuissant contre le bâtiment de guerre du temps, et que ses chances de l'aborder et de le détruire sont devenues presque nulles. C'est ainsi et pour la même raison, que disparaîtra sous peu le torpilleur autonome. Sa force est dans sa vitesse. Lorsque le bâtiment de combat sera devenu aussi rapide que lui, il sera condamné à disparaître, à moins cependant que l'on puisse dire que c'est lui-même qui s'est transformé, armé, protégé et immensément agrandi, il est devenu lui-même le seul, l'unique instrument des combats de mer. Ce serait là une querelle de mots qu'il est absolument inutile d'instituer à l'avance.

« Où en est donc la marine de la France et on peut dire de l'Europe ? Tous les bâtiments qu'elle possède à flot, tous ceux qui sont sur les chantiers sont exactement dans la même situation. Les uns sont plus lents ou plus rapides, ont des rayons d'action différents ; ils sont plus ou moins protégés contre l'artillerie, mais aucun ne peut résister à la torpille. En même temps, toutes les nations, sans rien changer à ces types, s'ingénient à créer à côté d'eux des navires minuscules d'abord, mais que nous voyons s'élever peu à peu, puis très rapidement dans l'échelle des grandeurs, et qui sont destinés, au moyen de

cet engin redoutable, à les détruire. On dépense par an 25 à 30 millions pour créer une flotte de combat, et à côté et en même temps on arrive à la rendre inutile avec une dépense d'un a deux millions au plus. En vérité, s'imagine-t-on que cet état de choses puisse durer ? Il est temps, plus que temps, de prendre un parti. On a le choix entre les deux ordres d'idées suivants : d'abord, on peut se dire en somme : la torpille est-elle à ce point destructive qu'on ne puisse parvenir à conjurer ses effets ? Elle est aujourd'hui de 14 kilogrammes de fulmicoton.

« Essayons d'y résister. Que faudrait-il pour cela ? Pas grand'chose. Que sur les types *Tonnerre* et *Redoutable* on emploie en cloisons étanches en formation d'un réseau d'alvéoles, quelques centaines ou même davantage de tonneaux de fer et d'acier, on parviendra à faire un navire que la torpille ne coulera pas, au moins du premier coup. Mettons-nous donc en train et faisons vite, si c'est possible. Employons à la recherche de l'insubmersibilité les poids que nous consacrions à la protection ; en abandonnant la cuirasse, transformons-la en cloisons solides qui empêcheront le navire de couler. Mais ces beaux projets ne seront pas à moitié réalisés, que de 14 kilogrammes la torpille aura passé à 28, puis peut-être à 50 kilogrammes ? Nous verrons alors se reproduire, sous une forme à peu près semblable, mais avec une certitude d'insuccès encore plus démontrée, la lutte entre le canon et la cuirasse, attendu que l'offensive est encore plus puissante et que les matières explosibles sont loin d'avoir dit leur dernier mot. C'est un procédé, pourtant. Nous ne conseillerions à personne d'en user. Mais encore cela vaudrait-il mieux que de ne rien faire du tout, de se traîner sous cette armure prétendue invulnérable, de faire des bâtiments à ceinture complète, de cuirasser et de cuirasser encore. Quoi ! on n'en sait trop rien.

« Il y a, en revanche, une autre voie dans laquelle nous conseillerons d'entrer, et le plus tôt sera le mieux ; car, en pareille matière, et qui l'ignore ? tout est dans la priorité et la rapidité d'exécution.

« Il suffit de cesser de se rendre à l'évidence, de voir que la vitesse est l'arme même des combats de mer. Au lieu de laisser de chétifs bateaux qui en sont pourvus, menacer de détruire votre matériel de combat, le soustraire à leur action en faisant des navires aussi rapides et même plus rapides qu'eux, des navires qui fileront 21 nœuds au moins et qui seront dans des conditions que nous nous réservons de déterminer.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que les constructeurs et les marins savent que la masse est essentiellement favorable à la vitesse, qu'il est plus facile de faire marcher à une vitesse égale et si rapide qu'elle soit, un grand navire qu'un

petit, qu'il faut dépenser pour cela moins d'effort. Cette belle découverte, si c'en est une, date de loin, a près de deux siècle et demi. C'est ainsi que le père Fournier nous raconte avec une grande naïveté, que tout le monde s'imaginait que le vaisseau *la Couronne*, à cause de son immense masse, serait lourd et lent à plaisir, et qu'on fut étonné, lorsqu'en 1636, il fit sa première apparition dans la flotte de l'archevêque de Bordeaux, de voir qu'il précédait de beaucoup tous ceux qui naviguaient de conserve avec lui. La science de l'architecture navale rend parfaitement compte d'un pareil phénomène et la vapeur, en remplaçant le vent comme moyen de locomotion, n'y a rien modifié. C'est donc avec raison que l'enseignement officiel, absolument d'accord avec la théorie et la pratique, n'a cessé d'affirmer et de professer une vérité qui ne saurait être mise, ni en doute, ni en discussion. »

C'est alors que M. Gougeard propose la construction de navires qu'il dénomme « véritable bâtiment de mer », possédant des qualités nautiques au même degré que nos meilleurs navires, dont l'arme principale sera la torpille. Il veut qu'il soit insubmersible, que l'artillerie, jusques y compris le modèle des canons de 27 frettés et tubés, tirant sous les angles d'incidence probable, ne puisse rien contre ses organes essentiels. Il veut qu'il ait une vitesse égale et même supérieure à celle qu'ont obtenue aux essais les torpilleurs 63 et 64. Il filera entre 20 nœuds 5 dixièmes et 21 nœuds.

Il coûtera, en y comprenant tout son armement et prêt à prendre la mer avec ses approvisionnements, 2 millions 500,000 francs environ, peut-être un peu davantage,

L'auteur pense que ce genre de navire a toutes les qualités nécessaires pour résister non seulement aux torpilleurs, mais, en plus, étant porte-torpilles, il peut attaquer les plus gros cuirassés dans des conditions de supériorité incontestables, et, cinq navires comme celui-là, quoique coûtant cinq ou six fois moins que les énormes masses qui ont engoué les constructeurs détruiront celles-ci parce qu'elles ne peuvent lui échapper.

M. Gougeard, qui a écrit son volume pour être lu, non seulement des hommes compétents, mais aussi des gens du monde, a si bien su présenter son sujet que moi, qui ne suis bien certainement pas de la partie, je n'en ai pas laissé échapper une seule ligne.

Il est certain que les choses de la marine avaient été un peu délaissées depuis la guerre de 1870, où notre flotte ne nous servit absolument à rien, puisqu'elle n'avait pas de soldats à débarquer en un point quelconque en Allemagne ; bien au contraire, les marins servirent comme soldats sur terre et en France même; mais depuis l'invention du torpilleur et surtout après les exploits

de nos navires en Chine, tout le monde s'intéresse aux progrès ou au moins aux études sérieuses qui sont faites pour y arriver.

Le livre de M. Gougeard est émaillé de récits, de faits de guerre véritablement curieux. exemple le combat entre le cuirassé chilien à réduit le *Cochrane* et le *Blanco-Encalada*, contre le cuirassé péruvien à tourelles le *Huascar*.

« Le combat soit entre les escadres, soit entre les bâtiments isolés, prenait fin lorsqu'un des belligérants inférieur ou en force, ou en habileté, ou en sang-froid, ou en courage, avait subi dans sa carène, dans ses batteries, dans ses moyens de locomotion, dans son personnel, des sévices tels, qu'il ne pouvait les supporter plus longtemps, et qu'à tort ou à raison, selon son tempérament et son énergie, il jugeait que toute résistance était devenue impossible.

« La lutte avait lieu entre les engins de guerre, mais aussi et surtout entre les hommes, et la victoire restait au plus brave, au plus expérimenté, surtout aux plus adroits tireurs, aux plus habiles manœuvriers. Il en est et il en sera toujours ainsi. Le dernier mot restera aux organisations de personnel, qui puisent leur force dans la nation même, aux officiers habiles, instruits, ayant un haut sentiment de leur devoir, à ceux dont on aura préparé avec soin l'éducation pendant la paix, à ceux qui auront reçu les satisfactions nécessaires, à ceux en un mot auxquels on aura su faire, dans l'organisation maritime, la place qui leur revient ; à la condition pourtant qu'ils soient en possession d'un matériel sensiblement égal en valeur à celui de leurs rivaux.

« Examinons donc si toutes ces vérités ont cessé d'avoir cours, si la vapeur qui a transformé la marine, si la puissance grandissante du canon, la résistance des murailles y ont porté atteinte. Jetons un coup d'œil sur les combats qui se sont livrés hier sous nos yeux, et voyons s'ils viennent les infirmer.

« Il n'y a aucun enseignement sérieux à tirer, selon nous, de la lutte maritime engagée entre l'Italie et l'Autriche, et de la bataille de Lissa, qui l'a terminée; à l'exception d'un point seulement, sur lequel nous aurons à revenir lorsque nous nous occuperons des combats par le choc, et que nous laissons pour le moment, intentionnellement, de côté. Les types sont trop divers, l'action trop bizarrement engagée pour qu'il soit possible d'en rien déduire.

« L'escadre italienne est mal préparée à la lutte par son inexplicable insuccès contre les forts de l'île. Elle est surprise, se forme mal et à la hâte. La médiocrité des hommes et leur infériorité même est évidente. Quelle action a eue sur le résultat la rivalité entre le vice-amiral Persano et le vice-amiral Albini ? C'est encore ce qu'il est bien difficile de préciser.

« Mais il est une lutte héroïque, engagée entre des hommes d'une bravoure à toute épreuve, bons marins, ayant à leur disposition un matériel à peu près

semblable à celui que nous possédons. Elle s'est terminée par un combat à jamais mémorable entre le cuirassé chilien à réduit le *Cochrane,* secondé à la fin de la lutte par un bâtiment exactement semblable à lui, le *Blanco-Encalada,* contre le cuirassé péruvien à tourelles le *Huascar.*

« L'étude de cette lutte est au plus haut point instructive. Nous laissons intentionnellement de côté toutes les autres. Elle porte un éclatant témoignage de l'initiative des capitaines, de leur énergie, de la bravoure, de l'habileté des états-majors et des équipages,

« Les trois bâtiments engagés réalisent au même degré que la plupart de ceux actuellement en service dans les escadres d'Europe les derniers perfectionnents. Le *Huascar* est à tourelles. Là sont installés deux canons de 24 centimètres, dont la pénétration est supérieure à celle du modèle français. Il est cuirassé de bout en bout, à la flottaison et dans les parties principales, à 23 centimètres. La vitesse en service courant est de 11 à 12 nœuds, un peu inférieure à celle du *Cochrane.* Il possède des torpilles Lay et s'en est servi sans succès dans un précédent engagement. Dans un combat antérieur contre le grand croiseur anglais, le *Shah,* ce navire avait également et sans l'atteindre dirigé contre lui deux torpilles Whitehead.

« Les cuirassés *Cochrane* et *Blanco-Encalada* sont à réduit central, à peu près du même modèle, mais de dimensions plus modestes que les cuirassés qui composent actuellement notre escadre. Leur cuirasse est à peu près égale et supérieure en résistance à celle du *Huascar.* Ils portent six canons chacun, tirant par les sabords du réduit, tandis que ceux du *Huascar,* qui sont de force égale, mais dont le nombre n'est pas supérieur à deux, ont l'horizon entier pour champ de tir. C'est, avec des dimensions réduites et un peu différentes, mais pourtant suffisamment comparables, un exemple pris sur le vif du combat que pourraient se livrer entre eux l'*Amiral-Duperré* et la *Dévastation.* Les trois navires que nous avons décrits sortent des chantiers anglais. Ils ont fait preuve de qualités nautiques suffisantes pour faire cette longue traversée, en passant par le détroit de Magellan. Leurs équipages, très braves, paraissent inégalement exercés. Peut-être même est-il permis de penser que l'infériorité du tir du *Huascar* qui, dans les nombreux combats qu'il a livrés, a été exceptionnellement mauvais, provenait d'erreurs dans la graduation des hausses et des curseurs de déviation. Les capitaines sont des officiers excessivement remarquables. L'amiral Grau, qui commande le *Huascar*, a, dans maints combats, donné des preuves de sa hardiesse, de son sang-froid et de son habileté.

« Le gouvernement chilien n'a pas hésité à remplacer dans le commandement du *Cochrane* et du *Blanco* deux capitaines qui ne s'étaient pas montrés dans

les engagements précédents assez habiles, ou qui, peut-être, n'avaient eu d'autre tort que de n'avoir pas assez réussi. C'est le 7 octobre 1879 qu'eut lieu ce combat mémorable.

« L'action s'engage à 9 h. 20 m. du matin. Le *Cochrane* s'étant approché à 2,500 mètres du *Huascar,* ce dernier lui envoie un obus et continue un tir en retraite, auquel il n'est pas répondu.

« Le *Cochrane* marche sensiblement mieux ; en dix minutes, il s'est rapproché de 1,500 mètres, et le combat sérieux s'ouvre à 500 mètres environ. L'efficacité du tir est loin d'être égale de part et d'autre ; le cuirassé chilien ne perd pas un seul de ses projectiles, tandis que les obus du *Huascar* manquent presque toujours le but et se perdent inutilement dans la mer. A 9 h. 55 m., l'amiral Grau est tué, un obus l'atteint à la hauteur de la ceinture, et son corps est entièrement détruit. Le même projectile tue son second, le capitaine de vaisseau Diego Ferré, qui se trouvait près de lui.

« Le commandant Aguerri prend alors le commandement et ne le garde pas longtemps. Il se trouvait dans la tourelle et se disposait à remplacer l'amiral, lorsqu'un obus traversant la muraille, le frappa mortellement. Le même projectile mit hors de combat dix servants et brisa le tourillon du canon de droite. L'artillerie du *Huascar* est dès lors réduite de moitié. Le combat continue énergiquement avec le canon de gauche, la petite artillerie et les mitrailleuses, sous les ordres du capitaine Carjaval. Les deux adversaires sont à 200 mètres ; il est 10 h. 5 m. C'est alors qu'entre en scène le *Blanco-Encalada,* qui s'est approché de toute la vitesse de sa machine, et n'est plus qu'à 300 mètres. Le *Huascar* se précipite sur ce nouvel adversaire, cherche à le frapper de son éperon, mais le cuirassé chilien se détourne à temps, évite le choc, et lui envoie à très courte distance toute sa bordée. Le capitaine Carjaval et le lieutenant Palacios sont grièvement blessés. La situation du *Huascar* devient alors très critique, serré à moins de 200 mètres par deux adversaires qui disposent de six pièces, tandis qu'il ne lui en reste plus qu'une pour leur répondre.

« Le commandement échoit dans cette triste circonstance au lieutenant Pedro Garezon, qui continue la lutte avec la même énergie que son prédécesseur. Mais cette lutte est sans espoir. Le lieutenant Rodriguez, le dernier officier disponible, a la tête emportée par un boulet pendant qu'il assure le pointage de la dernière pièce.

Il est 10 h. 25 m. Le combat dure depuis 55 minutes. A ce moment la drisse du pavillon ayant été coupée par un projectile, les Chiliens croient que le *Huascar* se rend et cessent le feu.

« Mais le lieutenant Garezon ordonne de hisser à nouveau le pavillon péru-

vien et l'appuie d'un coup de canon, l'énergie des défenseurs du *Huascar* n'est pas encore épuisée.

« Le *Blanco-Encalada* se précipite sur lui pour le frapper de l'éperon et n'y peut parvenir, sa bordée vient pourtant frapper à bout portant le malheureux navire. Les effets de cette décharge sont désastreux, les palans du gouvernail sont encore coupés et le navire désemparé pour la troisième fois. L'explosion des obus a démoli tous les logements, un commencement d'incendie s'est déclaré à l'avant. L'équipage commmence a être démoralisé et demande à se rendre; aussi bien un nouvel ennemi est arrivé sur le lieu du combat : la canonnière *Gavadonga*, qui n'a que le temps d'envoyer un coup de canon au *Huascar*. Le lieutenant Garezon est au pied de la drisse du pavillon, le révolver à la main, menaçant de brûler la cervelle à quiconque osera y toucher. Puis, décide à couler son navire plutôt que de le rendre, il se rend dans la machine pour faire ouvrir les robinets de prise d'eau. Pendant son absence, le pavillon est amené. Il est 10 h. 55 m.

« Nous avons décrit ce combat très sommairement, mais pourtant avec quelques détails. Nous éprouvons, en effet, un véritable plaisir à enregistrer le nom de si braves gens. Mais si nous avons cru nécessaire de décrire et les péripéties de la lutte et son résultat final, c'est qu'elle comporte, selon nous, de très graves enseignements.

« Voilà donc des navires comparables à ceux dont se compose la flotte française, et aussi les flottes anglaise et italienne, en faisant abstraction des types géants, sur lesquels nous aurons à nous expliquer plus tard. Ils réalisent les derniers perfectionnements. Ils ont la vitesse, la cuirasse, l'éperon, l'artillerie de gros calibre. Comment cependant finit la lutte. quelles sont les raisons déterminantes qui mettent fin au combat. C'est lorsque le vaisseau le *Huascar* a reçu dans sa coque, dans son artillerie, qui, dans le cas qui nous occupe, était diminuée juste de moitié, son personnel, des sévices qu'il était incapable de supporter plus longtemps. L'état-major du *Huascar* était composé de 7 officiers, parmi lesquels 6 avaient succombé, étaient tués ou très grièvement blessés.

« Le tiers de l'équipage était atteint, et même beaucoup plus de la moitié, si on n'a égard qu'aux véritables combattants. Il n'a souffert ni dans ses œuvres vives, ni dans ses moyens de locomotion. Dans les œuvres mortes, les avaries ne sont pas assez graves pour que, deux mois après, réarmé et réparé, il n'ait pu reprendre la mer et cette fois sous le pavillon du vainqueur. Il s'est rendu pourtant après un combat, qui, de l'avis de tous, doit être considéré comme vaillamment soutenu. Il s'est rendu pour les mêmes causes qui, dans le passé,

depuis les origines de la marine, ont entraîné la capture de tous les navires. Ce fait est digne de remarque. C'est qu'en définitive, que les engins soient primitifs ou perfectionnés, ce sont toujours les hommes qui s'en servent et qu'il y a une limite aux sévices qu'ils peuvent supporter, surtout lorsqu'ils se sentent à peu près hors d'état d'en infliger de pareils à l'adversaire. C'est dans ces circonstances que les soins de tous les instants, la sollicitude de chaque jour, dont le personnel et surtout le personnel officier doit être l'objet, trouvent leur récompense. Il n'est pas douteux que s'il s'était encore trouvé deux ou trois hommes de la trempe et de la valeur du lieutenant Garezon, le combat eût continué. Ce n'eût pas été une entreprise folle, et voici pourquoi, c'est que tant qu'un navire flotte, marche et gouverne, on ne voit pas de raisons suffisantes pour le rendre, et c'est ici, si belle qu'elle soit, le point faible de la défense du *Huascar*. Qui peut calculer les chances que la fortune de la mer réserve à ceux qui ne désespèrent pas d'elles ? mais aussi quel personnel faut-il avoir préparé, pour qu'il soit à la hauteur de semblables devoirs ? »

Et c'est bien là le mot de la fin dans ce genre de combat.

Le journal russe *le Nouveau-Temps* raconte l'attaque dirigée par la flottille de torpilleurs du capitaine Verkovski ; de cette expérience ressort évidemment la condamnation de l'énorme cuirassé et le besoin du navire de combat recommandé par le travail de M. Gougeard.

« Les torpilleurs étaient au nombre de six : le *Delfin*, la *Galka*, le *Perepel*, la *Drosd*, la *Kanaréika* et le *Diatel*, accompagnés de trois chaloupes canonnières. L'expédition se met en marche dans la nuit du 20 août, à dix heures du soir.

« ... Les torpilleurs marchaient à pleine vitesse ; deux d'entre eux, ne pouvant déployer une rapidité égale, le *Diatel* et le *Perepel*, étaient un peu en arrière. Les chaloupes canonnières suivaient à une assez grande distance et s'arrêtèrent à un moment donné en vue de protéger la retraite des torpilleurs après l'attaque. Ceux-ci s'avançaient en ordre et dans le plus grand silence dans la direction de l'escadre ennemie, dont les reconnaissances antérieures avaient fait reconnaître la position, la frégate *Svetlana,* le plus fort bâtiment ennemi, était l'objet de l'attaque. Arrivés à deux milles du détroit, nos torpilleurs remarquèrent les feux électriques des canots de garde, mais l'obscurité empêchait de voir les canots eux-mêmes et les autres navires. Toutefois sans ralentir leur marche, ils se portèrent rapidement en avant. Ils passèrent complètement inaperçus à côtés des canots de garde et des torpilleurs ennemis et se dirigèrent vers la *Svetlana*. Mais à ce moment un des canots de garde, re-

marquant sans doute l'approche des torpilleurs restés en arrière, lança la fusée de signal.

« Aussitôt l'alarme fut donnée dans toute l'escadre, et, une minute après, chaque navire ouvrait un feu roulant de ses canons révolvers et de sa mousqueterie. Mais cette minute avait suffi pour la destruction de la *Sevtlana*.

« Les torpilleurs *Delfin* et *Galka* avaient réussi, avant l'ouverture du feu, à s'approcher de la frégate à la distance d'environ deux cents toises et à lancer contre elle leurs torpilles Whitehead.

« D'après les ordres du capitaine Verkovski, l'attaque avait été concentrée dans le but, si les premiers torpilleurs manquaient leur effet, que les autres pussent achever la besogne à tout prix. De cette façon, ne disséminant point ses forces sur plusieurs navires, l'attaque des torpilleurs devait obtenir un succès à peu près certain. Des trois torpilleurs qui attaquaient la *Svetlana*, un seul, la *Drosd*, tomba dans un faisceau de lumière électrique et fut en conséquence considéré comme coulé à fond. Les deux autres atteignirent leur but, comme on l'a vu. En outre, un des deux torpilleurs restés en arrière, le *Perepel*, profitant de la confusion générale, se glissa sans être aperçu vers le rivage, et y ayant attendu la fin de la furieuse canonnade, apparut à l'improviste au milieu de l'escadre ennemie. Il s'approcha à son tour de la *Svetlana* à la distance de cent toises et lança contre elle sa torpille. C'était le dernier coup pour la malheureuse frégate, qui devait être désormais considérée comme anéantie.

Après cet exploit, les torpilleurs retournèrent à Cronstadt, vers les huit heures du matin. L'ennemi n'osa pas les poursuivre dans la crainte de tomber sous le feu des énormes pièces de onze pouces des chaloupes canonnières.

« Cette reconnaissance, opérée par le détachement du capitaine Verkovski, a prouvé une fois de plus combien est irrésistible une attaque de nuit des torpilleurs, pour peu qu'elle soit menée avec énergie et persévérance, et combien elle est dangereuse même pour les navires qui ont pris toutes les mesures de précaution contre les surprises nocturnes. Il est extraordinairement difficile, même avec le secours des feux électriques, de discerner l'approche d'un torpilleur durant une nuit sombre. Devant l'attaque combinée de plusieurs torpilleurs contre un seul navire, ce dernier doit infailliblement succomber malgré ses canons à tir rapide. On peut hardiment affirmer, en se fondant sur de nombreuses expériences, que, sur six torpilleurs, deux atteindront leur but destructeur. *La supériorité de la peu coûteuse torpille sur le dispendieux cuirassé est aujourd'hui évidente*, et il est temps de tirer les conséquences budgétaires de cette démonstration. Les torpilleurs ont cependant encore be-

soin d'être perfectionnés, la rapidité de leur marche doit être portée à son maximum. Ils doivent être dotés d'une beaucoup plus grande facilité d'évolution et des moyens indispensables pour leur défense. Actuellement un torpilleur, une fois son engin lancé, est absolument désarmé contre une attaque des canots à vapeur qui possèdent une beaucoup plus grande facilité de mouvement et de moyens d'attaque. Dans la dernière expédition, le capitaine Verkowski a essayé personnellement sur le torpilleur *Kanareïka* de couper en deux au moins l'un des canots qui l'attaquaient. Mais ces derniers esquivaient toujours le coup qui les menaçait, sans cesser de couvrir le torpilleur du feu de leurs canons-révolvers et de leur mousqueterie. Les torpilleurs doivent positivement être armés, outre leur engin spécial, de légers canons à tir rapide et de petites torpilles à main. Cela leur est indispensable, tant pour se défendre que pour attaquer les canots ennemis et les autres torpilleurs. »

⁂

Un volume d'un tout autre genre appelle l'attention du public, c'est un livre de recherches historiques sur la religion des Hébreux, écrit par M. Émile Ferrière et qui a pour titre : PAGANISME DES HÉBREUX JUSQU'A LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

S'il est quelque chose qui soit hors de discusion, c'est la suprême importance de la Bible. Voici dix-sept siècles qu'en Europe ce livre domine le monde politique et religieux ; et son influence n'est pas près de s'éteindre. C'est encore lui qui, selon M. Ferrière, divise le plus la société moderne ; parmi nous n'a pas cessé de retentir, dit-il, la sinistre parole de Jésus : « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu y apporter la paix, mais l'épée ; car je suis venu séparer le fils d'avec son père, la fille d'avec sa mère ; et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison. » (*Mathieu*, x, 34-36.)

Relativement à l'histoire antique, la Bible nous fait connaître les mœurs d'une race différente, de cette race aryaque de qui dérivent presque tous les peuples européens ; elle renferme donc des documents précieux pour l'établissement d'un tableau complet de l'esprit humain. A ce deuxième point de vue, la Bible offre un grand intérêt au philosophe.

Elle lui présente un non moins vif intérêt relativement à la grande loi biologique, celle de l'évolution. Tout dans la nature physique est soumis à la loi d'évolution ; il en est de même dans l'ordre intellectuel et moral. Avant d'arriver, par exemple, à la notion abstraite de la cause unique, l'homme à dû passer par les phases successives du fétichisme et des religions positives.

Serait-il vrai qu'au milieu de la barbarie originelle et fatale, un peuple ait fait exception et que, sans subir les phases de la loi d'évolution, il se soit élevé, du premier coup, à la notion d'un Dieu unique? Si le monothéisme prétendu primordial des Hébreux était historiquement démontré, la loi d'évolution en éprouverait une telle atteinte, qu'elle en perdrait son caractère auguste: au lieu d'être un guide assuré pour le savant, elle déchoirait au rang d'une indication simplement utile, ce serait une témérité sans excuse que d'établir sur elle le fondement des études naturelles. Prouver par des faits, conformément à la méthode expérimentale, que le monothéisme primordial des Hébreux est une fiction; que le peuple d'Israël a été païen et a partagé toutes les pratiques du paganisme cananéen jusqu'à la captivité de Babylone, tel est le but que s'est proposé M. Émile Ferrière, dans le livre que nous présentons à nos lecteurs, sans en approuver ni en repousser les conclusions, laissant à de plus savants que nous le soin de le réfuter. En tout cas, l'auteur base son dire sur deux faits :

1° On se serait laissé égarer par la fausse chronologie attribuée à chacun des livres de la Bible et surtout au Pentateuque;

2° On s'est laissé égarer par le point de vue théologique, étroit, partial, dit M. Ferrière, où se mettent les auteurs de ces livres.

Quoi qu'il en soit, nous avons lu cet ouvrage avec une attention soutenue et nous y avons trouvé un désir ardent de rechercher la vérité; seulement, comme dans toutes ces questions où chacun de ceux qui les étudient se place à un point de vue différent, il ne nous est pas démontré qu'un autre savant n'arriverait pas de son côté à battre en brèche et à effondrer complètement les résultats obtenus par les recherches de l'auteur du PAGANISME DES HÉBREUX JUSQU'A LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

*
* *

L'ouvrage de M. Victor Thierry, APRÈS LA DÉFAITE, est écrit dans une idée essentiellement patriotique. Ancien officier d'état-major, prisonnier de guerre en Allemagne, il a consacré ses longues heures de souffrances morales à peindre les douloureuses impressions ressenties par l'homme brave et plein de vie qui doit assister les bras croisés, mais les larmes aux yeux et le cœur meurtri, au viol sacrilège de sa mère, la Patrie.

Lorsque l'on veut bien lire entre les lignes de ce livre, lorsque l'on ne suit pas seulement ce qui est écrit, mais bien que l'on entre dans la pensée de celui qui a essayé de jeter toute son âme sur le papier sans pouvoir y mettre autre chose que des mots qui ne peuvent jamais rendre tous les sentiments de rage

dans lesquels le prisonnier devait se réfugier dans son impuissance à secourir le sol mutilé de sa patrie; lorsque l'on comprend combien il a dû maudire ce serment qui le retenait au milieu de ses ennemis le soufletant de leurs chants de guerre, de leurs cris de victoire, de leurs illuminations de joie, de leurs remerciements au Dieu des combats, ah! l'on comprend que ce vaillant se soit demandé si l'heure de la vengeance n'allait pas bientôt sonner!

La paix a été conclue, quelle paix! On nous a brisé les membres, l'argent de nos sueurs est parti dans les fourgons de l'étranger et cet argent va servir à créer de nouvelles armes contre nous et à forger les fers qui vont enchaîner les membres palpitants que l'on vient de nous arracher. Ah! du moins va-t-on changer les errements qui nous ont conduits à la défaite, hélas! sainte routine va reprendre ses droits, et M. Victor Thierry, qui était revenu de là-bas plein d'illusions patriotiques, dépose son épée: on ne veut pas écouter ceux qui disent la vérité, les flatteurs seuls ont l'oreille des chefs supérieurs!

Parlant un peu de tout, au hasard de son imagination, l'auteur raconte l'épisode de Frœschwiller et la mort glorieuse du général Raoult; il dépeint la vie des officiers français en Allemagne et donne sur son retour en France, sur ses relations avec le général de Cissey en 1871 et 1872, des détails extrêmement curieux. J'aime la simplicité de ces récits, où l'homme dit les choses telles quelles se sont passées sans les amplifier de stratégie et de tactique.

« ... Bref, je fus pris.

« Quand on m'eut fait mettre pied à terre, je m'aperçus que je n'avais pas mangé ni bu depuis la veille à midi, et que mes forces épuisées allaient m'abandonner entièrement. Un trompette prussien me tenait en joue, mais il oubliait tout à fait de m'offrir sa gourde, qui pendait en sautoir à son flanc. Je savais quelques mots d'allemand et je m'en servis pour dire posément à mon agaçant musicien: « Donne-moi à boire. »

« Dominé par mon sang-froid et aussi, sans doute, par l'habitude de l'obéissance passive, le trompette remit son pistolet dans ses fontes et me tendit sa gourde, où je humai un grand coup de vin français qui mé rétablit comme par enchantement. »

Je cite volontiers ce trait, non pour vanter, — on le pense bien, — la magnanimité du trompette, mais pour montrer la puissance de cette discipline, que nous avions eu le grand tort de ne pas maintenir chez nous et grâce à laquelle mon épaulette et ma croix d'officier conservaient encore tout leur prestige aux yeux d'un ennemi victorieux! »

Et quel exemple, pour les prolixes dédicaciers!

Au général Raoult, tué à Frœschwiller.

« N'ayant jamais eu l'ombre d'une protection, je mets ce livre sous la protection d'une ombre !

Signé : « V. THIERRY. »

⁂

Quoi de plus difficile que de préparer à l'étude de l'histoire l'enfant d'une dizaine d'années ? Le but essentiel à atteindre n'est pas seulement de lui donner la notion du temps et de la continuité, mais aussi de lui apprendre qu'il existe d'autres hommes, d'autres mœurs que les hommes et les mœurs de son pays, que l'histoire des temps passés repose sur des faits irrécusables et des témoignages authentiques : enfin, il faut lui donner une idée nette de l'organisme social du milieu où il vit, pour qu'il puisse faire la différence des rouages qui existent dans les pays voisins ou qui ont fonctionné avant son apparition sur la terre.

M. F. Ley, professeur de pédagogie et de méthodologie aux sections normales de Bruxelles, vient de publier, sur cette question à la fois si délicate et si importante, une sorte de manuel. C'est sous la forme d'entretiens familiers à l'usage des instituteurs qu'il expose ses idées : son livre, qu'il intitule : *Préparation à l'étude de l'histoire*, se recommande à tous égards à l'attention de ceux qui ont la mission d'enseigner l'enfance ou la première jeunesse.

L'auteur ne partage pas l'avis de J.-J. Rousseau, qui estime qu'il ne faut pas d'histoire pour le jeune âge ; il approuve fort, au contraire, le programme qui demande à l'instituteur, pour le premier degré, des entretiens sur l'enfant, l'école et les communes, et qui, au second degré, réclame l'exposition de faits historiques agencés.

« L'enfant n'a-t-il pas son histoire ? demande M. Ley. Ne comprend-il pas, quand on fait appel à son souvenir, qu'il lui en reste bien peu ? N'est-ce pas le moyen d'attirer son attention sur les souvenirs importants qu'il a gardés ? S'interrogeant, il questionnera ses parents, son grand-père, et par mille récits il pénétrera peu à peu dans d'autres temps ; quelles étaient les habitudes de grand-père lorsqu'il était jeune ? S'habillait-on comme aujourd'hui ? Le même luxe existait-il ? Était-ce la même nourriture ?... Et puis son père lui parlera de 1830 ; ses grands-parents de Napoléon, de l'époque où la Belgique était sous la domination française ou même sous celle de l'Autriche. La tradition vaut mieux que le récit, pour le jeune enfant ; il croit son grand-père qui lui raconte ce qu'il a vu ou ce qu'il tient de ses parents ; là sont les mêmes faits

dans un livre, il vous dira : Est-ce arrivé ? Mais le livre ne peut pas lui présenter les faits sous cette forme de la tradition. »

L'auteur convient qu'au premier abord beaucoup de ses leçons peuvent paraître des leçons de morale plutôt que des entretiens historiques, mais il n'y voit pas grand mal ; en quoi il a grandement raison. N'est-il pas de la plus haute utilité de faire sentir à l'enfant combien est vrai ce mot de Cicéron que l'histoire est la grande éducatrice des peuples ? Combien, du reste, il importe de lui faire voir qu'il y a d'autres grands hommes que les guerriers, que Stephenson, Parmentier, Jenner, Christophe Colomb, Vésale, valent au moins autant que Léonidas ou Alexandre ?

Alors, avec le second degré, succédera à la série d'entretiens abstraits, voire décousus, l'examen des faits historiques enchaînés les uns aux autres et amenant tout naturellement l'enfant à la notion du progrès social.

Tel est le programme que s'est tracé l'auteur, le but qu'il a voulu atteindre. Nous croyons qu'il a réussi. Comme il le dit lui-même, les entretiens qu'il offre à ses confrères sont destinés à préparer le terrain pour le véritable enseignement historique.

*
* *

Le poète qui signe ses œuvres de ce nom, Georges Lys, a réuni sous une couverture représentant une botte de ces plantes qui furent toujours l'emblème de la pureté, un certain nombre de morceaux poétiques d'où s'échappent des bouffées de douces senteurs, de fraîcheur et de moralité, qui offrent au lecteur charmé des émotions saines. Les Idoles, ce sont les dieux protecteurs que l'on conservait au foyer : — c'est la mère, c'est l'enfant, c'est le vieillard aux cheveux blancs, l'idole de la famille, celui qui console les tout petits, qui conseille les plus grands, qui devait être parti le premier et qui a fermé bien des tombes : — *les Idoles*, c'est le drapeau que l'officier comme le simple soldat regarde en mourant, c'est la maison natale, c'est la douce fiancée, c'est la sœur de charité qui rappelle au mourant abandonné sur un lit d'hôpital, que Dieu a créé des cœurs pour aimer, secourir et consoler et conduire à lui ceux qui pensaient n'avoir plus d'amis.

« Exilé du foyer et du pays natal,
Le malade gémit sur son lit d'hôpital :
Il se débat en proie aux affres de la fièvre,
Son haleine sifflante expire sur sa lèvre :
Dans la salle sans bruit il promène un regard,
Son œil à demi clos s'ouvre souvent hagard :

Il se fixe, vitreux, sur un lit mortuaire
Où se dessine un corps sous les plis du suaire.
Contre la mort qui vient son esprit se défend
Et jette un cri d'adieu son premier cri d'enfant :
— Maman! — Pauvre mourant, elle est bien loin ta mère!
Laisse cette impossible et cruelle chimère,
Tu vas mourir loin d'elle, et pas même un ami
N'embrassera ton front à jamais endormi!
Maman! — Suprême appel qui déchire et qui navre!
— Mais une ombre à genoux près du lit du cadavre
Se lève, vient à lui d'un pas léger et prompt,
Lui prend sa main en feu, se penche sur son front:
Un regard, un sourire, et sa douce parole
A su trouver pour lui le mot qui vous console;
Il a, pour être fort dans son dernier adieu,
Dans la sœur une mère, un père dans son Dieu.
Il peut mourir en paix, oubliant la souffrance,
Son cœur désespéré renaît à l'espérance!

. . . .

. . . . . Ces anges sacrés sortis de leur couvent,
Dévoués au secours du malheureux qui souffre,
Qui lui tendent la main pour les tirer du gouffre,
L'aiment comme une mère aime un fils égaré
Et ramènent au bien son esprit effaré.
L'amour divin engendre en eux l'amour des hommes.
Célestes envoyés, dans le monde où nous sommes,
Vos efforts sont bénis et sont toujours vainqueurs
Pour soulager nos maux et pour guérir nos cœur!

« Voyez-la cette sœur sur les bancs de l'école
Instruisant les enfants de sa simple parole,
Toujours sereine et calme et guidant à pas lents
Les plus disciplinés et les plus turbulents;
La colère jamais ne vient sur son visage,
Son regard s'assombrit quand l'un d'eux n'est pas sage.
Et l'enfant tout confus d'avoir peiné la sœur,
Quitte son air mutin dit avec douceur :
— Ma bonne sœur, pardon. — Il l'a dit, elle est bonne,
Avec un gros baiser alors elle pardonne,
Ne se lassant jamais de toujours pardonner.
Dieu qui l'a mise ici ne peut l'abandonner.
Elle chérit l'enfant, aussi l'enfant l'adore,
Ne l'aimerait-il pas qu'elle l'aimerait encore.
L'amour de l'être faible est ancré dans son sang,
Son âme en devient forte et son cœur tout-puissant.

Le canon a tonné : parmi les baïonnettes
Le drapeau joint ses plis aux ailes des cornettes :
Si le fier étendard, dans les jours de bonheur,
Ayant subi la peine est admis à l'honneur,
La sœur n'a pas sa part des succès des batailles.

. . . .

« Sous un monceau de morts, gît un pauvre soldat
Blessé : sa vie expire au milieu des ténèbres,
Il se sent retenu sous des amas funèbres,
Le cri qu'il veut jeter s'éteint dans un soupir :
Personne ne l'entend, il n'a plus qu'à mourir !

. . . .

« Une ombre près de lui sort de l'obscurité,
C'est l'ange du salut, la sœur de charité !
D'un sourire, d'un mot elle le réconforte,
Le confie aussitôt aux gens de son escorte,
Poursuit sa noble tâche au travers des blessés,
Console les mourants, sauve les délaissés,
Rentre épuisée au camp lorsque le jour commence,
Pour aller retrouver sa place à l'ambulance !
Saintes filles de Dieu ! devant le crucifix
Vous vous agenouillez pour votre cher pays :
Il a beau vous frapper et vous souiller d'injure,
Vous offrez votre vie à Dieu pour qu'il conjure
Les maux qu'un peuple ingrat peut-être a mérités :
Ah ! c'est bien votre nom : la Sœur de charité ! »

. . . .

Ah ! oui, chassons-les, ces saintes femmes, du lit des malades, de la crèche, de l'école, du champ de bataille, chassons-les ! — Et pourquoi ?

Ah ! c'est qu'elles apprennent aux petits à penser plus haut que la terre, et qu'elles disent aux mourants que les malheurs qui les ont accablés, que leurs souffrances, que leur abandon, tous ces maux qui torturent le corps le cœur et l'âme humaine ne sont que passagers et qu'en sortant de cette triste vie, s'ils se repentent du mal qu'ils ont pu faire, ils trouveront de l'autre côté un bonheur sans nuage et éternel.

Eh bien ! où est le mal ?

Le philosophe, le libre penseur souffre comme les autres et meurt en maudissant.

Celui qui croit, qui écoute ce que lui dit la sœur de charité s'en va moins triste, heureux même.

En supposant que les paroles de cette consolatrice soient des mensonges. est-ce que l'on ne dit pas sans cesse aux enfants, aux malades, de ces innocents mensonges justement qui font oublier les souffrances. Donc, vraies ou fausses, les doctrines prêchées par la bonne sœur au moment où l'homme va mourir ne peuvent que lui faire du bien. — Cela ne vaut-il pas mieux que de lui dire : Va, crève comme comme un chien et la récompense de tes maux sera un enfouissement civil !

Voilà pourquoi j'aime LES IDOLES de M. Georges de Lys ; voilà pourquoi je recommande son livre !

GASTON D'HAILLY.

ROMANS

Un proverbe dit : Il faut que jeunesse se passe. Ce proverbe n'est peut-être pas si sot ! Si le jeune homme avait, avant le mariage, fréquenté certain monde qu'il désire connaître après ; s'il avait, ainsi que les Anglais appellent ce genre de vie : semé sa folle avoine, ce que les Français dénomment moins gracieusement : jeter sa gourme ; probablement, s'il n'y avait laissé le meilleur de lui-même : sa santé, sa fortune, son cœur et son honneuur, fût-il devenu un mari parfait.

« Si tout ce qui fait la dignité d'un homme doit sombrer dans l'épreuve, mieux vaudrait encore que le malheureux ne brisât que son propre avenir, au lieu de briser en même temps celui d'une femme qui l'aime ! »

Telle est la thèse soutenue par Mme Henry Gréville dans son nouveau roman intitulé FOLLE AVOINE, roman écrit avec tout le talent que l'on connaît à ce romancier gracieux.

On peut reprocher à son héroïne de ne pas faire plus pour ramener son mari, le père de son enfant, à la vie conjugale, et, dans *Épouse et mère,* une des poésies d'un poète dont on a parlé plus haut, la femme a un rôle plus noble que celui prêté à l'épouse de Lucien Romanet.

. . . .

« Qu'importe l'abandon, qu'importe le parjure,
Le serment qu'elle a fait ne peut se violer.
Elle voit son bonheur à jamais s'écrouler,
Mais son enfant l'embrasse et guérit son injure !

« Esclave du devoir, sa vertu la défend.
L'épouse voit s'enfuir son bonheur éphémère,

Pardonnant au mari, car il l'a faite mère
Et qu'elle voit en lui le père de l'enfant.

« Son martyre est plus grand, ses craintes sont plus hautes
Que ceux d'un cœur brisé par une trahison,
Mais elle veut sauver l'honneur de la maison
Et voiler à chacun de son mari les fautes.

« Elle veut que l'amour filial de son fils
Ne soit pas altéré par le mépris du père,
Car il souffrirait trop; elle lutte, elle espère
Être seule à porter pour lui le crucifix ! »

Oui, Annie, à mon sens, comme à celui de bien d'autres, eût mieux fait, d'être patiente de « sauver l'honneur de sa maison », comme dit M. Georges de Lys, plutôt que d'irriter son mari par son indifférence et d'ameuter toute sa famille contre lui; elle eût évité la vie débauchée dans laquelle son mari se jette par dépit, sa femme ayant refusé la réconciliation complète, et ce n'est qu'à la suite du duel traditionnel (un cliché) qu'elle revient à lui.

* * *

Le roman de Mme Carette, Passion, est très joli, et présente des situations peu communes dans le genre qui fait florès aujourd'hui. Il est écrit avec un soin remarquable des beautés de notre langue; aucun détail choquant ne vient déflorer le style.

Un jeune prince étranger, ayant eu pour maîtresse une femme du grand monde que l'âge commence à envahir, se marie avec une jeune fille admirablement belle. Au bout de peu de temps, le prince se fatigue de l'amour pur de sa femme et retourne tout entier à sa première passion, abandonnant complètement la princesse. Celle-ci rencontre un jeune peintre ayant toutes les qualités morales qui manquent à son mari, mais le peintre lui-même est marié, et Mme Carette avec une habileté extrême, a évité le double adultère que l'on voyait arriver forcément; elle s'en est tirée fort adroitement; elle a laissé son héroïne sans tache et conservant toute la sympathie du lecteur.

* * *

La Femme de monsieur le duc, par M. Constant Guéroult, un écrivain de grande imagination, mort aujourd'hui, est un roman construit un peu à la hâte, à l'usage des journaux populaires et qui raconte des choses tellement invraisemblables, que parfois elles font sourire l'homme qui réfléchit en lisant.

Pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici, le duc veut se débarrasser de sa femme et soudoie un assassin qui pénètre chez la duchesse et lui fait une blessure d'où s'échappe « tout son sang », dit le romancier. Mais alors apparaît un sauveur qui brise la jambe du meurtrier d'un coup de casse-tête. Et voilà que la femme qui a perdu « tout son sang » par une horrible blessure à la gorge se met à discuter avec son meurtrier ! Bien plus, ledit meurtrier, qui a le tibia brisé, fait un traité avec l'assassinée et le sauveur, « s'élance dehors, » « monte rapidement dans une voiture », et, arrivé à destination, « avant même que la voiture ne fût arrêtée, il *sautait* à terre, mettait sept francs dans la main du cocher, s'élançait chez le marchand de vin, traversait la boutique *comme une trombe* et *faisait irruption* dans la salle de billard. »

Voilà le roman populaire !

Eh bien ! malgré tout cela, ce roman est « empoignant », et il aurait suffi que l'auteur se relût ou se fît relire par un ami, pour éviter ces invraisemblances qui, dans le feuilleton, ne se remarquent guère, mais qui, dans un volume, sautent à l'esprit et suffisent pour faire hausser les épaules.

*
* *

Le Roman de Gaston Renaud, par M. Marc Monnier, est un livre plein d'esprit, écrit avec une verve endiablée, rempli d'observation et d'une lecture aussi facile qu'attrayante. Les péripéties de ce roman d'un jeune homme qui recherche des aventures sans en trouver, se passe au moment où Garibaldi s'empara d'une façon si étonnante du royaume de Naples. On y rencontre Alexandre Dumas et sa goélette, *l'Emma,* et l'on voit se dérouler ce drame qui devait changer la face des institutions sur lesquelles reposait l'ancienne forme des gouvernements de l'Italie.

C'est un livre à lire.

*
* *

La Fin du vieux temps, par M. Paul Bourde, est un ouvrage non moins intéressant que le précédent et qui montre combien l'homme, à cheval sur certains principes, est obligé d'en rabattre lorsque l'heure est venue. Tout change, tout se modifie, et les cœurs les plus durs se laissent prendre aux caresses des bébés roses, et dans ces cœurs de rocher se trouve toujours un coin de pure tendresse qu'ils sont les premiers à ignorer.

*
* *

Le nouveau roman de M. Jules Verne, l'Archipel en feu, raconte un des épisodes de la guerre de l'indépendance des îles de la Grèce contre les musulmans, en 1827.

Tout le monde connaît aujourd'hui les ouvrages de cet auteur, dont le succès littéraire et théâtral est hors de pair. La jeunesse y trouvera, au milieu de la fabulation, l'histoire de ces temps troublés qui amenèrent, après la bataille de Péra, le 22 septembre 1832, les grandes puissances à reconnaître le nouveau royaume de Grèce sous le sceptre du prince Othon de Bavière.

Alexandre Le Clère.



Le directeur-gérant : H. Le Soudier.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

25 septembre 1884.

Peut-être nos lecteurs ont-ils parfois un moment de loisir, et, s'ils demeurent dans une ville de garnison, se sont-ils arrêtés dans une de ces promenades où l'on va droit devant soi, sans but défini, à la grille de la cour d'une caserne? Le spectacle qui se présente aux yeux du passant a une couleur étrange, les groupes formés par les escouades occupées aux exercices divers d'instruction ont des allures variées. Les uns, en ligne, armés, sac au dos, brossés, astiqués vont prendre la garde; la physionomie des hommes est généralement grave, ils vont accomplir un devoir. D'autres, vêtus du pantalon de toile, de la veste de même étoffe, de la petite calotte placée un peu de travers sur la tête, font la corvée, — ils aimeraient mieux autre choses, — et celui-là dont les formes sont cachées sous cet immense sac rempli de pains préférerait que le chargement fût sur le dos de son voisin. Malheureusement celui-ci tient en main une cruche de grès qui peut bien contenir quatre ou cinq litres d'eau, et c'est avec cela qu'il doit laver tous les ruisseaux d'une cour qui a quelques quatre-vingt-dix à cent mètres de côté. Son camarade, armé d'un balai qui n'a pas de manche et dont les brindilles de bouleau ont servi pour allumer le feu ou à débourrer les pipes, doit donner un lustre tout à fait réjouissant aux pavés de grès sur lesquels il pousse, avec ce qui reste de ce qui fut un balai, les cataractes d'eau qui s'écoulent de la cruche qu'un gosier un peu en feu d'une petite bordée de la veille dessécherait sans respirer. — Pas drôle, la corvée, — et il y a encore bien d'autres travaux moins délicats. Mais tout cela se fait. La cour se trouve nettoyée tout de même, le pain arrive à destination, malgré les cahots, et les hommes de corvée rient plus ou moins de leurs mésaventures si le chef tourne le dos : on ne rit jamais devant un chef. Ce qu'ils font aujourd'hui pour les autres, ceux-ci le feront demain pour eux.

Pas possible, va-t-on dire, Gaston d'Hailly vient de faire ses vingt-huit jours! Que diable nous raconte-t-il là avec ses casernes, son balai et sa cruche!

Attendez! J'arrive à mes moutons et ne fais nullement partie d'un 17e corps d'armée quelconque, où l'on voit le général Lewal et ses troupes, complimentés par un officier supérieur allemand. Non. Hélas ! le temps où j'aurais pu aider l'homme au pain est depuis longtemps écoulé, et je serais tout au plus bon à faire un vieux « brisquard », si l'on en trouvait encore dans nos régiments.

Mais que font donc là-bas ces hommes qui ont formé les faisceaux, ils vont se reposer ? Reposer, allons donc ; regardez-moi si le colonel qui se promène dans la cour a l'air de vouloir laisser son monde à rien faire ! Voilà qu'ils vont chercher du sable, en remplissent de petits sacs et les déposent sur la branche des faisceaux qui va servir d'affût à un quatrième fusil, et le sergent va commencer à enseigner comment on se sert de « la hausse ». — Rien faire, ce n'est pas pour le militaire, ce mot-là !

Ah ! enfin, j'aperçois le groupe qui nous intéresse, et dont je désirais vous entretenir. Si j'ai fait un petit détour, c'est qu'il n'est guère facile de se reconnaître au milieu de ce tohu-bohu de clairons, de tambours, sauvés de l'exil cruel auquel les avait condamnés le général Farre, et des commandements de toutes sortes qui se croisent sans se mêler. Six hommes, huit, parfois dix, se rangent au bord du trottoir, le fusil sur l'épaule, en petite tenue ; ils défilent d'un bout de la cour à l'autre, se suivant à la queue leu-leu, reviennent sur leurs pas, reprennent le chemin déjà suivi qu'ils recommencent encore, et cet exercice qui étonne tout d'abord celui qui en est témoin dure des heures entières. Les hommes sont en sueur, les visages expriment l'hébétement, l'abrutissement complet : c'est le peloton de punition qui passe et repasse.

Si, comme Alphonse Karr, je voulais donner des conseils aux gens qui ne les suivent pas, je dirais bien que ce genre de punition est absolument idiot, et qu'abrutir des gens qui le sont déjà pas mal est un système homéopathique qui serait susceptible d'être changé pour un autre. Moi, je punirais les abrutis en les désabrutissant, et comme justement ce sont les paresseux et les moins intelligents qui se font le plus punir, j'essayerais de leur ouvrir l'esprit au lieu de le leur fermer encore plus. Je sais bien que, dans un nombre d'années que je ne veux même pas calculer, on continuera à faire promener comme des ours dans leur cage des citoyens qui, sortis du peloton de punition qu'ils honoraient perpétuellement de leur présence, auront le droit de déposer le même bulletin dans l'urne électorale que le plus brillant académicien ; mais combien de gens prennent un brevet d'invention pour une chose qui ne sera jamais appliquée ? Donc, la chose étant telle, et ayant peu de chance de changer malgré mes observations que je qualifie de judicieuses, mais que le colonel que

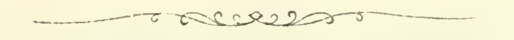
j'aperçois là-bas avec ses longues et terribles moustaches ne reconnaîtrait qu'absolument idiotes, — de quoi se mêle ce pékin ! — tout en considérant ces malheureux suivant toujours la même ligne, revenant sans cesse sur leurs pas, ne pouvant regarder ni à droite ni à gauche et n'ayant pour tout horizon que le dos de celui qui les précède, ce piétinement sur place me faisait songer aux lecteurs de romans qui, sans cesse, sous des titres divers et des couvertures plus ou moins alléchantes, relisent toujours le même roman, celui du mariage malheureux, se terminant par l'adultère d'où résulte un événement plus ou moins dramatique.

Les romanciers avaient une thèse à développer : la nécessité du divorce, mais aujourd'hui que le divorce est voté et que les ménages vont pouvoir s'offrir un genre de divertissement qui amènera quelque variété dans la vie des époux : je me demande si le cercle parcouru par les écrivains du jour ne va pas encore se retreindre et le roman devenir une simple constatation des nombreuses incompatibilités d'humeur qui doivent naturellement exister entre deux êtres que l'on marie sans se préoccuper d'autre chose que des « convenances » et du nombre de sac d'argent que la fiancée apporte à un monsieur pour qu'il les dévore en dehors de sa compagnie.

Oh ! oui, le piétinement sur place est bien à l'ordre du jour en littérature, et, à part quelques rares romanciers, qui ont rompu avec les sentiers battus, on peut dire que toute notre littérature ne repose absolument que sur les tableaux des désagréments de la vie conjugale.

Et nous tous qui lisons beaucoup, les uns par passe-temps, les autres par devoir professionnel, sommes condamnés à faire partie à perpétuité, s'il ne se fait une réaction, du peloton de punition qui défile bêtement d'un mur à l'autre de la caserne.

Gaston d'Hailly.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Le plus grand plaisir du voyageur n'est certes pas le voyage lui-même, mais bien le souvenir qui lui reste des lieux parcourus. L'encombrement des bagages, la poussière des routes, la trépidation du wagon, le malaise que donne souvent la mer, la préoccupation de la chambre d'hôtel les heures du départ, enfin tous les ennuis qui découlent d'un déplacement quelconque enlèvent à ceux qui s'en vont au loin visiter quelque pays nouveau pour eux une grande partie du charme de l'inconnu, et l'extase se change souvent en péripéties qui ne laissent pas que d'avoir leurs petits désagréments. Lorsque, le voyage terminé, on est revenu à ses habitudes, que l'on est installé dans le bon fauteuil qui vous appartient, que l'on couche dans un lit qui est le vôtre et que l'on rencontre autour de soi dans son cabinet de travail tous ces riens qui sont cependant des amis, ce quelque chose qui n'est pas public, ce canapé où tous les peuples du monde ne sont pas venus essuyer leurs bottes, ces chères peintures qui n'ont pas été fabriquées à la douzaine, cette pendule « qui marche » et jusqu'aux pincettes avec lesquelles on aime à tisonner son feu, alors on réfléchit sur ce que l'on a vu : toutes les peines, tous les soucis qui sont venus jeter une ombre sur le voyage disparaissent, et il ne reste plus à la pensée que le souvenir des paysages délicieux qui se sont déroulés sous vos yeux, tout cela revenant encore embelli par l'imagination.

N'est-ce point ainsi que Mme Adam revoit la Hongrie dans le volume consacré à relater ce voyage qu'elle fit presque en triomphatrice, tant on admire à l'étranger la femme qui, par le mérite littéraire, sait s'élever au-dessus de la frivolité.

Mme Adam est revenue de là-bas tellement enthousiasmée, que parfois il semblerait qu'elle a foulé l'herbe émaillée du Paradis, elle s'écrie : « Le patriotisme devient jaloux. Je voudrais dans mon pays posséder de tels lieux ! »

Et comment voulez-vous que dans une contrée où une femme s'est vue admirablement reçue, choyée, fêtée, tout ce qu'elle a pu apercevoir à travers les fumées du triomphe ne lui ait pas paru absolument idéal, tout en rose, même

les maisons. » Les sapins se laissent égayer par des bouleaux aux branches souples, légères comme des arbres de février, dont les fines poussées ressemblent à des antennes de scarabées au ventre roux; les charmes frémissent en agitant leurs chatons; les genévriers, aux allures coquettes, forment des taillis, s'isolent pour s'arrondir en boule, pour se dresser en pyramides. Les mousses, par taches, se dorent au pied des chènes; les houx luisent sous bois, les feuilles de marronniers cherchent à s'échapper de leurs bourgeons et pendent comme les ailes des oiselets hors du nid. Des rochers, avec des formes d'animaux gigantesques, dominent, superbement nus, le paysage; d'autres, plus frileux, sont recouverts de plaques d'un gris blanchi comme la peau de l'hippopotame. On entend des cris d'oiseaux, des papillons jaunes et blancs volent au soleil.

Le sol est criblé d'innombrables fleurs aux tiges très basses jetées à pleines mains sur la terre : des pervenches, des anémones, des gentianes, des crocus, des primevères jaunes, des roses de Noël lie de vin, des campanules, des pissenlits, des jacinthes, ce qu'on appelle à Paris le muguet bleu, des myosotis, des colchiques. L'aubépine qui fleurit, poudre toutes ces fleurs de pétales blancs. Des masses de violettes rondes, sur le talus des bois, regardent, effrontées, comme les paysannes enhardies qui viennent en troupe, au bord des champs, pour voir passer les trains. Le fruit délicat de l'épine-vinette, avec sa jolie grappe d'un rouge grenat, se suspend au bord des branches, craignant de se déchirer aux longues épines de l'arbuste. »

Il faut avouer, n'est-ce pas, que voilà un bien joli pays, et que nos peintres décorateurs ne font guère pour l'Opéra-Comique de toiles mieux brossées : et, à compter toutes ces fleurs qui « ressemblent à des paysannes », ces rocs « superbement nus » et ces sapins qui « se laissent égayer », on peut se dire qu'il fait bon habiter cette contrée où l'on ne saurait plus être seul, même dans la solitude des bois, et où la terre elle-même se trouve tellement belle, qu'elle éprouve, nouveau Narcisse, le besoin de s'admirer : « Il semble que la terre se soit soulevée pour jouir d'un si grand spectacle; les roches, groupées par masses, ont des attitudes curieuses; elles se sont redressées pour mieux voir. »

Oh! les écrivains à l'imagination poétique! Quelles désillusions ils nous préparent pour nos futures pérégrinations, et lorsque vous gravirez cette colline, près de Nabrésina, « cette colline couverte de petits cailloux blancs qui ressemble à une boîte colossale de dragées, » vous m'en direz des nouvelles, si vous n'êtes pas fortement chaussés. Mais je savais bien qu'étant à l'Opéra-Comique, Mme Adam aurait besoin d'un brigand pour animer encore si

possible ce paysage où chacun est occupé : la mousse « habille les versants » et les cascades « démêlent les mousses ». — Le brigand, mais le voilà : c'est Savanyu lozsi.

Un homme à l'air fier et hardi,
Son grand mousquet auprès de lui !

Dans les lacs, que les Hongrois appellent des mers, on trouve des poissons dont la chair est exquise, les moutons sont frisés, les vaches sont de couleurs variées, les hommes sont beaux, les femmes sont ravissantes ; enfin, c'est le vrai pays de Cocagne. Ah ! Mme Adam n'a pas commis la faute de l'auteur de la GRÈCE CONTEMPORAINE, et, si Edmond About courrait grand risque d'être lapidé s'il remettait le pied sur le sol de l'Épire, la gracieuse directrice de la *Nouvelle Revue* peut retourner mille fois au pays des *Csikos*, elle y retrouvera toujours les mêmes ovations et l'on y chantera ses louanges : Comment ne pas adorer l'écrivain qui a peint la PATRIE HONGROISE avec un pareil lyrisme !

« Attention, oreilles, et vous, langue, silence : — sur un sujet très important j'élève la voix ! »

« Ils sont superbes les grands porcs, laineux et gris, qu'on rencontre par troupeaux à Mezohegyes. Ceux qu'on voit autour des fermes, sur la terre noire, sont tous noirs ; il semblent nés du sol et ont, pour l'étranger, un je ne sais quoi de diabolique, d'inquiétant.

« Les porchers de Mezohegyes me rappellent la grande dignité d'Eumée. Vêtus de manteaux blancs, chaussés de hautes bottes, ils ont à la main de longs bâtons qui ressemblent à la fois aux aiguillons des bouviers et à la houlette des bergers.

« L'un d'eux, sur la route, se détache et vient à nous. C'est le serviteur d'Ulysse en personne. Auprès d'Eumée étaient deux chiens semblables à des bêtes fauves, qu'avait élevés le porcher lui-même. Il s'approche, appuyé sur son grand bâton ; il marche, grave et lent, à la façon antique. Posant la main droite sur l'un des chevaux, il me souhaite la bienvenue en Hongrie et un bon retour dans la belle France. »

Eh bien ! ce porcher me rend rêveur. Aurait-il lu *Païenne ?*

Ah ! infâmes critiques qui vous êtes permis quelques réserves sur le dernier ouvrage de Mme Adam, celle-ci vous traite en ennemis : « A distance de ses ennemis, ce qui blessait d'eux touche moins. » Un peu dédaigneusement, cependant : « Voyons, moins de colère ; il faut accepter les hommes tels qu'ils sont, être indulgent pour le prochain comme on voudrait qu'il fût..., » et comme ce porcher virgilien est bien en situation pour venger les rigueurs de gens

qui ne se doutaient pas que la terre entière frémissait au seul nom d'une seconde Mme Roland !

Je crains fort que les portraits d'hommes célèbres de la *Patrie hongroise* ne soient aussi colorés et lyriques que les tableaux champêtres dont la note est trop forcée « au bleu ».

Sous prétexte de *souvenirs personnels* de son voyage en Hongrie, Mme Adam s'occupe beaucoup de politique française et se lance en des considérations sociales qui eussent pu être traitées à une autre place, et à cet égard on sent dans l'esprit de l'auteur comme un certain découragement, une sorte d'évolution qui la rapprocherait des idées monarchiques et religieuses.

« ...A quelque point de vue qu'on se place pour juger la société actuelle, il faut reconnaître qu'elle est livrée à l'égoïsme, à l'individualisme. Or, l'individu ne peut, à lui seul, manier les choses sociales sans l'intervention des autres hommes. Il ne rencontre que des antagonismes, ne dispose que de forces insuffisantes. Il doit donc créer des rapports avec ses égaux ou ses supérieurs en situation, pour qu'ils lui apportent un concours ou un aide, et qu'il puisse, sur ces rapports économiques ou d'ordre moral, constituer les lois et déterminer les devoirs sociaux.

L'association sous toutes ses formes, protectrices ou productrices, est le seul moyen d'aider au bien-être des masses, trop ignorantes et trop dépourvues encore de ressources pour formuler elles-mêmes les revendications de leurs droits, pour en alimenter les réclamations.

Si l'État républicain, si les partis démocratiques se désintéressent de la question sociale, les principes qui devraient nous gouverner, l'organisation qui doit être la nôtre, les axiomes qui nous appartiennent et pour lesquels nos pères ont donné leur sang, tout cela sera irrévocablement soustrait. Infidèles aux devoirs qui nous incombent, et qui vont être remplis par d'autres, nous nous verrons à tout jamais dépossédés de nos moyens d'influence et d'action.

Admettons, pour un instant, que les légitimistes catholiques français, ayant perdu, par la mort du comte de Chambord, la possibilité de ressaisir le pouvoir temporel, alliés au pape dépossédé de ce même pouvoir, disposant de la puissance de l'Église, des avantages de la richesse, et ne pouvant travailler à une restauration monarchique, travaillent à une réorganisation sociale, qu'ils réalisent enfin le gouvernement *d'ordre moral ?* Imagine-t-on ce que deviendrait la république et ce qu'elle serait ?

Le péril est menaçant, car Léon XIII prépare la croisade qu'un pape plus jeune peut conduire et faire triompher. La constitution de l'Église, le dévouement individuel que le christianisme exalte, il faut en convenir, dans une pro-

portion plus large que la philosophie de M. Paul Bert, sont faits pour provoquer un de ces grands mouvements de réforme morale qui s'appuient toujours sur un mouvement social. Dans l'état de transition, de recherche, de trouble, de crainte, où se trouve la société actuelle, ceux qui grouperont les bonnes volontés qui donneront des apparences de solution, seront suivis, d'où qu'ils partent. si l'on suppose qu'ils atteindront le but de « la paix sociale ».

Quels capitaux mieux que les capitaux catholiques pourront se prêter à une distribution plus juste de la richesse, créer des associations, aider aux transitions de cette fin de siècle? C'est là que les libéraux et les socialistes chrétiens trouveront ce qu'ils cherchent à cette heure, selon la parole de Pie IX : « le rajeunissement dans la liberté et la démocratie. »

Et, chose étrange, à ce mouvement de ce que l'on appelle en Europe le parti les extrêmes droites, le parti des extrêmes gauches serait forcé des s'associer. »

Si l'on écarte la phraséologie qui entoure l'idée émise dans ces quelques lignes, on découvre tout un programme que l'on est obligé d'accepter, en face de gens qui nient la question sociale ou qui ne la résolvent qu'à leur profit.

En causant avec Kossuth, sur la politique extérieure, celui-ci a dit à Mme Adam une phrase qui est bien judicieuse : « Il regrette que l'Autriche n'ait pas soutenu la Turquie pour opposer une barrière à la Russie, ou qu'elle n'ait pas donné la liberté aux peuples de la Porte. Les Habsbourg sont faits pour être les protecteurs des petits pays d'Orient : selon lui, un choc de l'Autriche et de la Russie est inévitable. S'il n'a pas eu lieu encore c'est que le gouvernement de Pétersbourg a voulu gagner du temps pour s'installer dans l'Inde, tandis que l'Angleterre est en Égypte. »

A l'enthousiasme de l'auteur de LA PATRIE HONGROISE, aux délicieux et poétiques paysages qu'elle en trace, à l'admiration générale qu'elle exprime, il n'y a qu'une ombre, un point noir, une tache. Ah ! les accès de lyrisme qui s'exaltaient devant les porchers et le *cscikos,* se refroidissent lorsqu'il s'agit de M. Tisza! Tudieu! regardez-moi ce porcher! mais M. Tisza, « malgré sa naissance, est bien un petit bourgeois, mince, étroit, qui thésaurise : un grand nombre d'hommes comme lui sont une ressource précieuse dans un pays qui se plaît à la dépense et l'exagère ; mais à la tête du gouvernement, nous nous permettons de croire que le président du conseil hongrois n'est pas fait pour maintenir sa patrie dans les voies de l'héroïsme et de la grandeur. »

Par la société qu'elle a fréquentée et surtout par ce côté romanesque qui porte les femmes, même les femmes de lettres, à admirer ce qui est fastueux, Mme Adam ne peut admirer un ministre bourgeois. M. Tisza serait bon tout au plus « à gouverner la Hollande, pays de grands et solides bourgeois ; mais

est-ce qu'on imposera jamais le caractère équilibré, tranquille, les goûts laborieux, économes, l'activité calme des Hollandais à la Hongrie? Non. Il suffit de voir ses paysans, ses magnats, l'énorme Danube, ce peuple qui aime le faste, les beaux costumes, les chevaux; qui adore les cérémonies, les fêtes; qui se plaint de n'avoir pas sa cour, son roi à lui; qui a les passions ardentes, violentes; à qui il faut la musique guerrière, la danse vertigineuse. Certaines nations comme certains individus ne peuvent pas être terre à terre. » — Ce sont les Hollandais qui ne seront pas contents!

Eh bien, ce volume, LA PATRIE HONGROISE, nous plaît infiniment, et si nous en critiquons le style trop orné, la recherche des adjectifs admiratifs à l'excès, c'est que nous ne sommes pas de ceux qui se roulent aux pieds de l'idole, qui l'étouffent dans les vapeurs de l'encens, et, si parfois, nous sommes cruels à certaines vanités, surchauffées, par l'entourage à plat ventre et célébrant les louanges, nous ne sommes pas les ennemis, mais bien les vrais amis!

Cette quinzaine a produit nombre de brochures et de journaux célébrant à l'envi une sorte de *modus vivendi* avec l'Allemagne, et ce, sur le dos de l'Angleterre. Partout, on a crié *sus à l'Anglais*! on a créé *l'anti-Anglais*. — Comme si nous n'avions pas déjà assez de *l'anti-sémitique, l'anti-Prussien, l'anti-Bismarck*. — On a dépecé l'empire étonnant de cette bonne reine d'Angleterre qui s'est vue bombardée impératrice, juste au moment où certaines questions délicates se sont dressées tout à coup, risquant de faire chavirer quelque peu la toute neuve couronne impériale.

Kossuth, le disait à Mme Adam, le 9 avril 1884, « le bloc enfariné par M. de Bismarck de votre politique coloniale ne me dit rien de bon. Le prince-chancelier vous envoie à Tunis, au Tonkin, à Madagascar; il vous enverra en Chine, comme il envoie l'Autriche en Orient, la Russie dans l'Inde, l'Angleterre en Égypte. »

Eh bien, à mon sens, Kossuth disait une bêtise, et bien peu de gens se doutent de ce que veut M. de Bismarck; je dirai plus, malgré la croyance générale paraissant penser que cet homme d'État a des plans tout à fait arrêtés, il est probable qu'il ne sait peut-être pas bien lui-même ce qu'il veut et que les événements le dirigent. En tout cas, ce n'est pas lui qui a envoyé la France au Tonkin, et encore bien moins lui qui a expédié l'Angleterre en Égypte; il n'y a que Kossuth pour dire des choses pareilles! Qu'il ait poussé l'Autriche vers l'Orient, cela est indubitable, et s'il l'a fait, c'est qu'il désire étendre son empire de bouches du Rhin jusqu'à l'Adriatique, séparant violemment d'un vaste coup de sabre les deux anciens ennemis, l'Autriche et l'Italie, et mangeant un morceau de chacun d'eux pour voir ses navires se bercer sur les eaux bleues de

l'Adriatique ; mais que l'Angleterre se soit laissée conduire ici ou là par le chancelier de fer, jamais !

Que l'on s'imagine que la France comme l'Allemagne ont grande envie de détruire la puissance de l'Angleterre pour offrir les Indes à la Russie, c'est une de ces illusions insensées qui ont cours dans les esprits détraqués.

La seule raison qui ait pu rapprocher l'Allemagne de la France est celle qui résulte du besoin que les peuples, comme les hommes, ont de respirer librement et de ne pas être « gênés dans les entournures », comme disent les tailleurs, et, de plus, pour l'Allemagne le sentiment de la force et de la richesse qui s'éloignent de son territoire par l'émigration.

Le continent américain a été le déversoir où les peuples européens jetaient le trop-plein de leur population. Tout le profit était incontestablement pour l'Amérique, puisque l'Europe lui envoyait des hommes faits, sans que celle-ci eût rien dépensé pour les conduire jusqu'à l'âge où, par son travail, l'homme devient productif en rendant à sa famille et à la nation les sommes qu'il a coûtées pour l'amener à la virilité.

Tant que l'Amérique a été tributaire de l'Europe en venant s'approvisionner chez elle des produits manufacturés qui lui manquaient, elle lui rendait par ses achats une certaine partie de la richesse qui s'en allait peu à peu avec chaque citoyen quittant sa patrie.

Aujourd'hui les conditions sont changées, et, loin d'arriver sur notre continent les mains pleines d'or, l'Américain nous expédie déjà ses navires chargés de céréales, de viande de porc, et bientôt nous verrons apparaître sur le marché ses vins californiens.

L'Amérique a construit chez elle un magnifique outillage industriel ; elle ne demande plus que très peu de chose à l'Europe, et l'on voit déjà à Paris et partout ailleurs des maisons américaines ouvrir dans les plus riches quartiers et sur les boulevards les plus fréquentés, de superbes magasins de bijouterie, d'orfèvrerie et d'objets d'art.

Parmi les grandes nationalités de notre continent, une idée dominatrice a frappé tous les esprits, et, comme toujours, c'est la France qui, la première, a été de l'avant : « L'Amérique nous échappe, s'est-elle dit, l'Europe se ruine en de continuels armements, les budgets s'élèvent chaque année. Partout on constate que les impôts rendent de moins en moins et, tandis que l'Amérique qui n'a pas d'armée éteint chaque année sa dette, les nations européennes voient les leur augmenter graduellement sans espoir d'atteindre une situation financière meilleure.

Supprimer les armées en Europe est une douce illusion qu'il faut laisser aux

philanthropes, et c'est tout. Personne ne désarmera, bien au contraire. Cherchons dans les contrées lointaines un débouché à notre commerce qui languit, à notre industrie bien prête à rendre l'âme. »

Il s'est trouvé que l'Allemagne s'est demandée si, pour elle, il ne serait pas temps d'arrêter le flot de l'émigration qui entraîne au loin les forces vives de la nation, de l'endiguer et de le conduire, sous la protection de ses couleurs, en quelque terre où le travailleur trouverait un avenir assuré sans que son labeur fût perdu pour la mère patrie.

L'Angleterre met un certain mauvais vouloir à reconnaître aux autres le droit à la colonisation ; de plus, elle semble chercher à barrer la route du canal de Suez, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des intérêts de même nature rapprochent des nations divisées sur d'autres questions !

Mais de là à faire la guerre à l'Angleterre, à couler sa flotte et à se partager les dépouilles de son puissant empire, il y a toute la distance de la réflexion aux cris de : A Berlin ! qui nous ont menés où l'on sait ; et les brochures suivantes LA FRANCE, L'ALLEMAGNE ET L'ANGLETERRE, par Léonce Detroyat. — SUS A L'ANGLETERRE, par un correspondant du *New-York-Herald*, peuvent être intéressantes à consulter, ce qui ne veut pas dire que ce qu'elles prêchent soit bon à suivre.

Un homme qui ne s'emballe pas facilement, et qui, depuis longtemps sur la brèche, ne se gêne guère pour lâcher des bordées de vérités sur les réformateurs qui, généralement, ne veulent réformer les choses qu'à leur profit, Alphonse Karr, vient de publier un nouveau volume d'une originalité non moins grande que ses précédents ouvrages. Pour dire une simple vérité, il s'en va en tous sens, cherchant « midi à quatorze heures, » et tout cela d'une façon si comique, ironique, devrais-je dire, et qui, cependant, dénote un homme qui a beaucoup vu, lu et retenu, que l'on se demande toujours si c'est la verve de l'écrivain, la science du savant, ou le bon sens du narrateur qu'il faut le plus admirer.

Lorsqu'il lance des charges à fond de train contre le gouvernement qui nous dirige, selon ses préférences, chacun peut trouver que M. Alphonse Karr dépasse un peu la mesure ou bien qu'il n'est que tout juste assez mordant ; mais, lorsqu'il s'attaque à certaines questions qui ne peuvent guère nous diviser, personne ne pouvant s'offusquer de ses boutades, on peut se livrer au charme de l'esprit subtil de l'auteur des *Guêpes* et se « gaudir » aux parenthèses si amusantes qu'il va puiser aux sources les plus diverses.

Causons, dit-il, et il cause sur la dépopulation des campagnes au profit des villes, et voyez quel chemin il fait, dans quel labyrinthe il vous perd avant de vous mener à sa conclusion.

« D'où vient que les moutons, qui ne font qu'un ou deux petits à la fois, et que l'homme mange régulièrement en bien plus grand nombre que ne le font les loups, couvrent la terre de si nombreux troupeaux tandis que les loups, dont les femelles font, d'une seule portée, de six à neuf petits, sont, au contraire, si peux nombreux ?

« Ce n'est pas parce que l'homme leur fait une chasse incessante, car il tue mille fois plus, dix mille fois, cent mille fois plus de moutons que de loups. C'est que le loup ne mange que des moutons, qu'on défend d'ailleurs contre lui et dont il ne trouve pas à discrétion, tandis que la terre, avec sa nappe d'herbe verte, est pour les moutons une table toujours mise et toujours servie.

« L'homme peut se nourrir de presque tout. Le Créateur a ordonné à la terre de concevoir, de nourrir dans son sein tous les germes de plantes et de légumes, de fruits, et, à sa surface, de l'herbe et des prairies que pâturent les bestiaux dont l'homme se nourrit à son tour.

« La population d'un pays dépend des moyens et des facilités de la subsistance. La subsistance vient de la terre. L'agriculture est l'art de faire rendre à la terre tout ce qu'elle peut produire.

« De la terre seule provient la vraie richesse ; l'or et l'argent n'en sont que la représentation imaginée pour la facilité des échanges, comme le papier monnaie est à son tour la représentation de l'or et de l'argent. Chez les anciens Romains, on désignait un homme riche par le mot *locuples,* qui a beaucoup de terre ; et la richesse par le mot *pecunia,* qui vient de *pecus,* troupeau. La première effigie qu'on grava sur les monnaies fut un bœuf ou un mouton, et nous avons eu en France des agnels d'or bien longtemps avant d'avoir des *louis* et des *napoléons.*

« On se plaint et on s'effraye des maladies qui attaquent plusieurs de nos végétaux, de la maladie des pommes de terre, de l'oïdium et du philloxera de la vigne, etc. On ne s'alarme pas assez de la maladie qui sévit en ce moment contre l'espèce humaine. — Cette maladie est une maladie de l'esprit et de l'intelligence. — Je ne sais si elle sévit autant ailleurs, mais elle sévit furieusement en France.

« Je veux parler de l'abandon toujours croissant de l'agriculture et de la terre, *alma parens,* notre bonne mère et nourrice.

« Au commencement, chacun dut avoir sa hutte de terre, puis sa cabane, puis sa chaumière, puis sa maison au milieu de son champ qu'il cultivait avec sa famille et qui les nourrissait tous.

« L'histoire fabuleuse, ce qu'elle est presque toujours, ne nous dit pas quels sont les deux humains qui, les premiers, accolèrent leurs maisons l'une à l'autre

et créèrent le mur mitoyen et le voisinage, origine des inimitiés. des haines et des guerres. Je n'étais pas là pour crier comme faisaient les prophètes Osée, Habacuc, Jérémie, etc., ce sage précepte qui fera un jour ma gloire et fait déjà mon orgueil : « N'ayez pas de voisins si vous voulez vivre en paix avec eux. » Il est vrai qu'on ne m'aurait pas plus écouté que les Hébreux n'écoutèrent les susdits prophètes. Cependant...., mais il faut ici ouvrir une parenthèse.

« Parenthèse.

« Ayant de bonne heure aperçu cette grande vérité, que la vie est un chemin entre des buissons le plus souvent épineux, mais qui cependant produisent quelques roses simples et quelques fruits sauvages, il ne faut leur demander et ne vouloir y cueillir, en se déchirant les mains, les abricots, les pêches, les ananas, qui n'ont coutume de n'être que sur les plus hautes et les plus hérissées des branches, sinon lorsqu'un vent favorable vient par hasard les incliner, mais se contenter au besoin des mûres sauvages. Ne demandant donc à la vie qu'une existence simple, modeste, mais tout à fait libre, je n'ai guère pris part aux luttes et aux baccarats effrénés ; si bien que, n'étant pas au jeu, ni comme joueur ni comme parieur, j'ai pu regarder les parties de sang-froid, et voir et signaler, sans avoir besoin pour cela d'un génie surhumain, les fautes que commettaient « les pontes » affolés par la crainte, l'espérance et l'avidité. J'ai donc dit quelques vérités, en petit nombre, il est vrai, et encore, dans ce petit nombre, encore plus petit qui a été écouté. Par exemple : « La propriété littéraire est une propriété, » et une ou deux autres. Mais, pour n'en citer qu'une de celles qui jusqu'ici ont été la voix dans le désert, — *vox clamantis in deserto,* — c'est bien en vain que je crie à M. Grévy : « Abolissons la peine de mort, mais que MM. les assassins commencent. » Cet homme cruel joue avec les condamnés comme un vieux chat avec les souris, et les tient pendant des mois entiers dans la cellule des condamnés avec la camisole de force, et presque toujours leur fait grâce et les laisse échapper, après leur avoir fait payer leur grâce de longues et terribles angoisses. C'est ainsi que Lipps et Robert ont attendu pendant plus de soixante-dix jours, croyant à chaque bruit de pas dans les corridors voir entrer l'exécuteur et ses aides.

« Je ne veux donc pas laisser passer sans la constater l'acceptation de deux des choses que j'avais demandées : l'autorisation aux pauvres enfants Fenayrou de changer de nom, et l'abolition du pensum, « le pensum vorace, » comme l'appelait Victor Hugo, du temps qu'il était Victor Hugo ; cette suppression, je l'ai désirée naturellement, étant élève, mais je l'ai demandée étant professeur et toujours depuis, au moins de temps en temps. La privation de la récréation employée à copier des vers est cruelle, meurtrière, à un âge où l'enfant a autant

et plus besoin de grand air et d'exercice que de latin. Le pays s'est trop occupé de faire des bacheliers et pas assez de faire des hommes ; mais en supprimant le pensum, je n'ai pas, moi, prétendu désarmer les « pauvres pions » et assurer l'impunité aux élèves. Je ne sais si on adopte ou si on n'adoptera mon idée tout entière. Je ne veux pas que les enfants passent leurs récréations assis et enfermés, mais je veux qu'ils soient punis par la condamnation à un exercice plus ou moins ennuyeux selon la gravité des forfaits, mais cependant toujours un exercice en plein air; par exemple, transporter avec une brouette une certaine quantité de terre, de sable ou de décombres, tirer un certain nombre de sceaux d'eau d'un puits, etc.

« Fermons la parenthèse. »

« Je dirais donc que ce n'est pas tout de suite que deux maisons se sont trouvées adossées ou accolées, et ont formé le commencement d'un village.

« Aujourd'hui les villages veulent devenir des bourgs, les bourgs des villes, et les habitants de ces villes viennent à la capitale, ou s'efforcent de rendre leur ville aussi grosse que la capitale, du moins d'y introduire le luxe et toutes ses conséquences. C'est donc bien joli et bien heureux d'aller habiter une grande ville ? — De hautes maisons qui interceptent l'air et le soleil, et font des rues autant de puits froids et humides, — d'entasser des masses de pierre, étage sur étage, Pélion sur Ossa, où les habitants sont rangés et encaqués comme des harengs et des sardines dans un baril.

« De cet entassement proviennent des égouts infects qui empoisonnent les ruisseaux et la Seine, des rivières amenées de loin à grands frais et insuffisantes pour nettoyer et assainir ces « étables d'Augias », où règnent à l'état endémique le typhus et les fièvres typhoïdes et cent autres maladies. Des cimetières devenant trop étroits répandent leur part d'air méphitique, où les morts appellent de force les vivants. La foule remplissant les rues et devenant une forêt d'hommes beaucoup plus périlleuse, plus mal famée qu'aucune forêt d'arbres.

« Ce n'est pas tout. Autour de toute ville, je l'ai constaté souvent, il s'établit une zone pestiférée; certains plaisirs plus ou moins malsains, des industries et des travaux moins fatigants y attirent les habitués des campagnes qui y viennent prendre des habitudes et des vices nouveaux. Chaque paysan à la ville produit grâce à ses nouveaux besoins, un producteur de moins et quelque chose comme trois consommateurs de plus. Les filles viennent s'y faire ouvrières ou servantes.

« Eh bien, cette zone pestiférée s'élargit naturellement, fatalement, à mesure que toute ville s'étend, et toutes les villes en ce moment s'étendent et grossissent à l'envi, et le gouvernement y prête follement les mains.

« Chaque jour on lit dans les journaux :

« Projet autorisant tel département, telle ville à « s'imposer extraordinairement » : — tel autre département, telle autre ville à se créer des « ressources extraordinaires » ; projet autorisant la ville de Chambéry et la ville de Nice à emprunter, la première 320,000 francs, la seconde 5 millions, etc.

« Naturellement, de ces emprunts il faut payer les intérêts, — et les intérêts se payent au moyen de « ressources extraordinaires », c'est-à-dire d'une aggravation d'impôts qui rend la vie plus difficile pour tous, et impossible à beaucoup.

« Et les générations à venir se trouveront obérées et incapables de subvenir plus tard à des besoins réels et urgents.

« Et les villes vont s'élargissant ; déjà ça sent très mauvais, déjà viennent se perdre dans la foule nouvellement acquise les chevaliers d'industrie, les « tire-« laines », les grecs, etc.

« Autrefois, et cela existe encore dans quelques endroits, encore deviennent-ils tous les jours moins nombreux, la terre était une bonne et fertile nourrice, quelque chose qu'on labourait, qu'on ensemençait, qu'on hersait, où on moissonnait, où on vendangeait, etc.

« Aujourd'hui ça n'est plus ça. C'est quelque chose qu'on achète, non pour le cultiver, mais pour le revendre, et, après que la terre a passé de mains en mains, les moins adroits, auxquels elle reste, la couvrent de maisons, d'amas de pierres. On ne fait plus de rues, mais des boulevards ; on dépense, on gaspille de la terre comme à plaisir, c'est-à-dire on en supprime tant qu'on peut. A quoi bon de la terre d'ailleurs, puisque les « politiques », les législateurs, les salons de ce temps-ci ne veulent plus de paysans, qu'on va devenir tous bacheliers. D'ailleurs la diminution de la population agricole rend la main d'œuvre si chère, qu'on ne pourra bientôt plus cultiver ce qui restera de terre. Il semble qu'on veut la paver et la couvrir de grès tout entière : c'est à la diminution, à la suppression de la terre cultivable qu'on occupe aujourd'hui les paysans attirés aux villes.

« Et si cette folie, cette fureur vient à passer, c'est-à-dire à être remplacée par une autre folie et une autre fureur, quand on renoncera à bâtir au hasard, que deviendront tous ces paysans devenus terrassiers, maçons, etc., désormais incapables de revenir aux travaux de la terre et de vivre sobrement du produit de ces travaux ?

« Ils se mettront en grève, et en avant le pétrole et la dymanite !

« Voyez les plages de l'Océan et de la Méditerranée, voyez les plaines et les montagnes du monde entier : partout des villes qui s'élargissent ou de nou-

velles villes que l'on crée. Par qui seront habitées ces myriades et myriades de maisons qui s'élèvent ? Il faut supposer qu'on abandonnera les nouvelles. Toutes s'efforcent d'attirer la foule par des « progrès », des plaisirs, des attraits, des vices nouveaux.

« Des médecins, souvent pour complaire à des aubergistes. inventent des maladies qu'on ne peut guérir qu'à telle ou telle « altitude » scrupuleusement mesurée.

« Et quand toute la terre sera pavée, quand d'ailleurs il n'y aura plus de paysans, ô hommes des générations futures, que mangerez-vous ? Vos propres et privées côtelettes que vous couperez les uns sur les autres ? »

Certes, ce que dit là M. Alphonse Karr est très adroitement tourné, et toutes les chroniques dans lesquelles il conspue la république et nos « dirigeants » actuels mettent les rieurs de son côté, malheureusement il n'est pas le seul propriétaire de son genre d'esprit, et sans aller plus loin, M. Henri Rochefort, sur un ton tout opposé, procède de la même manière que M. Alphonse Karr. Leurs chroniques paraissent dans les journaux qui sont de leur opinion et lues par des lecteurs qui ont également la même opinion que leur journal, d'où il s'ensuit qu'ils ne convaincront jamais personne et qu'ils critiqueront toujours dans le vide.

C'est très amusant à lire des pages comme celles que nous venons de citer, et M. Alphonse Karr conclut d'une façon fort drôlatique, sans donner cependant le moyen d'éviter ce qui, selon lui, doit nous amener à nous dépecer les uns les autres. Il s'offre bien en exemple, et sur sa porte on ne lit pas : Alphonse Karr, homme de lettres ; mais bien, Alphonse Karr, jardinier. A qui vendrait-il les belles violettes qu'il cultive avec tant de succès dans son jardin, si le luxe ne grandissait pas chaque jour dans les villes ?

En somme, LA SOUPE AU CAILLOU, est une soupe, en dehors de deux ou trois chroniques sortant des questions de politique brûlante, « trempée » à l'adresse de nos ministères présents. Le lecteur mange la soupe et le caillou rebondit sur le crâne de nos gouvernants, comme, dans *les Guêpes,* le même écrivain piquait de son dard acéré les ministres d'antan.

Si les éditeurs se plaisent à réunir en volume les chroniques et nouvelles de nos écrivains à la mode, d'autres procèdent différemment, et extraient au contraire de leurs revues de jolies nouvelles qu'ils publient ensuite séparément ou bien encore les éditent avant de les insérer dans leurs publications. Ces récits formant des volumes d'une soixantaine de pages chacun, vendus relativement bon marché, méritent d'appeler l'attention des lecteurs soucieux de suivre le mouvement littéraire, puisque ce genre d'ouvrage se répandra dans

le peuple et pourra donner le goût de lectures plus distinguées que celles dont il fait sa pâture journalière dans les petits journaux. L'éditeur du journal *les Soirées littéraires* a inauguré, sous le titre de *Bibliothèque littéraire*, une collection de ces petites nouvelles inédites et les deux récits qui m'ont passé sous les yeux me font augurer un succès que je leur souhaite. L'Homme aux cent dix amis, de M. Pontsevrez, comme une Farce du Rhône, de M. Ch.-M. Laurent, sont écrites avec esprit, dans un style exempt de recherche, qui est bien approprié au genre de lecteurs pour lesquels elles ont été composées. Cependant j'engage l'éditeur à préférer la manière de M. Pontsevrez à celle de M. Ch.-M. Laurent. *Une Farce du Rhône* frise un peu, très peu, il est vrai, mais enfin cela m'a choqué, les farces de mauvais goût, et en tout cas je ne laisserais jamais lire ce livre à des enfants, c'est trop léger. Il ne manque pas d'auteurs qui pourront écrire des œuvres pour la nouvelle génération populaire, je n'aurais qu'à citer M. A. de La Mothe, qui, sous forme de roman, sait écrire des volumes dans lesquels l'histoire n'est pas tourmentée à plaisir. Le dernier paru, Histoire d'un denier d'or, raconte comment l'argent est devenu le véritable moyen d'échanges entre les hommes et les peuples. Aimé Giron, avec un Mariage difficile, Gabriel d'Arvor, dans son roman si dramatique, de Chute en chute, et tant d'autres dont le nom m'échappe, ne sauraient-ils écrire de courts récits bien propres à élever la pensée des lecteurs populaires ? Quant à M. L. Hillairaud, je ne le proposerais pas pour le prix de vertu, et son livre, les Amours d'un voyageur, n'a même pas la drôlerie que l'on aurait pu attendre d'un écrivain traitânt un sujet aussi risqué. Trop de lettres, et des lettres trop longues.

S'il n'y a qu'un très petit nombre de volumes nouveaux en ce moment, en revanche les auteurs qui ont eu la bonne fortune de paraître en ce temps où la chaleur semble vouloir de nouveau rappeler sous les frais ombrages bien des personnes qui étaient rentrées dans les villes, ces auteurs, dis-je, ont travaillé leur imagination et n'ont pas craint d'écrire des romans de huit cents pages.

M. Eugène Chavette nous offre le Saucisson a pattes, titre assez original sous lequel se cache les exploits d'une bande de « chauffeurs », dans laquelle brillent particulièrement *Beau-François* et *Fil-à-Beurre*, noms très distingués parmi ces gens de sac et de corde. Tout le monde connaît M. Chavette et sait qu'il mélange agréablement le crime avec une intrigue touchante, et les amateurs de ce genre de roman ne se plaindront pas qu'il ait fait « la grâce trop forte ».

M. Louis Davyl, dans le Dernier des Fontbriand, raconte en non moins

de pages que M. Chavette, l'histoire très dramatique d'un pauvre arlequin des foires devenu marquis. Les péripéties de ce roman se passent au milieu de la guerre des chouans et des bleus. On y rencontre des figures bien connues, entre autres celles de l'abbé de Keraviz, et l'on assiste à la mort de M. de Charrette. C'est du roman émouvant et de bonne compagnie.

Deux volumes se faisant suite, Le Fils de l'amant et Veuve et Vierge, par M. Alexis Bouvier, présentent aux lecteurs une situation qui n'a guère encore été exploitée. Il s'agit d'un père qui épouse sa fille, afin de lui donner toute sa fortune, et qui, comme de juste, se tue aussitôt après la cérémonie. Bien entendu, la fille en question n'est pas une enfant légitime, et c'est ce qui amène le drame très vivant raconté par ce fécond romancier.

Allons, il y aura encore de quoi lire « sur la planche », et chacun suivant son goût va pouvoir choisir dans les nouveautés qui n'attendent que le moment de la rentrée pour voir le jour.

Gaston d'Hailly.

Il fut un temps, il doit être très lointain, où la société reposait sur trois solides piliers qui la maintenaient dans un équilibre parfait : Dieu, Patrie, Famille. Ces trois mots formaient une trinité sainte, qui permettait aux hommes de laisser couler la vie sans de trop grandes secousses et avec quelque chance d'arriver au port sans naufrage.

Aujourd'hui Dieu est nié, et si ses temples sont encore respectés, fréquentés vers les une heure, après avoir fait la grasse matinée, c'est par une sorte de mode et pour regarder les dames, les toilettes de la marquise de L***, les messieurs, et ils sont nombreux, de beaux yeux qui semblent déchiffrer les missels tout en s'égarant du côté du danseur de la veille. La Patrie, hélas ! nos divisions l'ont mise tellement bas, qu'on a pu lui arracher un de ses membres, et qu'une secte déjà se lève qui, sous prétexte d'un mot très vague, solidarité, renie la Patrie, et est toute prête à la livrer à qui voudra la violer.

Quant à la Famille, elle a reçu de tels coups, affronté de tels orages, elle est minée de telle sorte, que ce troisième pilier étant prêt à s'effondrer, et les deux autres ne se soutenant plus que par une sorte d'habitude, la société est sur le point de faire le plongeon si l'on ne vient promptement au secours du

pilier le plus malade d'abord, la Famille, les deux autres pouvant encore supporter quelque temps l'effort de leurs ennemis.

Une loi récente, loi rétablissant le divorce a porté un coup terrible à la Famille, et par conséquent à la société, et l'on peut dire que la littérature a été la machine de guerre la plus puissante dont les ennemis de la Famille se soient servis.

Dorénavant, un monsieur qui aura pris pour épouse une jeune vierge, adorable créature, après avoir pesé dans le plateau d'une balance, d'une part, la beauté d'icelle, et, d'autre part, le poids de sa dot, pourra, une fois la dot dissipée et la beauté de l'épouse quelque peu fanée, chercher une bonne querelle d'Allemand à sa compagne, l'exciter par ses tracasseries et ses injures, et lorsque celle-ci voudra se défendre par quelques mots bien sentis, le mari, saisissant un meuble intime, un parapluie, par exemple, lui administrer *coram populo*, traduisez : devant les domestiques, une correction qui amènera forcément le divorce, mais qui ne rendra pas la dot.

D'un autre côté, une dame des mieux faites recevra devant M. le maire un nom honorable et une situation de fortune à laquelle son ambition aspirait depuis longtemps. En échange de ces deux avantages, on lui demande un serment, qu'elle prête sans barguigner; elle devient le dépositaire de l'honneur de la maison, et traîne le nom de son mari dans la boue. Tout le monde le sait, seul le mari l'ignore, et chacun se garde de l'avertir. Puis, tout à coup, la femme malhonnête, fatiguée de porter un nom respecté jusqu'au jour où elle l'a partagé, cherche querelle à son mari, lequel s'emporte un peu, la femme, toujours *coram populo*, lui lance un objet quelconque à la tête, de là divorce certain contre le mari !

C'est-à-dire que le jour où l'un des époux est fatigué de la chaîne conjugale, rien n'est plus simple, un petit éclat, et ça y est !

Il n'y a que très peu de volumes parus ces mois-ci, tous ou à peu près, ou bien détruisent les principes de la Famille, ou bien démontrent que le mariage est une immoralité, puisqu'aucun n'est loyal.

Voici, par exemple, M. Jules Lermina, il raconte l'histoire d'une comtesse Nathalie de Courcemont, qui ne craint pas de salir le nom de son mari dans les tripotages financiers les plus honteux, de là le nom de LA COMTESSE MERCADET, — titre du volume, — et qui, en dehors de cette tare dont elle flétrit le blason de son époux, a pour amant et associé un M. de Chandoas, effronté coquin qui entraîne Nathalie dans les plus audacieuses combinaisons.

M. de Courcemont trouve M. de Chandoas en conversation... financière dans la chambre de sa femme, et le digne comte, au lieu de tirer les oreilles à ce

pleutre de Chandoas, se met aussi à causer finances, mais alors pour de bon, et entre comme administrateur dans une société, la *Banque universelle*. — Bref, toute cette société titrée, mais pourrie, vit au milieu des scandales de famille, les plus honteux et achève de ternir son blason dans les banqueroutes les moins propres.

L'Amour et l'Argent, c'est encore la même chose. M. le comte de Montbrison est ruiné, entre comme administrateur au *Crédit de Navarre*, se compromet avec un certain Le Lourdel, qui a fondé cette vaste flibusterie, et son fils, qui devait épouser Jeanne de Granvilliers, se voit chassé de chez le baron de Granvilliers, qui préfère donner sa fille à Le Lourdel.

Comme on peut bien s'en douter, Jeanne de Granvilliers, à la mort de Le Lourdel, se trouve dans la position de l'héroïne d'Alexis Bouvier dans son roman le Fils de l'amant. — Ce sont encore des familles bizarres que celles de ces barons et marquis mélangés de financiers véreux.

Attendez. Oh! nous n'en avons pas fini avec les catastrophes financières et les familles extraordinaires. Voici M. Edmond Lepelletier, qui a écrit un roman des plus intéressants et qui présente des situations bien trouvées, quoique cherchées à plaisir. Cela commence par une catastrophe financière.

Albert Duvigneau, coulissier fort engagé au moment où une dépêche *Havas* amène une baisse énorme à la Bourse, va se brûler la cervelle, sans songer qu'il a une femme et une fille âgée de quelques mois. Puis il réfléchit, sort de chez lui, et le lendemain on retrouve son chapeau au bord d'un lac des environs de Paris. Le temps passe. Mme Duvigneau ou veuve Duvigneau a une intrigue avec un officier, d'où résulte un enfant, une fille, qui remplace, pour la veuve, la fille de Duvigneau, qui est morte aussi. L'officier revient seize ans après, est aimé par sa propre fille, ce qu'il ignore et se laisserait aller au penchant qui l'attire aussi vers cette charmante enfant, s'il ne retrouvait la mère et ne se décidait à régulariser la position de la jeune fille en épousant la veuve qu'il avait délaissée sans savoir qu'elle était enceinte.

On voit que c'est déjà assez compliqué, mais ce n'est pas tout.

Voilà Duvigneau qui revient aussi. Il a réfléchi que l'eau n'était guère plus agréable qu'un coup de pistolet, et il est parti à l'étranger refaisant sa fortune par un travail pénible.

Que fait l'officier chez sa femme?

Ou il est son amant, ou bien il vient pour épouser cette jeune fille de seize ans, qu'il croit être la sienne, ignorant la mort de sa fille. De là, des péripéties nombreuses et variées qui amènent la jeune fille à se jeter à l'eau, et en somme c'est elle qui paye les pots cassés, ce qui me paraît souverainement injuste.

Malgré tout ce mêli-mêlo, il y a pourtant des qualités dans ce roman; mais que dire du passage où Emmeline se trouvant mal, sa mère, Mme Duvigneau, au lieu d'aller à son secours, appelle son mari, et celui-ci, commence par dégraffer le corsage de la jeune fille, mettant ses seins à nu, puis la mère va chercher des sels, Duvigneau va chercher du vinaigre, et c'est l'étranger, Maxime Aubry, l'amant de Mme Duvigneau, le père de la jeune fille, et, suivant M. Duvigneau, le fiancé d'icelle, qui reste seul avec elle. — Ceci n'est ni correct ni admissible.

Encore un roman, Jeanne Dubourg, par Mme A. Noirot, dans lequel l'auteur inconsciemment, bien certainement, détruit encore les principes de la famille, tout en écrivant une étude curieuse de caractères féminins.

Mme Laforest, richissime et à la tête d'une grande manufacture, a deux fils, dont l'un, Henri, s'est épris de Jeanne Dubourg, la fille de l'un de ses employés. Très vaniteuse de ses enfants, cette mère (ceci est un peu roide), verrait non sans plaisir Henri séduire cette adorable fillette : ce serait pour elle un orgueil de savoir qu'il a la plus jolie du pays comme maîtresse.

Henri séduit Jeanne, l'enlève et vit avec elle pendant un certain nombre de mois, de plus en plus épris, et veut l'épouser. La mère s'y oppose, certain prêtre s'en mêle et joue même un rôle assez peu convenable dans cette affaire; bref, il y a lutte entre la mère, aidée du clergé, et le fils, guidé par son amour.

Malgré toutes les supplications, la mère refuse d'appeler Jeanne Dubourg sa fille, et elle ne se laisse toucher que par la peur de voir Jeanne se venger en jetant un liquide caustique au visage de son fils Henri.

Certes, le roman de Mme O. Noirot est très bien conduit, dramatique, et les caractères en sont présentés avec une grande habileté, quoique Jeanne Dubourg fasse de biens longs discours; mais si, aujourd'hui, un fils n'a qu'à dire à sa mère, ou à lui faire dire par son frère, c'est le cas ici, qu'il lui faut son consentement sous peine de recevoir une balle de révolver ou une tasse de vitriol en plein visage et que la mère consente sur cette crainte, l'autorité paternelle me paraît bien compromise.

Que vous dirai-je de l'horrible, épouvantable et immoral roman publié par M. Édouard Cavailhon sous ce titre: Une Créole parisienne? Ah ! si M. Cavailhon connaît la société sous un pareil jour, s'il a vu les horreurs qu'il raconte et s'il n'a point cédé au désir du succès par le scandale, il eût dû jeter un voile épais sur tant d'infamies et ne pas exposer des gens qui achèteront ce livre très attirant, — la couverture en étant très éclatante, — à lire d'aussi écœurantes choses.

J'ai lu des ouvrages très curieux, scientifiques et poétiques, écrits par

l'auteur d'*Une Créole parisienne;* ici même, on a loué certains livres de M. Édouard Cavailhon ; mais, quant à celui-ci, je n'hésite pas à le trouver absolument mauvais, et il faut être profondément vicieux pour le lire sans répugnance. Étude, va-t-on me dire; — j'aime mieux l'ignorance dans ce cas-là.

On pourrait se reposer de toutes ces turpitudes en lisant l'ouvrage de M. A. Levinck, Après la Ruine. C'est l'histoire d'une jeune fille, que la ruine de sa famille a séparée de son fiancé ; mais la transition est si grande, et le volume respire un tel mysticisme religieux ou philosophique, qu'il a besoin de n'être lu qu'à très petite dose et non d'un trait, sous peine de fatiguer le lecteur.

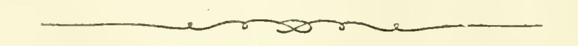
J'en pourrais dire autant de l'ouvrage de V. Rouslane, Kira, étude du caractère mystique d'une jeune fille russe qui, ayant absolument besoin d'expansion et de se dévouer à quelqu'un, devient une sorte de sœur de charité pour les pauvres de son pays.

Et quand je pense que Sacher-Masoch passe généralement pour être un écrivain dangereux dans son pays ! Mais alors que doit-on dire de nos livres ? Est-il une plus adorable chose que son dernier livre traduit par M. Auguste Lavallé : Hadaska ! Quelle poésie dans ce caractère de Plutin, cette haine qu'il a pour les juifs, haine qui a tous les symptômes de l'amour le plus ardent ! Et quelle pureté dans cet amour de Plutin le chrétien et d'Hadaska la juive !

Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, par M. Guyau. — *Bibliothèque de philosophie contemporaine.*

Dans cet ouvrage, M. Guyau pose les principes d'une morale vraiment scientifique, où « aucun préjugé n'aurait aucune part ». C'est là une tâche dont nul mieux que lui ne connaît la difficulté : on se rappelle, en effet, ses précédents travaux sur la *Morale d'Épicure,* sur la *Morale anglaise contemporaine,* et sa vive critique des moralistes anglais. M. Guyau n'admet point l'obligation mystique et « catégorique » de Kant ; il n'admet pas davantage la sanction : et cependant il s'efforce de construire une science des mœurs sans ces deux fondements classiques de la morale : nous n'avons pas besoin d'insister sur l'intérêt qui s'attache à une telle entreprise, poursuivie méthodiquement et avec une absolue sincérité, dans un style clair et à la portée de tous.

Alexandre Le Clère.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Avant 89 est un volume qui contient cinq tableaux empruntés à l'*Histoire d'un paysan*, d'Erckmann-Chatrian (les impôts, les pommes de terre, les racoleurs, la gazette, le déficit), de ce qu'était notre pays à la veille de l'ère nouvelle.

On sait que l'*Histoire d'un paysan* démontre, par les faits, combien seraient ingrates les populations des villes et celles surtout des campagnes, en méconnaissant les bienfaits de la Révolution.

Le Collectivisme, Examen critique du nouveau socialisme, par M. Paul Leroy-Beaulieu. Paris, Guillaumin.

Ce livre intéressant est la reproduction d'un cours de M. Leroy-Beaulieu au Collège de France. L'auteur étudie tous les systèmes socialistes contemporains, notamment ceux des deux Allemands Lasalle et Karl Marx. Les doctrines collectivistes ou mutuellistes sont la forme actuelle du socialisme. Ce qui ressort surtout de l'étude savante et impartiale de l'éminent professeur, c'est la vanité absolue des doctrines du collectivisme, qu'il faut cependant combattre à tout prix, en leur imposant la saine et logique doctrine de l'économie politique.

— L'impôt sur le revenu, par M. Joseph Chailleray. Paris, Guillaumin.

L'impôt sur le revenu est passé en revue dans la Grande-Bretagne, les États-Unis, l'Italie et d'autres pays, et l'on en propose l'application à la France. A plusieurs reprises, il a été question d'introduire cet impôt chez nous, et l'auteur pense, après avoir examiné les diverses propositions faites aux Chambres dès 1848 à aujourd'hui, que cet impôt doit prendre place dans notre législation fiscale, sans négliger cependant toutes les restrictions nécessaires. M. Chaillery a fait là un livre exact et sincère ; mais nous sommes loin de partager ses idées sur l'introduction en France de cet impôt. Le pays paie déjà assez de charges.

— Les Saynètes, par Charles Folley, décors de Joseph Roy. Paris, Ed. Monnier.

Voici une série de petites pièces charmantes, en vers, agréablement illustrées. Lisez : *On ne s'avise pas de tout, l'Amour, Psyché, Tante Rosalie,* et vous nous en direz des nouvelles. C'est un très joli livre de boudoir.

— L'Australie. gouvernement, institutions, productions, par E. Journet. Paris, J. Rothschild.

Ce livre est fait par un ingénieur des ponts et chaussées, qui a été envoyé en mission en Australie.

Il fourmille de renseignements de toutes sortes sur le pays, les colons et les natifs, les mines, les travaux publics.

On lira ces notes avec beaucoup de profit.

Henri Litou.



Le directeur-gérant : H. Le Soudier.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 10 octobre 1884.

Le vénérable curé de Saint-Roch, M. l'abbé Millaut, est un homme qui, en dehors du profond respect que nous inspire son âge et le caractère dont il est revêtu, mérite toutes nos félicitations pour le bon tour qu'il a joué à MM. les libres penseurs.

Depuis longtemps, « le cadavre, » entre leurs mains, joue un rôle prépondérant : ils l'exhibent et le promènent sur les chars les plus fastueux ; ils s'en emparent, c'est leur chose : « Regardez, en voilà un qui est mort comme le chien qui crève au coin d'une borne !... Quelle gloire pour lui !... Saluez ! » Et l'on salue, et les découvreurs de cadavres, comme l'âne de la fable, prennent pour eux une grande part des acclamations de la foule idiote qui les suit, honorant l'esprit d'un homme qui n'a même pas eu celui de croire qu'il était autre chose qu'une charogne que l'on porte à la voirie.

« Attendez, s'est dit le bon abbé Millaud, je vais vous en montrer un cadavre, et, celui-là, vous n'allez pas oser vous l'approprier ! Non pas que vous n'en voulussiez pas, bien au contraire, seulement il s'est mis à l'abri de vos « triomphes », et son âme religieuse peut entendre encore chaque jour les hymnes qui s'élèvent de cette enceinte sacrée dans laquelle il repose, hymnes, entre parenthèse, qui ont un autre caractère de noblesse que les « braillades » des gens qui ne croient à rien, pas même à l'harmonie musicale. »

Très fin, le bon curé de Saint-Roch ! tellement que le *Voltaire,* un journal dont le titre seul est un drapeau, a cru devoir se « payer » une petite vengeance en intitulant l'article traitant de la cérémonie religieuse du double centenaire du premier poète français : La « Comédie » a Saint-Roch.

« C'est hier, dit-il, sous la signature Gros René, que M. le curé de Saint-Roch s'est « payé » le régal de dire sa messe devant un public extraordinaire,

composé des plus jolies actrices de Paris et de tous les sociétaires de la Comédie Française en grande cérémonie.

« ...M. le chanoine, dans une petite allocution fort adroite et fort bientournée, a profité de l'occasion pour inviter ses auditeurs *extraordinaires* à songer « au repentir ». Que Mesdames de la Comédie se le disent. »

Eh bien, oui. M. l'abbé Millaut a invité ses auditeurs à se « repentir », et si l'on veut bien relire sa phrase, il est impossible de ne pas reconnaître qu'il l'a fait avec un tact parfait, je dirai plus, avec beaucoup d'esprit, étant donné l'auditoire auquel il s'adressait :

« Saint Augustin, chargé des chefs-d'œuvre de son génie, se trouva un jour inquiet sous leur poids. Il les cita longuement et sévèrement à sa barre, puis il écrivit le plus beau, le plus touchant de tous ses ouvrages, le livre de ses confessions, le livre de son repentir. Messieurs, ce sont là les procédés de l'honneur et du génie. Il y a ici une foule d'hommes considérables à qui Dieu a départi à mains pleinement ouvertes les dons de l'intelligence et les fortes facultés. Au milieu des agitations d'un siècle sans repos, s'il était arrivé à quelqu'un d'entre eux de laisser tomber de ses lèvres, de sa plume, de sa vie, quelque parole, quelque écrit, quelque acte que sa conscience ne pût absoudre, qu'il se rappelle maintenant le noble, le glorieux privilège que Dieu a accordé à l'homme, à l'homme tout seul, le pouvoir de se repentir. »

Évidemment, quoi qu'en dise le rédacteur qui signe Gros René, le vénérable abbé Millaut ne s'adressait pas très particulièrement à Mesdames de la Comédie, mais bien aux gens de lettres qui étaient venus là rendre hommage à la mémoire de Corneille, et le bon curé, dans son zèle apostolique, les a très adroitement attirés là pour leur rappeler des choses auxquelles ils songent peut-être rarement.

Il faut dire que Pierre Corneille se trouve en assez noble compagnie dans les caveaux de Saint-Roch : Mme Deshoulières, Mlle Deshoulières, Regnier Desmarest, académicien; François Anguier et Michel Anguier, sculpteurs; Nicolas Ménager, ambassadeur; Lavalette, Mably, l'abbé de l'Épée, Charles, duc de Créquy, gouverneur de Paris; François de Créquy, duc de Lesdiguières, maréchal de France; André Le Nôtre, Pierre Mignard, Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, de Maupertuis, cardinal Dubois, et tant d'autres, reposent auprès de lui.

M. l'abbé Millaut, sous le masque d'un vieux prêtre à la figure bonne et souriante, possède une énergie rare. Pendant les tristes jours de la Commune, arrêté, séquestré, mis dans un simple « *violon* » comme un vulgaire malfaiteur, il répondit à Raoul Rigault avec une telle assurance, que celui-ci ne put

s'empêcher d'admirer son courage et le fit remettre en liberté. Mais il ne put empêcher que les gens qui avaient envahi l'église Saint-Roch, sous prétexte de perquisitions, n'aient mis en poche l'argent des troncs et des caisses qu'ils avaient forcés. Où il montra toute sa vigueur, ce fut lorsque, le 5 mai, M. le curé, averti qu'on voulait profaner la chaire de vérité en installant un club dans son église, il alla trouver le citoyen Pillot, délégué de la Commune à la mairie, et que celui-ci lui répondit que, ne pouvant résister aux désirs qu'avaient les bons patriotes de se réunir pour traiter des questions importantes qui les touchaient, il eut l'audace d'inviter l'abbé Millaut à faire ouvrir l'église, à l'éclairer et à mettre le personnel de la paroisse à la disposition des bons « bougres ».

On retrouverait peut-être la lettre qu'il écrivit au délégué du 1er arrondissement; en tout cas, en voici à peu près le texte, prouvant bien que si les communards aimaient assez à se « donner de l'air » devant le danger, les hommes de courage et d'ordre savaient parfaitement leur résister :

« Monsieur le Délégué,

« Je suis prêt, tout en protestant contre la violence qui m'est faite, à délivrer les clefs de l'église Saint-Roch devant un ordre écrit, signé d'un des délégués de la Commune au 1er arrondissement, se portant comme propriétaire du monument, ordre qui restera entre mes mains.

« Quant à apporter moi-même un concours quelconque à ce que je regarde comme la profanation de mon église, je me laisserais plutôt tuer. »

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette histoire, c'est que ce furent justement les citoyens de l'arrondissement qui empêchèrent les « braillards » d'entrer dans le saint lieu et de vociférer leurs doctrines du haut de la chaire.

Mais revenons à Corneille.

Sa MÉDÉE n'eut qu'un très médiocre succès, le sujet n'en étant pas absolument heureux, et si la littérature espagnole n'eût été en vogue à l'époque où il écrivait, Corneille n'aurait jamais eu la pensée d'emprunter à Guilen de Castro le sujet du CID, son scenario, tout en laissant à l'auteur espagnol les défauts dont fourmille sa pièce.

Corneille réduisit l'œuvre de Guilen de Castro aux règles principales du théâtre, il sut faire ressortir la beauté des situations et donner aux caractères leur véritable valeur. Le sentiment de l'honneur et l'héroïsme de la chevalerie vivent dans don Diègue et dans son fils, ils vivent selon l'âge de chacun d'eux dans une mesure exacte. Mais cependant, si la figure de Chimène offre les plus beaux traits de passion, il faut convenir que le rôle tombe souvent dans la déclamation.

Je préférerais les trois premiers actes des Horaces, parce que Corneille s'y révèle lui-même et que les rôles ont été créés absolument neufs : tout est de création.

Oui, à la fin du troisième acte, tout est terminé. Il s'agissait d'un combat, il a eu lieu : Rome est vainqueur, le rideau peut tomber. Deux autres pièces recommencent : dans l'une, le meurtre de Camille offre un sujet des plus dramatiques dont Corneille a tiré la quintessence, mais qui vient frapper de répulsion le rôle du sauveur de Rome ; l'autre pièce n'offre aucun intérêt : Valère arrive là, tout d'un coup, accusant Horace, excitant la justice du roi contre son rival ; mais Horace a rendu un tel service à sa patrie qu'aucun auditeur ne peut croire un instant que ce personnage puisse être condamné. — De là, il faut conclure que Corneille pouvait sans inconvénient supprimer le cinquième acte de sa tragédie, et que le quatrième pouvait être une pièce à lui tout seul.

L'unité d'action, de temps et de lieu est mieux observée dans Cinna, et les vers que prononce Auguste sont sublimes de grandeur d'âme ; le discours éloquent de Cinna dans la scène, où il fait le tableau des proscriptions d'Octave : cette scène si théâtrale, où Auguste délibère avec ceux qui doivent l'assassiner, tout cela, mêlé aux traits heureux dont le caractère d'Émilie est semé, font certainement de cette tragédie le chef-d'œuvre de Corneille.

Pompée est une tragédie qui ne se soutient que par le rôle de Cornélie. Heraclius, Nicomède manquent un peu de clarté ; Rodogune, par le pathétique de son admirable dévouement, rachète la faiblesse des quatre premiers : enfin, nous arrivons à Polyeucte.

« Je n'ai point fait de pièce où l'ordre du théâtre soit plus beau et l'enchaînement des scènes mieux ménagé, » a dit Corneille lui-même en parlant de *Polyeucte*.

Bien certainement Corneille, lorsqu'il a écrit l'examen de sa pièce, pour laquelle il avait une sorte de prédilection tenant sans doute à l'état de son esprit tournant à la religion, pensait que cette tragédie était la plus parfaite de ses œuvres, et cependant, nous estimons qu'il s'est trompé : elle n'est pas tragique, parce que l'un des personnages ne l'est pas et qu'il y a disconvenance.

Le caractère de Polyeucte est admirable d'enthousiasme religieux ; il est théâtral, passionné dans cette recherche du supplice, qui entraîne et qui rend le personnage sympathique.

Mais nous ne pensons pas que tout cela ait attiré assez l'attention de M. le curé de Saint-Roch, pour qu'il ait fait les frais de l'imposante cérémonie du

double centenaire de Corneille : Même les vers qu'il a cités dans son discours. sont des élans de foi que l'on retrouve souvent dans les cantiques :

« Saintes douceurs du Ciel, adorables pensées
Vous remplissez un cœur qui vous veut recevoir :
De vos attraits sacrés les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir
Vous promettez beaucoup et donnez davantage.
Vos liens ne sont point inconstants ;
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents. »

« Quelles pensées célestes ! » a dit l'orateur. — Oui ; mais lorsqu'il s'écrie : « Quelles beautés, Messieurs ! » — Je fais quelques réserves.

Ce qui a donné à cette réunion son véritable caractère, est bien le passage du discours que nous avons cité plus haut ; le curé de Saint-Roch a cherché le moyen de dire des choses qui touchent au repentir, à une haute classe de la société qui n'y pense que peu souvent, si elle y pense quelquefois il a trouvé, et certains journalistes qui ont été pris, cherchent à égarer plus ou moins gaiement l'esprit de leurs lecteurs.

Parbleu ! est-ce que l'on penserait que le pasteur de la paroisse Saint-Roch a réuni des hommes de lettres et des comédiens pour les engager à lire la traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*, l'*Office de la sainte Vierge*, les *Sept psaumes de la Pénitence*, etc. ; tel n'était pas son but, et, entre nous, la pénitence eût été rude : non, il tenait à faire venir tout ce monde devant l'autel, à les faire s'incliner devant le Christ et à leur donner une petite leçon. Il a réussi, le tour est bien joué !

Avant de fermer cette chronique, je tiens à parler avec mes lecteurs d'une œuvre de bienfaisance que nous avons fondée et pour laquelle M. le ministre du commerce et des beaux-arts a bien voulu mettre à notre disposition la vaste et magnifique salle du Trocadéro, où nous donnerons, le 23 octobre, un festival.

On s'est occupé beaucoup des indigents, même les gens sans asile pour des causes diverses, trouvent un refuge, grâce à l'œuvre moralisatrice de l'Hospitalité de nuit ; mais on songe généralement peu à ceux qui ne mendient guère : Nous avons pensé à eux et avons créé l'œuvre de LA CONVALESCENCE MATERNELLE ET DE L'ENFANCE.

Entassés comme le sont les familles de petits employés, l'enfant de sept à

quinze ans, qui relève de maladie, comme la mère qui sort de l'hôpital, ne peuvent revenir à la santé, privés qu'ils sont de soleil et de grand air pendant leur convalescence.

Dans de confortables asiles, entourés de verdure, ombragés d'arbres, baignés de soleil, nous recevons absolument gratuitement, les femmes, les enfants que les médecins nous signalent comme ayant besoin de ces deux grands remèdes, air et soleil, et là, les convalescents reçoivent une nourriture fortifiante et les soins hygiéniques qu'ils ne peuvent trouver dans les conditions où la nécessité les oblige à demeurer.

Voilà l'économie de cette œuvre essentiellement recommandable et sur laquelle nous voulions appeler la sympathie et la charité de nos lecteurs en remerciant ceux qui ont déjà répondu à notre appel.

Gaston d'Hailly.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Nous parlions dernièrement d'un ouvrage de M. Goujeart, ancien ministre de la marine, LA MARINE DE GUERRE, SON PASSÉ, SON AVENIR, ouvrage qui répond aux préoccupations qui se font jour aussi bien dans le public que parmi les hommes spéciaux ; le volume du contre-amiral Th. Aube, A TERRE ET A BORD, n'est pas moins curieux à consulter, car, dans les parties qui traitent des constructions navales, de la guerre maritime et de la défense des côtes de la France, on sent l'hésitation devant l'inconnu.

Les questions de colonisation sont à l'ordre du jour, et le contre-amiral Aube est bien placé pour donner son appréciation sur certains points que les journaux traitent souvent à la légère. Il faut avoir vu les pays dont on parle pour en connaître les besoins, pour se faire une idée de leur avenir, et ce n'est pas dans un cabinet que ces choses-là s'apprennent.

Les études que contient le nouveau volume, la deuxième série des *Notes d'un marin*, ont déjà été lues dans les Revues où elles ont été publiées, mais on sait combien il est difficile d'y rechercher tel ou tel article que l'on voudrait revoir, c'est pourquoi on a voulu réunir en volumes ce qui se trouve trop dispersé au milieu de travaux traitant de questions tout à fait différentes de ce qui a rapport à notre marine et à notre influence coloniale.

Une expression populaire très énergique mais bien exacte : « ouvrons l'œil, » pourrait résumer les six articles dont se compose le livre nouveau de M. le contre-amiral Th. Aube comme la préface qui le précède, et signée d'un nom sympathique entre tous, Gabriel Charmes.

Nous ne sommes plus au temps où les ouvrages sérieux avaient toute chance de rester en montre des années sans qu'aucun acheteur ne se présentât pour l'acquérir, et je crois bien que les librairies scientifiques ont vu augmenter le chiffre de leurs affaires depuis quelques années. La philosophie, la métaphysique elles-mêmes sont des études auxquelles on se livre assez volontiers et les penseurs ne craignent pas de lancer dans le public des livres qui demandent une certaine concentration d'esprit pour être compris. En ce genre,

l'ouvrage de M. A. Laggrond, L'UNIVERS, LA FORCE ET LA VIE. mérite par la profondeur des pensées qu'il contient d'arrêter le philosophe à la recherche des causalités.

L'auteur pense que la science raisonnée ne peut exclure les lois qui régissent la matière et n'admet pas de lois sans législateur, quelque nom que l'on veuille lui donner.

« Notre univers est donc un état de choses où règnent des notions non absolues de lois, de nécessités, de conséquences et de devoir. C'est un monde disciplinaire.

L'âme se trouve dans le seul principe de la sensibilité, et non de l'intelligence, non plus que dans l'organe de la vision. Si l'on objecte que les animaux ont une sensibilité, et que même certaines plantes paraissent sensitives, nous répondrons qu'en dehors de nous-mêmes nous ne pouvons plus dire ce qui sent ou ne sent pas. Nous ne discernons pas où commence l'automate, le jeu unique de la force sur la matière. Nous n'avons, du reste, aucune notion des divers ordres de sensibilité qui peuvent exister.

Nous sommes d'accord avec les matérialistes lorsqu'ils nous montrent la vigueur de la pensée comme liée à la qualité, au volume et à la forme du cerveau, et nous font constater l'évanouissement de la conscience et de la connaissance par l'altération du cerveau ou l'insuffisance des liquides cérébraux. Mais nous sommes avec les spiritualistes lorsqu'ils font ressortir la grossièreté de l'hypothèse par laquelle un certain dépôt de produits chimiques, sans cesse renouvelé, pourrait produire l'élément même de la sensation dans ces matières, dans ces forces fugitives qui ne songent qu'à nous quitter.

L'intelligence ne se formerait pas dans un monde dépourvu de lois, où les phénomènes se succéderaient sans liaisons. Elle a pour base cet arbitraire qui a dicté les lois elles-mêmes et a limité nos intuitions. Le but de cette épreuve de notre sensibilité reste mystérieux ; l'épreuve s'adresse probablement plutôt à la réaction de la sensation, c'est-à-dire à la volonté. Le fonctionnement de notre volonté ne doit pas être chose indifférente. Peut-être se produit-il un effet comparable à l'opposition que présentent deux hommes aveugles, l'un dès sa naissance, l'autre par quelque accident survenu dans le cours de sa vie : le premier ne peut aucunement se sentir dans les ténèbres, aussi peu que dans la lumière, tandis que le second, pour avoir connu la lumière, éprouve l'écrasement d'une éternelle nuit.

L'ancienneté de l'homme sur la terre demeure inconnue. Il en est de même des conditions primitives de son corps et de son cerveau.

Auprès du grand sphinx d'Égypte, je vis un jour un jeune garçon vêtu d'un

a donné la souffrance, ils ne savent pas que pour l'homme, souffrir c'est progresser.

Il n'est pas de conquête scientifique qui ne soit due au besoin de trouver une amélioration à notre sort, à ce sentiment qui nous pousse à connaître les choses pour nous en servir.

Depuis que le mouton a été créé, ou que, selon les philosophes qui nient la création, il est arrivé au point de sélection nous permettant de le faire griller en côtelettes, son sort est toujours le même : Il est bien vêtu, et sa table toujours verte est servie sans cesse ; il n'a « qu'à se baisser pour en prendre », comme on dit vulgairement, et s'il désire étancher sa soif, l'eau d'une claire fontaine murmure non loin de là. Cet être privilégié qui ne doit éprouver que peu de souffrances durant son existence béate, quels progrès a-t-il fait ? Mouton il est né, mouton il est resté. Parfaitement heureux, ayant tout sous la... dent, il n'avait qu'un ennemi, celui dont La Fontaine nous raconte les exploits dans la fable adorable offrant une moralité qui sert de base au nouveau droit des gens : mais revenons à notre mouton, et avouez que tous les bonheurs lui ont été dévolus, la race des loups qui lui était hostile a complètement disparu, ou à peu près, de sorte que le mouton peut paître tout à son aise sans craindre la dent cruelle de l'ennemi héréditaire de sa famille. — Pas de souffrances, pas de progrès, et le mouton est aussi bête au XIXe siècle qu'au temps lointain où Abraham, deux mille ans avant le Christ, offrait l'un d'eux en sacrifice au Seigneur.

J'estime que l'homme a fait quelque pas depuis cette date, et que la vie des nations civilisées offre plus d'attraits que celle des sauvages qui les premiers n'eurent qu'une pierre taillée pour se défendre.

Lorsque l'on parcourt dans le magnifique ouvrage de M. Maximilien Marie, les progrès accomplis dans les méthodes scientifiques, depuis Thalès, qui vivait vers 640 avant Jésus-Christ, jusqu'à Euler, 1707 ans après, en passant par Diophante, Viète, Descartes, Huyghens, Newton et tant d'autres, on doit bénir la souffrance qui nous force à étudier les lois qui régissent la nature, pour nous permettre de lutter contre ce qui paraît plus fort que nous, et de vaincre ce qui devrait nous écraser. Si la race humaine ne venait nue sur la terre, l'état bestial serait encore son partage : C'est de la lutte, contre la souffrance bénie, qu'est né le magnifique tableau que nous présente M. Marie.

Gaston d'HAILLY.



ROMANS

MM. Alfred Sauvenière et Alfred Hamm se sont associés pour écrire une série de volumes paraissant sous le titre générique de SCÈNES DE LA VIE FINANCIÈRE. et le nouveau venu, MONSIEUR LE BARON, est bien la photographie exacte des phases de la vie financière, dans laquelle tant de personnages ont acquis une triste célébrité ces dernières années.

Bien certainement, les auteurs ont mis tout leur talent, leur imagination et leur connaissance des choses de la finance dans ce volume; le haut et le bas monde de la Bourse y sont décrits avec une exactitude qui frappera les hommes qui s'occupent d'affaires, mais ce roman du baron qui se laisse prendre dans l'engrenage d'une société véreuse, qui gagne des sommes folles qu'il dépense avec des gourgandines, qui se laisse gruger par un entourage connaissant les petits tripotages auxquels il ne craint pas de laisser son honneur, tout cela a déjà été dit et redit bien des fois depuis deux ans, et rien que dans notre dernier numéro, nous donnions un aperçu d'au moins quatre volumes racontant des péripéties de ce genre.

Cependant je crains fort que si MM. Alfred Sauvenière et Alfred Hamm connaissent bien ce qui se passe dans les boudoirs et dans les cabinets directoriaux des sociétés créées spécialement pour augmenter les finances des membres du Conseil d'administration, ils ne connaissent pas aussi bien le cœur des femmes et les procédés dont le romancier doit se servir pour laisser aux lecteurs une impression qui les conduise à réfléchir sur le pourquoi de la fabulation créée. Le baron devient fou, et si l'on peut faire certaines réserves sur son genre de folie, la punition du coupable est logique. Mais je ne vois pas pourquoi les auteurs du roman de ce baron financier punissent la femme du banquier d'une façon autrement grave que cette folie qui, en somme, n'est qu'une délivrance : « heureux les pauvres d'esprit. »

Il fond descendre à Mlle Thévenin, devenue Mme la baronne Ehrler, les derniers degrés de l'échelle de la prostitution, et cependant ce n'est pas elle la plus coupable, en admettant même qu'une jeune fille « d'excellente famille et distinguée », comme le disent les auteurs, en arrive au point où ceux-ci l'ont amenée : il y a là un fait souverainement injuste et qui choque.

— M. Francis Poictevin est un écrivain avec lequel on doit compter, parce

que ses ouvrages portent une marque qui lui appartient en propre, il est quelqu'un et son procédé sort de l'ordinaire.

Lorsque j'ai lu sa LUDINE (6e vol., page 292), la manière de M. Poictevin m'avait un peu étonné; mais, en étudiant l'ouvrage, j'ai dû reconnaître qu'en dehors du style un peu tourmenté de l'écrivain, il procédait par suite de tableaux d'une originalité incontestable.

Son nouvel ouvrage, SONGES, montre la vie, non pas celle qui est généralement présentée dans les livres, mais bien la vie réelle, avec ces riens qui rattachent les péripéties de l'existence et lui permettent de se dérouler sans brisure.

Lorsque l'esprit se reporte du premier jour où l'on a eu conscience de son être jusqu'au dernier moment présent aux yeux, que de faits, que de choses se sont présentés devant celui qui revoit sa vie ! que de détails banals, tristes, gais ou touchants vous ont porté au rire, à la mélancolie ou vous ont laissé froid ! Un enfant qui naît, un ami qui meurt, un accident qui se passe sous vos yeux, un tableau que vous avez remarqué, un livre lu, un voyage ici ou là, et jusqu'à une simple partie de plaisir, tout cela n'est-il pas un des anneaux qui rattachent les jours non interrompus d'une vie ? Eh bien, c'est ainsi que procède M. Francis Poictevin, il dit : « Dans l'existence, le roman n'est qu'un accident qui a besoin d'être rattaché à toutes les phases qui composent le passage de l'homme sur cette terre, rien n'est indifférent, tout porte, et ce qui arrive tient sa cause des petits faits comme des grands.

« Il ne sait quoi d'informe, de mal ramassé, de pas calé, quelque chose entre une machine et un être vivant, essayant de se remuer, dans ses membres, principalement dans sa langue, et parvenant horriblement mal à se dégourdir, en plus fagoté dans un étoffement blanc, il aperçoit ainsi son premier moi. Cela dans un jour de limbes, non pas tant peut-être lui, ce poupon magot, que tout l'entour, la nourrice auvergnate, les parents, en un émoi insolite, encore à cette heure cherchés, quêtés par l'enfant dans la chambre de cet appartement rue Joubert, où il est né.

« A une fête donnée devant la maison de campagne aux villageois, il revoit la grimpée des gamins au mât de cocagne. Agiles, noueux, en vain presque chaque fois, ils se risquent si haut. Au feu d'artifice, il s'élève avec les fusées, il retient son souffle quand elles se désagrègent en étincelles pleuvantes.

« Lors du second enfantement de la mère, les médecins, dans sa chambre, ont exigé que le mari s'éloigne. Dans une pièce, il s'impatiente, il circule. Une chandelle sur la table où s'étalent les coudes de l'enfant. Il paresse sur une chaise. Les yeux suivent les circuits paternels. Pour surprendre un bruit, le

père s'arrête, mais rien encore. Le temps à tous deux leur dure dans cette marche et ces arrêts subits. Sous le fatigant lumignon, ils clignotent; se regardent davantage dans un commençant ennui, ils demeurent ainsi sans oser rien se dire. Ni l'un ni l'autre ne voient, près d'eux, leurs ombres voûtées qui se correspondent... Deux jumeaux sont nés, et déjà ils meurent. Un moment Jacques s'est senti grand frère...

« D'un bal d'enfants costumé, son habit en peluche azur de marquis du XVIII[e] siècle, que les parents gardent dans du papier de soie, devient pour Jacques une relique de ce temps où il a été bel et bien marquis, quelques heures...

« Sur la plage de Dieppe, il creuse avec ferveur des fossés, à mesure que les vagues se rapprochent. Elles les rempliront et ce sera une joie. Puis, si le flux déborde, si, non content de les combler, il va les aplanir, l'enfant aura une minute de chagrin. Au fond, ce n'était pas sérieux, Il avait seulement voulu rire avec la mer. Car on la voit qui occupe tout, avec son grand roulement toujours. La terre, auprès, est devenue si peu de chose ! Elle a un seul côté, la mer les trois autres. Sans comparaison, elle approche le plus de ce qui s'étend à perte de vue sur sa tête. De partout il lui entre que la mer c'est quelque chose d'énorme, avec quoi on ne lutte ni ne joue. Et cependant, combien elle est pleine d'agréments, presque prévenante... Cet air, quand elle monte, de se retirer quand elle descend, de revenir ! des grâces et des menaces mêlées. Et puis, elle a une eau qui ne mouille pas comme les autres. Jacquess ne se rassasie pas de la mer...

« Aujourd'hui il a encore la sensation d'être en break à la descente du wagon qui le ramène de la mer, cette sensation de la lenteur de la voiture, cette tristesse de revenir dans un pays restreint, de se trouver dans quelque chose de si peu plaisant, de si ordinaire...

« Les cuirassiers rapportés de Paris par son père parurent à Jacques beaux et brillants ; ils avaient coûté, on le lui dit, fort cher. C'était donc un régiment à cheval qu'il s'agissait d'aligner en bataille : il allait charger un ennemi supposé, mais véritable, l'infanterie anglaise à Waterloo, cette fois. Et vite, pour continuer probablement l'imagination d'une rencontre guerrière, pour produire en conséquence le choc des armées, les cuirassiers furent mis en pièces. Les mains de l'enfant les secouaient entre eux, contre terre ; dans ce pêle-mêle de cassage triomphait, une joie de destruction. La lutte entre Français et Anglais avait été oubliée. Il importait que l'enfant restât le maître... »

Et ainsi, pas à pas, M. Poictevin montre la vie se faisant dans la remémoration de Jacques ; il grandit, voyage, revient au pays.

« Chez une tante, où il ne va plus qu'une ou deux fois l'an, les meubles du

drap déchiré. Sa figure intelligente et douce, au sourire aimable et mélancolique, était la reproduction fidèle de celle du sphinx dans son moule charmant et son expression légèrement ironique. Là, pendant sept mille ans, la variabilité de l'espèce n'avait pas eu de variation appréciable: ce sphinx, figure de l'un des rois des premières dynasties, reproduisait les traits du jeune Égyptien: les dégradations, les mutilations de la pierre n'empêchaient pas d'y retrouver la fugitive nuance qui donne une expression au visage humain. La figure du sphinx dans son éternelle placidité, semble fixer la vision mystérieuse d'un passé plus ancien qu'elle encore, au delà de cet horizon qu'elle sondait déjà depuis des milliers d'années, au temps d'Abraham. Les hommes de bronze et d'ébène qui vivent le long du Nil, semblent appartenir à des races immuables. De Memphis à Silsileh, et même à Philoé, où repose Osiris, et jusqu'en Nubie, s'élève parfois le soir sur les rives du fleuve, dans le calme des nuits d'Orient, un chant plaintif de quelques notes monotones et tristes, phrase musicale d'une gracieuse langueur, se répétant au loin par intervalles. Ce chant semble évoquer le passé fantastique de l'Égypte, passé à jamais perdu, tandis que le fleuve immense et paisible s'écoule en silence, reflétant la splendeur d'un ciel empourpré, et que les grands déserts d'Afrique, montant de par delà l'horizon, viennent arrêter leurs incommensurables étendues au pied d'un sycomore, non loin du rivage.

« En résumé, la raison humaine ne peut nous apparaître comme le code du vrai absolu. Elle est fondée sur les axiomes, qui sont purement sentis, et sur les propositions extensives, lesquelles reposent sur l'expérience d'un univers donné; elle provient ainsi de l'arbitraire même. La raison pure est donc le code d'un certain arbitraire senti ou expérimenté, n'offrant par conséquent aucun caractère de nécessité, mais s'imposant à nous. Quant au libre arbitre, il échappe de toutes manières à notre intelligence; il entraîne la notion du changement et par conséquent du temps, ce qui nous rend incapables de le connaître tel qu'il est. Enfin, si même notre vie entière était mécaniquement déterminée d'avance, nous pourrions être affectés diversement de ces déterminations inévitables, et ce degré d'approbation ou de désapprobation, à lui seul, constituerait une existence morale analogue à une série de déterminations absolument libres. Mais c'est abusivement que la science de la dynamique intervient dans le rapport des forces avec l'élément inconnu de la sensibilité: le rôle de cette science est limité aux rapports des forces avec les masses, et n'atteint pas même la force pure, élément mystérieux dont les effets seuls nous parviennent. La détermination mécanique des matières n'est point la preuve de la détermination fatale de la vie, en sorte que rien ne prouve que nous ne

puissions modifier le monde par notre volonté, c'est-à-dire par voie de réaction et sans faire varier la quantité totale des forces. L'erreur du dynanisme provient de ce que les mécaniciens font des masses et des forces les deux seules entités de l'univers, tandis que le libre arbitre suppose nécessairement une entité nouvelle, celle de l'âme. Or, une entité nouvelle entraîne forcément des propriétés distinctes, spéciales et essentielles, sur lesquelles la théorie ne peut rien décider *à priori.* »

Par la citation que nous venons d'en faire, on voit que ces études abstraites n'excluent pas la poésie, et que les forces ou les sensations sont susceptibles de modifier le monde, et, en effet, c'est la force qui mène le monde. Tout cède à son impulsion souveraine.

Si nous prenons le livre de M. Louis Bourdeau, LES FORCES DE L'INDUSTRIE, nous nous rendrons un compte exact des progrès de la puissance humaine, une des forces créées peut-être par la divinité pour modifier les choses de ce monde. Par elle, l'inertie de la matière est contrainte à une continuelle activité. Les diverses sortes de phénomènes qui constituent l'ordre du monde sont l'effet des forces qui s'exercent dans son sein, et qui pourrait dire que la force créatrice n'a pas justement jeté les êtres sur notre planète pour la modifier à tel point de l'amener à la mort comme paraît l'être notre pâle satellite.

Mais écoutons M. Louis Bourdeau :

« La gravitation, la chaleur, la lumière, l'électricité, l'affinité, la vie, introduisent dans les éléments des choses une agitation créatrice, les déplacent, les modifient, les organisent, et, pénétrant la masse entière, y déterminent des transformations sans fin. L'univers est un atelier des puissances toujours en action. Rien ne se produit que par leur initiative et ne se soutient que par leur concours. Si leur œuvre était un seul moment suspendue, tout s'abîmerait aussitôt dans le néant.

Au milieu de ces forces qui travaillent sans relâche, les êtres appelés à vivre ne peuvent subsister que par d'incessants efforts. Hippocrate définit la vie une puissance laborieuse, en état de tension constante. L'être vivant doit lutter sans trêve, résister et conquérir. Il faut qu'il se procure les satisfactions nécessaires, empêche ce qui lui serait préjudiciable et tire parti de ce qui est susceptible de lui servir. Les facultés, ses jouissances, sa durée sont en rapport avec les moyens d'influence dont il dispose, et sa vitalité se mesure sur sa latitude d'action.

A raison du nombre et de l'étendue de ses besoins, l'homme, plus que tout autre animal, était obligé d'agir ; mais ce pouvoir de diriger dans le sens de

ses intérêts une multitude de phénomènes, il ne le possédait pas à l'origine. Sa faiblesse et son imbécillité natives le réduisaient à une impuissance presque absolue. Toute compétition semblait impossible entre ses ressources dérisoires d'action et les forces irrésistibles que le monde déchaînait autour de lui, le plus souvent contre lui. Voyez-le dans sa nudité première et son affligeante débilité : tout le blesse ou le menace, tout lui est obstacle ou péril. Sans armes pour attaquer et se défendre, il ne pourrait pas lutter à chances égales contre les grands animaux, dont la plupart l'emportent par la taille, la vigueur et les moyens d'agressions. Plus insurmontables encore, les forces brutes l'accablant avec une violence qu'il est incapable de vaincre ou d'éviter. La pesanteur le cloue au sol, rend sa marche pénible, s'oppose à tout déplacement lointain ou rapide et lui fait de son propre corps un fardeau. La moindre barrière l'arrête, la plus faible impulsion l'entraîne, la moins lourde masse l'écrase, le plus léger choc le brise. Non moins hostiles, les agents physiques semblent conjurés contre son bien-être. La chaleur le brûle ou l'étouffe, le froid le transit et le gèle, le soleil l'éblouit, les ténèbres l'aveuglent, la foudre l'épouvante.

Ainsi enlacé par le jeu de ses forces, l'homme s'agitait en vain sous leur despotisme comme un esclave enchaîné sous le fouet de son maître. Passif et désarmé, il était le plus misérable et le plus désarmé des êtres, parce qu'il se trouvait aux prises avec des exigences et des difficultés également infinies. Pressé de besoins qu'il ne savait comment satisfaire, accablé de maux dont il ignorait le remède, il n'avait, pour protéger son existence précaire, qu'un pouvoir d'action des plus restreints et la douteuse assistance du hasard. A toutes les forces dont la tyrannie pesait sur lui, à tous les agents qui se disputaient le droit de le faire souffrir, il ne pouvait opposer qu'une courte fuite et une résistance bien vite lassée. Dans ce duel acharné entre sa faiblesse et toutes les puissances de la nature, il devait combattre des adversaires à la fois innombrables et infatigables, aborder de front tous les obstacles, traverser tous les dangers, se résigner à d'incessantes défaites et acheter par d'effroyables efforts, au prix d'angoisses sans nom, une vie pleine de privations et de douleur.

Telle fut, dans sa rigueur terrible, la condition initiale de l'homme. Cependant cet être, si disgracié en apparence, avait reçu par privilège, comme gage de grandeur future, la raison, la plus puissante des forces, parce qu'elle est capable de ranger toutes les autres sous ses lois. Ce roseau, le plus faible qui soit au monde, était un roseau pensant. Or, l'être qui pense doit devenir tôt ou tard le maître des choses qui ne pensent pas. La clairvoyance, en effet,

peut plus que la violence, parce qu'elle connaît son but, dispose un plan, concerte des moyens d'action, profite des occurrences favorables, applique au mieux ses efforts et marche sans dévier à ses fins. Irrésistibles dans leur déchaînement, les forces de la nature sont aveugles dans leurs tendances et ne font qu'agir, tandis que nous raisonnons. Dès lors, si peu que nous ayons prise sur elles, nous pouvons les diriger, les plier à notre avantage, et, finalement, les dominer. L'homme observe, réfléchit, combine. Il cherche des biais et trouve des artifices. Empruntant à ses ennemis la force qui lui manque, il recrute parmi eux des auxiliaires, oppose avec art la nature à la nature et tourne contre elle les agents qu'elle tournait contre lui. Il arrive ainsi à la mettre dans son parti et, bientôt après, sous sa dépendance. Du moment où il est parvenu à la défaire et à l'asservir en détail, il intervient toujours plus activement dans la production des phénomènes, les gouverne à son profit et tire de cette ingérence des résultats d'une merveilleuse fécondité.

Esquisser l'histoire des accroissements de puissance obtenus dans le cours des âges, en nous bornant à considérer les forces sur lesquelles une sorte de main-mise a pu s'opérer et qui comportent des applications générales, savoir : les forces mouvantes et les forces physiques, c'est dire le génie humain, ce génie que l'homme, dans son orgueil, veut tenir aujourd'hui non pas d'un être supérieur à lui, mais des hasards qui font concentrer des forces vers un point.

M. Louis Bourdeau est un savant, un esprit hautement philosophique et en plus un charmeur, quoique son style, ferme et précis, soit exempt des afféteries de certains écrivains pseudo-scientifiques, qui remplacent le savoir par la coloration du style et la recherche des mots.

*
* *

J'ai sous les yeux un ouvrage de M. Maximilien Marie, répétiteur de mécanique et examinateur d'admission à l'École polytechnique, *Histoire des sciences mathématiques et physiques*. Cet ouvrage qui déjà forme cinq parties, cinq gros volumes imprimés avec le soin que l'on remarque dans les publications de la maison Gauthier-Villars, est l'histoire de la filiation et des méthodes scientifiques. Eh bien, lorsque l'on parcourt cet immense travail n'ayant de commencement que dans la tradition et d'autre fin que l'infini, puisque le génie de l'homme n'a pas encore de bornes assignées, on est terrifié de la puissance de l'observation.

Chose curieuse, le progrès ne vient que de la souffrance, et lorsque les gens qui ne réfléchissent pas tendent le poing vers le ciel et maudissent Celui qui

salon lui sont réellement comme s'ils dataient d'autrefois. Les personnes, les jours de jadis s'en sont allés. Et ce décor retrouvé là non dérangé ne s'explique pas. La tante a changé, elle parle de son mari mort comme d'un absent qui lui manque, elle fleure l'abandon. Mais le bel angora aux yeux pers gît toujours en boule sur son coussin. Mazeppa sur la muraille est lié toujours à son coursier l'emportant par les forêts. Rien n'a varié dans cette pièce, et c'est cette immuabilité qui est incommodante. »

Le livre de M. Francis Poictevin ne peut s'analyser ; on n'analyse pas des sensations, mais c'est un ouvrage qui a son mérite et surtout marquant un genre qui repose des choses déjà mille fois lues.

Dois-je en dire autant des Scènes de la vie moderne, de M. A. de Bernard, parues sous ce titre : Les Ophidiennes, je ne le pense pas, et dans la douzaine de récits que contient ce volume, je ne trouve qu'une diatribe contre le caractère serpentin de la femme, de certaines femmes, dois-je dire, car il est trop facile de chercher quelques terribles récits dans lesquels le sexe faible, — est-il bien faible ? — joue un rôle odieux aussi bien en France que dans tous les pays du monde et de venir prouver que la femme est capable de toutes les vilenies. Malgré que l'auteur nous montre une Vanda Broninska, une Polonaise faisant arrêter et envoyer en Sibérie son mari, pour s'en débarrasser, on pourrait écrire mille volumes avec d'autres histoires montrant le dévouement d'épouses méritant mieux ce titre.

Certes, ces nouvelles sont bien écrites, mais elles prouvent tout au plus que l'homme, j'entends l'humanité, n'est pas parfaite.

Mme Émile Lévy (Paria Karigan) écrit d'une adorable façon, et ses récits sont toujours empreints de hauts sentiments, seulement je me permettrai de lui dire que son dernier volume, Just Lherménier présente une situation bien compliquée pour qu'elle soit admisible, et, si les ménages devaient toujours avoir derrière eux un justicier comme Juste Lherménier, le divorce serait une superfétation, d'autant plus que, dans l'espèce, Just Lherménier, qui est marié et a des enfants, devrait s'occuper de son ménage et non pas de celui de Mme de La Haussoye. Ah ! si cette femme était absolument pure, si un amour interdit à la femme mariée n'avait pas pris son âme, ou même si elle eût aimé Just Lherménier, peut-être aurait-on compris que celui-ci s'érigeât en vengeur et tuât le mari; mais dans les conditions où le drame se présente, la note me paraît un peu forcée.

*
* *

Ah ! ici, c'est encore plus fort ! Le Mariage de Jules Lavernat est une de ces histoires que je me permets de qualifier de « faites à plaisir ».

Pour sauver l'honneur d'une famille qui veut le retour en France de la monarchie légitime, — les choses se passaient vers 1873, — un jeune homme. Jules Lavernat, qui se destinait à entrer dans les ordres religieux, épouse une femme veuve et ayant profité de son veuvage pour prendre un amant qui, lui, n'est pas veuf du tout, mais bien en possession d'une épouse ayant elle-même un amant. — Ils vont bien, n'est-ce pas, dans ce monde-là!...

Or, la veuve est enceinte, Jules Lavernat se dévoue et devient le mari de cette femme nommée Ludovique, fille du marquis de Pleubian.

Partant de cette donnée, M. Paul Gaulot a écrit une étude certainement des plus intéressantes sur ce ménage où le mari n'en est pas un et où la femme n'a pas le cœur de reconnaître, comme elle le devrait, le sacrifice de son pseudo-mari qui l'aimait depuis longtemps et ne se faisait religieux que par désespoire de ne pouvoir la posséder.

A lire ce roman, on croirait que l'auteur a voulu prouver que les légitimistes n'étaient que des gens débauchés et n'approchant pas de la vertu sévère des nouvelles couches.

En somme, très bon style, étude curieuse, mais on sent trop le « coup de patte ».

*
* *

Le volume de M. Albert Le Roy, L'ARGENT DE LA FEMME, contient une thèse un peu risquée.

« Quelle différence y a-t-il entre deux être libres, intelligents, sensibles, qui se sont volontairement unis? Les fautes de l'un et de l'autre viennent de la même cause: elles doivent être jugées à la même mesure. Quand l'un des deux peut violer impunément un contrat tel que le mariage, l'autre sera-t-il plus coupable en le violant à son tour? Des deux parts il y avait un serment, des deux parts il y a un parjure. Les liens étaient pareils : le crime est égal. »

En théorie, la chose est soutenable, mais il y a de graves raisons que tout le monde comprend, faisant que la pratique de cette thèse serait des plus dangereuses. Il faut combattre l'adultère de quelque côté qu'il se présente: le pardon est chose louable, et c'est là surtout que la femme doit montrer les trésors de son indulgence, mais dans le roman de M. Albert Le Roy, la femme qui se venge de la conduite mauvaise de son mari en s'abandonnant aux bras d'un autre homme, offre un exemple déplorable que la morale ne peut nullement accepter.

*
* *

UNE LUNE DE MIEL, par Aimé Giron, est un roman beaucoup plus moral. Là,

l'ancienne maîtresse du mari veut reprendre son amant à la femme légitime. mais toutes les manœuvres de celle-là à la poursuite du jeune ménage avortent.

Voilà un bon livre, dont les péripéties, très vivement menées, intéressent le lecteur en ne lui laissant que de bonnes impressions.

* * *

Le Baiser de ténèbres, par M. Mélandri, est un récit d'amours écrit sous forme de légende, dans lequel se trouvent réunis l'inattendu, la nouveauté des situations, une recherche passionnée de la couleur locale, tout cela écrit avec un talent remarquable et bien personnel.

L'auteur de Lady Vénus raconte la légende d'un orphelin, dont le père, pauvre diable, a été pendu par un seigneur de l'ancien temps. L'enfant jure devant le cadavre du supplicié de le venger d'une façon éclatante. L'intérêt va redoublant d'intensité de page en page, jusqu'à la dernière, où il atteint son point culminant. On peut dire que le livre se ferme sur l'un des plus étranges tableaux qui soient sortis de l'imagination des dramaturges.

Luigi Loir, Quinsac, Uzès et A. Rivière en ont semé le texte de fort beaux dessins, qui feront d'autant plus apprécier ce volume des amateurs.

* * *

On doit constater que M. Élie Berthet, l'un des derniers et des meilleurs représentants de l'ancienne école, n'a rien perdu des qualités qui ont fait de ses romans les délices de toute une génération de lecteurs épris d'un style aimable, d'une imagination féconde et d'un mouvement dramatique large et puissant.

On peut dire, et c'est une louange que l'on ne peut guère distribuer en notre temps, que M. Élie Berthet a su se faire un nom sympathique à tous, sans que ses ouvrages dussent jamais leur succès à l'immortalité, mais simplement à l'intérêt du récit où le bon sens et la vraisemblance sont toujours scrupuleusement respectés.

Son nouveau volume, la Femme du fou, est des plus dramatiques, et la folie de ce mari jaloux de sa femme, sans que celle-ci ait l'ombre d'un reproche à se faire, peint une situation fréquente à Paris comme ailleurs et qui amène, comme dans le volume dont nous parlons, des catastrophes épouvantables.

* * *

Le roman de M. de Gastyne, le Roi des braves, est on ne peut plus dramatique et repose sur une donnée qui offre au premier abord un semblant de vraisemblance, quoiqu'il faille un certain effort pour l'accepter ; mais on sait que les romanciers populaires n'y regardent pas de plus près que leurs lecteurs.

Le comte de Kermor est riche, il a un enfant de cinq ans, qui est toute sa joie. Cet enfant disparaît aux Tuileries et ne peut être retrouvé. Évidemment André a été volé ; un seul homme y avait intérêt, c'est le frère du comte, Jean de Kermor; mais celui-ci est en Amérique, croit-on.

Jean, que l'on pensait être bien loin, est revenu ; c'est lui, en effet, qui a enlevé l'enfant, et il se présente chez son frère, l'empoisonne, cache le cadavre dans un cabinet attenant à la chambre de l'hôtel où le comte était descendu, se couche dans le lit du défunt et sonne. Grâce à la ressemblance qu'il a avec son frère, personne ne doute que ce ne soit le comte qui est là couché et se disant malade. Il demande un notaire fait un testament en faveur de lui-même, Jean Kermor; puis, une fois tout le monde parti, saute à bas du lit, y couche le cadavre et disparaît. L'enfant a été jeté à l'eau ; bref, Jean de Kermor hérite sans conteste.

On devine ce qui arrive, et le châtiment pour se faire attendre n'en est pas moins terrible quand en sonne l'heure.

Si l'on veut connaître les péripéties de ce drame émouvant, il faudra les suivre dans le volume, car elles sont tellement nombreuses, que le cadre de notre revue ne suffirait pas à les contenir.

* * *

Quel est ce brillant cortège, cet attelage mené avec une désinvolture étrange et un charme fatal parfois, mais toujours accepté avec joie? C'est le char de NOS SÉDUISANTES qui passe. Voici le gros financier gilet-en-cœurisant : là, voyez ce brillant officier ayant déserté l'autel de Mars pour sacrifier sur celui de Vénus. N'aperçois-je point un écrivain de haut mérite à côté de ce ministre dont le portefeuille chavire ? Oui, tout le monde les connaît, mais ils sont en si noble compagnie qu'ils ne baissent pas la tête : comtes, barons et chevaliers de tous les ordres, attachés d'ambassades, savants et jusqu'à ce petit abbé de cour, qui se cache derrière la forte carrure de l'épais banquier, tous sont heureux d'être attelés au char des amours. Il y a bien parfois quelques accrocs, quelques dégringolades, voire même quelques trous à la lune, mais comment échapper au joug charmant de CELLES QUI NOUS MÈNENT, surtout quand celles qui tiennent les guides sont si gracieuses ! Oh ! ces jolies mains ne prennent ni fouet ni cravache, la laisse est de sourire et de caresses ; on est dompté sous de tendres baisers, l'on s'endort dans une douce confiance. On dit, mais le monde est si méchant, que les fleurs se changent parfois en lourdes chaînes, que les sourires sont perfides comme le chant des sirènes et que les cœurs se

brisent sur des rocs arides, qu'importe! on tend encore le cou au chaînes qui vous meurtrissent, on se laissera toujours prendre.

Les voilà qui passent ces Parisiennes que l'on vient adorer du bout du monde. voici les flâneuses, les politicomanes, les pieuses, les voyageuses, les promeneuses, les dîneuses, les aventureuses, — remarquez que je n'ai pas dit les aventurières.

Avec quelle habileté cette aimable comtesse, qui signe du joli nom Ange Bénigne, peint cet enlacement, ce dressage auquel chacun doit se soumettre... Hop! hop! le cortège est passé, quelques écrasés sur le chemin: un de perdu, cent de retrouvés!

— Eh! pardieu! il y a beau temps que la comtesse de Choiseul-Meuse, l'auteur de Entre chien et loup, a peint ces mœurs légères que nous reprenons et dont elle écrivait les mystères, lorsque... jadis notre langue française n'avait pas jugé bienséant de monter son collet par-dessus les oreilles. Paris ou le paradis des femmes, que vient de réimprimer Kistemaeckers, montre bien qu'en tout temps les hommes ont fait des folies et que les femmes les y ont aidés avec transport.

Ce volume quelque peu érotique est cependant écrit avec tact; il n'y a là ni brutalité ni grossièreté. C'est l'écrit poli et raffiné du XVIIIe siècle, distingué, discret comme le décolleté élégant et gracieux de la femme du monde.

* * *

Et, dans le même genre, voici les Nouvelles amoureuses, de M. Charles Aubert.

Cette dame, assise sur la branche d'un pommier, ouvre bien grand son large éventail pour qu'on ne la voie pas sourire, mais je suis certain qu'elle ne ferme pas les oreilles.

Ces récits très légers et surexcitants sont encadrés de telle sorte qu'il est impossible de s'y méprendre et que celui qui achète le volume les contenant ne peut s'y tromper.

* * *

Voici encore le Livre des joyeusetés, du rablaisien Armand Silvestre, une provision de gaieté.

L'auteur est assez connu et les éditions de ses ouvrages égrillards s'enlèvent avec une telle rapidité, que nous n'avons pas besoin d'insister, si ce n'est pour féliciter, à côté de l'écrivain, le dessinateur qui a composé la couverture du volume.

* * *

Mais revenons aux romans, et nous ne saurions mieux commencer qu'en

parlant de M. Zola. Oh! je n'ai rien de bien nouveau à vous présenter de cet auteur à succès, c'est, au contraire, du vieux neuf que j'ai là sous les yeux.

Connaissez-vous un livre intitulé LES MYSTÈRES DE MARSEILLE? C'est du Zola première manière, celle qui ne lui réussissait guère. Alors qu'en 1867 il n'y avait pas du pain chez lui tous les jours, il s'essayait dans le gros roman historique: mais il a changé son fusil d'épaule, et je ne crois pas me tromper en disant que le genre abandonnné par l'auteur de Nana ne lui aurait rapporté que peu de beurre à mettre sur son pain.

*
* *

Signalons deux ouvrages nouveaux dans les collections de LA PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE, — LES BRAVES GENS, par J. Girardin, dont l'éloge n'est plus à faire, et RAOUL DAUBRY, par Mlle Zénaïde Fleuriot, un écrivain de bonne compagnie, dont nous avons déjà beaucoup parlé depuis la fondation de notre Revue.

*
* *

Et lorsque nous aurons annoncé un volume de Jules Noriac, publié sous le titre étrange de l'une des nouvelles que contient ce livre : LES PLUMEURS D'OISEAUX, nous en aurons fini avec les nouveautés. J'avoue que cette réunion d'articles de journaux un peu démodés n'offre qu'un intérêt assez rétrospectif, et que, par exemple, les détails de la confection du ballon captif des Tuileries ne sont bien placés là que pour faire des pages, et nous terminerions en disant :

Du nouveau, s'il vous plaît!

*
* *

Et voilà qu'on m'apporte un volume de MM. Edmond et Jules de Goncourt, intitulé : UN PREMIER LIVRE. — En 18... Eh bien, en dix-huit cents quoi?

En vous donnant la préface du volume, vous allez savoir à quoi vous en tenir; elle est de M. E. de Goncourt lui-même.

« Le 1er décembre 1851, nous nous couchions, mon frère et moi, dans le bienheureux état d'esprit de jeunes auteurs attendant, pour le jour suivant, l'apparition de leur premier volume aux étalages des libraires, et même, assez avant dans la matinée du lendemain, nous rêvions d'éditions, d'éditions sans nombre.... quand, claquant les portes, entrait bruyamment dans ma chambre le cousin Blamont, un ci-devant garde du corps, devenu un conservateur *poivre et sel*, asthmatique et rageur.

« N... de D..., c'est fait! soufflait-il.

— Quoi! c'est fait?

— Eh bien, le coup d'État!

— Ah fichtre!... et notre roman, dont la mise en vente doit avoir lieu aujourd'hui.

— Notre roman... un roman... la France se f... pas mal des romans aujourd'hui, mes gaillards! — et par un geste qui lui était habituel, croisant sa redingote sur le ventre comme on sangle un ceinturon, il prenait congé de nous et allait porter la triomphante nouvelle, du quartier Notre-Dame-de-Lorette au faubourg Saint-Germain, en tous les logis de sa connaissance, encore mal éveillés. »

« Nous nous jetions à bas de nos lits, et bien vite nous étions dans la rue.

« Dans la rue, aussitôt les yeux aux affiches, — et égoïstement, nous l'avouons, — au milieu de tout ce papier fraîchement placardé, proclamant un changement de régime pour notre pays, nous cherchions « la nôtre d'affiche », l'annonce qui devait annoncer à Paris la publication d'En 18... et apprendre à la France et au monde les noms de deux hommes de lettres de plus : MM. *Edmond et Jules de Goncourt*.

« L'affiche manquait aux murs. Et la raison en était ceci : Gerdès qui se trouvait à la fois, ô ironie! l'imprimeur de *la Revue des Deux-Mondes* et d'*En* 18..., Gerdès, dont l'imprimerie avait été occupée par la troupe, hantée par l'idée qu'on pouvait prendre certaines phrases d'un chapitre politique du livre pour des allusions à l'événement du jour, et au fond tout plein de méfiance pour ce titre bizarre, incompréhensible, cabalistique, et dans lequel il craignait qu'on ne vît un rappel dissimulé du 18 brumaire, Gerdès qui manquait d'héroïsme, avait de son propre mouvement jeté le paquet d'affiches au feu.

« C'était vraiment de la malechance pour des auteurs de publier leur premier volume, juste le jour d'un coup d'État, et nous en fîmes l'expérience en ces semaines cruelles, où toute l'attention du public est à la politique.

« Et cependant nous eûmes une surprise. Le monde politique attendait curieusement le feuilleton de Janin. On croyait à une escarmouche de plume, à un feuilleton de combat des *Débats* sur n'importe quel thème, à un spirituel engagement de l'écrivain orléaniste avec le nouveau César. Par un hasard qui nous rendit bien heureux, le feuilleton de J. J. était consacré à *En 18*... spirituellement battu et brouillé avec LA DINDE TRUFFÉE de M. Varin et LES CRAPAUDS IMMORTELS de MM. Clairville et Dumanoir.

« Jules Janin, parlant tout le temps de notre livre, nous fouettait avec de l'ironie, nous pardonnait avec de l'estime et des paroles sérieuses et présentait notre jeunesse au public en l'excusant, en lui serrant la main : une critique à la fois très blagueuse et très paternelle. Il disait :

« Encore un mot, un mot sérieux, si je puis parler ici aux deux frères « MM. Edmond et Jules de Goncourt. Ils sont jeunes, ils sont hardis, ils ont « le feu sacré : ils trouvent parfois des mots, des phrases, des accents ! Je les « loue et les blâme ! Ils perdent de gaîté de cœur ! Ils abusent déjà, les mal- « heureux, des plus charmantes qualités de l'esprit ! Ils ne voient pas que ces « tristes excès les conduisent tout droit à l'abîme, au néant ! A quoi bon les « excès de la forme qui ne rachète pas la moralité du fond. Que nous veulent « ces audaces stériles, et quel profit peuvent retirer de ces tentatives coupa- « bles deux jeunes gens que l'ardeur généreuse du travail et le zèle ardent de « l'inspiration pourraient placer si haut ? Comment ce défi cruel à leurs maî- « tres ! Comment cette injure aux chefs-d'œuvre !...

« ...Eh Dieu, il y a pourtant une page enchanteresse dans votre livre, une « certaine description du *Bas-Meudon* qu'on voudrait enlever de ces brous- « sailles, pour la placer dans un cadre à part, à côté d'un paysage de Jules « Dupré. »

Mais, en dépit du feuilleton de Jules Janin, il se vendit tout juste soixante exemplaires du volume, et les auteurs firent un auto-da-fé du restant de l'édition, ainsi que de leur espérance. Eh bien, ça ne leur a pas trop porté malheur, et l'éditeur belge qui a eu l'esprit de rééditer ce premier essai s'en tirera mieux que le pauvre Dumineray, Dieu ait son âme !

N'est-il pas curieux que M. Zola, comme MM. de Goncourt, les pères du naturalisme moderne, rééditent en même temps leur premier essai ; mais combien l'impression est différente sur le lecteur. Le premier ouvrage de M. Zola, LES MYSTÈRES DE MARSEILLE, ce n'est pas du Zola, c'est tout ce que vous voudrez : mais il n'y a pas de marque, tandis que EN 18... c'est du Goncourt, du vrai, du bon, du fou ! Et, semblables à ces petits oiseaux tombés du nid qui s'essayent à gazouiller une chanson non apprise, mais intuitive, de même les jeunes de Goncourt épelaient déjà, il y a trente-trois ans, cette langue bien à eux, qui fait vivre, qui fait parler les choses, qui donne une âme aux objets. — Des mots ! dira-t-on, non pas, mais bien, de la couleur ! — Qu'il y ait abus, empâtement, possible ! ce qui n'empêche que c'est du Goncourt, comme je l'ai dit, c'est bien personnel.

ALEXANDRE LE CLÈRE.

Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCE, TOURS.

CHRONIQUE

Que d'esprit se dépense chaque jour dans les journaux et se trouve complètement perdu pour la génération qui nous suit! Que dis-je? Tous ces mots spirituels sortis de la bouche d'on ne sait qui, attribués à celui-ci ou à celui-là, que l'on se répète pendant toute une semaine et que l'on oublie le lendemain, ne dépassent même pas le cercle des lecteurs du journal qui les publie et seraient absolument ignorés si, de temps en temps, un homme n'arrivait, armé de longs ciseaux, et ne découpait, pour en faire collection, tous ces échos qui résument une page d'histoire, un type, une époque, et qui restent comme un vers d'une œuvre oubliée.

L'homme aux ciseaux, c'est Charles Joliet, et son volume Mille nouvelles a la main, tirées du *Figaro,* du *Charivari*, de *l'Illustration*, de *la Vie parisienne* et autres journaux mondains, est bien l'écho de notre existence un peu à l'envers. Quel est l'auteur de ces phrases à l'emporte-pièce, qui peignent si bien nos mœurs? Un peu tout le monde. — Les échotiers Charles Joliet et d'autres n'ont qu'à polir et à présenter au public.

Ah! si je voulais reproduire ici seulement les plus spirituelles, j'en aurais pour une longue chronique, mais j'aime mieux ne citer qu'un seul mot, parce que je crois qu'il peint dans toute « sa beauté » la bourgeoisie.

« Un marchand de tableaux se présente chez un de nos peintres en renom pour acheter deux toiles qu'il venait d'achever. Vous voyez d'ici les personnages : le maître roule ses pouces au coin du feu, indifférent à ce qui se passe autour de lui. Le marchand s'adresse à sa femme :

« — Madame, je serais très heureux d'acquérir les deux tableaux dont j'ai entendu parler.

« — Ah! Monsieur, c'est que je vous demanderai beaucoup d'argent.

« — Je connais l'inestimable valeur de ces œuvres, et je suis prêt à de grands sacrifices.

« — Beaucoup d'argent, Monsieur, beaucoup d'argent...

« — Si vous daigniez me fixer un chiffre...

« — Trente mille francs, l'un dans l'autre.

« — Je ne doute pas, Madame, que ces deux chefs-d'œuvre ne méritent un prix supérieur, et si je me permets une réflexion respectueuse, c'est tout à fait au point de vue commercial.

« — Je vous ai dit mon dernier mot; d'ailleurs j'en trouverai davantage *quand mon mari sera mort.* »

Eh bien, ce dernier membre de phrase est tellement vrai, il est sorti avec une telle candeur de la bouche de cette négociante, il est d'une telle vraisemblance, que je suis certain qu'aucune des trois personnes présents n'a sursauté. Ne serait-il pas dommage que ces choses fussent perdues ?

Ma foi, tout cela me semble meilleur que bien des romans qui ne prouvent absolument rien, si ce n'est que, pour les construire solidement, sans employer le gros drame ou sans peindre des débauches de mœurs tout en étant attachant, il faut un joli talent.

Cette quinzaine a commencé par le deux centième anniversaire de la mort de Corneille. — Peut-être serait-il plus logique de célébrer la naissance des grands hommes que leur mort. — Rouen a bien fait les choses, Dieu seul a été inclément en lâchant toutes les cataractes de son ciel, ce qui n'est pas bien pour un homme qui a traduit en vers français des ouvrages comme l'*Imitation de Jésus-Christ*, etc., mais il faut dire que nulle part on ne voyait rappeler les œuvres absolument religieuses de Corneille. Si les discours ont été généralement assez ternes, on doit sans doute l'attribuer à l'influence du triste temps qu'il a fait. Plutôt que de recommander leur lecture, j'aimerais mieux engager chacun à lire les strophes de M. Sully-Prudhomme à Corneille, se terminant ainsi :

« Vois la pompe qu'un peuple en ton honneur étale
Pour rendre, à son appel, ton réveil triomphant !
Ressuscite et reçois dans ta ville natale
L'hommage de la France à son sublime enfant ! »

Ah ! que M. Mounet-Sully, de sa voix puissante, a bien récité ce morceau !

Dans les SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE, lisez : A. de Pontmartin, je trouve une étude sur *la Joie de vivre* de M. Zola. Je me suis rencontré comme fond dans ce que j'ai dit de ce volume avec l'éminent critique de la *Gazette de France*, mais comme je n'ai pas la prétention d'écrire avec le même talent, je me permets de me servir d'une page de chronique littéraire de M. de Pontmartin pour terminer la mienne.

« Le fond du livre, *la Joie de vivre* est si honnête, qu'à l'aide d'un échenil-

lage, on se chargerait aisément de le narrer à de pudiques pensionnaires. Il y a des pages où il ne manque qu'un couple de serins dans une cage et des tourterelles empaillées sur la cheminée. Et, à côté, sans lien visible avec le récit, sans autre nécessité que celle de soutenir une lamentable gageure et de se compromettre pour ne pas se démettre, des détails tels que, malgré les états de service du journal qui a la primeur de ce roman, je me demande s'il a osé le publier intact, tel que je le trouve dans le volume. Si *oui*, on a le cœur serré en songeant ce qu'a dû souffrir, à cette lecture, le catholique, le chevaleresque, l'absolutiste M. Barbey d'Aurévilly, qui partage avec M. Zola l'honneur d'être une des *étoiles* de ce même journal.

« On comprend, tout en gémissant, qu'un romancier à la mode, à gros tirages, sûr des complaisantes connivences de ses lecteurs et de ses lectrices, se laisse entraîner à des scènes passionnées jusqu'à la licence, sensuelles jusqu'à l'indécence. Diderot, Laclos, Crébillon fils, Louvet, Casanova, de Seingalt, ne procédaient pas autrement. Il n'y a rien de changé dans une littérature qui se décompose, dans une société qui ne cesse de conspirer contre elle-même; il n'y a qu'un mauvais livre de plus. Mais, si le succès de cette espèce de livres doit se préjuger d'après l'attrait de certaines peintures excitantes pour un public dépravé, gâté et blasé, c'est à M. Zola que j'en appelle. Qu'il choisisse dans le tas. Qu'il prenne au hasard une patricienne déclassée, une demi-mondaine, une chanteuse de café-concert, une institutrice laïque, une curieuse à outrance, une meunière des moulins par-dessus lesquels on jette ses bonnets, un viveur à tous crins, un dilettante du vice plus ou moins élégant, un Lovelace de haut ou de bas étage, un adolescent enfiévré d'imaginations érotiques, un casseur de toutes les assiettes et de toutes les vitres de l'antique morale, un amateur enragé du fumet, du faisandé et du pimenté, etc., etc..., quel attrait cette *élite* en sens inverse pourra-t-elle trouver dans des tableaux où s'étalent sans voiles non pas toutes les beautés, mais toutes les laideurs, toutes les infirmités, toutes les plaies saignantes ou purulentes de notre misérable humanité? »

Et j'ajoute :

Que M. Zola peigne les laideurs morales de cette humanité dont parle M. de Pontmartin, on pourrait le regretter; mais enfin, il croit, dit-on, qu'en les montrant il les fait détester, et qu'alors il serait dans son rôle de romancier, mais les plaies physiques, sont autre chose, elles ne font pas partie du domaine de la librairie romantique, mais bien de celui de la librairie médicale.

GASTON D'HAILLY.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Il est certaines idées reçues desquelles il est bien difficile de s'affranchir, et lorsqu'il vous tombe sous les yeux un volume combattant les principes généralement admis, on est bien près de fermer le livre et de s'écrier : absurde !

A mon avis, cette manière de trancher la question a du bon pour celui qui l'emploie, puisqu'elle lui évite la peine de réfléchir. Le paysan qui, le soir, voit le soleil disparaître à l'horizon dit : « qu'il se couche, » comme le lendemain il pensera « qu'il se lève » sans se préoccuper beaucoup du lit dans lequel l'astre va se reposer et dont, radieux, il sort le matin.

Faire comprendre à cet homme que les mondes ne se reposent pas, c'est froisser ses sentiments et si vous lui dites que le soleil disparaît à l'horizon, cela ne le satisfait pas, il vous tourne le dos : « Il m'ennuie, ce monsieur avec ses idées et ces mots ! » — Ce que fait le paysan, chacun est tout disposé à le répéter et à se dire : « A quoi bon se casser la tête pour des choses que nous ne pouvons pas changer. »

Cependant, à l'encontre des gens qui aiment à se reposer dans le « convenu », il en est d'autres qui se plaisent à comparer les pensées nouvellement écloses dans les esprits consciencieux avec celles de la tradition écrite dans les livres les plus respectables de l'antiquité. Pour ceux-là, je voudrais signaler un ouvrage signé Clémence Badère et qui en est à sa sixième édition. — La vérité sur le Christ. — La Création et ses mystères dévoilés. — L'Amour aux premiers siècles.

J'estime que Mme Clémence Badère aura bien quelque peine à convertir nombre de ses lecteurs à ses idées : il faut dire, du reste, qu'il en est ainsi pour tous ceux qui prêchent une religion nouvelle ; mais, comme ce qu'écrit cet auteur est le résultat de méditations exprimées sincèrement, nous devons en prendre note, les étudier et en faire notre profit s'il y a lieu.

Tout d'abord, l'auteur remonte à l'origine de l'humanité.

« Les premiers hommes, dit Mme Clémence Badère, Adam et Ève et leurs

contemporains. — remarquez qu'elle ne dit pas leurs descendants. — Adam et Ève et leurs contemporains étaient impérissables.

« N'émanant que de Dieu seul, auteur du bien, héréditaire de quelques-unes de ses perfections, vivifiés par lui, ils avaient dans leur sang l'essence première, divine, qui en faisait toute la pureté.

« Ce sang, légué par lui, leur donnait pour toujours la sérénité d'esprit et par conséquent une santé inaltérable.

« La nature avait fait le corps, et dans ce corps, l'*intelligence* ou Être suprême avait mis une belle âme.

« Il leur avait donné tous les plus nobles sentiments qu'il est susceptible de donner par sa puissance, par des vertus exceptionnelles qui le font Dieu.

« Ces dons apportés par lui, *nature indestructive*, devaient entretenir en eux le sentiment du bien et leur procurer une vie douce, exempte de maux, et peut-être éternelle, oui, éternelle. »

« Les vertus entretiennent l'existence. Tout homme sensé doit croire à la vertu; celui qui la nie est sans profondeur d'esprit, il n'a que l'écorce.

« Je pense que cette terre de délices exista pendant quelque temps, ne fût-ce qu'un siècle ou deux, *comme elle existe peut-être encore sur d'autres parties du globe ignorées de nous.* »

Cette dernière hypothèse est peut-être un peu risquée, car généralement les nouvelles terres que l'on découvre, et elles sont rares, celles qui n'ont pas été explorées, — ces nouvelles terres, dis-je, ne recèlent guère d'habitants rappelant, même de bien loin, les hommes ayant dans leur sang l'essence première divine, mais, passons : Mme Clémence Badère pense que Dieu n'avait pas créé un seul homme, mais bien que s'il a formé l'homme et la femme, il pouvait en former mille.

« La nature n'a pas fait qu'une montagne, qu'un fleuve, qu'une mer, et toutes ces choses ne se reproduisent point par elles-mêmes.

« Ce qui prouve qu'elle a fait plusieurs couples au début, c'est qu'il y a des hommes de différents types, de différentes couleurs.

« Si Adam et Ève étaient blancs, ils ne pouvaient pourtant pas produire des noirs, ni des jaunes, ni des rouges. Le croisement des races y est pour beaucoup, sans doute, mais pas à ce point.

« Il n'est pas donné à l'homme de connaître tous les secrets de la nature; cependant nous pensons qu'elle en a fait plusieurs dans le même endroit, ou à peu de distance, pour qu'ils pussent se rencontrer et *se civiliser.* »

Ici il me paraît étrange que des créatures parfaites eussent eu besoin d'être civilisées par le contact de leurs semblables; mais cependant, selon la théorie

de l'auteur, si Dieu les avait douées de vertus, et s'il leur avait donné l'intelligence de plus qu'aux animaux, c'était pour que, supérieures à eux, ils vainquissent le principe du mal, qui devait tôt ou tard se faire jour dans la création et les perdre par le désir des sens.

« Encore une fois, il fallait laisser faire la nature, qui alors était divine, et elle aurait fait un monde parfait.

« La terre eût été moins peuplée, ce n'en serait pas plus mal; cependant, en considérant qu'on ne devait pas mourir ou vivre des milliers de siècles, elle le serait peut-être plus qu'on ne le pense.

« La nature travaille lentement, mais qu'importe, si les créatures en petit nombre eussent été parfaitement heureuses !

« Qu'importe que deux ou trois couples n'apparussent que tous les cent ans, si ces couples devaient posséder le vrai bonheur et la vie éternelle !

« Qu'est-ce qu'un siècle auprès de l'infini ! Aux yeux même d'un immortel, c'est comme une année parmi nous.

« Plus on engendre, plus il en meurt. Tandis que Dieu n'en aurait créé que tout juste ce qu'il faut pour être heureux et non pour se gêner les uns les autres. »

Donc, Mme Clémence Badère pense que l'homme et la femme avaient été créés pour s'aimer d'un amour spirituel et qu'ils ont perdu le bonheur pour avoir procréé eux-mêmes au lieu de laisser agir la nature.

Partant de là, elle croit que parmi les hommes, les vrais fils de Dieu n'ont pas eu les mêmes entraînements et qu'un certain nombre, restés chastes, demeuraient toujours en un lieu de délices. L'un d'eux, le Christ, voyant le malheur des hommes tombés, est venu au milieu d'eux leur prêcher la chasteté, leur disant de laisser éteindre peu à peu la race.

Il faut lire en entier ce livre étrange, écrit de bonne foi cependant, pour comprendre la théorie de l'auteur; et d'ailleurs nous ne pouvons nous étendre comme nous le voudrions sur certaines parties qui sont du domaine physiologique et qu'une revue littéraire seulement ne peut traiter avec ses coudées franches : mais nos lecteurs doivent deviner ce que nous pensons de cette théorie de la chasteté complète chez des êtres qui paraissent formés pour la reproduction.

Je préfère de beaucoup donner ici l'étude de mœurs qui forme l'un des chapitres de cet ouvrage, tellement chaste, qu'il me semble immoral Cette étude : *Du caractère des Françaises et de leur soi-disant coquetterie morale*, est une défense vigoureuse contre les attaques dont les femmes sont l'objet dans un grand nombre de romans.

« Il est des auteurs qui récriminent beaucoup sur le caractère de certaines femmes et surtout sur leur coquetterie et leur orgueil.

« Ils affirment qu'il est des femmes, que le fait même n'est pas rare, qui provoquent un homme, entretiennent son amour par coquetterie, pour le repousser ensuite et avoir le cruel plaisir de le faire souffrir, et tout cela par vanité.

« Pour la satisfaction de montrer à la société qu'elles ont inspiré une passion assez forte, pour voir mourir à leurs pieds celui qu'elles ont su captiver.

« Dire que ce fait n'est pas rare, c'est bien exagéré. S'il en existe, on doit, au contraire, les ranger dans les exceptions, et non dans la généralité.

« On ne peut être fixé sur le caractère de la femme proprement dit par l'exemple d'une semblable créature, qui ne serait en réalité qu'un monstre de méchanceté.

« Ce genre de femmes ne pourrait être comparé qu'à un autre tout opposé, à celle atteinte d'hystérie, passion, chez un très petit nombre, qui va quelquefois jusqu'à la folie.

« Cette coquette dont nous venons de parler ne pourrait être également qu'une personne atteinte d'une autre monomanie toute différente.

« La femme est coquette par nature et rarement par calcul ; elle est presque toujours inconsciente de ses actions à cet égard.

« Ce que ces auteurs prennent pour de la coquetterie a plutôt une autre cause.

« S'ils réfléchissaient sur la situation de la femme, sur le rôle qui lui est échu, ils conviendraient qu'elle a un compte très sévère à rendre à la société, qui lui fait un crime d'être à un autre qu'à son mari.

« Si la jeune fille ou la jeune veuve répond à l'amour d'un homme, c'est également pour elle le déshonneur.

« Cependant, la femme généralement a besoin d'aimer, mais elle s'attache plus par le cœur que par les sens.

« Et tout en travaillant à sa broderie ou à sa tapisserie, elle rêve ou elle s'ennuie, il faut que son esprit soit occupé.

« Pleine d'illusions, elle désire l'amour pour remplir le vide de son cœur ; mais ayant des principes dont elle ne peut s'écarter, elle soupire et s'attriste.

« Si elle est mariée et que son mari la laisse seule, s'il a d'autres inclinations, c'est encore plus malheureux, elle s'ennuie comme la jeune fille, elle désire aimer et être aimée.

« Cette femme, vous avez occasion de la rencontrer plusieurs fois dans le monde, et elle vous plaît.

« Elle paraît heureuse elle-même de l'attention que vous lui portez, elle répond à vos regards par des regards qui vous semblent bien tendres. Cependant elle refuse d'aller plus loin, alors vous la trouvez très blâmable d'avoir encouragé votre amour.

« Et pourtant, qui vous dit qu'elle ne souffre pas plus que vous-même d'être obligée de refouler dans son cœur un sentiment que ses principes et la morale lui défendent ?

« Si elle a un cœur pour aimer, elle a aussi des causes pour refuser. Des scrupules la retiennent, il y a enfin de graves inconvénients pour elle. Une femme qui manque à ses devoirs peut faire le malheur de toute sa vie, et si elle succombe un jour, elle peut le regretter le lendemain.

« Puisque l'homme est si supérieur à elle pour la fermeté du caractère, que ne sait-il alors vaincre ses penchants ?

« Mais c'est souvent le contraire ; ainsi, cet orgueil en amour qu'on attribue à la femme appartient plus généralement à l'homme, par la raison qu'il n'a pas, lui, un compte bien sévère à rendre à la société de sa conduite à cet égard.

« Il cherche à remporter une victoire même sur celle pour laquelle il n'éprouve qu'un caprice, sans se préoccuper de ce que cette femme peut souffrir de sa légèreté.

« En dépit des lois, en dépit des malheurs qu'il peut attirer sur sa tête, il veut triompher quand même par vanité et pour avoir un sujet de plus à ajouter à sa collection.

« Et quelquefois il aime l'amour sans pudeur.

« Beaucoup, s'ils veulent en convenir, se reconnaîtront dans cette étude. Mais revenons au caractère de la femme, à celle dont nous parlions tout à l'heure.

« Il vous a semblé qu'elle vous a remarqué, parce que son regard aimant vous a suivi un instant dans la foule, il vous charme et vous attire.

« Cependant, cette femme est vertueuse et ses mœurs sont irréprochables. Ses yeux sont beaux, son regard est sympathique. C'est la nature qui l'a faite ainsi, elle n'est pas responsable de ce que la nature a mis en elle.

« L'attrait de votre personne, votre regard lui-même a peut-être attiré le sien, mais elle vous a regardé sans faux calcul de sa part.

« Que n'avez-vous, en cette circonstance, la sagesse de vous dire ceci : — Cette femme plaît, et si son regard charme et attire, c'est que ce regard est charmant : elle ne peut pourtant pas se crever les yeux pour ne pas être accusée de parjure à votre égard ? »

Bref, Mme Clémence Badère cherche à démontrer que l'homme, étant plus fort que la femme, ou du moins le disant, c'est toujours lui le coupable tandis que c'est la femme qui est punie. Ne vaudrait-il pas mieux, ajoute-t-elle, se modeler sur le Dante, sur Pétrarque, sur ceux qui ont aimé sans posséder ?

Il faut une grande force d'âme à la femme pour résister à celui qu'elle

aime, l'auteur recommande vivement aux hommes d'être assez sages pour ne la point faire dévier.

Ceci peut être très moral, mais n'est absolument qu'un vigoureux coup d'épée dans l'eau. C'est la femme, la femme seule, qui doit se garder, et dans un volume qui vient de paraître et dont je trouve l'occasion de parler ici, MARIÉE, par MM. Jean Goyal et Paul Verdun, on rencontre un caractère de femme comme je voudrais en trouver souvent dans les romans.

Une jeune personne, Cécile, a aimé un jeune homme, Michel. Ils se sont juré un éternel amour au moment où celui-ci partait à la recherche de la fortune qui lui manque et qui le sépare de Cécile, dont les parents exigent pour gendre un homme ayant une solide position. Quelques années après, Michel revient, il est riche, mais Cécile est mariée.

Il emploie tous les moyens pour détourner celle-ci de la ligne droite ; mais, quoique son mari ait une conduite irrégulière, et malgré les sentiments qui la porteraient à rechercher l'amour de Michel, elle ne connaît que son devoir et reste vertueuse dans son malheur.

Voilà certainement un volume que l'on pourrait recommander en lecture aux femmes un peu légères, trop disposées peut-être à se laisser entraîner ; malheureusement les auteurs ont cédé au désir de montrer les femmes sous trop de côtés à la fois. Le rôle de Rhéa, je n'ai rien à en dire : il est possible que Michel soit tombé sur une maîtresse qui l'aimât véritablement, trop même, car elle se cramponne d'une façon qui rabaisse un peu son caractère singulier, cependant admissible ; mais ce qui choquera tout le monde, c'est un certain tableau lors de l'inauguration de l'hôtel de Michel, et qui rappelle un roman tout à fait malpropre de M. Adolphe Belot.

Pour en revenir à l'étude de Mme Badère sur la coquetterie des femmes, il est remarquable que dans chaque phase de ce travail, il y a tout ce qu'il faut pour construire un roman. Nous avons pu rattacher MARIÉE à notre compte rendu de l'ouvrage de Mme Badère, nous pourrions y rattacher tous les romans ou à peu près.

« En définitive, pourquoi l'homme n'aurait-il pas, de son côté, la pudeur, le mépris du mal, et ne se défendrait-il pas contre la séduction ? »

Ne pourrait-on pas placer cette juste observation en tête du très intéressant volume de M. Jules Demolliens, CABOTINE.

Voilà un jeune homme, Gontran de Trailles, né dans une famille des plus honorables, et qui, à première vue, s'éprend d'une actrice, Édith. Il quitte ses parents, ses amis, avilit son nom sur les tréteaux, et tout cela pour enlever la maîtresse d'un pître, vivre aux crochets de cette femme et se faire bafouer par tout le monde.

*

Quel est le coupable? Bien certainement ce n'est pas Édith ; elle eût aimé Gontran de Trailles, elle l'aimait véritablement, mais l'amour chez une femme ne résiste pas à l'avilissement de l'homme.

Cabotine, enfant perdue par les mauvais exemples, par la brutalité de l'entourage dans lequel elle a vécu, n'a connu autour d'elle que de misérables histrions vivant un peu à l'aventure et sans idées morales bien définies. Est-il étonnant que, du jour où elle se sent aimée d'un homme beau, noble, d'un tout autre monde que celui avec lequel elle a vécu jusque-là, elle lui demande plus qu'aux autres. Tant pis pour lui s'il s'abaisse au-dessous de sa maîtresse, il eût dû maintenir sa supériorité. Il souffre, je ne le plains pas : il a mérité son sort.

* * *

Le roman de Mme Louise Gérald, LA MAISON GINIEL, est une étude parfaite des qualités perfides que possèdent certaines femmes lorsque, à tout prix, elles veulent se créer une position qui corresponde à leur ambition. Elles se rient des serments, elles écrasent sans pitié le cœur de ceux qui les aiment, elles s'abaissent honteusement devant l'homme qui repousse leurs avances.

A côté de cette femme perfide, l'auteur a placé des figures angéliques, des cœurs généreux qui contrebalancent l'impression fâcheuse que laisse au lecteur le caractère du principal personnage. Les péripéties dramatiques se déroulent rapides, serrées, attachantes, et offrent une lecture saine, une moralité parfaite.

On peut en dire autant des MAUVAIS JOURS, par M. Francois Vilars. C'est le récit de l'existence travailleuse de quatre jeunes filles que des revers de fortune ont obligées de se servir elles-mêmes et de trouver le moyen d'employer leurs capacités, leur instruction et leur volonté à former une sorte de fonds commun qui leur permet de vivre économiquement, mais relativement heureuses, puisqu'elles peuvent encore faire quelque bien.

Il ne faut pas croire que ces romans moraux ne soient pas amusants, au contraire ; il y a, par exemple, dans celui-ci un certain capitaine retraité, le capitaine Allevart, qui est bien l'homme le plus « débrouillard » que l'on puisse rencontrer, et avec un ami comme celui-là, les plus mauvais jours se changent en heures fort agréables.

* * *

LE CHÊNE DE BLATCHMARDEAN est un roman de Miss Braddon, roman traduit par Hephell. Il s'agit d'un assassinat mystérieux, qui a mis en grand émoi un district de l'Angleterre et dont on n'a jamais pu connaître l'auteur. L'affaire

était oubliée, lorsque, vingt ans après, un homme, un vagabond, vient s'accuser du meurtre, et justement auprès de celui qui est le véritable meurtrier.

Ce roman à la manière anglaise offre des études de caractères dans lesquels Miss Braddon excelle, mais il présente de bien étranges particularités.

*
* *

Sous prétexte d'un roman d'amour très finement écrit, l'auteur de Signe Meltroe, M. Philippe Daryl, prend texte pour peindre les mœurs allemandes sous des couleurs qui ne sont pas à l'avantage de cette nation. Si M. Daryl a choisi l'héroïne de son récit, Signe Meltroë, parmi les filles du Danemark, c'est encore « pour augmenter la répulsion que lui inspire la grossièreté et la duplicité de ce peuple qui aspire à devenir le premier du monde, non pas parmi les plus civilisés, mais bien parmi les plus puissants ».

C'est donc à titre de document que nous devons appeler l'attention de nos lecteurs sur ce volume, sans cependant pouvoir affirmer que certains détails ne sont pas empreints d'un peu d'exagération et de parti pris de dénigrement. Du reste, lorsque, dans une autre partie de ce numéro, on vous parlera d'un volume, *la France dans l'extrême Orient,* vous verrez qu'à l'étranger on ne se gène guère pour nous traiter aussi de la belle façon.

*
* *

Et maintenant je ne saurais trop recommander aux lecteurs de romans dramatiques, la Princesse, par M. Armand Lapointe.

Les péripéties de l'action, des plus mouvementées, se déroulent aux Indes, en Russie et à Paris. Là, dans un drame poignant, l'auteur met en scène tout ce monde cosmopolite, qui fait grand bruit dans la capitale, et dont les apparences de richesse sont si souvent trompeuse. Dès les premières pages, on assassine les gens, on viole les filles et toutes ces choses émouvantes se continuent jusqu'à la fin de la troisième partie. Ah ! elle va bien, la fille du Rajah ! Avec une gaillarde comme celle-là, il n'y a pas de demi-mesures ! aussi les lecteurs en auront-ils pour leur argent s'ils sont avides de ce genre de sensations... littéraires.

*
* *

Lucifer, par l'auteur de *l'Abbé Tigrane,* un livre à succès, est un volume destiné, par son importance, à produire un grand retentissement. M. Fernand Fabre a relaté en termes mesurés la lutte que le principal personnage du roman, simple prètre d'abord, ensuite évêque, soutient contre les congrégations.

Comme œuvre littéraire, nous n'avons qu'à féliciter l'auteur ; mais, pour ce qui est du fond de l'ouvrage, il faudrait lire une contrepartie pour être bien fixé sur sa valeur Nous savons que les congrégations sont, en ce moment, le bouc émissaire sur lequel chacun tombe à plaisir. Je n'ai pas mission de les défendre, mais je me permets de faire cette simple réflexion, qu'un prêtre n'est pas obligé de garder sa soutane et, qu'en tout cas, rien ne le force à accepter l'épiscopat.

L'abbé Jourfier, à mon sens, est un orgueilleux, qui ne possède aucune des qualités du prêtre : l'esprit de sacrifice et d'abnégation. Quant à son suicide, c'est de la haute fantaisie.

Gaston d'Hailly.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — VOYAGES

Nous lisons si peu ici les journaux et surtout les livres anglais, que nous ne pouvons nous faire une idée des déchaînements d'opinion qui se font contre notre manière d'agir dans les questions coloniales. Suivant les écrivains de l'Angleterre, il n'y a pires gens que nous, et les pirates des temps passés étaient de petits saints-Jean auprès des Français.

On vient de traduire un ouvrage de M. C. B. Norman, LE TONKIN OU LA FRANCE DANS L'EXTRÊME ORIENT, et nous profiterons de la pénurie de volumes qui se fait encore sentir, pour citer tout un chapitre de la prose atrabilaire de ce M. Norman, ancien capitaine de l'état-major du Bengale et du 90e d'infanterie.

« La prospérité de l'Angleterre est si étroitement liée à la sécurité et au développement de ses possessions lointaines, et les ramifications de son système colonial sont si compliquées et si étendues, que tout agissement, de la part d'une puissance étrangère, pour donner de l'extension à ses colonies, est, au point de vue politique comme au point de vue commercial, une question de la plus haute importance pour tous les Anglais. Au point de vue politique : si une guerre éclatait, nous pourrions craindre pour plusieurs de nos colonies, non pas un danger immédiat, mais au moins de très graves complications ; la présence d'établissements militaires étrangers dans leur voisinage nécessiterait un trop grand déplacement de nos forces, qui sont loin d'être trop nombreuses pour protéger l'empire britannique avec efficacité. Au point de vue commercial : l'annexion de nouveaux territoires par les puissances européennes décentraliserait les affaires au profit de nouveaux marchés. Tant que, il est vrai, le monopole des transports sera confié au pavillon anglais, l'Angleterre n'aura à cet égard que peu à souffrir matériellement ; cependant toute nouvelle colonie que fonde une nation rivale implique une certaine perte pour nous.

« Aussi, quand nous voyons une puissance étendre ses frontières par des moyens qui ressemblent fort à l'agression ; quand cette agression tend à absorber de petits États qui étaient favorablement disposés à notre égard, et à établir des dépôts militaires et des arsenaux maritimes dans des proportions qui menacent la sécurité de nos principaux centres commerciaux, quand enfin on

dit ouvertement que cette agression a pour but exprès de ruiner le commerce anglais, les choses prennent quelque importance, non seulement pour nos cabinets diplomatiques, mais pour nos chambres de commerce; et l'on doit alors s'inquiéter de savoir s'il est compatible avec notre honneur national et avec notre sécurité de fermer les yeux sur les conquêtes que la France semble vouloir faire dans l'extrême Orient.

« Un des traits du caractère français se révèle dans le sentiment de jalousie que lui inspire la suprématie commerciale de l'Angleterre. Depuis près d'un siècle, les différents gouvernements qui se sont succédé en France se sont efforcés, dans la paix comme dans la guerre, de porter préjudice au commerce anglais : on nous traite de boutiquiers ; mais les Français se sont montrés non moins anxieux de ruiner nos boutiques que d'accaparer nos douanes.

« La destruction du commerce anglais est l'idée que l'on retrouve dans toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire. Anvers devenu port français, devait causer la chute de Londres en tant que métropole du monde ; l'on fit des efforts héroïques pour tenter de faire de l'Escaut la Tamise de la France. Le décret que publia le Directoire, le 18 janvier 1798, était fait pour enrayer notre commerce. Non seulement tous les navires anglais, avec leurs équipages étaient de bonne prise (les deux nations étant en guerre, c'était juste et légitime), mais on s'emparait de tous les navires, à quelque nationalité qu'ils appartinssent, s'ils transportaient des marchandises anglaises, tous les marins étrangers et neutres, trouvés sur les vaisseaux anglais, devaient être condamnés à mort et tous les ports français étaient fermés aux navires qui avaient fait escale dans un port anglais.

« Napoléon, premier Consul, résolut de paralyser davantage encore notre commerce qui n'avait pas souffert autant qu'on l'avait espéré, après le décret de janvier 1798. Il ne fut pas long à persuader aux puissances du Nord de joindre leurs flottes à celle de la France et de l'Espagne pour chasser les Anglais de la mer. Les forces des escadres réunies dans la Baltique s'élevaient alors à 123 navires de ligne et 68 frégates. L'énergie que déploya notre gouvernement en envoyant Hyde Parker et Nelson pour repousser la coalition de cette armada et l'audace de nos amiraux qui, avec 18 vaisseaux de ligne et 4 frégates n'hésitèrent pas à faire leur devoir, écrasèrent la ligne maritime, et, pour un temps, refroidirent l'ardeur de nos ennemis. Après la victoire d'Iéna, Napoléon se sentit encore une fois assez fort pour nous braver, et, par le fameux décret de Berlin (21 novembre 1806), les port européens furent fermés aux vaisseaux anglais, nos marins furent traités en pirates et nos marchandises ne purent avoir accès sur le continent. De nouveau, nos amiraux, sans s'inquiéter des

chances qui étaient contre eux, mirent en pièces les flottes qui devaient détruire nos vaisseaux marchands. Depuis plus de trois quarts de siècle, le pavillon anglais a pu traverser sans crainte le monde entier : tel fut le résultat de cette victoire.

« Le sentiment qui avait dicté ces décrets inutiles subsiste encore aujourd'hui en France, et nous avons d'abondantes preuves, par les journaux et par les discours des hommes publics, que l'activité fiévreuse déployée par la République française dans tous les points du globe n'a point pour but la colonisation (la colonisation au Tonkin, au Congo, à Madagascar est impossible); cette activité ne tend pas non plus à développer le commerce (un progrès commercial, étant donnée la marine marchande que possède la France, ne peut entrer en question); mais cette activité veut enrayer notre commerce en cherchant à introduire des tarifs prohibitifs dans ces pays en temps de paix et à préparer les voies pour attaquer nos vaisseaux marchands en temps de guerre.

« Tant que la rivalité de la France sera légitime, tant que son commerce se développera par des moyens pacifiques, l'Angleterre et les Anglais accueilleront avec empressement la régénération de ce pays et seront heureux de voir réapparaître son pavillon dans les mers lointaines. Mais quand la diplomatie emploie la duplicité et les menaces, lorsque les traités de commerce sont signés au bruit du canon et que d'importantes provinces sont accaparées par des expéditions marchandes et armées, il est impossible de voir la France devenir notre voisine en Asie sans craindre pour notre sécurité. Les entreprises coloniales du siècle dernier et ses agissements en Orient furent dirigés exclusivement contre la puissance de l'Angleterre, et il est certain que ses récentes expéditions n'ont pas d'autre but. L'île Maurice fut occupée pour permettre aux croiseurs français de s'emparer de nos vaisseaux indiens. Louis XVI demanda des volontaires pour aller dans l'Annam afin de séparer Calcutta de Canton.

« La politique de la France au XIX[e] siècle est conforme aux principes qui ont guidé cette nation au siècle précédent. Si la France possédait Madagascar, elle serait maîtresse d'une position d'où à loisir elle pourrait menacer nos colonies africaines, ou faire des descentes dans les îles dont la possession nous a été confirmée par le congrès de Vienne; mais l'occupation du Tonkin par les Français est chose plus sérieuse encore, et l'Angleterre ne semble pas en avoir compris toute l'importance.

« Le Tonkin est un des plus riches districts de la grande péninsule indo-chinoise; arrosée par un fleuve magnifique, qui est navigable pendant plusieurs centaines de kilomètres, cette province est une des principales sources de

richesse de la Chine occidentale, et a été, en conséquence, mise en bonne garde par le gouvernement du Céleste Empire et par le gouvernement de l'Annam, son vassal. Ne serait-ce que pour s'emparer de ce commerce important, la possession du Tonkin est très désirable, mais il existe d'autres avantages qui rendent cette possession non moins enviable. Les versants méridionaux des montagnes qui forment sa frontière au nord sont couverts de forêts pareilles à celles qui sont une si grande richesse pour la Birmanie ; les districts qui se trouvent dans le voisinage de nombreuses rivières sont les plus fertiles du monde ; on y récolte du thé, et, détail très important pour les Français, et aussi pour nous Anglais, c'est que de nombreuses et abondantes mines de houille existent dans plus d'une des localités du littoral.

« On ne doit pas oublier que le traité de Francfort (1871) a privé la France de presque tous ses grands terrains houillers de l'Est. Les chemins de fer français dépendant aujourd'hui presque exclusivement de nous pour le combustible ; les comptoirs maritimes de la France sont, à cet égard, sous notre entière dépendance. Si une guerre européenne éclatait, les magnifiques vaisseaux cuirassés de la République manqueraient de charbon et ses colonies deviendraient facilement la proie de la nation qui possède des mines de houille en Orient. Malgré les riches terrains houillers que nous possédons aux Indes, nos chemins de fer et nos navires sont encore alimentés par la mère patrie ; et si une guerre venait à mettre la France et l'Angleterre des deux côtés opposés, les efforts tentés au commencement du XIXe siècle redoubleraient aujourd'hui ! Si les croiseurs français étaient ravitaillés par les mines houillères du Tonkin, ils nous barreraient le chemin de la Chine ; la Birmanie et Calcutta seraient bloqués et la sécurité de nos possessions serait gravement compromise.

« Les journaux français n'ont pas hésité à dire que, dans l'éventualité d'une guerre entre la France et l'Angleterre, nous serions inévitablement vaincus, malgré nos avantages apparents. On ne saurait combattre la vérité de cette assertion. L'Angleterre possède en chiffres ronds, d'après les livres du *Bureau Veritas*, 18,000 vaisseaux et 4,700 steamers, qui comportent 11,000,000 de tonnes ; la France possède 3,490 vaisseaux dont 458 steamers, qui comportent 1,000,000 de tonnes. Il nous serait impossible, cependant de protéger la marine marchande ; et si un seul *Alabama* français, dans les mers orientales, avait la faculté d'aller se ravitailler dans les ports du Tonkin, il pourrait paralyser notre commerce en Orient. »

Tout cela, c'est de la discussion et prouve bien les transes par où passe l'Angleterre en nous voyant nous étendre ; mais où l'écrivain anglais est épique, c'est lorsqu'il compare notre manière cruelle de faire la guerre

de colonisation à la mansuétude des envahisseurs de la Grande-Bretagne.

« Il n'y a pas un journal de quelque valeur qui ne se soit prononcé contre la conduite de la France dans cette guerre non motivée, et qui n'ait dénoncé les cruautés qu'on a commises au Tonkin. On aurait pu fermer les yeux, si la France avait introduit les bienfaits de la paix dans ses possessions nouvellement acquises: mais le sentiment qui veut que la langue française soit obligatoire dans toutes les colonies françaises, qui demande un service militaire obligatoire aux indigènes de Cochinchine et d'Algérie, qui impose le code Napoléon aux Européens, aussi bien qu'aux mahométans et aux bouddhistes, qui oblige les criminels de l'Annam à subir leur peine dans les prisons de Toulon et de La Rochelle, n'est pas le sentiment qui doit présider à l'organisation de nouvelles colonies. L'Algérie conquise il y a cinquante ans, n'est pas encore pacifiée; bien que, depuis dix ans, les garnisons françaises occupent les forts du fleuve Rouge, aucun Européen n'est en sûreté au delà de la portée des carabines des sentinelles, et l'on peut dire que les cruautés commises par les vainqueurs n'ont pas peu contribué à retarder la pacification.

« Les Sikhs du Pendjab et les Pathans de nos provinces qui sont au delà de l'Indus ont accueilli avec *enthousiasme* les mesures de justice prises par les Lawrence, les Edwards et les Nicholson. Après les tortures et les cruautés des chefs sikhs et d'Avitabile et de ses compagnons français, la justice anglaise leur a semblé bien douce; et immédiatement après la campagne de 1849, nous avons occupé les provinces qui se trouvent au delà de l'Indus, depuis Kohat jusqu'à Scinde, sans l'intervention d'un seul soldat anglais.

« Pendant vingt-cinq ans, les tribus turbulentes qui habitent le versant oriental des monts Soliman ont été tenues en échec par les troupes indigènes, recrutées dans les provinces mêmes que nous avions conquises après Chillianwalla. Depuis 1849, plus de trente expéditions ont été faites au delà de notre frontière pour punir des voisins réfractaires ; et, dans vingt de ces expéditions, on a pu assister à un étrange spectacle et voir des troupes musulmanes, conduites par des officiers anglais, se battant contre leurs coréligionnaires. A mon sens, l'une des plus éclatantes preuves de la grandeur de l'Angleterre, c'est d'avoir pacifié ces provinces qui se trouvent au delà de l'Indus, provinces que sir Herbert Edwards, en 1848, disait être des paradis peuplés par des démons. De nos jours, une femme anglaise pourrait aller à cheval de Kohat à Kurrachee, sans craindre plus que si elle se promenait dans l'allée des cavaliers de Hyde-Park. »

Le livre de M. C. B. Norman est à lire tout entier: mais s'il n'est guère poli vis-à-vis de nous, je le préfère à un ouvrage qui émanerait d'un maladroit ami.

Oh! les Anglais pensent généralement à toute autre chose qu'aux salamalechs : c'est du temps perdu, et je m'étonne vraiment que M. Paul Saunière, dans le récit qu'il fait de sa traversée A TRAVERS L'ATLANTIQUE, se trouve surpris qu'un navire anglais que l'on salue ne rende pas la politesse. Ah! bien, ils s'inquiètent bien d'un navire portant les couleurs françaises!

Chose assez particulière, c'est que M. Paul Saunière, un romancier fécond et à imagination des plus vives, reste dans les tons un peu ternes pour raconter les péripéties d'un voyage en Amérique. Je sais bien qu'il n'y a plus grand'-chose à raconter sur une traversée pouvant être parfois dangereuse, mais qui, généralement, est des plus anodines et n'effraye même pas les miss américaines qui l'entreprennent un nombre considérable de fois avant de se marier.

*
* *

Oh! oui, les Anglais sont des gens incroyables, mais quels caractères ils possèdent, quelle fermeté, quelle volonté inaltérable! Et à ce propos, rien n'est plus curieux que de lire les LETTRES DE GORDON A SA SŒUR.

Détachons d'abord la première partie de la préface de ce volume, étude historique et biographique par M. Philippe Daryl :

« Gordon tient toujours à Khartoum. Il n'y a pas dans toute l'Angleterre un seul foyer qui l'oublie, et point n'était besoin, pour rappeler ce fait très simple, de la lettre ampoulée que le docteur Schweinfurth a récemment adressée au peuple britannique. C'est une chose singulière de voir comme la science allemande se persuade aisément qu'elle a le monopole de la clairvoyance et semble de plus en plus portée à croire que le globe attend sa permission pour valser sur l'écliptique. »

Après le docteur Koch, venant disserter pontificalement en France sur le choléra, pour aboutir à recommander l'acide phénique, il était réservé au docteur Schweinfurth de découvrir et d'annoncer à la Grande-Bretagne que Gordon attend des renforts. C'est d'un bon cœur. Mais pourquoi ce style mélodramatique et pourquoi surtout ces erreurs de fait? Pourquoi dire « que les souffrances des défenseurs de Khartoum sont horribles et sans exemple » ? Pourquoi parler « des cris de détresse de Gordon » ? Pourquoi prétendre qu'il en est « réduit à défendre son foyer contre des ennemis chaque jour plus nombreux » ?

Tout cela est romanesque, inexact et peu scientifique. Gordon n'est pas le moins du monde dans une situation désespérée. Gordon ne souffle pas mot, et pour cause. Gordon attend fort tranquillement, dans une situation inexpu-

gnable et avec tous les approvisionnements nécessaires, l'expédition qu'il voudrait voir le gouvernement anglais lui envoyer par le Nil ou par Souakim. Si cette expédition n'arrive pas, il tâchera de s'en passer. Le jour où la situation ne sera plus tenable, il lui restera deux ou trois routes pour se replier en bon ordre vers les grands lacs et le Congo, vers Zanzibar ou vers Massouah. Il importe, sur ces divers points, de rétablir la vérité, assez curieuse pour qu'on ne l'embellisse pas. La question du Soudan se lie d'ailleurs étroitement au grand problème de l'ouverture de l'Afrique centrale à la civilisation. A ce titre, et par sa connexité avec les autres questions africaines, elle s'impose à tous les esprits sérieux.

* * *

Le Soudan est ce vaste territoire qui s'étend de la frontière méridionale de l'Egypte, au nord, aux lacs Albert et Victoria Nyanza, au sud, de la mer Rouge, à l'est, au Sahara et au Darfour, à l'ouest. Physiquement, c'est le bassin du haut Nil, entre ses sources et la première cataracte. Politiquement, il comprend la province de Dongola, celle de Berber, celles de Souakim, de Kassala, de Massouah, de Sennaar et de Khartoum, le Kordofan, le Chafia, le Fashoda, le Darfour, le Cahr-el-Ghazal et la province équatoriale. Khartoum, la capitale, se trouve au confluent du Nil bleu et du Nil blanc, à peu près au point d'intersection des diagonales de cet immense trapèze de dix-huit cents kilomètres de haut, dont la superficie dépasse celle de la France, de l'Espagne et de l'Allemagne réunies.

D'après les travaux de Mariette, les Pharaons de l'ancienne Égypte paraissent avoir occupé tout le bassin du Nil et poussé leurs conquêtes jusqu'aux Caspiennes ou Nyanzas retrouvées de nos jours par Speke (1858) et Samuel Baker (1864). Mais pendant deux mille ans au moins, le Soudan, ou pays des noirs, était resté indépendant de l'Égypte et réparti entre divers petits souverains locaux; quand Méhémet-Ali en entreprit la conquête, vers 1819. Depuis lors, jusqu'en 1881, tous les vice-rois d'Égypte l'ont poursuivie, en poussant successivement leurs postes fortifiés au sud jusqu'aux lacs Albert et Victoria, à deux degrés à peine au-dessus de l'Équateur, jusqu'au golfe d'Aden à l'est, et vers l'ouest à dix ou quinze étapes du lac Tchad. C'est spécialement de 1871 à 1874 que la conquête du haut Nil avait été achevée par Samuel Baker, au nom du khédive Ismaïl. Prenant pour base d'opérations le fort de Fashoda, vers le dixième degré de latitude nord, il créa tout le long du fleuve une suite de comptoirs fortifiés, spécialement à Chambi, Bohr, Gondocoro (Ismaïlia), Lado, Régiaff, Apuddo (Ibrahimieh), Dufli, Fatico, Foweira. Ses successeurs,

Gordon et Chaillé-Long, complétèrent son œuvre de 1874 à 1881. C'est cette œuvre de conquête qui, à peine achevée, croule de toutes parts.

Chose triste à dire, cette occupation égyptienne du Soudan n'a eu pour résultat que de donner une activité nouvelle à la principale industrie du pays, le commerce d'esclaves. De temps immémorial, le haut Nil a été le grand chemin des puissantes compagnies de chasseurs d'hommes qui ravagent l'Afrique centrale, et lui enlèvent chaque année un million d'êtres humains, pour les transporter sur les marchés de Constantinople, de Samarkand et du Maroc. Sur ce million, il est vrai, à peine un cinquième arrive à destination ; le reste est mort en route d'épuisement, d'insolation ou de désespoir. Mais les profits sont encore assez larges pour tenter la spéculation, et, sous l'influence de l'administration égyptienne, elle a pris des proportions telles que l'aspect avec les mœurs du Soudan en a été profondément modifié. Sir Samuel Baker déclare qu'en 1861, un voyageur européen pouvait errer sans crainte dans cet immense territoire, et n'y courait pas plus de danger qu'un promeneur attardé dans Hyde-Park après le coucher du soleil. Les populations étaient les plus douces, les plus faciles à gouverner qu'on pût voir. Mais l'administration égyptienne eût bientôt fait de changer tout cela. En quelques années, elle avait écrasé de taxes ces pauvres gens inoffensifs, sucé le pays jusqu'aux moelles, semé partout la dévastation et la misère. Les villages tombaient en ruines, les terres restaient en friche. Seul, le commerce de la chair humaine prospérait, sous l'œil bienveillant des garnisaires égyptiens, au point que les marchands d'esclaves devenaient la véritable puissance du pays. Le khédive Ismaïl s'en effraya. Il confia à Gordon le soin d'écraser ces compagnies rivales de son autorité. Mais les efforts d'ailleurs si vigoureux du général anglais n'eurent d'autre effet dans la pratique que d'exaspérer contre l'Egypte les seules classes sur lesquelles elle pût encore s'appuyer.

Le lieutenant-colonel Stewart, qui connaît bien le Soudan, celui-là même qui sert actuellement d'aide de camp à Gordon, a dit à ce propos, il y a longtemps déjà : « Les Égyptiens sont de tout point impropres à administrer un aussi vaste territoire. Pour eux comme pour les peuples du Soudan, mieux vaudrait mille fois y renoncer. Leur incapacité à se gouverner eux-mêmes est si notoire, qu'il est sans doute inutile d'insister sur ce point. N'importe quel chef indigène serait préférable pour le Soudan aux pachas turcs et circassiens envoyés par l'Égypte. La brutalité et la sauvagerie des agents du fisc dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Chaque piastre qui arrive au trésor coûte au moins deux fois sa valeur avant d'être encaissée. Les taxes sont si lourdes, que des districts entiers se voient réduits à la misère et que des milliers

d'acres de cultures ont été abandonnés. Quant à la justice. elle n'existe pas.

Le terrain était donc tout prêt pour une insurrection, quand la machine égyptienne acheva de se détraquer. Le soulèvement n'attendit même pas le *pronunciamiento* d'Arabi pour se produire ; il éclata au mois de mai 1881, sous la direction d'un chef religieux qualifié de Mahdi ou de Sublime. Ce soulèvement était-il fomenté par les marchands d'esclaves ? Le signal en avait-il été donné par Mahomed-ès-Senoussi, le grand chef des sociétés secrètes musulmanes, réfugié en Tripolitaine depuis son expulsion des possessions françaises ? C'est ce qui paraît probable. Mais les causes profondes de l'insurrection suffisent du reste à l'expliquer, et l'on peut dire à la légitimer.

Mohamed-Ahmed, le Mahdi, est un homme d'une quarantaine d'années. de taille moyenne, d'une maigreur excessive, avec un teint d'acajou, les yeux et la barbe d'un noir de charbon, les joues tailladées de trois incisions verticales. Vêtu d'une grande chemise en cotonnade, coiffé d'un étroit turban, chaussé de sandales de bois, il égrène constamment dans ses mains, sèches comme celles d'une momie, un chapelet de quatre-vingt-dix grains, correspondant à un égal nombre d'attributs divins. Il est originaire de l'île de Naft, dans la province de Dongola. Son père était charpentier et vint s'établir en 1852 avec ses quatre enfants à Chindi, une petite ville arrosée, par le Nil, au sud de Berber. Mohamed-Ahmed fut placé en apprentissage chez un de ses oncles, constructeur de bateaux à Chabakah, en face de Sennaar. Mais ayant eu l'occasion d'être fouetté un peu trop durement par cet oncle, il s'échappa de chez lui, s'enfuit à Khartoum, et entra dans une sorte d'école ou de couvent de derviches mendiants, attaché au tombeau du cheikh Hoghali ; le patron de la ville. Le futur Mahdi se signala dans cette école par sa piété fervente, mais ne paraît pas y avoir beaucoup brillé par sa science. Il n'a jamais su écrire ni même lire couramment. Il passa ensuite à un établissement du même genre à Berber, puis à Aradup, au nord de Kama. C'est là qu'il devient, en 1870, le disciple d'un fakir éminent ; le cheikh Nur-el-Daïm (la Lumière constante), et finalement reçut de lui l'ordination ou consécration religieuse.

Il alla alors s'établir dans l'île d'Alba, sur le Nil Blanc, et ne tarda pas à conquérir une grande réputation de sainteté. Sa demeure était une sorte de puits ou de Silo, qu'il avait creusé de ses propres mains et où il passait sa vie dans le jeûne et la prière, brûlant nuit et jour de l'encens et répétant le nom de Dieu pendant plusieurs heures consécutives, jusqu'à ce qu'il tombât d'épuisement. Lui adressait-on la parole, il ne semblait pas entendre ou répondait par des sentences du livre sacré. Les choses terrestres ne lui inspiraient que dégoût et pitié. Il avait fait vœu de s'absorber dans la contemplation des perfections

divines, en pleurant toute sa vie sur les péchés des hommes. Les fidèles venaient en foule le vénérer et lui apporter leurs offrandes.

Il devint riche, fit de nombreux disciples et épousa un grand nombre de femmes qu'il prit soin de choisir dans les familles les plus influentes du pays, notamment dans celle des Bagara, les plus opulents marchands d'esclaves du Nil-Blanc.

Enfin, au mois de mai 1881, il se révéla comme le Mahdi annoncé par le prophète, dans une circulaire adressée à tous les fakirs et chefs religieux de l'Islam. Il s'y donnait comme investi d'une mission divine, chargé de réformer les maux de ce monde, appelé à établir le règne de l'égalité, la communauté des biens, l'unité de religion et de législation; annonçant, en outre, que tous ceux qui ne croiraient pas en lui seraient exterminés.

Parmi les fakirs qui reçurent cette circulaire se trouvait Mohamed-Saleh, un des chefs religieux les plus influents du Dongola. Au lieu de faire comme il y était invité et d'aller avec ses disciples trouver le Mahdi à Abba, Mohamed Saleh communiqua sa lettre au gouvernement égyptien. Réouf-Pacha, gouverneur général de Khartoum, s'inquiéta avec raison du mouvement qui s'annonçait. Il envoya, en août 1881, une expédition pour l'étouffer.

Mais le soulèvement était préparé de longue date, et les soldats du Khédive allaient se heurter à des difficultés sérieuses. Musulmans dévots, ils répugnaient en général à combattre un saint dont la mission commençait en l'an mystique 1300 de l'hégire, et répondait à des prophéties très populaires. Le Mahdi appartient, il ne faut pas l'oublier, à l'ordre si puissant des derviches Ghélani ou Kadrigés, qui a eu pour fondateur Abd-el-Kader-El-Ghélani, et dont le siège central est à Bagdad; il a même, dans la hiérarchie ecclésiastique, le rang de provincial de la *Zaouïa* du Nil, ce qui lui assure un immense prestige et la vénération, sinon l'obéissance passive de tout fidèle croyant. D'autre part, il dirige un mouvement qui, par son programme économique, répond à toutes les aspirations des deshérités, en même temps qu'il sert les rancunes des marchands ou propriétaires d'esclaves, c'est-à-dire des classes moyennes et dominantes. Enfin les insurgés allaient combattre sur leur propre sol, pour défendre contre l'étranger leur champ, leur bétail et leur indépendance: tandis que, pour l'envahisseur, les difficultés d'une campagne à poursuivre sous un climat torride, à deux mille kilomètres du Caire et par de là le désert de Nubie, allaient être presque insurmontables. Aussi les progrès du Mahdi furent-ils rapides.

Il était entré en campagne au mois de juillet 1881. Battu pendant l'hiver suivant au sud de Sennaar, il se replie sur le Nil-Bleu, réunit de nouveaux adhé-

rents et envahit le Bahr-El-Ghazal. En juillet 1882, il cerne six mille Égyptiens commandés par Youssouf-Pacha et les massacre. Puis il marche sur le nord laissant vingt mille hommes autour d'El-Obeïd, et s'avance vers Khartoum.

En août et septembre, il subit des échecs assez nombreux, notamment à l'attaque de Don et à celle d'El-Obeïd, et, s'il faut en croire les bulletins égyptiens, il ne perd pas moins de dix mille hommes dans une de ces occasions. Mais le commandant en chef des forces khédivales, Abd-el-Kader, ne reçoit pas de renforts, et son armée s'épuise dans ces rencontres. La démoralisation s'empare de ses soldats. Même dans les provinces où l'insurrection n'a pas encore éclaté, les émissaires du Mahdi recrutent des adhérents de jour en jour plus nombreux. La campagne d'automne s'annonce mal pour les Égyptiens et s'ouvre par le massacre de quatre bataillons envoyés du Caire en Kordofan. D'autres coups, partis de Khartoum dans la direction de Bara, subissent aussi des pertes sérieuses : cependant les forces du Khédive finissent par faire lever le siège d'El-Obeïd en décembre 1882.

En janvier, le Mahdi opère un retour offensif et coupe les garnisons d'El-Obeïd et de Bara de toutes communications. Bientôt Bara est en son pouvoir. El-Obeïd tombe à son tour, et celui que les journaux égyptiens qualifient de « faux prophète » y établit provisoirement sa résidence.

Les mois de février, de mars, d'avril et de mai lui sont moins favorables. Il est successivement battu par Hicks-Pacha et par Abd-el-Kader à Sennaar et sous Kartoum, se retire dans le Kordofan, et voit pour la première fois depuis le commencement de la guerre les Égyptiens prendre l'offensive. Un corps du onze mille hommes commandé par Hicks-Pacha, officier anglais au service du Khédive, marche de Duen contre El-Obeïd, en obliquant vers le sud. Ce corps, cerné à Kasghil par les forces du Mahdi, est exterminé après trois jours de bataille. Il n'en revient pas *un seul homme,* et le théâtre même de la catastrophe demeure incertain pendant plusieurs mois (5 novembre 1883).

On sait enfin que les seuls survivants du massacre sont M. Vizeltelly, dessinateur correspondant d'un journal illustré, et une cinquantaine de soldats emmenés prisonniers par le Mahdi. Toutes les armes, toutes les munitions sont tombées en son pouvoir.

D'autre part, les populations du Soudan oriental, restées calmes jusqu'à ce moment, se sont insurgées à leur tour, ont investi Sinkat et Tokar, coupé Berber et Souakin de leurs communications. Un détachement égyptien, commandé par le capitaine anglais Moncrieff et envoyé au secours de la garnison de Tokar, est surpris par les insurgés, anéanti le 6 novembre, le lendemain même du massacre de Kasghil. Un mois plus tard, une autre colonne, envoyée au secours de Sinkat, subit le même sort.

Dès lors, l'insurrection se propage avec rapidité ; les tribus hésitantes n'osent plus refuser leur concours au Mahdi. Le gouvernement anglais, déjà suffisamment embarrassé de l'Égypte, renonce à tout espoir d'étouffer un mouvement aussi formidable. L'opinion publique, déjà très divisée en Grande-Bretagne sur l'opportunité d'une occupation prolongée du Delta, ne permet pas au ministère Gladstone une expédition en vue de reconquérir le Soudan pour le compte du Khédive. Sur ces entrefaites, l'amiral anglais, commandant l'escadre anglaise à Souakim, déshonore son pavillon devant l'univers en mettant à prix les têtes du Mahdi et de son lieutenant Osman-Digma. Un cri unanime de réprobation s'élève dans toute l'Europe. L'évacuation du Soudan est résolue, annoncée au parlement britannique.

Pour ce qui touche aux *Lettres de Gordon* en particulier, disons qu'elles sont étonnantes. Ce général anglais est bien le résumé de toutes les excentricités que l'on peut attribuer à sa nationalité ; mais quel patriotisme chez cet homme ! « Servir l'Angleterre, là est toute son ambition ; mais travailler pour l'Égypte, jamais !

« Les membres du cabinet avaient demandé au général Gordon s'il serait disposé à s'en aller à Khartoum établir un gouvernement indigène et faire son possible pour secourir les garnisons égyptiennes du Soudan. A cette question, le général Gordon avait répondu en demandant à son tour si cette mission lui serait donnée au nom de la reine ou bien au nom du Khédive ; en sa qualité d'officier général de l'armée de Sa Majesté britannique, il avait pour devoir d'exécuter les ordres qu'elle lui ferait l'honneur de lui donner ; mais, sous aucun prétexte, il n'irait au Soudan en qualité de représentant du Khédive ou du gouvernement égyptien. »

Nous ne pouvons évidemment que donner le commencement de la si intéressante étude que M. Dary a placée en tête du volume contenant les *Lettres de Gordon à sa sœur,* mais nos lecteurs voudront sans doute en lire la suite, et nous la recommandons même, parce que l'on connaît très peu, généralement, cette question égyptienne.

ALEXANDRE LE CLÈRE

Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

TABLE DES OUVRAGES

DONT IL A ÉTÉ TRAITÉ DANS LE HUITIÈME VOLUME. — Nos 85 A 96

Pages		Prix
51	*Abandonnées.* — Pierre Sales. — Rouveyre et Blond, 1 vol. in-18. . . .	3 50
54	*Abélard.* — Ch. de Remusat. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
171	*Adèle.* — Faustin Josselme. — Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
192	*A la Hussarde.* — Richard O'Monroy. — Calmann-Lévy, vol. in-18	3 50
154	*L'Amant de la morte.* — Ludovic Pichon. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
82	*L'Ame inquiète.* — Gaston de Raimes. — A. Lemerre, 1 vol. in-18	3 »
205	*L'Ame pensive.* — Charles Fuster. — A Ghio, 1 vol. in-18.	3 »
116	*Un Américain à Paris.* — Dubut de Laforest. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
143	*L'Amour à l'épée,* — Henri Le Verdier. — A. Ghio, 1 vol. in-18.	3 »
143	*Les Amours cruelles.* — Albert Delpit. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . .	3 50
249	*Les Amours de Province.* — Xavier de Montépin. — E. Dentu, 2 vol. in-18 .	6 »
293	*Les Amours d'un voyageur.* — L. Hillairaud. — E. Dentu, 1 vol. in-18. . .	2 »
296	*L'Amour et l'Argent.* — Jules de Gastyne. — E. Dentu, 1 vol. in-18. . . .	3 »
84	*Amour platonique.* — Louis Besson. — E. Dentu , 1 vol. in-18.	1 »
28	*L'Amour sans phrase.* — A. Lévy. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18 .	3 50
142	*L'Amour tragique.* — Joseph Montet.— Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . . .	3 50
299	*Après la ruine.* — A. Levinck — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
267	*Après le défaite.* — Victor Thiéry. — Frinzine Klein et Ce, 1 vol. in-18. .	3 50
153	*Andrée.* — Georges Duruy. — Hachette et Cie, 1 vol. in-18	3 50
275	*L'Archipel en feu.* — Jules Verne. — J. Hetzel et Cie, 1 vol, in-18.	3 »
170	*A Rebours.* — J.-K. Huysmans. — G. Charpentier, 1 vol. in-18	3 »
318	*L'Argent de la femme.* — Albert Le Roy. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18 . .	3 50
28	*L'Arrétin moderne.*— L'abbé Delaurens.— L. Baillère et H. Messager. 2 vol. in-8.	5 »
307	*A Terre et à bord.* — Le Contre-Amiral Aude. — Berger-Levrault et Cie, 1 vol. in-18	3 »
342	*A travers l'Atlantique.* — Paul Saunière. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
187	*A travers une Révolution* — Alfred Darimon. — E.Dentu, 1 vol. in-18. . .	3 50
191	*Les Audacieuses.* — Ange Bénigne. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18. .	5 »
177	*Au pays du mistral.* — Noel Blache. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18	3 50
137	*L'Autopsie du Dr Z***.*— Edouard Rod. — Frinzine, Klein et Cie, 1 vol. in-18.	3 50
159	*Autour du Tonkin.* — A. Colquhoun. — H. Oudin, 1 vol. in-18.	3 50
44	*Aventure d'une femme galante au XVIIIe siècle.*— Mary Summer. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 50
185	*Aventures périlleuses de trois Français au pays des diamants.* — Louis Boussenard. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 50
210	*Babiole.* — Fortuné du Boisgobey. — E. Plon Nourrit et Cie. 2 vol. in-18 . .	7 »
319	*Le Baiser de Ténèbres.*— Mélandri. — E. Dentu, 1 vol in-18	3 50
245	*La Belle Madame Le Vassart.* — Alain Bauquenne. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18	3 50
193	*Belle-maman.* — Dubut de Laforest. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
82	*Belle-maman.* — Lucien Solvay. — H. Kistemaeckers, 1 vol. in-8.	4 »
111	*Les Blasphèmes.* — Jean Richepin. — Dreyfous, 1 vol. in-18	3 50
144	*Bonne nuit.* — A. de Launay. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 »
28	*Les Boudoirs de verre.* — Catulle Mendès — Paul Ollendorff, 1 vol. in 18.	3 50

Pages		Prix
322	*Les Braves Gens.* — J. Girardin. — Hachette et Cie, 1 vol. in-18.	2 »
333	*Cabotine.* — Jules Demolliens — Frinzine Klein et Cie, 1 vol. in-18.	3 50
443	*Canifs et contrats.* — Daniel Darc. — Paul Ollendorff, 1 vol in-18.	3 50
207	*Le capitaine Bernard.* — H. Gourdon de Genouillac. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
450	*Au Caprice de la plume.* — Stéphen Ligard. — Hachette et Cie, 1 vol. in 18.	3 50
210	*Un cas de divorce.*— Math. de Saint-Vidal. — Frinzine Klein et Cie, 1 vol. in-18	3 50
409	*Du Catholicisme dans l'éducation.* — Mgr Gaume.— Gaume et Cie, 1 vol. in-8.	5 »
485	*Causes criminelles et mondaines en 1883.* — A. Bataille. — Dentu, in-8. . .	4 »
320	*Celles qui nous mènent.* — Ange Bénigne. — Frinzine, Klein et Cie, 1 vol. in-18	3 50
50	*Le 108e uhlans.* — Alphonse Labitte. — Frinzine Klein et Cie, 1 vol. in-18.	3 50
211	*La Chanoinesse d'Ambremont.* — Comtesse de Massa.— E. Perrin, 1 vol. in-18.	3 »
181	*Le Charlatanisme social.* Le R. P. Félix. — Roger et Chernowitz, 1 vol . . in-8	5 »
335	*Le Chêne de Blastschmardean. miss Braddon.* — Traduction de Heffell. — Hachette et Cie, 1 vol. in-18.	1 25
69	*Chine méridionale.* — Archibald Colquhoun. — H. Oudin et Cie, 1 vol. in-18.	3 50
157	*Les Chinois peints par eux-mêmes.* — Colonel Tcheng-Ki-Tong. — Calmann-Lévy. in-18	3 50
53	*Une Cigale au Salon.* — Emmanuel Ducros. — L. Baschet, 1 vol. in-8	5 »
185	*Cinquante ans de vie littéraire.* — Mary Lafon.— Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
128	*Clair de lune.* — Guy de Maupassant. — Ed. Monnier, 1 vol. in-8	10 »
85	*Le Clos Chantereine.* — Jeanne Marcel. — Hachette et Cie, 1 vol. in-8. . . .	2 »
54	*Les Cocottes de mon grand-père.* — Alfred Delveau. — Marpon et Flamarion, 1 vol. in-18..	5 »
144	*La Colonelle Durantin.* — Théo-Critt. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . . .	3 50
488	*Les Comédies du docteur.* — Charles d'Espiney. — E. Perrin, 1 vol. in-18. .	3 50
436	*Comment on devient belle.* — Vte Henri de Bornier. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 50
296	*La Comtesse Mercadet.* — Jules Lermina. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 »
84	*Un conseil de famille.* — A. Gobin. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 50
432	*Contes courants.* — Paul Labarrière. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. . . .	3 50
155	*Contes d'aujourd'hui.* — Mardoche. — Jouaust, 1 vol. in-18	3 50
20	*Contes et nouvelles.* — Ludovic de Vauzelles. — A. Storck, 1 vol. in-8 . . .	2 »
142	*Contes héroïques.* — Théodore de Banville. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.	3 50
487	*La Convention nationale.* — G.-R. Cheslay. — Charavay, 1 vol. in-18. . . .	3 50
48	*Les Coudes sur la table.* — O'Bennt. — Kistmaeckers, 1 vol. in-18.	3 50
135	*Couloirs et coulisses.* — Adolphe Badin. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18. . .	3 50
172	*La Cravache d'or.* — A.-R. Rangabé. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18.	3 »
298	*La Créole parisienne.* — Edouard Cavailhon. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
412	*Le Crime de Stillwater.* — Adam de l'Isle. — Firmin-Didot et Cie, 1 vol. in-18.	3 »
436	*Croquis de femmes.* — Jules de Glouvet. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18.	3 50
293	*De Chute en chute.* — Gabriel d'Arvor. — Blériot et Gauthier, 1 vol. in-18.	3 »
185	*De l'Atlantique au Mississipi.* — Cte A. Zannini. — J. Renoult, 1 vol. in-18.	3 50
41	*La Démocratie et ses conditions morales.* — Ve Philibert d'Ussel. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18.	3 50
293	*Le Dernier des Fontbrian.* — Louis Davyl. — E. Dentu, 2 vol. in-18.	6 »
465	*Le Dernier Scapin.* — Richard Lesclide. — Charavay frères, 1 vol. in-18. . .	3 50
250	*De France à Sumatra.* — Brau de Saint-Paul Lias. — H. Oudin, 1 vol. in-18.	3 50
186	*Depuis 8.9.* — Mario Proth. — G. Charpentier et Cie, 1 vol. in-18.	3 50
52	*Deux Amours.* — Miss Florence Marryat. — Traduction de G. Labouchère, Hachette et Cie, 1 vol. in-18.	1 25
249	*Le Diamant rouge.* — A. Ragot et G. pradel. — Jules Rouff, 1 vol. in-18. . .	3 50
90	*La Duchesse Martin.* — H. Meilhac — Calmann-Lévy, 1 plaq. in-18.	1 50
74	*L'Ecumoire.* — Crébillon Fils. — Kistemaeckers, 1 vol. in-8.	10 »
322	*En 18...* — Edmond et Jules de Goncourt. — H. Kistemaeckers, 1 vol. in-18.	3 50
89	*Eléments de physiologie générale.* — W. Preyer. — Félix Alcan, 1 vol. in-8.	5 »
77	*Emaux bressans.* — Gabriel Vicaire. — G. Charpentier, 1 vol. in-18. . . .	3 50

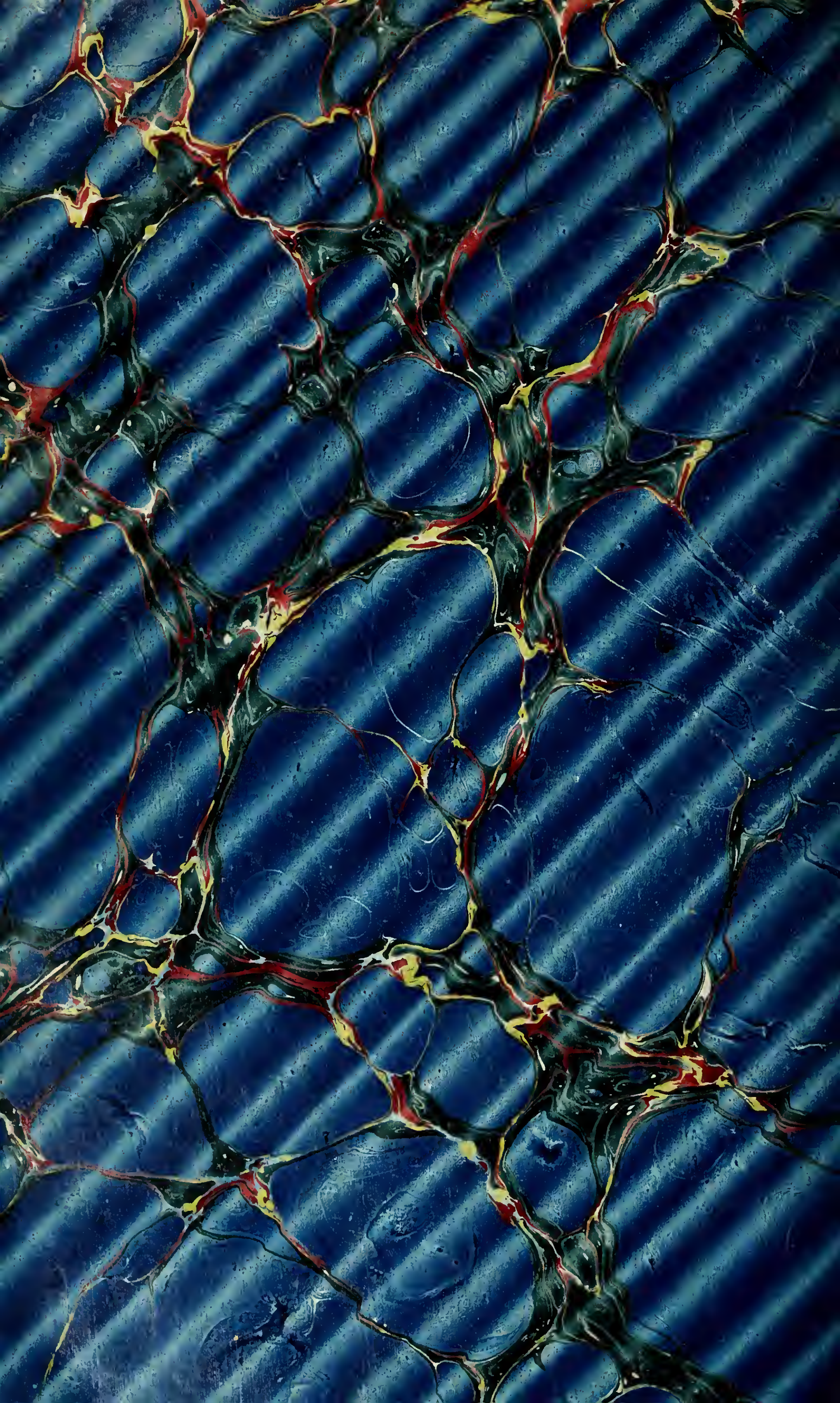
Pages		Prix
170	*L'Enfant d'une vierge.* — Alfred Sirven. — Dentu, 1 vol. in-18.	3 50
173	*Entre les lignes.* — Maurice Montégut. — Paul Ollendorf, 1 vol. in-18. . .	3 50
205	*Episode d'Amour à l'île Bourbon* — Jules Picquet — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
300	*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.* — M. Guyau. — Félix Alcan, 1 vol. in-8.	5 »
179	*L'Etoile sainte.* — Albert Jounet. — Jouaust, 1 vol. in-18.	5 »
99	*L'Europe militaire et diplomatique au* XIX*e siècle* (1815-1884). — Frédéric Nolte. — E. Plon, Nourrit et Cie, 4 vol. in-8.	30 »
66	*L'Europe sous les armes.* — Le Colonel Hennebert. — Jouvet et Cie, 1 vol. in-18	3 50
74	*Le Faiseur d'hommes.* — Yveling Rambaud et Dubut de Laforest. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-8.	8 »
293	*Une Farce du Rhône.* — Ch. M. Laurent. — A. Clavel, 1 vol. in-18	» 50
274	*La Femme de M. le Duc.* — Constant Guéroult. — E. Dentu, 2 vol. in-18. .	6 »
206	*La Femme d'Henri Vanneau.* — Edouard Rod. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
319	*La Femme du Fou.* — Elie Berthet. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
197	*La Femme impossible.* — Richard de Lesclide. — E. Dentu, 1 vol. in-18. . .	3 »
250	*Feuille d'acanthe.* — Armand Baron. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
209	*La Fille de Caïn.* — Philibert Audebrand. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 »
294	*Le Fils de l'amant.* — Alexis Bouvier. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
275	*La Fin du vieux temps.* — Paul Bourde. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. . .	3 50
208	*Fleur d'Alfa.* — Marcel Frescaly. — G. Charpentier, 1 vol. in 18.	3 50
273	*Folle Avoine.* — Henri Greville. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18. . .	3 50
310	*Les Forces de l'industrie.* — Louis Bourdeau. — Félix Alcan. 1 vol. in-8. . .	5 »
51	*Un Fou.* — Yves Guyot. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
51	*Les Gaietés du sabre.* — Louis d'Or. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
194	*Gouttes de sang.* — Maxime Rude. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 50
73	*Grandeur et Décadence de la société française.* — X*** — A. Ghio, 1 vol. in-18.	3 »
219	*Un grand Français au* XVIII*e siècle et le canal du Midi.* — Pierre Ricquet. — Charavay frères, 1 vol. in-18.	3 50
300	*Hadaska.* — Sacher Masoch. — Traduction de A. Lavallé. Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
187	*G.-F. Haendel.* — Ernest David. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
158	*De Hanoï à la frontière de Kouang-Si.* — A. Aumoitte. — Challamel aîné, 1 broch. in-8.	1 »
65	*L'Héroïsme français.* — Alphonse Lair. — Jouvet et Cie, 1 vol. in-18. . . .	2 25
219	*Hilaire Gervais.* — Léon Barracand. — Charavay frères, 1 vol. in-18. . . .	3 75
131	*Histoires débraillées.* — Anonyme. — Ed. Monnier, 1 vol. in-8.	10 »
119	*Histoire de l'autre monde.* — Jehan Soudan. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
54	*Histoire de quatre inventeurs.* — Baron Ernouf. — Hachette et Cie, 1 vol. in-18.	1 25
312	*Histoire des sciences mathématiques.* — Maximilien Marie. — Gauthier-Villars, 5 vol. in-8.	25 »
183	*Histoire du commerce français* — Ch. Périgot. — E. Weil et G. Maurice, 1 vol. in-18.	3 50
293	*Histoire d'un denier d'or.* — A. de Lamothe — Blériot et Gauthier, 1 vol. in-18.	3 »
41	*Histoire et application de l'électricité.* — Mr J. Le Breton. — H. Oudin et Cie, 1 vol. in-8.	8 75
59	*Histoire naturelle et sociale de l'humanité.* — Louis Jacolliot. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-8.	8 »
293	*L'Homme au cent dix amis.* — M. Ponsevrez. — A. Clavel, 1 vol. in-18. . .	» 50
248	*Un homme délicat.* — Gyp. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
186	*Les Idées de Jean-François.* — Jean Macé. — Charavay frères, 1 vol. in-18. .	1 »
270	*Les Idoles.* — Georges de Lys. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 50
188	*Les Idylles.* — Théocrite. — A. Quantin, 1 vol. in-32.	10 »
245	*L'Irréparable.* — Paul Bourget. — A. Lemerre, 1 vol. in-18.	3 50
31	*Jean de Witt.* — Antonin Lefèvre Pontalis. — E. Plon, Nourrit et Cie, 2 vol. in-18.	15 »
298	*Jeanne Dubourg.* — Mme A. Noirot. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »

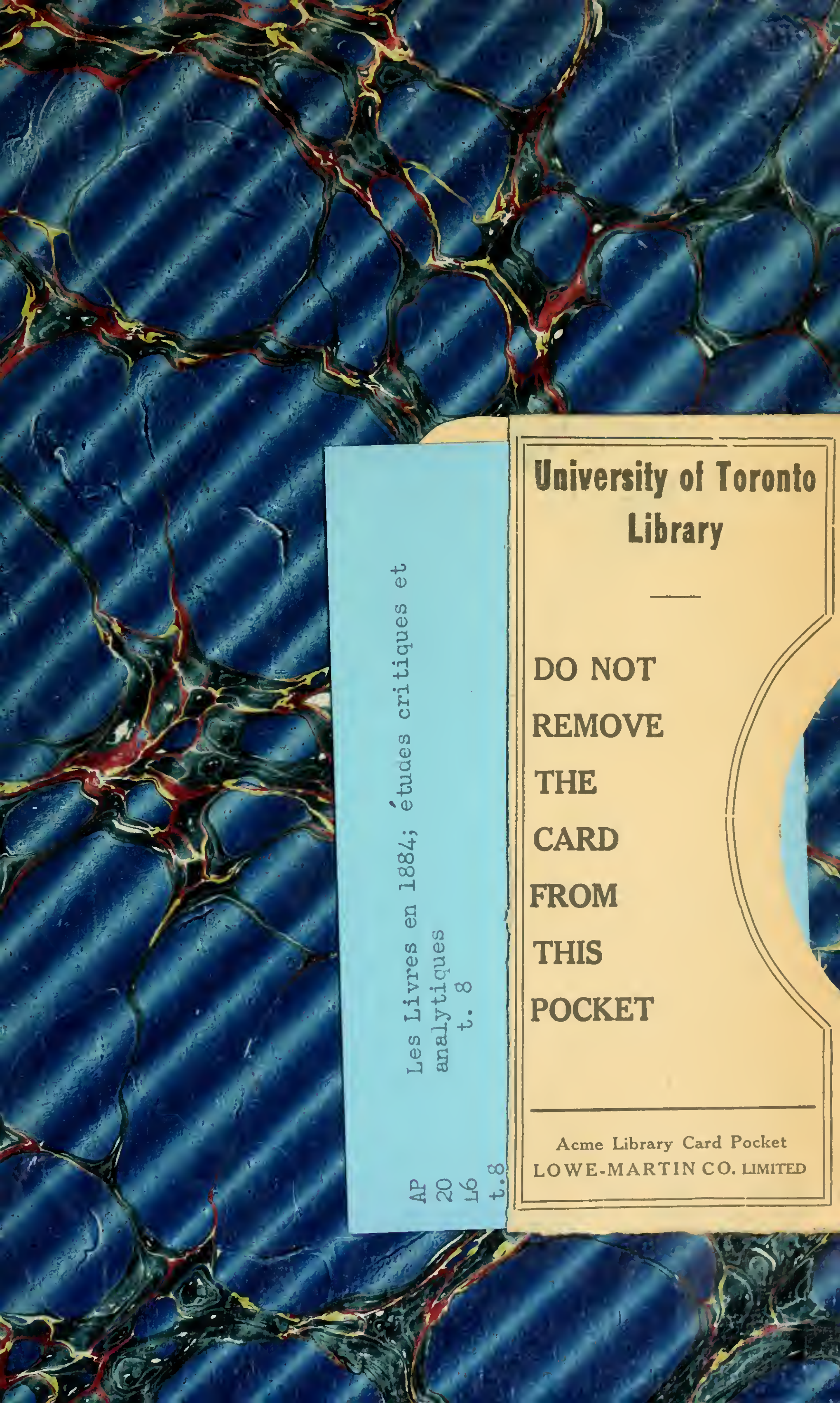
Pages		Prix
85	*Jeunes filles.* — CATULLE MENDÈS. — V. Havard, 1 vol in-18	4 »
173	*La Joie d'aimer.* — RENÉ MAIZEROY. — Marpon Flammarion, 1 vol. in-12 . .	5 »
187	*Josephin Soulary et la Pléïade lyonnaise.* — P. MARIETON. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18	3 50
63	*Journal d'un bourgeois de Paris.* — EDMOND BIRÉ. — J. Gervais, 1 vol in-18.	3 50
73	*Journal en Écosse.* — S. M. LA REINE D'ANGLETERRE. — Rouveyre et Blond, 1 vol. in-18.	12 »
317	*Just Lhermenier.* — PARIA KORIGAN. — Paul Ollendolf, 1 vol in-18	3 50
133	*Kermesses.* — GEORGES ECKHOUD. — H. Kistemaeckers, 1 vol. in-18.	5 »
299	*Kira* — V. ROUSLANE. — E. Plon, Nourrit et C[ie], 1 vol. in-18	3 50
144	*Lady Vénus.* — A. MÉLANDRI. — Paul Ollendorf, 1 vol in-18	3 50
197	*La Légende de l'Alsace.* — ÉDOUARD SCHURÉ. — G. Charpentier, 1 vol. in-18 .	3 50
342	*Lettres de Gordon à sa sœur.* — Avec une étude de PHILIPPE DARYL. — J. Hetzel et C[e], 1 vol in-18	3 »
32	*Lettres de M. Guizot.* — M[me] DE WITT, NÉE GUIZOT. — Hachette et C[e], 1 vol in-18	3 50
62	*Lettres de M. Kagenech.* — L. LÉOUZON-LEDUC. — G. Charpentier, 1 vol.in-18	7 50
477	*Les Liaisons dangereuses.* — V. VERNIER. — Dentu, 1 vol in-18	3 »
87	*Lise Fleuron.* — GEORGES OHNET. — Paul Ollendorf, 1 vol. in-18	3 50
222	*Le Littoral de la France.* — CH. F. AUBERT. — V. Palmé, 1 vol. in-18	20 »
320	*Le Livres des joyeusetés.* — ARMAND SYLVESTRE. — Frinzine, Klein et C[e], 1 vol in-18	3 50
113	*Loin du bonheur.* — MONNIER DE LA MOTTE. — Auguste Ghio, 1 vol in-18. . .	3 »
335	*Lucifer.* — FERDINAND FABRE. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.	3 50
318	*Une Lune de miel.* — AIMÉ GIRON. — Paul Ollendorf, 1 vol. in-18.	3 50
209	*Madame la Députée.* — ANDRÉ LE BRETON. — Paul Ollendorf, 1 vol. in-18 . .	3 50
115	*Mademoiselle Tantale.* — DUBUT DE LAFOREST. — Dentu, 1 vol. in-18	3 »
170	*La Maison de famille.* — M. MARYAN. — Bleriot et Gauthier, 1 vol. in-18 . .	3 »
334	*La Maison Giniel.* — LOUISE GÉRALD. — E. Plon, Nourrit et C[e], 1 vol. in-18 .	3 59
152	*La Maitresse de Jean Guérin.* — ANTOINE ALBALAT. — Paul Ollendorf, 1 vol in-18.	3 50
151	*Mal marié.* — ALEXANDRE BOUTIQUE. — Paul Ollendorf	3 50
317	*Le Mariage de Jules Lavernat.* — PAUL GAULOT. — Paul Ollendorf, 1 vol. in-18.	3 50
55	*Maladies des enfants.* — D[r] BILLET ET E. BARTHEY. — Félix Alcan 1 vol. in-18.	5 »
44	*Le Manuscrit de l'abbé X***.* — L. P. COUTURIER. — E. Dentu, 1 vol. in-18 . .	3 50
408	*Maret, duc de Bassano.* — BARON ERNOUF. — Émile Perrin, 1 vol. in-18 . . .	3 50
293	*Un Mariage difficile.* — AIMÉ GIRON. — Bleriot et Gauthier, 1 vol. in-18. . .	3 »
114	*Marianne.* — ROBERT HALT. — Dentu, 1 vol. in-18	3 »
51	*Marichette.* — HECTOR MALOT — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 »
333	*Mariée.* — JEAN GOYAL ET PIERRE VERDUN. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18	3 50
255	*La Marine de guerre, son passé, son avenir.* — L'AMIRAL GOUGEARD. — Berger Levrault et C[e], 1 vol. in-18.	5 »
219	*La Matière et la physique moderne.* — J.-B. STALLO. — Félix Alcan, 1 vol. in-18.	6 »
83	*Un Martyre!* — HENRI DEMESSE. — Frinzine, Klein et C[e], 1 vol. in-18	3 50
334	*Les Mauvais Jours.* — FRANÇOIS VILLARS. — E. Plon, Nourritet C[e], 1 vol. in-18	3 50
186'	*Mémorandum du siège de Paris.* — JULES DE MARTHOLD. — Charravay F., 1 vol. in-18.	3 50
214	*Le Ménage Hubert.* — JULES THIRYL. — E Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
55	*Les Métaux dans l'antiquité et le moyen âge : l'Etain.* — GERMAIN BAPST. — G. Masson, 1 vol. in-18.	10 »
89	*La Météorologie nouvelle.* — R. RADAU. — Gauthier-Villars, 1 vol. in-18. . .	1 75
325	*Mille nouvelles à la main.* — CHARLES JOLIET. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18	3 50
88	*Les Misères du cœur.* — PAUL PERRET. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18. . . .	3 50
85	*Mis Harriet,* — GUY DE MAUPASSANT. — V. Havard, 1 vol. in-18.	3 50
123	*Mission des Juifs.* — SAINT-YVES D'ALEYRE — Calmann Lévy, 1 vol. in-18 . .	20 »
123	*Modes et usages au temps de Marie-Antoinette.* — LE COMTE DE REISET. — Firmin-Didot et C[e], 1 vol. in 18	20 »

Pages		Prix
133	*Le Monde où nous sommes.* — Jacques Normand. — Calman Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
314	*Monsieur le baron.* — Alfred Sauvenière et Alfred Hamm. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
42	*Monsieur le curé.* — La comtesse Marie — Blériot et Gauthier, 1 vol. in-18.	3 »
188	*La Morale dans le drame.* — Lucien Arréat. — Félix Alcan, 1 vol. in-18 . .	2 50
213	*Musa.* — J. Girardin. — Hachette et Ce. 1 vol in-18.	3 50
322	*Les Mystères de Marseille.* — Émile Zola. — G. Charpentier, 1 vol. in-18. .	3 50
37	*Los Nombres de los Dios.* — E. Sanchez Calvo. — E. de la Riva-Modid, 1 vol. in-8.	3 50
68	*Nos Petites Colonies.* — Ferdinand Hue et Georges Maurigot. — H. Ondin et Ce, 1 vol. in-18	3 50
78	*Nous tous.* — Théodore de Banville. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.	3 50
152	*Nouvelles.* — Salow. — Traduction anonyme. — Hachette et Ce, 1 vol. in-18.	1 25
321	*Les Nouvelles amoureuses.* — Ch. Aubert. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18	5 »
248	*La Nuit maudite.* — Jules Mary. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 »
317	*Les Ophidiennes.* — A. de Bernard. — H. Kistemaeckers, 1 vol. in-18. . . .	3 50
266	*Paganisme des Hébreux.* — Émile Ferrière. — Félix Alcan, 1 vol in-18. . . .	3 50
171	*La Parigote* — Georges Maldague. — Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
178	*Paris qui grouille.* — Pierre Veron. — Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
321	*Paris ou le paradis des femmes.* — C. de Choiseul-Meuse. — H. Kistemackers, 1 vol. in-18	10 »
274	*Passion.* — Mme Carette. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 »
280	*La Patrie hongroise.* — Mme Adam. — Nouvelle Revue, 1 vol. in-18	6 »
154	*Pauvre aveugle, S. V. P.* — Job. — Dentu, 1 vol in-18.	3 »
249	*Le Pêcheur de l'île de la Borde.* — M. B. Poitevin. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 50
114	*Le Père Brasero.* — Paul Saulière. — Dentu, 1 vol. in-18..	3 »
249	*La Petite Belette.* — Henri Chabrillat. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
169	*La Petite Zette.* — Jules Case. — Victor Havard, 1 vol. in-18.	3 50
87	*Le Pigeon.* — A. Belot. — E. Dentu, 1 vol. in-18..	8 »
38	*La Platinotypie.* — J. Pizzighelli et le baron de Hubl, traduit de l'allemand par Gauthier Villars. — Gauthier Villars, 1 vol. in-18.	3 50
209	*Plébéienne.* — G Maisonneuve. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 50
177	*En pleine fantaisie.* — Armand Sylvestre. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	5 »
172	*Petit-Pierre.* — Paul Parfait. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18..	3 50
322	*Les Plumeurs d'oiseaux.* — Jules Noriac. — Calmann-Lévy 1 vol. in-18. . .	3 50
114	*Poirrot et Cocardel.* — Emile Chartrain. — Marpon et Flammarion. 1 vol. in-18.	3 50
182	*La Police secrète prussienne.* — V. Tissot. — Dentu, 1 vol. in-18.	3 50
238	*La Poste des Califes.* — Paul Hugounet — Ch. Bayle et Ce, 1 vol. in-18.. .	1 25
137	*Pour lire le soir.* — Alfred de Sauvenière. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. .	3 50
88	*Pour une femme.* — Auguste Saulière. — J. Rouff et Ce, 1 vol. in-18.. . . .	3 50
269	*Préparation à l'étude de l'Histoire.* — F. Ley. — A.-N. Lebègue et Ce, 1 vol. in-18.	3 50
335	*La Princesse.* — Armand Lapointe. — G. Charpentier. 1 vol. in-18.	3 58
90	*La Princesse Falconi.* — Armand Dartois. — P. Ollendorff, 1 vol in-18. . .	1 50
169	*Le Prince Zilah.* — Jules Claretie. — E Dentu, 1 vol in-18.	3 50
150	*La Prise de Khi-Hoa.* — Leverdier de Maubryan. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 50
322	*Raoul Daubry.* — Mlle Zénaïde Fleuriot. — Hachette et Ce, 1 vol. in-18. . .	2 »
120	*Ratée.* — Henry de Kock. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18..	3 50
54	*Réflexions et Pensées.* — F. Desonneaux. — Félix Alcan, 1 vol, in-8.	2 50
32	*Reine et maîtresse.* — Mme de Witt, née Guizot. — Hachette et Ce, 1 vol. in-18	2 »
122	*La Renaissance en Italie, en France, à l'époque de Charles VIII.* — Eugène Mantz. — Firmin-Didot et Ce, 1 vol. in-8.	20 »
52	*Rita.* — Hamilton Aïdé, traduction de Léon Bochet. — Hachette et Ce, 1 vol. in-18..	1 25
319	*Le Roi des braves.* — Jules de Gastyne — Frinzine, Klein et Ce. 1 vol. in-18.	3 50

Pages		Prix
275	*Le Roman de Gaston Renaud.* — Marc-Monnier. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
171	*La Rustaude.* — Zénaïde Fleuriot. — V. Lecoffre, 1 vol. in-18.	3 »
78	*Sacountala.* — Calidosa, traduction de Abel Bergaigme et Paul Lehugeur. — Jouaust, 1 vol. in-18..	3 »
86	*Sapho.* — Alphonse Daudet. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.	3 50
86	*Sappho.* — Jean Richepin. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18..	2 »
293	*Le Saucisson à pattes.* — Eugène Chavette. — Marpon et Flammarion, 2 vol. in-18..	7 »
173	*Scènes de la vie fantaisiste.* — Arthur Heulhard. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.	3 50
249	*La Seconde Nuit.* — Paul Ginisty. — A. Brancart (Bruxelles), 1 vol. in-16 .	10 »
335	*Signe Meltroë.* — Philippe Daryl. — J. Hetzel et Ce, 1 vol. in-8..	3 »
52	*Une singulière héroïne.* — Mrs Edwardes, traduction de E. Norat. — Hachette et Ce, 1 vol. in-18..	1 25
193	*Les Sœurs Rondoli.* — Guy de Maupassant. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18. .	3 50
185	*Les Soirées parisiennes.* — Arnold Mortier. — Dentu, 1 vol. in-18.	3 50
88	*Solange.* — André Gérard. — E. Plon, Nourrit et Ce, 1 vol. in-18.	3 50
314	*Songes.* — Francis Poictevin. — H. Kistemaeckers, 1 vol. in-18	3 50
287	*La Soupe au caillou.* — Alphonse Karr. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18 . . .	3 50
169	*Le Sous-Préfet de Châteauvert.* — Gilbert-Stenger. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18..	3 50
152	*Sous un bouquet de fleurs d'oranger.* — La comtesse de B***. — D. Rolland, 1 vol. in-18..	3 50
185	*Souvenirs d'un Magnétiseur.* — R. Comte de Maricaut. — Plon, Nourrit et Ce, 1 vol. in-18..	3 50
326	*Souvenirs d'un vieux critique.* — A. de Pontmartin. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18..	3 50
54	*Souvenirs militaires.* — Général Ambert. — Blouda-Baral, 1 vol. in-8.. . . .	4 »
298	*Le Supplice d'une mère.* — E. Lepelletier. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
150	*Sur le boulevard.* — Marc de Valleyres. — Frinzine, Klein et Ce, 1 vol. in-18..	3 50
133	*La Table de nuit.* — Paul de Musset. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.. . . .	3 50
337	*Le Tonkin ou la France dans l'extrême Orient.* — C.-B. Norman. — Henrischen et Ce, 1 vol. in-18	3 50
183	*Traité de l'Epée.* — Claude Lamarche. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18	5 »
308	*L'Univers, la Force et la Vie.* — A. Laggrond. — Félix Alcan, 1 vol. in-8.. .	2 50
54	*Urbain Grandier.* — Dr Gabriel Legué. — G. Charpentier, 1 vol. in-18 . . .	3 50
150	*Urbains et ruraux.* — Léon Cladel. — Paul Ollendorff; 1 vol. in-18.	3 50
328	*La Vérité sur le Christ.* — Clémence Badère. — E. Dentu, 1 vol. in-18. . . .	3 »
89	*Les Vêtements et les habitations.* — R. Radau. — Gauthier-Villars, 1 vol. in-18.	1 75
294	*Veuve et Vierge.* — Alexis Bouvier. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
16	*Vie-en-Sèche.* — André Mouezy. — Firmin Didot et Ce, 1 vol. in-18.	5 »
134	*Une Vie heureuse.* — Mme d'Arbouville. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. . .	3 50
183	*La Vie nomade en Angleterre.* — J.-J. Jusserand. — Hachette et Ce, 1 vol. in-18.	3 50
84	*Vierge.* — Vast-Ricouard. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 50
81	*Vieux airs et jeunes chansons.* — Charles Frémine. — A. Lemerre, 1 vol. in-18	3 50
170	*La Voix d'or.* — J. Ricard. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
71	*Voyage autour de la République.* — Paul Bosq. — Chevalier-Marescq, 1 vol. in-18..	3 50
150	*Voyages à travers les mondes.* — Albert Wolff. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18..	3 50
220	*Voyage au pays des Milliards.* — V. Tissot. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-8.	3 50
149	*Voyages et aventures de Marius Congourdan.* — Eugène Mouton. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 50

IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ, RUE DE LUCÉ, 5, TOURS.





Les Livres en 1884; études critiques et
analytiques
t. 8
AP
20
L6
t.8
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

